

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE OTTOMAN,

Depuis ſon origine juſqu'à la paix de Belgrade en 1740.

Par M. MIGNOT, *Abbé de Scellieres, Conſeiller Honoraire au Grand Conſeil.*

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
HORAT. 1. *Epiſt.* 2.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez LE CLERC, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Regnes contenus dans le Tome III.



HISTOIRE
DE
L'EMPIRE OTTOMAN,

Depuis la fondation de cette Monarchie en l'année 1300 jusques en l'année 1740.

SUITE DU REGNE
D'AMURAT IV.

LE Grand Seigneur, toujours à Scutari, s'occupoit des affaires d'Europe, en préparant son départ pour la Perse. Betlem prétendant droit à la Transilvanie, parce qu'il étoit de même nom que le dernier Vaivode, avoit un rival redoutable dans la personne de Ragotzki, Gentilhomme Hongrois très-puissant, élu par un parti nombreux, & à l'élection duquel Etienne Betlem avoit lui-même consenti. Tous

J. C. 1634. Hég. 1043. & 1044.

L'Empereur envoie des troupes en Transilvanie, pour soutenir Betlem contre le nouveau Vaivode Ragotzki.

J.C. 1634. Hég. 1043. & 1044.

les Transilvains avoient pris les armes en faveur de Ragotzki. Etienne Betlem, qui s'étoit repenti d'avoir contribué à l'élection de ce nouveau Prince, implora l'assistance du Suzerain de la Transilvanie. Il fut admis à l'audience de l'Empereur Amurat, & il y plaida sa cause avec beaucoup de force, assurant le Monarque que c'étoit la fidélité de Betlem à la Maison Ottomane, qui avoit causé tous les malheurs de la sienne en Transilvanie; que les Transilvains le punissoient de ce que sa race avoit été constamment protégée par les Turcs & constamment soumise à ses Suzerains. Amurat par un principe d'équité, peut-être aussi pour entretenir toujours la guerre parmi ses voisins Chrétiens, ordonna au Pacha de Bude de marcher contre Ragotzki avec les troupes qu'il laissoit en Europe.

J.C. 1635. Hég. 1044. & 1045.

Amurat part pour la Perse.

Enfin l'Empereur se mit lui-même en marche pour la Perse au commencement du printemps. Pendant toute cette campagne Amurat affecta de se montrer sans cesse aux yeux de toute l'armée, & de partager en quelque sorte les travaux du soldat, sans que cette espece de culte que les Ottomans ont voué à leur Empereur en reçût la moindre atteinte. Il marchoit

souvent à pied à la tête de quelques corps de Janissaires, ou à cheval avec quelque escadron de Spahis, sans renoncer à la pompe qui n'abandonne jamais les Sultans. Il affectoit un extérieur guerrier, portoit toujours des armes précieuses, & ne perdoit jamais une occasion d'exercer son adresse. Quoique très-adonné au vin, il vouloit paroître sobre aux yeux des soldats qui devoient l'être; & on remarqua que, tant qu'il fut à la guerre, il ne se montra jamais ivre à ses troupes. Ses occupations militaires ne l'empêcherent pas d'examiner avec l'œil du Maître les pays qu'il parcouroit. Il écoutoit, chemin faisant, les plaintes contre les Pachas & contre les Sangiacs. Il fit étrangler un Pacha d'Erzerum pour des concussions dont ce Ministre fut convaincu. Amurat, traversant les deux Arménies, fut touché de voir ces provinces si dépeuplées. L'arménie majeure avoit été ruinée par le Sophi Cha Abbas: selon sa coutume il avoit brûlé tous les bourgs & toutes les villes de cette grande province. La basse Arménie ne s'étoit jamais relevée des émigrations ordonnées quarante ans auparavant à cause des fréquentes rebellions des habitans, Amurat, qui vouloit

J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

Il réprime les désordres.

J. C. 1635. Hég. 1044. & 1045.

repeupler ce pays, avoit d'abord songé à y rappeller toutes les familles qui en étoient sorties : mais comme ce projet étoit d'une difficile exécution, mieux conseillé, il forma un nombre de timars dans ces deux provinces, & il les abandonna aux soldats les plus pauvres, qui se chargerent de les cultiver. La cavalerie persanne avoit d'abord paru aux environs de Revan qu'Amurat menaçoit d'assiéger : mais Zaïd Mirza savoit combatre comme Cha Abbas, c'est-à-dire, qu'il ne vouloit pas opposer une cavalerie brillante au feu & à la fatigue contre une armée cinq ou six fois plus nombreuse. Le Sophi de Perse garnit Révan & Bagdad de deux garnisons bien choisies : quinze mille hommes des meilleures troupes furent laissées dans chacune de ces villes ; & ayant dévasté plus de cent lieues de pays, selon la coutume invariable des Perses, il ramena son armée dans de gras pâturages derriere Casbin, opposant à son ennemi des déserts, des sables arides, une disette infaillible, & des fatigues auxquelles les Spahis & les Timariots n'étoient pas faits depuis long temps.

Il distribue des Timars en Arménie.

Il forme le siege de Revan.

Amurat forma le siege de Revan, comme il l'avoit annoncé. Cette place forte

forte pouvoit tenir long-temps, si elle eût été bien défendue : mais un Gouverneur, nommé Gumir, qui y commandoit, la rendit à l'Empereur Turc au bout trois semaines, sans y être contraint ni par la disette, ni par l'état des breches, ni par aucune raison valable. Cette lâcheté, ou si l'on veut cette perfidie, fut récompensée par la liaison la plus intime entre l'Empereur & Gumir, tellement que ce Persan & l'ivrogne Bécri devinrent les courtisans les plus familiers d'Amurat : il les combla de faveurs pendant le reste de sa vie, ne pouvant se passer de leur commerce, s'enivrant avec eux toutes les fois que les soins militaires, auxquels il s'étoit astreint, pouvoient le lui permettre. La nouvelle de la prise de Revan occasionna des fêtes & de grandes réjouissances à Constantinople.

J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

Revan lui est rendue par un Persan, qui devient son favori.

Amurat souilla ce premier succès par un meurtre d'autant plus atroce, qu'une basse jalousie en fut la seule cause (1). Bajazet, l'aîné de ses deux freres, & qui faisoit ombrage à l'Empereur, avoit été préservé jusques-là

Amurat fait mourir son frere Bajazet.

(1) C'est de la mort de ce Prince que Racine a fait le sujet d'une Tragédie.

J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

du fatal lacet par la tendresse de la Sultane Validé, & par l'empire que la présence & les larmes d'une mere lui donnoient sur Amurat : mais lorsqu'il fut loin d'elle, sa haine qui ne s'affoiblissoit point, ne craignit plus d'obstacles. Le même Courier qui apporta la nouvelle de la prise de Revan, déploya aux yeux du Caïmacan & de la Validé l'ordre de faire mourir Bajazet. Cet arrêt étoit d'autant plus odieux, qu'après ce Prince il n'en restoit plus qu'un seul du sang ottoman : car Amurat avoit perdu tous les fils que ses Asſékys lui avoient donnés. Son dernier frere Ibrahim, qu'il laissoit vivre parce qu'il ne pouvoit le craindre, paroissoit être très-indigne de régner. La Sultane Validé, qui ne put faire des reproches à l'Empereur, put encore moins arrêter les bras de ses bourreaux. On dit que le jeune Bajazet, doué d'une force extraordinaire, en tua quatre qui tenterent les premiers de l'étrangler : enfin il céda au nombre ; & cette nouvelle répandue dans Constantinople au milieu des feux allumés pour la prise de Revan & pour les succès exagérés d'Amurat contre les Perses, tempéra si fort la joie publique, que l'Empereur à son retour ne jouit point des

Il retourne à Constantinople.

réclamations auxquelles il s'étoit attendu. Il revint avec son Visir, après avoir fait la conquête de quelques châteaux; & il laissa Jambolat, l'un des Pachas du banc, à la tête de son armée. J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

De retour à Constantinople, il apprit que l'armée d'Europe avoit été malheureuse. Le Pacha de Bude avoit rencontré trois fois les ennemis, & trois fois les soldats de Ragotzki, attachés à un Prince persécuté, fermes dans le parti de celui qu'ils regardoient comme leur ouvrage, avoient battu des troupes ramassées en hâte, mal armées, mal disciplinées, & qui ne prenoient aucun intérêt à la guerre qu'elles faisoient malgré elles. Le Pacha de Bude s'étoit retiré à Lippe, laissant Ragotzki maître de la campagne. Le fier Sultan fut si sensible à ce revers, qu'on crut qu'il abandonneroit la Perse pour porter toutes ses forces en Transilvanie : mais une réflexion plus mûre ne lui permit pas de renoncer à des succès commencés dans l'Asie, moins encore à des conquêtes qu'il croyoit certaines, pour donner à la Transilvanie un Vaivode plutôt qu'un autre. Ragotzki, tout vainqueur qu'il étoit, offroit des présens & un tribut considérable, & consentoit à dépendre de l'Empire Otto-

Il apprend que ses troupes ont été battues par Ragotzki.

Il reçoit son tribut, & le reconnoît pour Vaivode.

J. C. 1635. Hég. 1044 & 1045.

man, comme avoient fait tous ses prédécesseurs ; Amurat y consentit. La seule condition qui fut stipulée dans le traité en faveur de la maison de Betlem, fut la restitution de quelques terres qui avoient autrefois composé son domaine. Un simple gentilhomme Transilvain, n'ayant pour lui que son courage & l'amour de ses compatriotes qui l'avoient fait leur maître, eut la gloire de vaincre les Turcs, de les chasser de son pays, & de conclure avec eux la paix, telle à-peu-près qu'il lui plut de la dicter.

J. C. 1636. Hég. 1045 & 1046.

Amurat voulut montrer à son peuple l'éclat des fêtes & des réjouissances à l'occasion de ses succès en Perse, pour dissimuler ce que son traité avec le Transilvain pouvoit avoir de honteux : mais au milieu de ces réjouissances, qui ne faisoient que rendre plus sensible le mécontentement du peuple à l'occasion de la mort de Bajazet, l'Empereur reçut de tous côtés des nouvelles fâcheuses. Le Kan des Tartares de Crimée, qui avoit eu des ordres de la Porte pour armer contre la Perse, ne s'étoit pas mis en devoir d'obéir. Le Pacha de Caffa & le Cadi de la même ville, choqués du peu de cas que ce Roi tributaire faisoit des commandemens de leur maître, écrivi-

Le Kan des Tartares fait étrangler le Pacha & le Cadi de Caffa.

rent au Kan des lettres pleines de hauteur & de menaces, sans réfléchir qu'ils n'avoient point de troupes pour soutenir le ton qu'ils osoient prendre contre un Souverain puissant. Le Tartare n'eut pas de peine à s'emparer de Caffa; & protestant toujours de sa fidélité envers la Porte, il fit étrangler les deux Officiers turcs pour punir une conduite que l'Empereur Amurat ne manqueroit pas, disoit-il, de désavouer. A peine le bruit de cet attentat étoit parvenu à Constantinople, on apprit encore qu'Azof, ville forte & commerçante, située sur le Don non loin de la Mer noire, clef du commerce de toute la Perse, & l'une des meilleures Echelles du Levant, avoit été surprise par une bande de Cosaques chassés de la Pologne, qui l'avoient pillée & qui prétendoient s'y maintenir. Les Polonois & les Moscovites favorisoient cette usurpation, parcequ'Azof devenoit une barriere entre le Turc & eux. Tandis qu'Amurat déliberoit où il enverroit plutôt des troupes, un courier arriva de l'armée de Perse. Ces dépêches portoient qu'au milieu des glaces d'un hiver rigoureux, le Sophi avoit marché vers Revan & qu'il s'en étoit emparé; que l'armée n'avoit point été au secours de cette

J. C. 1636. Hég. 1045 & 1046.

Les Cosaques s'emparent d'Azof.

J. C. 1636. Hég. 1045 & 1046.

Révolte dans l'armée de Perse.

place, parce que plusieurs Sangiacs Timariots, Spahis & Janissaires, mutinés sous différens prétextes, avoient suscité une révolte; que Jambolat, tremblant pour sa vie, avoit pris le parti d'une molle complaisance, & qu'il n'osoit ordonner aucun mouvement, de peur de compromettre son autorité. Pour comble de disgrace, l'Empereur éprouvoit alors un accès de goutte très-douloureux, fruit de son intempérance. Il prit le parti de dissimuler l'injure qu'il avoit reçue du Kan des Tartares, en approuvant tout haut la punition du Pacha & du Cadi de Caffa. Il remit à un temps plus heureux les efforts qu'il se promettoit de faire pour recouvrer Azof; & sentant la nécessité de soutenir la guerre de Perse, préférablement à toute autre entreprise, il envoya un nouveau Pacha & un nouveau Cadi à Caffa, avec ordre de respecter le Kan des Tartares, plus comme l'allié de la Porte que comme son tributaire.

J. C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

Mohemet va la commander. Il fait étrangler Jambolat.

Le Grand Visir se prépara pour conduire en Perse tout ce qu'il fut possible de mettre sur pied. La peste, qui ravagea cette année Constantinople & toute la Natolie, fut un grand obstacle aux efforts d'Amurat. Son impatience & les douleurs de la goutte le tourmen-

toient également. Il apprenoit tous les jours, avec le plus sensible chagrin, que les soldats qu'il ramassoit contre le Sophi, étoient moissonnés par la peste avant qu'il eût pu les mettre en marche. Le Visir Mehemet, étant enfin parti à la tête d'environ soixante mille hommes, joignit l'armée à Erzerum, & trouva en effet les plus grands désordres parmi les troupes auxquelles il amenoit ce secours. L'avidité & l'incapacité de Jambolat avoient fait tout le mal. Le Defterdar de son armée fournit au Grand Visir la preuve de plusieurs déprédations qui avoient épuisé le trésor militaire. Mehemet fit étrangler celui auquel il venoit succéder. Les troupes qu'il avoit amenées avoient apporté la peste de Natolie. Le Grand Visir, convaincu que des marches & des opérations militaires ne feroient qu'aggraver le mal & détruiroient plus de soldats que ne pourroient faire le fer & le feu, s'obstinoit, malgré les ordres de la Porte, à demeurer dans les plaines d'Erzerum, tâchant d'attaquer la source du mal par des remedes convenables, purifiant l'air avec des aromates, & fortifiant ses convalescens par des alimens sains & par un repos nécessaire. Ses amis lui mandoient de Constantinople que l'impatience d'A-

J. C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

Ses soins pour dissiper la peste.

J. C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

murat augmentoit tous les jours ; qu'il blâmoit tout haut une conduite trop mesurée, sans vouloir adopter les raisons que le Ministre lui répétoit dans toutes ses dépêches pour ne pas mener son armée à l'ennemi. Enfin, le Sultan ayant appris que les Persans avoient formé le siege de Van, forteresse considérable sur les confins du Diarbekir ; que le Grand Visir n'y envoyoit point de secours, parce que, disoit-il, Van étoit bien approvisionnée, que la garnison étoit nombreuse & la place inaccessible, Amurat, que les douleurs de sa goutte aigrissoient, & qui n'étoit pas accoutumé à éprouver de la résistance, envoya un courier à l'Aga des Janissaires, qui faisoit à l'armée la fonction de Lieutenant du Grand Visir. Les dépêches à cet Aga contenoient un ordre ostensible à tous les corps, par lequel le Grand-Visir étoit déposé, & l'Aga des Janissaires devoit commander à sa place. Il y avoit un second ordre adressé à cet Officier de faire étrangler Mehemet, comme celui-ci avoit fait étrangler son prédécesseur. Le Grand Visir, que des lettres particulieres de Constantinople avoient averti du danger qu'il couroit, faisoit faire la garde la plus exacte sur toutes les avenues du côté

Le Gr Seigneur, impatient de sa prétendue inaction, envoie des ordres pour le faire étrangler.

de l'Europe, afin qu'aucun courier ne pût passer à son insu. On lui amena un Bostangi dépêché par Amurat vers l'Aga des Janissaires. Le Ministre s'étant emparé des paquets de cet homme, y vit tout ce dont nous venons de rendre compte. Il ne se sentit pas assez de résignation pour bénir, ainsi que l'avoient fait plusieurs de ses prédécesseurs, l'heure à laquelle son Souverain lui ordonnoit de mourir. Mehemet supprima cet ordre sanguinaire; il assembla dans une grande place tous les Officiers des Spahis & des Janissaires, jusqu'aux Odas Pachis & Musalins; & adressant la parole à l'Aga que le Prince avoit voulu lui donner pour successeur, il lui demanda s'il avoit été possible de conduire les troupes autrement que lui Visir l'avoit fait, vu les difficultés des marches & la peste qui avoit désolé l'armée. L'Aga lui ayant répondu que sa sagesse avoit tout prévu, que ses soins avoient sauvé plus de soldats qu'on n'eût pu l'espérer; qu'il eût été impossible de tenter aucune expédition militaire, & que le Grand Seigneur ne pouvoit qu'approuver une conduite si sage. Toute l'assemblée répéta ce que l'Aga des Janissaires venoit de dire. » Mes » amis, reprit Mehemet, donnez-

J.C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

Comment Mehemet s'y soustrait.

J. C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

» moi ce témoignage par écrit, je l'en-
» verrai à notre sublime Empereur ; car les ennemis que nous avons tous à Constantinople sont plus dangereux que les Persans «. On écrivit aussi-tôt ce témoignage, & toute l'assemblée signa. Mehemet combla le Bostangi de présens pour l'engager à se charger de cette missive, & il continua de commander l'armée, sans parler d'aucun des deux ordres, dont personne n'eut connoissance.

Cependant le siege de Van avoit été levé, & les douleurs qui avoient tourmenté Amurat s'étoient appaisées. Le Bostangi, ayant rapporté à Constantinople, au lieu de la tête de Mehemet, le vœu de l'armée, & des lettres de ce Visir, fut étranglé lui-même pour s'être si mal acquitté de cette commission. Mehemet n'avoit pas négligé d'implorer la protection de l'ivrogne Becri & du Persan Gumir, dont il connoissoit le crédit sur l'esprit de l'Empereur. Ces deux favoris le servirent avec zele, quoiqu'il y eût déjà un Grand Visir désigné : c'étoit le Caïmacan Baïraïm. Le Prince parut céder au suffrage de l'armée. Il écrivit à Mehemet une lettre dans laquelle il l'appelloit son pere, titre que les Sultans donnent communément aux Vi-

Il est rappellé, déposé & condamné à une amende.

ſirs plus âgés qu'eux. Il approuvoit ſa conduite ; mais il lui redemandoit les ſceaux, voulant, diſoit-il, le décharger d'un fardeau trop peſant pour ſon âge ; il l'invitoit à ſe rendre à Conſtantinople, lui promettant toute la conſidération due à ſes longs ſervices. Mehemet, ſur la foi de ſon maître, quitta l'armée pour reparoître au Divan : mais ni l'apologie de ſa conduite, ni la faveur de Gumir, ni celle de Becri, ne purent le garantir d'une amende très-conſidérable, à laquelle le Sultan crut devoir condamner celui qu'on accuſoit d'avoir molli contre les Perſans. Amurat, pendant tout ſon regne, ſut remplir les coffres du tréſor public des biens confiſqués, tournant ainſi au profit de l'Etat les fautes qui ſe commettoient contre le bien public. Le Pacha de Bude, qui avoit été ſi malheureux contre le Vaivode Ragotzki, fut mis à mort, & ſes biens, ainſi que ceux de pluſieurs Sangiacs accuſés de concuſſions, ſervirent à faire de nouveaux efforts contre la Perſe.

J.C. 1637. Hég. 1046 & 1047.

Le Sultan, dont la ſanté ſe réparoit, & qui brûloit de recouvrer Bagdad, réſolut de ſe mettre à la tête des troupes. Il augmenta de ſix mille hommes le nombre des Janiſſaires, &

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

Le Gr Seigneur ſe met à la tête de l'armée de Perſe.

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

manda tous les Timariots. La sévérité qu'il avoit montrée au commencement de son regne, en dépossédant tous ceux qui ne servoient pas habituellement dans les armées, & le soin qu'il avoit pris de former beaucoup de ces bénéfices militaires, attirerent à Scutari, lieu du rendez-vous général, une cavalerie nombreuse & brillante. Les Sangiacs amenerent des compagnies d'Asapes, qui commençoient à se servir de l'arme à feu, quoique le mousquet eût été jusqu'alors l'arme particuliere du Janissaire. On compte que l'armée assemblée à Scutari étoit composée de cent cinquante mille hommes, qui doublerent par la jonction des différentes troupes jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à Bagdad. Amurat, affectant toujours d'être très-populaire avec ses soldats, marchoit à pied à la tête des Janissaires, vêtu comme eux, distingué seulement par les aigrettes de son turban, & par la magnificence de ses armes. Comme il approchoit d'Iconium, ou Cogny, un exprès accourut de Constantinople, pour annoncer à l'Empereur qu'une de ses Assékis lui avoit donné un fils. Ce Prince n'en avoit pas conservé un seul, de plusieurs qu'il avoit vu naître. L'existence

Il reçoit en route la fausse nouvelle de la naissance d'un fils.

de son frere Ibrahim, qui ne pouvoit donner aucune inquiétude à Amurat, excitoit les murmures des bons Musulmans, lorsqu'ils pensoient que la jalousie de leur Maître avoit proscrit un si digne soutien du trône, pour ne réserver qu'un imbécile de toute la race des Ottomans. La nouvelle de la naissance d'un nouveau rejetton répandit une joie universelle dans tout le camp; mais elle fut de courte durée. Deux jours après l'arrivée du premier courier, un Eunuque noir du serrail vint apporter une lettre de la Sultane Validé, qui disoit qu'une Princesse, non un Prince, étoit venue au monde. La surprise & la colere d'Amurat ne purent être comparées qu'au plaisir qu'il avoit ressenti, lorsqu'on lui avoit annoncé un fils. Il eut la cruauté de faire mourir le courier, porteur de la fausse nouvelle, qu'il avoit d'abord récompensé magnifiquement, comme si cet homme eût été coupable pour n'avoir pas été bien instruit.

J.C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

Cette erreur est rectifiée par une seconde lettre, qui lui apprend que l'enfant nouveau né est une fille.

Amurat fait étrangler le premier courier, qui l'avoit induit en erreur.

On apprit que quelques Timariots, qui avoient ordre de joindre l'armée à Cogni, s'étoient refusés à leur devoir, parce qu'un Santon qui prêchoit dans les montagnes de la Natolie, défendoit au nom de Dieu, dont il

Un Santon forme une secte: comment elle est détruite.

J.C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

se disoit le Prophête, de prendre les armes contre les Persans. Ce fanatique prétendoit être le Mehedi, ou médiateur prédit dans le Koran, qui doit paroître avant l'antechrist, pour rappeller tous les hommes à une même croyance, & les faire vivre en paix sous un seul Prophête comme sous un seul Dieu. Il vouloit qu'on ménageât les enfans d'Ali, qu'il entreprenoit de réunir aux vrais Croyans, par le don de la parole & par celui des miracles : & il se disoit l'Ange de paix envoyé sur la terre, image & instrument du Tout-Puissant, qui venoit apprendre aux hommes les moyens d'être heureux. Comme on ramassoit des vivres de tous côtés sur la droite & sur la gauche de l'armée, les paysans, nouveaux prosélytes du Santon, détournoient les convois, refusant de nourrir les meurtriers de leurs freres. L'enthousiasme devenoit contagieux ; plusieurs soldats d'Amurat quitterent l'armée pour se joindre à ces néophytes. L'Empereur ne crut pas devoir mépriser un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il apprenoit à endurer les persécutions & à bénir les souffrances, & que, sous cet aspect imposant, il vouloit détourner les sujets de l'obéissance due à leur

Souverain. Il envoya quatre mille hommes poursuivre cet enthousiaste & ses disciples, dans les creux des rochers, dans les cavernes où ils s'étoient retirés. Tout désarmés, tout pacifiques que ces nouveaux sectaires disoient être, ils défendirent courageusement leur vie. Les quatre mille hommes envoyés pour les réduire, périrent en détail dans les différens postes dont ils avoient entrepris l'attaque. Amurat, irrité par cette résistance, envoya des troupes plus nombreuses & plus aguerries. Le Santon, réduit presque à la derniere extrémité, fit réflexion que tout le sang qu'il versoit déposoit contre ses principes & contre sa morale, qui tendoient à abolir toute guerre. Il se persuada que, s'il alloit trouver Amurat, ce Prince seroit touché de cette soumission, & peut-être plus encore de l'onction de ses paroles. Le faux Prophête alla, en effet, au pied du trône d'Amurat, accompagné de plusieurs de ses disciples. Ils portoient tous au col un lacet, qui annonçoit qu'ils mettoient leur vie même entre les mains de l'Empereur. Ni cette soumission tardive, ni les discours du Santon, ne désarmerent le Monarque irrité. Après qu'il eut entendu, avec

J. C. 1638.
Hég. 1047. & 1048.

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

une sorte de patience, une longue harangue, qui tendoit à lui persuader de désarmer, & de ne plus faire de conquêtes que par la conviction que le Koran devoit porter dans tous les esprits, comme le Santon prononçoit que sa vie & celle de ses disciples étoient dans la main de l'Empereur, & qu'ils ne prétendoient pas la défendre, Amurat profita de cette derniere déclaration, & fit serrer tous les lacets que portoient ces malheureux jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Marche de l'armée.

L'armée ottomane continua sa marche. L'Empereur, arrivé à Alep, y reçut le Pacha du grand Caire à la tête de vingt-quatre mille hommes bien armés & bien disciplinés, qui lui apportoit un tribut considérable. Les forces du Diarbekir le joignirent encore en cet endroit. De distance en distance les Sangiacs lui amenoient des timariots & des troupes, qu'eux-mêmes avoient soudoyées. Ainsi l'armée d'Amurat grossissoit à mesure qu'il s'éloignoit de Constantinople. Le Roi de Perse n'avoit pu lever que cent vingt mille hommes. Il envoya un renfort de trente mille à Bagdad, espérant que cette place, si bien fortifiée & si bien défendue, résisteroit aux efforts de son ennemi.

Le Persan marcha, avec le reste de ses troupes, contre le Mogol, qui avoit promis à Amurat de faire une diversion puissante. Ainsi il n'y eut aucune bataille cette campagne, le Sophi n'ayant de force que dans les villes qu'il vouloit conserver. Amurat passe l'Euphrate, sans y trouver de résistance; il reçoit, de l'autre côté du fleuve, les hommages de plusieurs Princes Arabes, Géorgiens, Mingreliens, peuples, comme nous l'avons déja dit, tributaires du Turc ou du Persan, selon les circonstances, portant leur or & leurs enfans esclaves à celui qui les menace de plus près; & toujours prêts à trahir celui qu'ils servent, pour peu que la fortune se déclare contre lui. Amurat prit leur tribut; & faisant peu de fonds sur les troupes qu'ils lui offrirent, il ne voulut pas mêler des transfuges aux soldats sur lesquels il pouvoit compter. En effet, jamais la discipline militaire n'avoit été portée plus loin. Les moindres fautes étoient si sévérement punies, qu'elles devenoient très-rares. Il y avoit plus d'ordre & de sureté dans un pays ennemi, & dans les lieux voisins d'un camp composé de plus de trois cents mille hommes, qu'il n'y en avoit jamais eu dans Conf-

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

J. C. 1638. Hég. 1047 & 1048.

Grande févérité d'Amurat.

tantinople au milieu de la plus profonde paix. L'extrême févérité d'Amurat, & l'appareil des fupplices, étoient peut-être néceffaires pour contenir ce ramas d'efclaves de diverfes contrées, accoutumés à la rapine. Mais l'humanité frémit au récit des exécutions que les Hiftoriens Turcs rapportent. Pour le moindre vol, même pour avoir quitté fon rang, un foldat étoit écorché vif, & vivoit plufieurs jours au milieu des plus horribles fouffrances On brûloit les uns à petit feu, on empaloit les autres; de façon que les parties nobles n'étant point attaquées, ces malheureux n'expiroient quelquefois que le troifieme jour. Le Grand Vifir Baïraïm mourut de la dyffenterie au camp de Moful, dernier rendez-vous de l'armée. L'Aga des Janiffaires, appellé Macmout, reçut à fa place les fceaux & le commandement des troupes : c'étoit celui que l'Empereur avoit déja fubftitué au Vifir Mehemet, & qui commandoit les troupes reftées en Grece. Amurat, à la veille du fiege d'une place telle que Bagdad, crut devoir plus de confiance à un vieux foldat plein d'expérience & de valeur, qu'à tous les Pachas du banc.

Bagdad, comme nous l'avons déja

dit, eſt une ville très-forte, bâtie ſur le Tigre, à treize lieues de l'ancienne Babylone, dans une plaine très-fertile. Elle étoit alors plus conſidérable qu'elle n'eſt maintenant, quoique ce ſoit encore une des principales Echelles du Levant (1). Les Hiſtoriens Turcs diſent qu'au moment où Amurat en forma le ſiege, il y avoit quatre-vingt mille hommes de garniſon : peut-être comptent-ils tous ceux qui étoient en état de porter les armes. Quoi qu'il en ſoit, le nouveau Grand Viſir Macmout avança, à la tête de cent cinquante mille hommes, pour inveſtir Bagdad. Comme la marche de l'armée avoit été longue & pénible, ce ne fut que le dix-neuf d'Octobre que Macmout s'empara des paſſages, & l'Empereur n'arriva que le cinq du mois ſuivant, avec toutes ſes forces, à la vue de la ville. Il commença le ſiege par des actes de religion, ayant ordonné des prieres publiques, & fait le ſacrifice appellé korban, de

J. C. 1638.
Hég. 1048.

Siege de Bagdad.

(1) On appelle Echelle tous les Comptoirs, quoique ce mot ne ſignifie véritablement que Port ; mais comme preſque tous les Comptoirs ſont établis ſur des Ports, le mot Echelle a prévalu.

J.C. 1638.
Hég. 1048.

deux cents moutons, qui furent distribués aux plus pauvres de l'armée. Ce même jour l'Empereur lui-même, vêtu en Janissaire, donna l'exemple aux travailleurs pour ouvrir les tranchées; il mit le feu au premier canon qui tira. On forma l'attaque par trois côtés avec une égale vivacité, l'Empereur & le Grand Visir se portant aux endroits les plus périlleux, ramenant aux ouvrages ou aux attaques les troupes repoussées. Le Grand Visir périt à l'une de ces occasions (1). Les Turcs, plus braves qu'industrieux, attaquoient avec plus de vaillance que de ruse; ils employoient mieux les armes des Janissaires, que l'art des ingénieurs. Les assiégés, qui voyoient à chaque instant leurs fortifications entamées par une nombreuse artillerie, se défendoient avec toute la résolution possible. Ils n'avoient pas l'es-

(1) Le Prince Cantimir & plusieurs Auteurs ont écrit que ce Ministre étoit mort de la main d'Amurat, qui l'avoit ainsi puni de sa lenteur; mais ce fait, sans vraisemblance, est démenti par les Auteurs Turcs, par les Manuscrits du temps, & par Ricaut, Historien exact, & instruit sur les lieux dans des temps qui n'étoient pas éloignés de celui que nous traitons.

poir d'être secourus ; aucune armée Persane n'étoit dans la province. Tant qu'ils furent fort nombreux , cette idée augmenta leur courage , & les rendit plus redoutables aux Turcs ; mais lorsque les sorties , les assaut[illegible] & toutes les opérations me[illegible] d'un long siege , leur eu[illegible] plus des trois quarts [illegible] qu'ils virent les murs [illegible] verts de toutes parts , la perspec[illegible] d'une ruine infaillible les contraignit de tenter une capitulation.

J. C. [illegible]

Amurat qui pendant tout le siege , avoit montré la vaillance d'un soldat & le sang-froid d'un Général expérimenté , obscurcit sa gloire par une horrible perfidie. Il promit la vie à ce qui restoit de la garnison ; & aux bourgeois , leur liberté & la conservation de leurs biens : mais lorsqu'il fut maître de Bagdad au moyen de cette capitulation , il prétendit que , voulant retourner à Constantinople , il ne pouvoit pas traîner tant d'esclaves à sa suite , & qu'il ne seroit pas prudent de laisser des ennemis , même désarmés , dans le pays qu'il venoit de conquérir. Il fit égorger tous ces prisonniers pendant les ténebres de la nuit. Le carnage & le désordre allerent plus loin que l'Empereur ne l'avoit pres-

Bagdad est prise. Perfidie d'Amurat.

J.C. 1638. Hég. 1048.

crit : la débauche & l'appas du pillage rendirent les soldats plus cruels encore que leur Maître ; & le jour qui suivit cette nuit épouvantable ne découvrit dans les rues que des cadavres & des ruisseaux de sang. L'Empereur ayant [illegible]té l'habit de Janissaire, qu'il avoit [illegible] de porter pendant tout le [illegible] entrée triomphante dans [illegible] toute la magnificence [illegible] les circonstances purent permettre. Les chevaux fouloient aux pieds les membres encore palpitans de ces malheureux Persans, qu'il eût été plus honorable de conserver pour l'ornement de ce triomphe. Les cris d'alégresse, & les expressions d'une joie barbare, étouffoient les sanglots de ce qui restoit de femmes, d'enfans & de vieillards dans cette déplorable ville. Après le siege de Bagdad, qui fut prise le douze de Décembre, le Sultan fit la revue de son armée, & il trouva que près d'un tiers avoit péri, tant par la maladie, que par la résistance des Persans.

Amurat nomme un nouveau Gr. Visir, & fait son favori Capitan Pacha.

Amurat donna la charge de Grand Visir à Mustafa, Capitan Pacha, dont la valeur & la conduite avoient réparé la perte du Grand Visir Macmout. La dignité de Capitan Pacha fut conférée au Persan Gumir, celui qui avoit

livré Revan. On a vu que cette lâcheté, un penchant décidé pour l'ivrognerie, & un ascendant naturel, avoient tellement approché cet étranger de l'Empereur, qu'il ne pouvoit plus s'en passer; mais jusques-là, ni lui ni Becri, n'avoient été revêtus d'aucun emploi. Tous les Ottomans virent avec chagrin un Persan, sans autre mérite que celui d'avoir plongé leur Maître dans la plus honteuse débauche, honoré d'un emploi qu'on pouvoit regarder, avec quelque raison, comme le second de l'Empire; mais la sévérité d'Amurat l'avoit rendu plus absolu qu'aucun de ses prédécesseurs. Les Janissaires, qui avoient si souvent demandé aux précédens Empereurs compte de leur gouvernement, respectoient les caprices de celui-ci. Il laissa au nouveau Grand Visir le soin de l'armée, & parcourut pendant l'hiver plusieurs places du Diarbekir.

J. C. 1638. Hég. 1048.

Il quitte son armée.

Les affaires de l'Europe exigeoient aussi l'attention de l'Empereur. Pendant la campagne de Bagdad une querelle s'étoit élevée entre la Porte & la République de Venise. Vers le printemps de l'année 1638, plusieurs Corsaires d'Alger, de Tunis & de Biserte s'étoient unis sous la conduite d'un

J.C. 1638. Hég. 1048.

fameux Pirate algérien, nommé Ali Picenin. Leur dessein étoit de piller Notre-Dame de Lorette; mais les vents contraires les empêchant de pénétrer si avant dans le golfe, ils firent plusieurs descentes sur la côte de la Pouille, ravagerent tout le pays de Nicotera, & ne se rembarquerent que chargés de butin, traînant après eux une foule d'esclaves de tout sexe, parmi lesquels se trouvoit un assez grand nombre de Religieuses. Les galeres de la Religion de Malthe & celles de Toscane faisoient alors des courses dans l'Archipel. Les seules galeres de Venise, au nombre de dix-huit, commandées par Marin Capello, poursuivirent les Corsaires avec vigueur, & arriverent en même-temps qu'eux à la hauteur de Valone, place maritime appartenant aux Turcs. Ali Picenin, qui n'étoit pas le plus fort, crut se mettre en sûreté dans le port de Valone. Les Vénitiens saluerent le château, & demanderent que, conformément au traité, les Pirates ennemis de la République fussent mis hors du port. Le Sangiac de Valone ne répondit que par un coup de canon chargé à boulet, qui annonçoit la protection qu'il entendoit donner aux nouveaux venus : aussi-tôt l'Amiral

Attentat de la flotte vénitienne sur un port des Ottomans.

ral Vénitien se mit en devoir de bloquer le port & se tint à l'ancre. Peu de jours après, Ali Picenin tenta de se sauver, à la faveur des rames & d'un vent favorable, avant le lever de l'aurore; mais les vigilans Vénitiens découvrirent cette fuite, & fondirent sur les Corsaires. L'action dura deux heures, pendant lesquelles les Algériens furent constamment secondés par le canon du port. Cinq galeres barbaresques ayant été mises hors de combat, Ali Picenin rentra dans le port de Valone avec une perte considérable. L'Amiral Vénitien, retourné à son poste, dépêcha une chaloupe pour donner avis au Sénat de ce qui s'étoit passé. Dans la réponse, après les louanges méritées, on lui défendoit de rien entreprendre tant que les Pirates seroient dans le port, de peur d'enfreindre les traités entre la République & l'Empire Ottoman; mais on l'exhortoit à attendre les Algériens en mer pour achever de les détruire. Pendant un mois entier Capello demeura à l'ancre, les Algériens espérant toujours en vain qu'une tempête forceroit la flotte vénitienne d'aller chercher quelque abri. Enfin l'Amiral, impatient & décidé à ne pas lâcher sa proie, entra dans le port au

J. C. 1638.
Hég. 1048.

J. C. 1638. Hég. 1048.

moment où on l'attendoit le moins; faisant un feu terrible sur les bâtimens des Corsaires, qu'il trouva dégarnis de plus des trois quarts de leurs chiourmes. Ils furent tous remorqués hors du port & conduits devant la ville de Corfou, sans avoir fait une grande résistance, & sans que les Turcs eussent pu les protéger que de quelques volées de canon qui firent peu de mal à la flotte vénitienne. Amurat apprit à Antioche, comme il marchoit vers Bagdad, l'insulte faite au port de Valone, & la perte de la flotte algérienne. Dans le premier accès de sa colere, il dépêcha un courier pour ordonner au Caïmacan de Constantinople de faire jetter à la mer le Baile ou Ambassadeur de Venise, & tous les marchands de cette nation qu'on pourroit trouver, soit à Galata, soit à Pera, soit à Constantinople, sans distinction de sexe ni d'âge. Gumir & Bécri eurent le courage & l'humanité d'intercepter cet ordre, persuadés que le Prince, revenu de son premier mouvement, se repentiroit de l'avoir donné. Quelques jours après, dans la liberté d'un festin, ils lui représenterent que la conduite de l'Amiral Vénitien, démentie par sa République, ainsi que le

J. C. 1638. Hég. 1048.

Caïmacan le lui mandoit, ne devoit point attirer ce châtiment à des compatriotes qui n'étoient pas ses complices; qu'il falloit au moins s'assurer de la conduite que tiendroit le Sénat de Venise; & que c'étoit un mauvais moyen d'obtenir justice que de révolter toute la Chrétienté, peut-être même tous les Ottomans, par une exécution si sanglante & si peu méritée. Amurat écouta ses confidens avec plus de patience qu'ils ne l'avoient espéré, il apprit sans peine que l'ordre qui proscrivoit tant de têtes n'étoit point parti. Toute sa rigueur se borna à commander au Caïmacan de faire arrêter l'Ambassadeur ou Baile de Venise, & de le garder étroitement jusqu'à ce que ses maîtres eussent rendu tout ce qu'ils avoient pris aux Algériens, & eussent fait satisfaction à la Porte dont la sauve-garde avoit été si méprisée.

Le Baile de Venise mis en prison, en sorte par les représentations des autres Ministres chrétiens.

D'abord le Caïmacan exécuta cet ordre avec la derniere rigueur; car il fit enfermer le Sénateur Contarini, Baile de Venise, quoique ce Ministre fût affligé d'un accès de goutte très-douloureux. Le sur-lendemain de cette détention, tous les Ministres de la Chrétienté, entraînés par l'Ambassadeur de France, se présenterent à l'audience du Caïmacan, même à celle

J. C. 1638. Hég. 1048.

de la Sultane Validé. Cette Princesse, malgré les loix du haram, parloit quelquefois aux hommes pour les affaires de l'Etat derriere un voile qui cachoit son visage. Les Ambassadeurs réclamerent avec vivacité contre une cruauté qui devoit révolter toute l'Europe. Le Baile de Venise répandit beaucoup d'argent en secret; car on ne fait rien à la Porte sans ce secours: il fut reconduit à son palais sous la garde de quatre Chiaoux, qui répondoient de sa personne, & qui ne le quittoient ni jour ni nuit.

La République ne se sentoit pas assez forte pour résister seule à l'Empire Ottoman, & elle ne pouvoit attendre que de bien foibles secours du reste de la Chrétienté. Dans cette extrémité, le Sénat écrivit à Amurat les lettres les plus soumises, protestant de sa fidélité dans l'exécution des traités, & qualifiant les Algériens de pirates, exclus précisément des capitulations entre la Porte & la République. Les Ministres Turcs s'obstinoient à redemander tout le butin pris sur la flotte, les esclaves tant africains que chrétiens recouvrés, & les galeres prises dans le port de Valone. Les deux premiers chefs sembloient bien durs; le troisieme étoit impossible,

puiſque les galeres avoient été coulées à fond. Enfin cette négociation fut prolongée juſqu'au retour d'Amurat du ſiege de Bagdad. Alors les Vénitiens, entendant dire que la paix alloit être conclue entre la Porte & l'Empire des Perſans, voyant d'ailleurs tous les Princes d'Italie diviſés, ces Républicains comprirent qu'il valoit mieux acheter une paix néceſſaire, qu'expoſer leur commerce au haſard de la guerre toujours déſavantageuſe à une nation trafiquante. Le Baile Contarini, tout captif qu'il étoit, eut la gloire de conclure un traité, dans lequel les Turcs convinrent de ne plus donner retraite aux Corſaires d'Alger, lorſqu'ils ſeroient chargés de butin fait ſur les Vénitiens, & le Grand Seigneur promit de ſon côté d'oublier l'inſulte faite à ſon port de Valone, moyennant trois cens mille ſéquins, que les Vénitiens lui accorderent pour tenir lieu des galeres coulées à fond. Ainſi cette étincelle de guerre repoſa quelque tems ſous la cendre.

J. C. 1638. Hég. 1048.

Il fait avec la Porte un traité qui prévient la guerre.

Le Grand Seigneur, qui aimoit à voyager dans toutes les villes conſidérables de ſon Empire, parcourut dans le Diarbekir & dans la Caramanie les villes les plus importantes,

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

Amurat, de retour de la guerre, s'occupe du gouvernement des provinces qu'il parcourt.

& s'occupa du ſoin de punir & de récompenſer. Il confiſqua les biens de quelques Sangiacs prévaricateurs, & il diſtribua les timars que les dernieres pertes avoient fait vaquer en grand nombre. Ce Prince, tout cruel qu'il étoit, avoit un fond de juſtice. Il fit pendant ſon regne deux biens ſans leſquels l'Empire Ottoman, battu depuis long-tems de tant d'orages, n'auroit pu ſubſiſter. Il contint les troupes, & remplit le tréſor public, tellement que les Defterdars & tous les Officiers reſtés à Conſtantinople virent avec le plus grand étonnement que le Prince rapportoit de l'expédition de Bagdad le double de l'argent monnoyé qu'il y avoit apporté, & que tous les Officiers & ſoldats revenoient chargés de butin. Le Sultan, qui étoit demeuré pluſieurs ſemaines à Scutari pour y préparer ſon entrée triomphante, paſſa le détroit avec quarante-ſix galeres ornées de banderoles & pleines d'inſtrumens de muſique qui mêloient leurs concerts au bruit de l'artillerie. Le lendemain il voulut entrer par la principale porte de Conſtantinople, accompagné de l'élite de ſes troupes. Il montoit un ſuperbe cheval, & étoit vêtu d'une peau de léopard, attachée ſur l'épaule

Il fait ſon entrée triomphante à Conſtantinople.

avec une grosse agraffe de diamans. Vingt Seigneurs Persans, préservés du carnage de Bagdad, marchoient à pied, chargés de chaînes d'argent, à la tête du cheval de Sa Hautesse, dont l'air martial & majestueux excitoit les acclamations de tout le peuple.

J. C. 1639, Hég. 1048 & 1049.

Cependant ce Prince, qui paroissoit aimer les exercices militaires, & qui n'avoit eu que des succès à la tête de l'armée, demeura si satisfait de la conquête de Bagdad, qu'il ne songea pas à pénétrer plus avant dans la Perse. Le Grand Visir Mustafa, qu'il avoit laissé à la tête des troupes, y étoit resté plutôt pour négocier que pour combattre. Ses démarches ne furent pas inutiles. Il n'y avoit que six semaines que l'Empereur étoit de retour à Constantinople, lorsqu'un Ambassadeur y arriva de la part du Sophi. Ce Ministre fut reçu, moins comme l'Ambassadeur d'un Roi qui vient entamer un traité, que comme le Député d'un peuple conquis qui demande grace. Après qu'il eut attendu très-long-temps l'audience même du Caïmacan, on lui fit beaucoup valoir l'honneur que l'Empereur daignoit lui faire de lui laisser baiser le bas de son trône. Amurat perça d'un trait un bouclier fait de l'oreille d'un éléphant,

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

qui se trouvoit au nombre des présens apportés par l'Ambassadeur, & que celui-ci lui avoit dit être impénétrable. » Les Persans, dit le Prince, doi» vent savoir que rien n'est impéné» trable pour Amurat «. Il écouta, avec une indifférence affectée, la harangue de ce Ministre, & il y répondit en peu de mots avec assez de hauteur. Le Caïmacan eut ordre d'entendre les propositions de paix & de traiter avec le Persan. Malgré la fierté ottomane & tous les avantages qu'Amurat avoit fait sonner si haut, la ville de Revan, conquise par les Turcs, puis reprise sur eux, demeura aux Persans par le traité, comme celle de Bagdad demeura aux Turcs. Ceux-ci virent avec la plus grande joie finir une guerre, qui devoit les exposer dans un climat de tout tems funeste à leur nation.

Paix avec la Perse.

Graces aux soins d'Amurat, l'Empire Turc étoit plus florissant qu'il ne l'avoit été sous les précédens regnes. Ce Prince inflexible avoit su purger ses Etats de ces ennemis clandestins qui attendoient toujours quelque guerre étrangere pour lever l'étendard de la révolte ; qui, à peine sortis de l'esclavage du serrail, pour monter à quelques dignités de Sangiacs, Pachas ou

Seraskiers, tentoient de se faire Souverains des Provinces qui leur étoient confiées ; qui profitoient de la liberté qu'ont tous les Gouverneurs de lever des troupes en leur nom & en aussi grand nombre qu'ils le jugent nécessaire, pour tourner contre leur maître & les forces de ses sujets & les produits des impôts, dont la répartition, la levée, & quelquefois l'usage leur étoient confiés. A l'abri de cette paix intérieure, Amurat avoit ramené l'abondance, tant sur les côtes que dans le milieu des terres. L'Asie commençoit à fournir des denrées à l'Europe en échange des marchandises étrangeres qui venoient remplir les ports ; & ceux qui administroient la justice, devenus équitables & séveres à l'exemple d'un maître qui savoit si bien punir, rappelloient la bonne foi dans le commerce, l'ordre dans les villes, la sûreté dans les chemins, & par-tout l'abondance & la population. Si l'on réfléchit que tous ces biens étoient dus au plus débauché, peut-être au plus cruel de tous les hommes, on s'étonnera sans doute, que l'humanité soit susceptible de tant de contrastes & de tant de mêlanges.

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

Une des dernieres actions de la vie d'Amurat fut de faire mourir le Caï-

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

Le Caïmacan suscite la guerre contre le Vaivode de Valaquie, & veut le faire déposer. Cette entreprise ne réussit point, & le Ministre Turc est mis à mort.

macan, qui avoit conseillé à ce Prince de déposséder les Vaivodes de Moldavie & de Valaquie. Celui de Moldavie avoit persuadé au Caïmacan de faire nommer son fils Vaivode de Valaquie, quoique Mathieu, qui étoit revêtu de cette dignité, fût plein de vie & de santé, & ne se fût rendu coupable d'aucun crime envers la Porte. Deux cens bourses que Lupolo (c'étoit le nom du Vaivode de Moldavie) avoit données au Caïmacan, noircirent Mathieu, Vaivode de Valaquie, dans l'esprit du Ministre. Celui-ci fit accroire à son maître que ce Vaivode s'entendoit avec les Transilvains pour faire une révolution & fondre sur la Turquie européenne au moment qu'on y penseroit le moins. Il avoit présenté la déposition de ce Prince tributaire comme très-juste & très-facile, assurant Amurat que l'assemblée de quelques garnisons voisines & les forces de la Moldavie suffiroient pour faire fuir Mathieu, & placeroient bientôt le fils de Lupolo sur le trône de son ennemi. Le Vaivode de Valaquie sut se défendre de cette entreprise injuste, premierement avec des armes victorieuses, puis par de bonnes raisons. Un courier, qui apportoit à Constantinople la nouvelle de la défaite

de Lupolo, ainsi que des troupes turques qui lui avoient été envoyées, apporta aussi des lettres de Mathieu adressées à l'Empereur, pleines de protestations de fidélité, & d'éclaircissemens qui convainquirent Amurat que le Caïmacan l'avoit trompé. Dans son premier mouvement il fit conduire le Ministre aux Sept-Tours. On crut quelques jours qu'il en seroit quitte pour ce châtiment & pour la perte de sa place : mais le Defterdar ayant eu ordre d'aller faire l'inventaire de son mobilier, rapporta à l'Empereur qu'il se montoit à trois millions de pieces d'argent, sans compter les meubles précieux & les diamans qui étoient très-beaux & en grand nombre. Amurat, qui se souvint que cet Officier n'étoit pas riche avant la guerre de Perse, pensa qu'une fortune si rapide & si considérable ne pouvoit pas être légitime. Après huit jours de prison, le Caïmacan fut condamné au supplice, qu'il subit avec résignation, comme presque tous les Turcs, qui bénissent l'heure à laquelle le Sultan leur ordonne de mourir, persuadés que cette obéissance leur mérite les plus grands biens de l'autre vie.

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

Tandis que les affaires de l'Empire devenoient de plus en plus florissan-

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

tes, la santé de l'Empereur s'altéroit sensiblement. Il avoit fait un tel abus du vin, que cette liqueur lui étoit devenue insipide. Les eaux-de-vie distillées pouvoient seules flatter son gosier, & chaque jour il en buvoit davantage. Cet usage pernicieux lui avoit attiré la goutte, dont il éprouva plusieurs accès si douloureux, qu'il fit le projet de renoncer pour toujours aux liqueurs fortes. Effectivement Amurat se trouva soulagé pendant plusieurs mois. Bécri & Gumir, qui voyoient leur faveur diminuer depuis qu'ils n'étoient plus les compagnons de débauche de leur maître, n'oublierent rien pour persuader à Amurat que, puisque ses maux étoient cessés, il étoit superflu de garder un régime pénible ; ils engagerent le Prince à célébrer le Baïram, espece de fête chez les Musulmans, qui termine leur Ramazan ou Carême, fête pendant laquelle on fait beaucoup de réjouissances & de festins. Au lieu des sorbecs, des eaux sucrées, & de toutes les autres mixtions dont les Musulmans usent dans leurs repas pour corriger la crudité de l'eau, & suppléer, autant qu'ils le peuvent, aux liqueurs fermentées, on prodigua à l'Empereur dans le repas du Baïram les vins

les plus exquis & les plus capiteux, & tous les breuvages dont il avoit presque perdu l'habitude. Cette débauche excessive détermina une hydropisie dont l'Empereur étoit menacé depuis long-temps ; les progrès en furent très-rapides, parce qu'Amurat tourmenté de la soif y cédoit sans cesse. En moins d'un mois les Médecins désespérerent de sa vie. On remarqua que ceux-ci n'osoient user des remedes que leur art leur fournissoit, de peur qu'en cas de souffrance trop aiguë, Amurat, qui étoit devenu de plus en plus furieux, ne les fît mourir ; qu'au contraire les Officiers qui environnoient ce Prince, & qui savoient que les breuvages fréquens devoient avancer les jours de leur maître, n'osoient pas lui en refuser : ainsi cette terreur qu'Amurat répandoit sans cesse autour de lui, ne contribua pas peu à précipiter le terme de sa vie. Elle écartoit aussi son successeur de sa présence. Amurat demanda plusieurs fois son frere Ibrahim pour lui donner, disoit-il, des avis sur la maniere de gouverner : mais la Sultane Validé, mere des deux Princes, écarta toujours Ibrahim de l'appartement de son frere mourant. Elle se souvenoit que Sultan Amurat, dans le premier

J. C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

Maladie d'Amurat. On lui refuse la vue de son successeur. Il pleure avant sa mort celle de Bécri.

J.C. 1639. Hég. 1048 & 1049.

mouvement de sa douleur à la mort d'un fils qui n'avoit vécu que peu de mois, s'étoit écrié qu'il vouloit que la race ottomane pérît toute entiere avec lui, puisqu'il ne pouvoit pas la perpétuer. La Sultane Validé, qui connoissoit le sanguinaire Amurat, ne fut occupée qu'à prévenir un malheur qui auroit réalisé les prétentions du Kan des Tartares de Crimée sur le trône de Constantinople, ou qui peut-être auroit exposé ce vaste Empire à une secousse capable de le renverser. Jamais l'Empereur ne put obtenir que son frere parût devant lui, malgré ses instances & les ordres réitérés qu'il donna de l'introduire auprès de son lit. Amurat, voyant qu'on ne lui obéissoit plus, se convainquit que sa fin approchoit. Le dernier chagrin qu'il éprouva, fut la perte de son cher Bécri, qui mourut des mêmes excès que son maître quelques jours avant lui. L'Empereur ordonna de magnifiques funérailles pour honorer la mémoire de son compagnon de débauches. Il avoit décidé qu'on couvriroit la tombe de Bécri d'une superbe colonne, honneur qu'on ne rend qu'aux hommes les plus célebres. Mais les Turcs respectent peu, après la mort des Empereurs, leurs volontés qu'ils ont

exécutées en tremblant pendant leur vie.

J.C. 1640.
Hég. 1049.

Mort d'Amurat.

Amurat mourut le premier Mars 1640, âgé de trente & un ans, après dix sept années d'un regne plus glorieux qu'on n'auroit dû l'espérer. Des talens précieux percerent à travers tous ses vices. La nature l'avoit doué d'une grande activité & d'un discernement très-sûr. Amurat savoit récompenser & punir : il étoit persuadé de la nécessité de gouverner lui-même & de voir tout par ses yeux, malgré le préjugé des Turcs qui croient leur Empereur d'autant plus redoutable qu'il se rend plus invisible. Amurat, convaincu que pour gouverner les hommes il faut les connoître, se mêloit parmi le peuple ; il permettoit l'accès vers son trône à tous ceux que quelques raisons valables pouvoient y attirer. Lui-même donnoit à ses soldats l'exemple des travaux militaires, & à ses Ministres celui d'un travail assidu. Lorsqu'il sortoit du serrail, c'étoit presque toujours avec peu de faste. Il examinoit soigneusement s'il appercevroit quelques feux sur les têtes qui l'environnoient ; on sait que c'est la maniere dont ceux qui n'ont point d'accès au serrail pénetrent jusqu'à l'Empereur. Lorsque quelqu'un

J. C. 1640. Hég. 1049.

annonçoit par ce ſigne, qu'il avoit quelque choſe à demander ou quelque plainte à faire, Amurat faiſoit approcher cet homme. Il ne commandoit jamais à aucun Miniſtre de prendre ſa requête, comme c'étoit l'uſage de ſes prédéceſſeurs, de peur que la plainte qu'ón formoit ne regardât directement celui qu'il auroit chargé d'y répondre, ou quelqu'un de ſes amis. Enfin, on compte Amurat au nombre des meilleurs Empereurs qui aient occupé le trône de Conſtantinople. Il auroit mérité le titre de grand homme, ſi la nature ou ſon éducation avoient pû lui apprendre que ſes ſujets étoient des hommes comme lui; mais il ne les regarda jamais que comme des portions de ſon domaine qu'il falloit économiſer pour augmenter ſa richeſſe ou ſa gloire. Son humeur ſanguinaire lui inſpiroit quelquefois des injuſtices & des cruautés. On l'a vu ſacrifier des hommes, comme un homme riche & économe ſe laiſſe aller rarement à quelque dépenſe ſuperflue pour ſatisfaire ſa fantaiſie. La paſſion d'Amurat pour le vin étoit encore une tache à ſa gloire, d'autant plus grande qu'elle ſeule abrégea ſes jours.

IBRAHIM.

DIX-HUITIEME REGNE.

A PEINE Amurat IV étoit expiré, le Grand Visir Mustafa nouvellement revenu d'Asie, le Mufti, les deux Cadileskers, le Réis Effendi, les Pachas du banc, l'Aga des Janissaires, le Spahi Agasi, & tous ceux qui avoient droit d'assister au Divan, s'y rendirent en grand nombre. Quelques Officiers des Janissaires avoient murmuré de l'élévation d'Ibrahim, le seul Prince qui restât de la race ottomane, mais qu'on disoit tout-à-fait incapable de régner. Le Kan des Tartares, que l'élection pouvoit seul regarder, & qui ne connoissoit pas la foiblesse d'Ibrahim, n'avoit fait aucune démarche; & Kiosem, Sultane Validé, mere d'Ibrahim comme d'Amurat IV, avoit tellement disposé les esprits pendant les derniers jours de l'Empereur, qu'aussitôt qu'il fut expiré, les grands Officiers convinrent d'une voix unanime que le dernier rejetton de la maison qui régnoit depuis plus de trois siecles, avoit seul droit au trône. Ils

J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

Ibrahim est tiré de sa prison. Son couronnement.

marcherent ensemble vers la prison d'Ibrahim pour lui annoncer qu'il étoit Empereur. Ce Prince, d'une complexion foible & d'un caractere timide, l'étoit devenu beaucoup davantage depuis qu'Amurat avoit fait mourir Bajazet leur frere, & enfermer lui Ibrahim dans un lieu étroit & obscur où il sembloit n'avoir plus qu'à attendre la mort. Lorsqu'il vit tous les Grands Officiers de l'Empire environner sa prison, il ne douta pas que sa derniere heure ne fût venue, prenant pour un piege les acclamations qu'il entendoit de ceux qui le nommoient leur Empereur. Ce Prince protesta long-temps qu'il ne devoit y avoir d'Empereur qu'Amurat, & qu'ils ne pouvoient pas sans crime en reconnoître un autre. Il feignoit de ne pas entendre ceux qui répétoient qu'Amurat étoit mort. La Sultane Validé vint certifier à son fils ce qu'il refusoit de croire ; elle ne put obtenir sa confiance qu'après qu'elle lui eut montré le corps d'Amurat IV. Alors Ibrahim, dissimulant sa joie, se mit en devoir de rendre quelques honneurs au cadavre de son prédécesseur. Aidé du Mufti & des deux Cadileskers, il porta ce corps hors du serrail, où des Janissaires le prirent pour le déposer dans le tombeau

d'Achmet. Ibrahim alla s'asseoir sur le trône de ses peres, de là il fut conduit par eau à la mosquée de Jub, où on lui ceignit l'épée d'Othman avec les cérémonies accoutumées. Après les présens faits aux troupes, il rentra dans Constantinople en cavalcade, selon l'usage, environné des grands Officiers, & de l'élite des Bostangis, Spahis & Janissaires. La veste & le turban du nouvel Empereur étoient enrichis d'une grande quantité de diamans. Il montoit un superbe cheval. A travers cette pompe, Ibrahim montroit si peu de grace & d'adresse; son visage, sur lequel on n'appercevoit que de l'étonnement ou de la crainte, sa taille, ses attitudes, tout son extérieur enfin, étoient si différens de celui du fier Amurat, que les peuples, au premier aspect, en conçurent un augure défavorable. On entendit même des éclats de rire & des huées, au lieu des acclamations qui remplissent l'air dans ces circonstances.

J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

La Sultane Validé & le Grand Visir Mustafa vécurent d'abord dans une intelligence devenue nécessaire pour le bien de l'Etat, & sur-tout pour leur intérêt personnel. En effet, sous un pareil Empereur, leur autorité

Intelligence de la Sultane Validé & du Gr Visir Mustafa pour gouverner l'Empire.

J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

devoit être abſolue, pourvu qu'ils fuſſent être d'accord. Tous les Officiers établis par Amurat IV, & qui avoient reconnu ſon frere pour leur Maître, furent continués dans leurs charges : ainſi, pendant les premiers temps, l'ombre d'Amurat gouvernoit encore. On apprit que le Pacha de Rhodes avoit fait mettre à mort le fils du Kan des Tartares de Crimée, qui étoit en otage dans cette iſle, ſeulement parce que ce Prince avoit dit que ſi le nouvel Empereur Ibrahim mouroit ſans enfans, comme il y avoit lieu de le croire, le ſceptre ottoman appartiendroit à ſa Maiſon. Cette cruauté ne cauſa aucun trouble : ſans doute le Kan des Tartares ne ſe croyoit pas aſſez fort pour entreprendre de venger ſon fils. Le Grand Viſir faiſoit alors beaucoup de préparatifs. Les voiſins cherchoient à pénétrer de quel côté le premier Miniſtre porteroit les forces de l'Empire. Pour Ibrahim, il ſembloit n'être monté ſur le trône que pour s'y endormir. Plus débauché que ſon frere, mais dépourvu de tous les talens qu'on avoit admirés dans ce Prince, le nouvel Empereur abandonnoit le poids des affaires à ſon Viſir & à la Sultane Validé. Kioſem aſſiſtoit au Divan, ou plutôt elle écoutoit ce

Ibrahim vit dans la molleſſe.

qui étoit agité dans cette assemblée, par la fenêtre qu'on nomme *dangereuse*, parce qu'elle donne d'une galerie du serrail sur la salle du Divan; qu'étant couverte d'une gaze légere, les Sultans sont à portée d'entendre de là tout ce qui se passe entre leurs Ministres; & que quelquefois des Empereurs ont ouvert cette fenêtre pour donner des ordres rigoureux, en conséquence de ce qu'ils venoient d'entendre. Un Ambassadeur de Perse vint complimenter le nouveau Monarque, lui apporter de riches présens, & la ratification du dernier traité. L'Envoyé de l'Empereur d'Occident, qui, sur la fin du regne précédent, avoit en vain sollicité la préséance sur l'Ambassadeur de France, prit son audience après celui de Perse. L'Empereur d'Occident résolut de ne donner à l'avenir aux Ministres qu'il entretiendroit à Constantinople, que le titre de Résident, afin de ne pas renoncer, à la Porte, à la prééminence qu'il obtient sans difficulté dans toutes les autres Cours. J. C. 1640. Hég. 1049 & 1050.

Quoique le Grand Visir Mustafa brûlât de signaler son ministere par des conquêtes, des contre-temps qu'on ne pouvoit prévoir le forcerent de renvoyer ses projets de guerre à l'année J. C. 1641. Hég. 1050 & 1051.

J. C. 1641. Hég. 1059 & 1051.

Incendie à Constantinople.

suivante. Un incendie consuma en moins de deux jours deux grands quartiers de Constantinople. Les soins du Visir préserverent presque tous les édifices de pierres ; mais des maisons construites de bois peint, qui sont en très-grand nombre à Constantinople, ne purent résister à la violence du feu, excitée par un grand vent. Cet accident trop commun, malgré les précautions qu'on y apporte, est un des plus grands obstacles à la richesse & à la population de cette capitale.

Maladie d'Ibrahim.

D'ailleurs, le nouvel Empereur qui avoit passé tout d'un conp de la plus dure captivité au milieu des plaisirs, en avoit tellement abusé, qu'en peu de mois ce Prince énervé étoit tombé dans une langueur qui menaçoit de dégénérer en paralysie. Comme on craignoit qu'il ne mourût sans enfans, le Grand Visir ne voulut pas sortir de Constantinople, ni dégarnir le port de tous les vaisseaux qu'il venoit d'armer. Mais lorsque la santé de l'Empereur fut réparée, Mustafa, pour ne pas perdre les apprêts de son armement, prit le parti d'envoyer à la tête

Siege d'Asof.

de la flotte le nouveau Capitan Pacha Ali (car on avoit dépossédé Gumir) pour former le siege d'Asof. Quant à lui, il resta à Constantinople.

Un des premiers actes de rigueur qu'exerça le Visir, fut contre Gumir, ce Persan, favori du dernier Empereur. On vit avec plaisir que le gouvernement lui demandoit compte des sommes immenses qu'il avoit amassées sous le dernier regne, & qu'on le soupçonnoit d'avoir voulu faire passer en Perse, pour les dérober au pays qui les lui avoit fournies. Aussi-tôt que Mustafa fut certain d'avoir tout confisqué, il fit étrangler Gumir, sans lui reprocher d'autre crime que ses débauches avec Amurat; & il fit exposer son corps aux yeux de la populace, comme s'il eût voulu punir plus rigoureusement qu'aucun autre criminel, celui qu'il regardoit comme le véritable meurtrier de son Maître.

J. C. 1641. Hég. 1050 & 1051.

Supplice de Gumir.

Tandis que le Grand Visir vengeoit la mort du dernier Empereur, Ibrahim, revenu en santé, donnoit un grand scandale à tout l'Empire. Quoiqu'il fût environné d'une foule de beautés amenées à grands frais de tous les coins de l'Asie, la satiété & le déréglement de son imagination lui faisoient desirer ce qui n'étoit pas en son pouvoir. Ayant entendu parler avec le plus grand éloge des charmes d'une des Assekys d'Amurat IV, qui étoit retirée au vieux serrail comme

Le Grand Seigneur veut une des Sultanes de son prédécesseur.

J. C. 1641. Hég. 1050 & 1051.

toutes les femmes des Sultans décédés, le voluptueux Ibrahim s'enflamma par les obstacles; & malgré la loi qui défend expressément de connoître la femme de son frere, il voulut que Fatma (c'étoit le nom de l'Asseky) fût conduite dans l'appartement qu'elle avoit occupé au haram sous le regne d'Amurat. Les desirs de l'Empereur augmenterent à la vue de la belle Sultane; mais il ne put jamais la rendre sensible. La veuve d'Amurat IV opposa une résistance dédaigneuse à toutes les tentatives, même à la soumission jusqu'alors inouie d'un Empereur d'Orient; lorsqu'Ibrahim, renonçant à plaire, voulut user du pouvoir absolu qu'il devoit avoir dans le haram plus qu'ailleurs, ce fut avec tout aussi peu de succès: car la fiere Fatma tira le poignard que sa dignité de Sultane l'autorisoit de porter à sa ceinture, pour écarter l'Empereur. Celui-ci, peu fait à un pareil accueil, laissa voir autant de frayeur au milieu de ses femmes & de ses Eunuques, qu'il en eût pu montrer dans la déroute d'une armée. Sur les réprimandes très-vives qu'il reçut de la Sultane Validé, la honte & la colere le transporterent au point, qu'il menaça sa mere, qui avoit eu jusqu'alors tant d'empire sur lui,

lui, de la faire enfermer dans le vieux ferrail. Depuis ce temps il fe joignit au mépris que la Sultane Validé avoit pour fon fils, une haine fecrete qui fut une des caufes de fa chûte.

J. C. 1641. Hég. 1050 & 1051.

Cependant une armée nombreufe & brillante s'étoit confumée au fiege d'Azof fans aucun fuccès. Quoiqu'un envoyé de Mofcovie fût venu affurer l'Empereur de la part du Grand Duc, que ce Prince ne donneroit aucun fecours ni direct ni indirect aux Cofaques, ces foldats avoient trouvé de grandes reffources dans leur valeur. L'armée ottomane, réduite au tiers en moins de fix mois, n'avoit plus ni pain ni vaiffeaux. Le Capitan Pacha leva le fiege. Muftafa crut devoir rendre ce Général refponfable de tous ces défaftres : le Capitan Pacha perdit en même temps fa dignité & le commandement de l'armée.

Le Capitan Pacha eft obligé de lever le fiege d'Azof, & eft dépofé.

J. C. 1642. Hég. 1052.

Le Grand Vifir Muftafa, plus puiffant qu'aucun de fes prédéceffeurs ne l'avoit été, unit la place de Capitan Pacha, jufques-là la feconde de l'Empire, à celle de Grand Vifir. Il ne trouva d'obftacles ni de la part de l'Empereur à qui tout paroiffoit indifférent, ni de la part de la Sultane Validé qui n'avoit point encore pris d'ombrage de fa trop grande autorité. Le

Le Grand Vifir unit à fa place celle de Capitan Pacha.

J. C. 1642. Hég. 1052.

gouvernement de Siliſtrie & la conduite d'un nouveau ſiege d'Azof furent confiés au Pacha du Caire. Le Grand Viſir voulut terminer de bonne heure quelques conteſtations ſurvenues avec les Allemands ſur la frontiere de Hongrie à propos des limites. Le Baron de Guſtemberg qui y commandoit pour les Allemands, eut quelques conférences avec les Pachas & Sangiacs voiſins. Ceux-ci, ſelon les ordres qu'ils avoient reçus de la Porte, accorderent au Général Allemand à peu près tout ce qu'il voulut. Le traité ne fut pas difficile à conclure ; on convint d'une treve de vingt ans que le Grand Seigneur ratifia ſans en examiner les clauſes.

Traité renouvellé entre l'Empire d'Occident.

Le jour même de cette ratification, il ſurvint à l'Empire & au Sultan un grand ſujet de joie. Une des Odaliſques mit au monde un Prince. Les infirmités d'Ibrahim avoient fait craindre avec raiſon que la race ottomane ne s'éteignît avec lui. Ce nouveau ſoutien du trône, qui fut nommé Mahomet comme le Prophête, diſſipoit les frayeurs de ceux qui prévoyoient bien des troubles & du ſang répandu, s'il eût fallu établir une nouvelle dynaſtie ſur le trône de Conſtantinople. Le Kan des Tartares fut

Naiſſance d'un Prince appellé Mahomet.

peut-être le ſeul qui prit peu de part à la joie publique ; elle fut bientôt augmentée par la nouvelle de la priſe d'Azof, quoique les circonſtances de cet événement diminuaſſent beaucoup la gloire & le profit de cette conquête. Les Coſaques, qui avoient appris qu'une armée plus conſidérable que la premiere alloit ſe mettre en marche, & qu'ils ſeroient de nouveau attaqués par terre & par mer, comprirent qu'ils ne réſiſteroient pas toujours à des forces ſi ſupérieures aux leurs. Ayant ſollicité les ſecours du Czar, ce Prince répondit à leurs Députés qu'il venoit tout récemment de conclure un traité avec les Turcs, & qu'il ne l'enfreindroit pas le premier. Les Coſaques réſolurent alors d'abandonner Azof. Ils emporterent tout ce qu'ils purent de cette ville qu'un bon port avoit enrichie; ils en détruiſirent les remparts; ils tenterent de rendre l'entrée inacceſſible par mer; enfin ils firent tout le déſordre que le temps leur permit de commettre dans une place qu'ils ne croyoient pas pouvoir garder; & étant partis avant d'avoir apperçu la flotte ottomane, les Turcs trouverent à leur arrivée, au lieu d'une place formidable & bien défendue, les ruines fumantes d'une

J. C. 1642.
Hég. 1052.

Priſe d'Azof.

ville abandonnée. Le Pacha de Si-
J.-C. 1642. Hég. 1052. listrie, qui s'étoit attendu à détruire, employa tout ce qu'il avoit apporté de Constantinople à réparer. Les munitions dont la flotte étoit chargée, furent transportées dans des magasins. Tous les soldats devinrent maçons. Le Général fit relever tous les remparts par ceux qu'il avoit amenés pour les abattre; & lorsqu'il eut rendu ces ruines habitables, il y rappella tous les bourgeois que les Cosaques avoient écartés, leur promettant des privileges & la protection du Grand Seigneur. Comme on n'avoit pas eu le temps de combler le port, & que cette ville est très-avantageusement située pour le commerce, les habitans y revinrent en foule. Le Pacha de Silistrie y ajouta de nouvelles fortifications pour la mettre à l'abri de l'avidité des Cosaques. En peu d'années cette ville est devenue un des meilleurs ports du Pont-Euxin.

J. C. 1643. Hég. 1053. L'Empire paroissoit florissant. Les traités, comme on l'a vu, avoient été renouvellés avec tous les voisins: mais la tête de ce grand corps n'étoit pas assez saine, pour qu'il pût jouir d'une santé bien parfaite. Malgré l'activité & les talens de Mustafa, le nom du Grand Visir ne pouvoit pas être respec-

té comme l'avoit été celui d'Amurat IV. Personne n'ignoroit que le pouvoir du Ministre étoit contrebalancé par celui de la Sultane Validé. Ceux qui vouloient troubler ou faire des profits illicites, s'appuyoient du crédit de Kiosem. Kerar Pacha qui commandoit dans l'isle de Chypre, l'une des plus riches possessions de l'Empire, s'ennuya d'envoyer fidellement chaque année à Constantinople le produit immense de cette isle, & de donner à des troupes qui la gardoient sous ses ordres une solde considérable qu'il eût mieux aimé s'approprier. Kerar Pacha ne douta pas que Kiosem n'écoutât les eunuques & les femmes qui l'environnoient, & que cette espece de favoris ne préférât son avantage particulier à celui de l'Empire. Dans cette espérance il envoya des présens considérables aux principaux domestiques de la Sultane Validé, & bientôt sur de faux prétextes il se dispensa de faire passer au Defterdar le produit des impôts & des domaines que le Sultan avoit dans l'isle de Chypre. Il répondit aux ordres réitérés du Grand Visir, qu'il avoit compté du produit de son gouvernement au Defterdar particulier de la Sultane Kiosem. Son avarice sans bornes lui

J. C. 1643. Hég. 1053.

Prévarications & châtiment du Pacha de Chypre.

J. C. 1643. Hég. 1053.

fit supprimer les deux tiers des troupes employées à garder l'isle pour s'approprier leur solde. Mustafa, étonné de cette audace, le fut bien plus encore lorsqu'il apprit que la Sultane Validé l'autorisoit, & quand, sur les plaintes réitérées qu'il lui portoit du Pacha de Chypre, Kiosem répondit avec autorité, qu'elle savoit l'emploi des domaines de l'isle, & qu'elle défendoit que Kerar, Pacha de cette province, fût inquiété. Le Visir entreprit en vain de démontrer à la Sultane que cette riche portion des revenus de l'Empire étoit entierement détournée : Kiosem, qui vouloit être obéie, & qui sans doute partageoit cette déprédation, imposa silence au Visir; mais elle ne put lui lier les mains. Mustafa fit armer dix voiles qui devoient parcourir la Méditerranée, recueillir les impôts des isles de l'Archipel, & porter des marchandises dans ces différentes contrées. Le Visir prescrivit à celui qui commandoit cette escadre de passer à la hauteur de Chypre & de se charger des commissions de la Sultane Validé. Lorsque les dix vaisseaux approcherent de cette isle, le Pacha qui les envoya reconnoître, leur fit demander par quel ordre ils prétendoient entrer dans son gouvernement. Le Commandant de

la flotte répondit que son intention n'étoit pas de prendre terre à Chypre, mais qu'il avoit des dépêches de la Sultane Validé pour le Pacha de cette isle; qu'il étoit nécessaire qu'il pût l'entretenir; que si le Pacha vouloit venir à son bord seulement passer quelques heures, il recevroit des lettres & il entendroit des particularités qu'il ne seroit pas fâché de savoir. Kerar Pacha, qui n'avoit que fort peu de troupes, apprit avec beaucoup de joie que cette flotte ne le menaçoit point. Impatient de lire les lettres de celle qui lui donnoit une protection si puissante, & ne voulant pas laisser approcher davantage ces vaisseaux qui lui avoient fait peur, il se hâta de monter dans une chaloupe pour joindre le Vice-Capitan. On le reçut dans la flotte comme le favori de celle qui gouvernoit l'Empire; mais, pendant le repas qu'on lui donnoit sur la capitane, on trouva le secret d'écarter presque tous les siens. Tandis qu'il lisoit les lettres de la Sultane, on lui passa au col le fatal lacet, & il fut étranglé sans qu'il eût le loisir de se préparer à la mort. Tout aussi-tôt les dix galeres entrerent dans le port. Le Vice-Capitan fit placer la tête du Pacha à côté de son pavillon. Ce spectacle ayant ré-

J.C. 1643.
Hég. 1053.

J. C. 1643. Hég. 1053.

pandu l'épouvante, le Général, en débarquant, déploya l'ordre ſcellé des ſceaux de l'Empire qui l'établiſſoit Gouverneur, au lieu du criminel qui venoit de ſubir un châtiment ſi juſte. Les troupes de débarquement étant reſtées dans l'iſle, huit des galeres furent renvoyées à Conſtantinople, portant la confiſcation des biens de Kerar Pacha, & ſa tête que le Grand Viſir eut la témérité d'envoyer à la protectrice du criminel. La Sultane Kioſem reçut cette inſulte au milieu des réjouiſſances qu'on faiſoit à Conſtantinople pour la naiſſance de deux Princes venus au monde, preſque en même-temps, de deux Odaliſques différentes. La ſatisfaction que Kioſem reſſentoit de voir la maiſon Ottomane s'affermir, n'adoucit point ce que le procédé du Grand Viſir pouvoit avoir d'injurieux. Kioſem, bien réſolue d'en tirer la plus ſanglante vengeance, ne ſongea plus qu'à détruire Muſtafa dans l'eſprit de ſon fils, ſans que ce Miniſtre pût s'en appercevoir. Les calomnies ne furent pas épargnées : les Odaliſques entrerent dans le complot : enfin on employa tout, hors la vérité, pour perſuader à Ibrahim que le meilleur Miniſtre qu'il pût avoir, étoit l'ennemi de ſon Etat & de ſa perſonne. Ibrahim abandonna ſon

Naiſſance de deux Princes.

Grand Visir au ressentiment de sa mere, sans que les importans services qu'avoit rendu Mustafa fissent naître à son maître le desir d'examiner sa conduite. Mais la vindicative Kiosem comprit qu'il seroit dangereux de faire mourir publiquement un Grand Visir aimé des troupes & du peuple : elle l'attira dans l'intérieur du serrail, où il fut surpris & étranglé comme le Pacha de Chypre l'avoit été. On publia qu'il étoit mort d'apoplexie. Les sceaux furent donnés à un Mehemet, Pacha de Damas, dont Kiosem espéroit plus de complaisance; & la place de Capitan Pacha, qu'on ne voulut plus qui demeurât unie à celle de Grand Visir, fut conférée au Selictar Aga, appellé Jousef (1). Le peuple & les soldats regretterent vivement Mustafa : on ne sut que long-temps après comment il étoit mort; mais cet attentat de la Sultane Validé ne demeura pas impuni.

J.C. 1643. Hég. 1053.

Mort du Grand Visir.

Sous un regne tel que celui d'Ibrahim, les plus petites causes devoient amener de grands événemens, & les intrigues du serrail influoient sur le

(1) Le Selictar Aga est le Porte-épée du Grand Seigneur.

J. C. 1644. Hég. 1054.

Aventures du fils de l'Eunuque, appellé depuis le Pere Ottoman.

gouvernement de tout l'Empire. Un Kiſlar Aga étoit bien plus important qu'un Général d'armée : auſſi le Kiſlar Aga occaſionna la fameuſe guerre de Candie, l'un des événemens des plus mémorables de l'hiſtoire des Turcs. Cet Officier, qui, comme on ſait, eſt le premier Eunuque noir, gardien des femmes du Grand Seigneur, par un luxe barbare avoit auſſi des femmes à ſa diſpoſition, qui étoient gardées dans un quartier ſéparé du haram. Le Kiſlar Aga en acheta une qui ſe trouva enceinte, & qui peu de mois après ſon entrée dans le haram mit au monde un fils. La mere & l'enfant étoient d'une beauté parfaite. Cet eſclave, relevée de couches, fut choiſie pour être la nourrice du petit Prince Mahomet. Ibrahim s'attacha beaucoup à la femme & au fils de l'eunuque. C'eſt ainſi qu'on les appelloit au ſerrail. Cette nourrice & l'enfant qu'elle avoit mis au monde, furent admis dans la plus intime familiarité de l'Empereur, tellement que la Sultane favorite en devint bientôt jalouſe. Cette Sultane n'avoit pas le crédit d'écarter du ſerrail les objets qui lui donnoient de l'ombrage, puiſque nous avons vu que deux autres Odaliſques avoient mis au mon-

de chacune un Prince peu de temps après elle. On présumoit que la femme de l'eunuque deviendroit aussi bientôt Sultane; mais un événement, digne de cette cour, la fit bannir du serrail ainsi que son fils. Un jour qu'Ibrahim, se promenant dans ses jardins, prodiguoit à cet enfant les caresses que la Sultane favorite prétendoit n'être dues qu'à son fils, celle-ci en témoigna son chagrin à l'Empereur avec tant de vivacité, qu'Ibrahim irrité arracha le petit Prince Mahomet des bras de sa mere, & le jette dans un bassin, où il auroit été noyé, si on ne se fût empressé de le secourir. L'enfant ne fut sauvé de ce danger qu'après qu'il eut bu beaucoup d'eau, & tellement blessé à la tête, qu'on douta long-temps s'il pourroit en revenir, & qu'il en a porté la marque toute sa vie. La Sultane Validé s'éleva hautement contre la conduite & contre les procédés de son fils. Elle lui parla si fortement du dommage qu'il avoit été sur le point de causer à l'Empire, en le privant de l'héritier présomptif du trône, que le foible Monarque consentit d'éloigner pour jamais de la cour ceux qui avoient occasionné tous ces torts. Le Kislar Aga demanda permission de faire le

J.C. 1644.
Hég. 1054.

J.C. 1644. Hég. 1054.

voyage de la Mecque avec sa prétendue famille. Il chargea sur la flotte qui avoit apporté les impôts d'Alexandrie, ses richesses qui étoient immenses, auxquelles il ajouta les bienfaits de la Sultane favorite qui les voyoit partir avec tant de plaisir, & des présens considérables du Sultan, qui se séparoit avec bien de la peine de l'enfant & de la mere. Ce voyage se fit avec un si grand faste, que le peuple ne douta pas que ce ne fût une Sultane & un fils de l'Empereur qu'on envoyoit à la Mecque. La présence du Kislar Aga rendoit ce bruit plus vraisemblable. L'eunuque passa dans l'esprit de ceux qui virent embarquer tant de biens & tant d'esclaves, pour l'Intendant & le Gouverneur de cet enfant précieux dont il ne pouvoit être le pere. La flotte d'Alexandrie étoit composée d'un gros galion, de deux navires moins considérables, de sept saïques. Les Sultanes, pressées d'éloigner ceux qui leur faisoient ombrage, obligerent ces vaisseaux de s'éloigner, quoique les vents ne fussent pas favorables. Après qu'ils eurent vogué long-temps avec assez de peine, la tempête les contraignit de se réfugier dans le port de Rodes. La nouvelle d'un si riche

embarquement s'étant bientôt répandue jusqu'à Malthe, sept galeres bien équipées & bien montées allerent attendre la flotte d'Alexandrie à un parage qu'elle ne pouvoit éviter. Les Chevaliers atteignirent les Turcs qui se défendirent long-temps ; l'Eunuque même montra un courage qu'on ne devoit pas attendre de son état, de son éducation, ni de la mollesse dans laquelle il avoit consumé sa vie. Il mourut les armes à la main, ainsi que la plupart de ses suivans. L'abordage fut tellement meurtrier, que les Chevaliers de Malthe vainqueurs perdirent douze de leurs compagnons & plus de trois cens soldats. Le combat fini, les Chevaliers allerent jetter l'ancre à Calismene ; c'est un port de l'isle de Candie au sud : ils s'y radouberent & se pourvurent de quelques munitions de guerre qui leur manquoient pour la sûreté du retour. De-là ils rentrerent dans le port de Malthe triomphans, & persuadés qu'ils avoient en leur puissance un fils de l'Empereur d'Orient. Sans doute l'esclave qui étoit sa mere contribua à accréditer ce bruit. Les Chevaliers publierent dans toute l'Europe cette prise importante. Ils rendirent à cet enfant les honneurs qu'ils croyoient

J. C. 1644.
Hég. 1054.

devoir au fils d'un Souverain : mais le temps ayant découvert la vérité, ce prétendu Prince sortit de Malthe où on ne s'empressa pas de le garder, traîna sa misere dans plusieurs pays, finit par se faire Religieux à Rome sous le nom de Pere Ottoman.

J. C. 1644. Hég. 1054.

Les Turcs songent à se venger de l'Ordre de Malthe.

La colere d'Ibrahim à la nouvelle de cette perte pouvoit bien faire croire que les Malthois s'étoient emparés de son fils. Il jura la destruction de ce réceptable de Corsaires (c'étoit ainsi qu'il appelloit la Religion de Saint-Jean de Jerusalem). Le Grand Visir fit des reproches sanglans à l'Ambassadeur de Venise, de ce que sa République avoit donné retraite dans l'Isle de Candie à ceux qui venoient de piller sa flotte & qui traînoient ses sujets en esclavage. Le noble Soranzo, qui représentoit alors la République à Constantinople, répondit que le port de Calismene n'étoit défendu par aucun château, ni même par aucune fortification, qu'il étoit impossible d'empêcher aucun bâtiment ami ou ennemi, armé ou non armé, d'y entrer; que l'eau de la mer y étoit libre comme l'air; qu'enfin on ne pouvoit accuser les Vénitiens d'avoir fait acte d'hostilité, en laissant ouvert un port qui n'avoit jamais été fermé de-

puis qu'ils étoient maîtres de l'isle de Candie. Le Visir parut se contenter de cette réponse : on crut long-temps que les apprêts qui se faisoient d'une flotte considérable menaçoient le rocher de Malthe. On ne parloit à Constantinople que d'exterminer jusqu'au dernier habitant de cette isle ennemie, & de jetter dans la mer tout ce qui pouvoit y avoit été construit d'édifices & amassé de terres pour vaincre la nature. Le Grand-Maître & le Conseil de l'Ordre ne douterent pas qu'on ne voulût leur faire payer cher le butin qu'ils avoient gagné, & la gloire qu'ils s'arrogeoient d'avoir fait prisonnier un Prince de la race ottomane. On manda tous les Chevaliers, & l'on se hâta de mettre en bon état de défense tous les ports des isles de Malthe & de Goze. Cependant les Visirs & tous ceux qui composoient le Divan rappellerent au Sultan ce qui s'étoit passé dans les deux sieges de Malthe. Ils lui remontrerent que quand les Turcs pourroient espérer d'être plus heureux qu'ils ne l'avoient été pour lors, la conquête de Malthe, sûrement très-pénible & très-meurtriere, ne leur produiroit que la possession d'un rocher aride, sur lequel les Chevaliers ne

J. C. 1644.
Hég. 1054.

J. C. 1644. Hég. 1054.

pouvoient faire vivre quelques milliers d'hommes qu'à l'aide des possessions qu'ils avoient dans toute l'Europe; que quand on prendroit Malthe, il ne faudroit pas croire avoir abattu l'Ordre de Saint-Jean; que cette hydre avoit autant de têtes qu'il y avoit de provinces dans les pays catholiques; & que l'Ordre, après avoir perdu la fertile isle de Rhodes, en étoit relevé, sinon plus riche, au moins plus redoutable aux Musulmans; qu'il étoit de la sagesse de l'offensé de faire tomber tout le poids de sa vengeance sur des ennemis moins belliqueux & qui eussent plus à perdre; que puisque les Vénitiens étoient complices de l'outrage fait à l'Empire Ottoman, il falloit s'emparer de l'isle de Candie qui fourniroit des dédommagemens considérables du tort dont on avoit à se plaindre.

Ils prennent ensuite la résolution de s'emparer de l'isle de Candie.

Ibrahim écouta ces raisons. L'expédition fut résolue contre Candie: mais tout se passoit au Divan dans le plus profond secret: il étoit d'autant plus facile à garder, que les préparatifs menaçoient l'isle de Malthe. Les Vénitiens chargerent en vain leur Ambassadeur de pénétrer les véritables desseins de la Porte. Un Italien fut trompé par les Turcs, dont les fein-

tes careſſes & l'aſſurance qu'ils lui donnerent qu'ils alloient foudroyer le rocher de Malthe, endormirent la vigilance & déconcerterent toutes les menées. Malgré la ſécurité de l'Ambaſſadeur, les Vénitiens ſe préparerent à recevoir l'ennemi; ils aſſemblerent leur flotte, & ils amaſſerent des munitions de guerre & de bouche, ſoit pour défendre les poſſeſſions de la République, soit pour porter ſecours aux alliés.

J. C. 1644. Hég. 1054.

Enfin au printemps de l'année 1645, la flotte ottomane ſe trouva en état de lever l'ancre. Elle étoit compoſée de quatre-vingt-deux galeres, de vingt vaiſſeaux de haut bord & de trois cens ſaïques, qui portoient ſept mille Janiſſaires, quatorze mille Timariots ou combattans de ſuite, cinquante mille tant Spahis, que Topggis, Levantis, & trois mille pionniers. Malgré l'indolence d'Ibrahim, qui le rendoit ſi indifférent ſur le gouvernement de ſon Empire, il avoit vu cet armement avec beaucoup d'intérêt: il fut témoin du départ de la flotte, d'un Chiosk qui étoit placé à la pointe du ſerrail. Le Capitan Pacha Jouſef commandoit les vaiſſeaux; Muſa Pacha, l'un des Viſirs du banc, eut le commandement des troupes; le Kul-

J. C. 1645. Hég. 1055.

Premiere campagne en Candie.

J. C. 1645. Hég. 1055.

kiec Udaſi, ou Lieutenant général des Janiſſaires, fut chargé du détail de l'armée ſous les deux Pachas. Le Grand Seigneur donna ſes ordres aux deux Chefs en préſence de toute la flotte; ils étoient cachetés, & ne devoient être ouverts que dans un Conſeil de guerre, lorſqu'on auroit paſſé les Dardanelles. L'Ambaſſadeur de Veniſe avoit vu le Capitan Pacha la veille de ſon départ : ce Général l'avoit reçu ſans aucun embarras avec une familiarité apparente. Le Miniſtre ſe croyoit bien ſûr que les Turcs ne menaçoient aucuns des Etats de ſa République. On avoit indiqué le rendez-vous de tous ces bâtimens dans le port de Chio : comme ils tendoient vers Napoli de Romanie, une tempête les força de ſe ſéparer; preſque toutes les ſaïques furent jettées vers les iſles de Micone & de Tino. La derniere appartient aux Vénitiens. Les bâtimens y furent reçus comme amis. On donna aux Turcs de l'eau douce & toutes les proviſions qui ſe trouverent dans l'iſle. La flotte s'étant bientôt remiſe en ordre, on la vit à la hauteur de Cerigo, autre iſle du domaine des Vénitiens. Un Galion & un brigantin approcherent de Cerigo. Le brigantin porta au Provédi-

teur des lettres du Grand Visir, qui demandoit le présent de café & de sucre usité chaque année. En recevant ce présent, les Turcs l'assurerent des bonnes intentions & de l'affection du Grand Seigneur. Ils usoient de cet artifice, parce qu'une expérience constante leur avoit appris qu'ils ne sont jamais si forts sur mer que les Chrétiens, & que leurs flottes, quoique nombreuses & bien munies, sont souvent battues par des vaisseaux mieux construits & maniés plus adroitement que les leurs. Comme ils avoient menacé la Religion de Malthe, les Chevaliers, qui n'avoient pas trop de leurs forces pour la défense de l'isle, attendoient le choc avec autant de vigilance que de résolution; mais ils n'avoient pas mis en mer une seule de leurs galeres. Les Vénitiens, qui craignoient la guerre contre une puissance si formidable, s'étoient bien gardés de la provoquer; ils avoient seulement approvisionné & muni toutes leurs isles, en cas que l'effort des Turcs se portât sur quelqu'une de ces possessions.

J. C. 1645.
Hég. 1055.

Quand les Ottomans furent à la hauteur de Candie, le Capitan Pacha dépêcha un brigantin à Constantinople pour apprendre à l'Empereur

J. C. 1645. Hég. 1055.

que sa navigation avoit été heureuse, & qu'il étoit prêt à débarquer. Aussitôt la guerre fut déclarée hautement. Les Turcs, au lieu de renvoyer l'Ambassadeur de Venise le resserrerent dans une étroite prison, & publierent à son de trompe qu'on pouvoit tuer ou faire esclaves tous les sujets de la République.

Cependant la flotte s'avançoit vers l'isle de Candie : elle formoit un croissant sur la mer, qui n'étoit agitée qu'autant qu'il falloit pour favoriser la manœuvre. La descente se fit sans qu'il fût possible de l'empêcher. L'isle de Candie a quatre-vingt lieues de long sur vingt dans sa plus grande largeur : elle est située dans un beau climat ; elle est très-peuplée & fertile comme toutes les isles de l'Archipel. Les Turcs camperent quelque temps pour se rafraîchir, & pour connoître le pays qu'ils firent battre par des partis de cavalerie. Tous les paysans s'étoient retirés dans les villes ; mais ils n'avoient pas eu le temps d'y transporter les richesses des campagnes. Les Turcs trouverent par-tout une abondance à laquelle ils s'étoient attendus, & dont ils surent profiter.

Prise de la Canée & de Retimo.

Musa Pacha entreprit le siege de la Canée. Cette place passoit pour être

la seconde de l'isle : quoiqu'elle fût bien approvisionnée & défendue avec courage, les Turcs entrerent dans la ville, après avoir accordé à la garnison la sortie avec armes & bagages. Cornaro qui commandoit à la Canée, crut qu'il falloit ménager les hommes pour la défense du reste de l'isle. Il alla se jetter dans Retimo, autre place qui fut prise dans la même campagne, après que Cornaro eut été tué sur la breche.

J.C. 1645.
Hég. 1055.

Le Capitan Pacha qui vit que cette guerre commençoit sous de si heureux auspices, voulut aller porter les nouvelles de ses succès à Constantinople, avant que la saison pût rendre la mer dangereuse. Il savoit qu'il ne trouveroit point d'ennemis dans sa navigation : des espions que les Turcs entretenoient à Venise, lui avoient mandé que cette République mendioit en vain des secours dans toute la chrétienté. Le Pape n'obtenoit point des différentes Puissances d'Italie les troupes ni les vaisseaux qu'il demandoit. Les Génois, les Chevaliers de Malthe, le Grand Duc de Toscane ne vouloient point envoyer de vaisseaux dans la même flotte, parce que chaque Puissance prétendoit à l'honneur du pavillon. En vain le Pape leur représenta

J. C. 1645. Hég. 1055.

que ces contestations feroient perdre aux Vénitiens l'isle de Candie, affermiroient la puissance du Turc, & l'approcheroient de plus en plus de l'Italie ; en vain il proposa de faire voguer tous les vaisseaux des différentes Puissances sous le pavillon de Saint Pierre, comme troupes auxiliaires, & de remettre à des temps plus heureux cette discussion de préséance si funeste à la cause commune. Ni le Grand Duc ni Gênes ne voulurent se prêter à ce tempérament. Les galeres du Pape, & celles de la Religion de Malthe ne se trouvant pas assez fortes pour tenir la mer contre une flotte aussi considérable que celle des Turcs, se garderent bien de l'attaquer au retour, quoique la guerre fût déclarée.

Campagne en Dalmatie, malheureuse pour les Turcs.

Cette même campagne, le Grand Seigneur avoit envoyé une armée en Dalmatie, afin d'attaquer les Vénitiens de plus d'un côté ; mais cette République fut plus heureuse en terre ferme qu'elle ne l'avoit été dans l'isle de Candie. Foscolo, Général des Vénitiens, repoussa Alibec, Sangiac de Clissa, & s'empara de Novigrade, dont il fit démolir les fortifications.

L'Empereur Ibrahim paroissoit aussi peu effrayé du malheur de ses armes

en Dalmatie, qu'il avoit été insensible à leur succès dans l'isle de Candie. Tout le sang qu'on versoit pour laver la prétendue injure faite à son pavillon, ou plutôt pour étendre les possessions ottomanes, lui étoit étranger, & il ne s'affligeoit de la guerre maritime que parce qu'elle rendoit plus difficile le passage des vaisseaux qui apportoient d'Europe de riches étoffes pour satisfaire le luxe de ses Assekys. On dépêchoit du port de Constantinople des brigantins qui alloient au-devant des convois, & qui rapportoient plus promptement ces superfluités, beaucoup plus intéressantes pour la cour de Constantinople, que ne l'auroit été la nouvelle d'une Province ajoutée à l'Empire. Cette précipitation nuisoit à la fidélité du commerce. Les Eunuques, qui servoient l'impatience de leurs maîtresses, se dispensoient de fournir le prix des marchandises qu'ils enlevoient, les marchands devant, disoient-ils, le trouver à Constantinople; & quand les vaisseaux étoient enfin parvenus dans le port, les Capitaines qui s'étoient dessaisis de leurs marchandises, ne pouvoient plus en être payés. Des Anglois éprouverent plusieurs fois de suite cette injustice. Le Chevalier Bendish leur Ambassa-

J. C. 1646.
Hég. 1056.

J. C. 1646.
Hég. 1056.

L'Ambassadeur d'Angleterre fait rendre justice aux négocians de sa nation.

deur, qui étoit à la Porte, comme tous les autres Ministres des Puissances européennes, principalement pour protéger le commerce de sa nation, porta des plaintes au Grand Visir, dont la réponse fut toujours que lui Ministre ne pouvoit prendre aucune connoissance de cette affaire. Le Chevalier Bendish, de concert avec M. de la Haye, pour lors Ambassadeur de France, & avec celui de Hollande, prit le parti de demander au Grand Seigneur lui-même la justice que ses Ministres lui refusoient. Tous les vaisseaux étrangers qui se trouverent dans le port de Constantinople, voguerent le long des murs du serrail, portant une terrine de feu au grand mât. On se rappelle que ceux qui veulent être remarqués du Grand Seigneur, afin qu'il écoute leurs plaintes, élevent une flamme sur leur tête. Cette flotte de plus de quarante voiles, ainsi enflammée, présentoit l'idée de la menace plutôt que de la plainte. Tous les matelots poussoient de grands cris vers l'Empereur Ibrahim, dont ils vouloient, disoient-ils, obtenir justice avant de la demander à leurs maîtres. Le Grand Seigneur & son Visir comprirent qu'il étoit important d'étouffer ces cris. Les marchands furent

furent écoutés, & leurs vaisseaux ne rentrerent dans le port que lorsqu'on eut pleinement satisfait à leur demande. Ce Chevalier Bendish fut mal payé du service qu'il venoit de rendre à sa nation. Quoique les marchands ne le vissent occupé que du soin de protéger leur commerce & de les défendre des vexations, ils lui trouvoient le tort irréparable pour un Anglois de ce siecle, d'être fidele à son Souverain légitime. Bientôt ils ne voulurent plus reconnoître cette espece de magistrature que tous les Ambassadeurs à la Porte exercent sur leurs compatriotes : sans convenir d'abord de la véritable raison de leur mécontentement, ils prétendirent se soustraire à son autorité sous mille faux prétextes, tellement que l'Ambassadeur se vit contraint de recourir à l'autorité du Grand Visir pour soumettre les Anglois : mais, lorsque le Parlement d'Angleterre eut manifesté sa révolte, les marchands de l'Echelle de Constantinople déclarerent qu'ils ne reconnoissoient plus l'Ambassadeur de Charles Stuart. Ils prodiguerent l'or dans le serrail pour obtenir l'appui de la Sultane Kiosem. Malgré les vives représentations de l'Ambassadeur de France, qui voulut en vain faire com-

J. C. 1646. Hég. 1056.

Bientôt il est méconnu & renvoyé en Angleterre.

J.C. 1646.
Hég. 1056.

prendre au Grand Visir que cette affaire intéressoit également tous les Monarques, le Chevalier Bendish fut arrêté dans le palais d'Angleterre, & conduit avec la plus indécente précipitation sur un vaisseau qui le ramena dans sa patrie. On ne donna que trois jours à Ladi Bendish son épouse pour faire transporter ses effets sur un autre bâtiment. Peut-être Ibrahim ignorat-il cette infraction manifeste au droit des Souverains; peut-être aussi n'auroit-il pas compris combien un pareil exemple donné à sa nation pouvoit être dangereux pour lui-même.

Mariage du Capitan Pacha Jousef avec la fille de l'Empereur.

Ce Prince, plus occupé de sa famille que de son Empire, maria sa fille, âgée seulement de quatre ans, au Capitan Pacha Jousef. Cet Officier étoit d'une richesse immense, moins par l'emploi dont il étoit revêtu, qui a des revenus très-considérables, que par la succession de son pere qui avoit été long-temps Douanier. Jousef en avoit hérité en entier, quoique l'usage veuille que le mobilier des Officiers de l'Empire appartienne au Grand Seigneur à leur mort: leurs enfans n'héritant que des maisons & des terres. Sultan Amurat IV avoit fait à Jousef l'abandon de tous ses biens paternels, pour le récompen-

fer de ses services : & Ibrahim qui, comme ses prédécesseurs, comptoit parmi ses possessions toutes les fortunes de ses sujets, avoit voulu assurer à sa fille celle de Jousef. Nous avons déja vu que cet honneur n'est pas fort desirable pour les Grands de l'Empire ottoman. Sans augmenter beaucoup leur crédit, il leur donne un maître de plus, au lieu de plusieurs épouses soumises ; mais personne n'ose refuser cette prétendue faveur que les Sultans rendent souvent bien plus onéreuse encore en mariant leurs filles dès l'âge le plus tendre ; alors l'époux est obligé de garder fidélité à un enfant, parce qu'elle est la fille de son Souverain ; il ne doit connoître aucune autre femme qu'autant que son impérieuse moitié daigne le lui permettre. Les Sultanes de naissance portent le poignard à la ceinture comme celles que le Grand Seigneur a choisies, & l'époux qu'on leur donne n'est à proprement parler que leur premier domestique. Le Capitan Pacha avoit à peine terminé un mariage de cette espece, qu'Ibrahim, qui jusques-là s'étoit toujours reposé sur son Visir des apprêts de la guerre & de tous les autres soins de l'Empire, commanda à son nouveau gendre

J. C. 1646. Hég. 1056.

J.C. 1647. Hég. 1057.

d'apprêter une flotte pour porter des troupes & des munitions en Candie. On étoit alors dans le fort de l'hiver: les vents rendoient la navigation impraticable. Le Capitan Pacha osa représenter à son maître que cet ordre étoit prématuré, qu'on exposeroit à une perte presque infaillible tous les vaisseaux qu'on mettroit en mer dans cette saison, qui d'ailleurs n'étoit pas plus propre à faire des sieges qu'à la navigation. Ibrahim ne vit dans une représentation si juste que l'audace d'un sujet qui osoit lui résister. Peu fait pour se rendre à de bonnes raisons, il réitéra son ordre du ton d'un Empereur qui veut être obéi. Jousef répéta ses objections avec plus de force & plus d'étendue: Ibrahim, de plus en plus irrité, dit au Capitan Pacha qu'il falloit obéir ou mourir: Jousef repliqua qu'il aimoit mieux mourir seul qu'entraîner tant de milliers d'hommes dans sa ruine. Ibrahim le fit ôter de sa présence, & signa dans l'instant même un Catchérif qui condamnoit le Capitan Pacha à être étranglé. Le Grand Visir, témoin de ce qui s'étoit passé, tenta d'épargner un jugement inique à son maître, & de conserver un sujet utile à la nation. Il alla trouver le condamné dans le

Raison de sa disgrace subite.

lieu où il étoit gardé, & prenant sur lui de retarder l'exécution du Catchérif, il pressa le Capitan Pacha de faire une satisfaction à l'Empereur, que la circonstance de son mariage tout récent devoit adoucir. Le Visir alla même jusqu'à répondre qu'il feroit révoquer ce cruel Arrêt, si le Capitan Pacha vouloit demander grace. Le gendre de l'Empereur fut inébranlable : il répondit au Grand Visir, que quand on étoit né Ottoman & sur-tout sujet d'Ibrahim, on devoit être content de mourir, qu'il plaignoit sincérement ceux qui étoient condamnés à vieillir sous un tel maître, & qui seroient témoins de tous les désordres qui alloient infailliblement arriver. Il demanda avec empressement le Catchérif qui portoit sa condamnation. Le Grand Visir le tenoit caché dans son sein. Quand on l'eut donné à Jousef, il écrivit au bas qu'il bénissoit la volonté de l'Empereur, & l'heure à laquelle son ame devoit être réunie à l'Etre suprême; qu'il supplioit Sa Hautesse, en faveur de son nouveau mariage, de souffrir qu'il fût distrait cinquante bourses, qui font soixante & quinze mille livres, de la fortune immense qui alloit appartenir à la Sultane son

J. C. 1647. Hég. 1057.

J. C. 1647. Hég. 1057.

épouse, destinant cette somme à la subsistance d'un fils qui lui étoit né la veille, de l'esclave qu'il avoit le plus aimée; que cette somme suffiroit à la mere & au fils pour mener une vie privée loin de Constantinople qu'il leur ordonnoit de quitter pour toujours. Après avoir signé cet acte de derniere volonté, Jousef rendit le Catchérif au Grand Visir; il lui donna un gros diamant qui ornoit son turban, conjurant ce premier Ministre de donner ses soins pour que ce qu'il avoit écrit fût observé. Il prononça tout haut une priere, appella les bourreaux, & leur fit signe de passer autour de son col le cordon fatal.

Il est étranglé.

Jousef étoit aimé. Non seulement les Lévantis qui servoient sous ses ordres, mais les Janissaires, les Spahis, le corps de l'Uléma, apprirent avec indignation la mort du Capitan Pacha. On s'assembloit dans les rues, même dans les cours du serrail, & l'on se demandoit assez haut ce qu'il falloit attendre d'un Prince aussi sanguinaire qu'efféminé. Le Grand Visir, qui prévit une émeute, conseilla à son maître de changer de lieu. Ibrahim partit pour Andrinople; mais comme c'étoit la premiere fois que l'Empereur quittoit la capitale, l'u-

L'Empereur va à Andrinople, & en revient bientôt.

ſage vouloit qu'il fît un préſent aux troupes. Elles le demanderent en tumulte auſſi-tôt qu'Ibrahim fut arrivé dans ſa nouvelle demeure. Le Prince prétendit que cette gratification n'étoit due qu'autant qu'il feroit la guerre, qu'il n'alloit point à l'ennemi, qu'ainſi les Janiſſaires & les Spahis n'auroient point d'augmentation de paie. Cette défaite ne contentoit pas les ſoldats; on les entendit bientôt murmurer très-haut. Le Grand Seigneur, dont l'avarice & l'inquiétude étoient extrêmes, retourna dans ſa capitale, laiſſant à Andrinople cette ſoldateſque indocile. Le Grand Viſir, ſans faire de châtimens publics qui euſſent pu compromettre l'autorité, s'aſſura des plus mutins pendant pluſieurs nuits de ſuite, & les fit jetter dans le fleuve ſans qu'on parlât de leur ſupplice. Les mécontens, qui s'apperçurent que leurs Chefs diſparoiſſoient, s'appaiſerent de peur de diſparoître à leur tour; & Ibrahim, qui n'avoit paru vouloir s'occuper qu'un inſtant de la guerre de Candie pour faire mourir l'infortuné Jouſef, ne penſa plus du tout aux affaires de l'Empire. Le Grand Viſir fut chargé ſeul de tout le poids du gouvernement.

J.C. 1647.
Hég. 1057.

Les conférences les plus ſérieuſes

de l'Empereur étoient avec une ancienne concubine, dont l'âge avoit flétri les charmes, qu'Ibrahim employoit à parcourir tous les bains de Constantinople, même les maisons particulieres, pour lui découvrir de nouvelles beautés qu'il pût acheter à prix d'or, ou ravir à leurs parens. Mille jeunes esclaves amenées à grands frais des extrémités de l'Empire, remplissoient son haram, mais ne satisfaisoient pas ses desirs. Il falloit que la difficulté excitât une volonté accoutumée à être prévenue. Un jour l'émissaire des plaisirs d'Ibrahim vint lui dire qu'elle avoit rencontré dans un bain une jeune personne, dont la taille & les graces égaloient la régularité des traits. Cette beauté parfaite étoit la fille unique de Regel, grand Mufti. Le voluptueux Monarque manda aussi-tôt le chef de la Loi; & lui demanda sa fille avec l'empressement d'un jeune homme qui desire, & l'autorité d'un Despote qui commande. Regel Effendi aimoit sa fille plus que toutes choses; il représenta à son maître que les Sultanes les plus favorites ne sortoient pas du rang d'esclaves, depuis que les Empereurs ne vouloient plus s'abaisser à contracter des mariages, & que la fille du grand

J. C. 1647.
Hég. 1057.

Histoire de la fille du Mufti Regel.

Mufti n'étoit pas faite pour être esclave. Ibrahim, que les difficultés irritoient, promit d'épouser celle qu'on lui refusoit pour concubine, soit que son dessein fût de tenir parole, soit qu'il voulût seulemeut se satisfaire par un parjure. Le vieillard, qui voyoit avec chagrin les difficultés s'applanir, remercia l'Empereur de l'honneur qu'il faisoit à sa fille; mais en bon pere, il mit pour condition à cette union, que la jeune personne y consentiroit. De retour chez lui le Mufti réfléchit tristement sur l'inconstance d'Ibrahim, sur tous ses autres vices, qui exposoient tous les jours cet Empereur à la fin funeste qu'avoient déja eu plusieurs de ses prédécesseurs, qui ne l'avoient pas tant mérité que lui. Il pensa que les peuples ne pardonneroient pas plus à Ibrahim de contracter un mariage, qu'ils ne l'avoient pardonné à Othman; que ce Prince léger dégoûté de sa nouvelle épouse après le premier feu de la possession, la condamneroit à des mépris ou à un esclavage qui ne finiroit plus; que l'Empereur ayant déja plusieurs enfans mâles, les Princes qui naîtroient de sa fille, ne pouvoient attendre qu'une prison perpétuelle, ou une mort prématurée. Toutes ces réflexions déter-

J. C. 1647.
Hég. 1057.

J. C. 1647. Hég. 1057.

minerent le Mufti à ne préſenter à ſa fille, docile à ſes ordres & ſes conſeils, l'alliance brillante qu'on lui propoſoit, que comme un grand danger qu'il falloit éviter, à quelque prix que ce pût être, & il porta à l'Empereur la réponſe que lui-même avoit dictée, s'expoſant à tout le courroux de ſon maître pour l'intérêt de ſa fille. Ibrahim, affligé de cet obſtacle qu'il n'avoit pas prévu, ne ſe rebuta point. Il envoya chez le Mufti la femme qui la premiere lui avoit parlé de celle dont il étoit épris ſans la connoître. Ce tentateur étala en vain aux yeux de cette jeune perſonne l'éclat & les délices du trône. Celle-ci, prévenue par ſon pere, perſiſta dans ſon refus. Tout le fruit que l'agente de l'Empereur recueillit de ſes efforts, fut un diamant que la jeune perſonne lui donna, la conjurant de la laiſſer en paix, & de faire agréer ſes refus à l'Empereur. En effet, cette femme, de retour au ſerrail, voulut perſuader à Ibrahim de ne plus penſer à ce qui lui paroiſſoit impoſſible; mais Ibrahim ne ſe rebutoit pas ainſi. La fille du Mufti fut enlevée au moment où elle alloit au bain, accompagnée ſeulement de quelques eſclaves de ſon ſexe. On la traîna dans le haram, & l'Empereur ravit par

la plus lâche violence ce que l'éclat du trône, ses prieres, ni sa puissance n'avoient pu lui obtenir. La fille du Mufti ne témoignoit à son ravisseur que de la douleur & de la haine : elle ne voyoit l'Empereur que pour lui exprimer toute l'horreur qu'il lui inspiroit. Au bout de quelques jours, Ibrahim, désespérant de surmonter cette aversion, irrité d'ailleurs des reproches sanglans qu'il entendoit sans cesse, & auxquels ses oreilles n'étoient pas faites, fit reconduire cette belle éplorée dans la maison de son pere. Le Mufti conserva dans son cœur le plus vif ressentiment de cet affront; il résolut d'en tirer vengeance à la premiere occasion qui ne tarda pas à s'offrir.

J. C. 1647. Hég. 1057.

Nous avons dit que le Grand Visir avoit fait mourir pendant la nuit plusieurs Janissaires, lorsqu'Ibrahim avoit quitté Andrinople, sans procès, sans accusation, sans même qu'on sût ni le genre de leur mort, ni par quelle autorité ils avoient été condamnés. Ces exécutions nocturnes avoient d'abord semé l'effroi; elles exciterent bientôt le ressentiment. Ceux qui pleuroient leur pere, leur frere, ou leur ami, & qui craignoient un pareil sort pour eux-mêmes, après avoir

J. C. 1648. Hég. 1058.

Révolution qui fait descendre Ibrahim du trône.

J.C. 1648. Hég. 1058.

maudit tout bas la févérité du gouvernement, fe hafarderent à le plaindre entr'eux de ce Vifir, qui, non content de dérober ce qui appartenoit aux foldats, pour fatisfaire le luxe de l'Empereur, puniffoit fi cruellement des plaintes légitimes. Le Mufti attentif entendit ces murmures, & ne manqua pas de les autorifer. Il affembla chez lui beaucoup de mécontens, fous prétexte de réunir tous les Mollas qui étoient fous fa jurisdiction. Il admit à cette affemblée de gens de loi, tout autant de foldats qu'il s'en préfenta pour lui confier leur crainte & leur haine. Lorfqu'il fut fûr d'un nombre de Janiffaires, le Mufti leur déclara qu'il alloit affembler l'Uléma dans la mofquée d'Ortadjami ; qu'il falloit y amener leurs chefs, même ceux des Spahis, parce qu'il étoit à craindre que ce corps ne prît le parti du Grand Vifir, s'il n'étoit pas confulté. Ce n'étoit pas contre le Grand Vifir que le reffentiment du Mufti étoit le plus fort ; mais comme il connoiffoit l'obftination & l'incapacité d'Ibrahim, le Chef de la Loi efpéroit avec raifon qu'il entraîneroit l'Empereur dans la ruine de fon Miniftre que ce Prince voudroit défendre. L'affemblée pro-

J. C. 1648.
Hég. 1058.

jettée eut lieu le lendemain dès la pointe du jour. Le nombre & la qualité de ceux qui la composoient, inspirerent au Visir une telle crainte, qu'il n'osa pas se présenter lui-même pour dissiper les mécontens. S'étant retiré dans le serrail, Mehemet implora le secours de son maître : car il ne doutoit pas qu'on en voulût à lui (1). Ibrahim envoya le Bostangi Pachi & le Cappiggi Pachi, accompagnés de quelques-uns des leurs, pour signifier à cette assemblée un catchérif, qui portoit en substance, que tous ceux qui étoient dans la mosquée d'Ortadjami eussent à en sortir & à se rendre chez eux pour y attendre les ordres de l'Empereur. Les deux Officiers furent introduits dans la mosquée, sans qu'on permît à leurs suites de les y accompagner. Après qu'ils eurent remis le catchérif au Mufti, ils reçurent de lui un fetfa qui proscrivoit les jours du Grand Visir, & dont les termes très-précis exigeoient de l'Empereur qu'il envoyât la tête de ce tyran, voleur & assassin des Janissaires, au milieu de cette as-

(1) Tiré de Naïma Effendi, de Ricaut, & des dépêches de M. de la Haye, pour lors Ambassadeur à la Porte.

J. C. 1648.
Hég. 1058.

ſemblée, qui refuſoit de ſe ſéparer avant d'avoir obtenu cette juſtice. Lorſque les deux Officiers du ſerrail reporterent à leur maître le fetfa du Mufti, ils trouverent Ibrahim intimidé, parce qu'il venoit d'apprendre que les Janiſſaires avoient fermé toutes les portes de Conſtantinople. L'Empereur écrivit ſur des tablettes qu'il conſentoit à la dépoſition de Mehemet Pacha; que ce Miniſtre pouvoit l'avoir trompé; mais qu'il ne vouloit pas le faire mourir, parce qu'il étoit ſon beau-frere, & qu'il n'avoit rien fait que par ordre de lui Empereur. Cette réponſe fit craindre au Mufti que les Janiſſaires & les Spahis, contens de la dépoſition du Grand Viſir, ne ſe ſéparaſſent. Comme il ne vouloit pas manquer ſa proie, il s'écria, ſans attendre l'avis des Militaires ni des Effendis, que le parti que prenoit l'Empereur étoit une défaite, & qu'ils ne ſeroient pas plutôt ſéparés qu'on verroit recommencer les proſcriptions & les aſſaſſinats; qu'il falloit contraindre Ibrahim à faire juſtice, que puiſqu'il ne nommoit point un nouveau Grand Viſir, l'aſſemblée devoit en nommer un qui pourſuivroit la tête de ſon prédéceſſeur. Les amis du Mufti opinerent comme lui: on nomma

Grand-Visir le Spahi Agasi Murad, vieillard de près de quatre-vingt ans. Il fut décidé que tous les Effendis & Officiers assemblés marcheroient deux à deux vers le serrail; qu'on empêcheroit les Spahis & les Janissaires de prendre les armes, & que leurs Officiers n'auroient que leurs bâtons blancs. Le Mufti avoit de bonnes raisons pour en agir de la sorte; il songeoit à engager Ibrahim à faire quelque violence qui pût exciter tous les Janissaires contre lui; & pour cela il avoit voulu que ce Prince, susceptible d'être intimidé, crut n'avoir pas à craindre une soldatesque mutinée. Le Spahi Agasi, nouveau Grand Visir, parut tout tremblant devant le Sultan, à la tête de trente Députés, dont quinze étoient Effendis, & quinze militaires. Il dit à l'Empereur que c'étoit malgré lui qu'il avoit accepté l'emploi de Grand Visir; qu'il conjuroit Sa Hautesse d'accorder la tête de Mehemet à tout l'Uléma & aux deux corps militaires les plus puissans de l'Empire, qui se plaignoient avec raison des concussions de ce Ministre. Le Sultan, irrité par cette voix suppliante, s'écria : » Chien, c'est toi qui as allu-» mé le feu de cette révolte pour de-» venir Grand Visir : quand il sera

J. C. 1648.
Hég. 1058.

J.C 1648. Hég. 1058.

» éteint, tu verras quel châtiment je » te réserve «. Le vieillard ayant voulu répondre quelques mots, Ibrahim, qui ne se possédoit plus, prit le Grand Visir par la barbe, & s'avilit au point de le frapper à coups redoublés. Les députés arracherent Murad des mains d'Ibrahim, & se retirerent en désordre vers ceux de leur parti qui les attendoient dans le vestibule du serrail. La réponse d'Ibrahim & ses emportemens firent sur les mécontens tout l'effet que le Mufti avoit espéré. Ils s'écrierent qu'il falloit déposer un Empereur aussi indigne de l'être; qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour assembler les troupes. Tandis que les Officiers des Spahis & des Janissaires se répandirent dans la ville pour armer leurs Odas, le Mufti, le Visir Murad, les deux Cadileskers demanderent la Sultane Validé. Cette Princesse parut devant eux couverte d'un voile, environnée du Kislar Agasi & de quelques autres Eunuques noirs qui portoient des éventails & des cassolettes remplies de parfums. Les deux grands Officiers déclarerent à la Sultane Validé, que si elle vouloit conserver du crédit, il falloit consentir à la déposition de son fils; que d'ailleurs c'étoit l'unique moyen de lui sauver la vie; que dans

une heure le ſerrail alloit être inveſti ; qu'il falloit ſe ſoumettre aux circonſtances, & préparer le troupeau timide du ſerrail, & l'Empereur lui-même à cette dépoſition, ou ſe réſoudre à voir verſer bien du ſang, & peut-être à périr avec ſon fils. La Sultane Validé, qui ſe ſouvenoit des menaces de l'Empereur, lorſqu'elle avoit voulu s'oppoſer à la paſſion d'Ibrahim pour l'une des veuves d'Amurat IV, qui d'ailleurs eſpéroit de l'autorité ſous ſon petit-fils, enfant de ſix ans, dont la mere étoit une jeune Sultane ſans crédit & ſans expérience; la Sultane Validé, après quelques foibles prieres, parut conſentir à ce qu'elle ne pouvoit empêcher. La nuit approchoit; les troupes à peine raſſemblées bloquoient le ſerrail : les mécontens convinrent qu'ils acheveroient leur ouvrage à la pointe du jour. Le Grand Viſir Murad, en rentrant chez lui, y trouva ſon prédéceſſeur, dont on avoit découvert la retraite, qu'un détachement de Spahis lui avoit amené. Murad traita Mehemet avec une pitié apparente, il lui rendit même quelques honneurs ; & ſur ce que l'ancien Viſir intimidé demanda la vie avec inſtance, Murad lui répondit qu'il n'y avoit qu'une déclaration très-ſincere de tous ſes

J. C. 1648.
Hég. 1058.

J. C. 1648.
Hég. 1058.

biens qui pouvoit la lui faire obtenir, & il le fit conduire chez lui aux flambeaux, gardé par la même troupe qui l'avoit amené. Très-peu de temps après, le Defterdar arriva chez le Grand Visir déposé, pour saisir tous ses effets & recevoir sa déclaration. Cet Officier eut peine à l'arracher de la bouche de Mehemet, qui vouloit toujours réserver quelque partie de sa fortune. Lorsque les sollicitations & les menaces, employées à plusieurs reprises, l'eurent contraint de se dépouiller entierement, il dit, les larmes aux yeux, que si on lui laissoit la vie, on ne lui laissoit pas de quoi la soutenir. Comme il cherchoit du repos sur son lit, on vint l'en tirer avant le jour par ordre du Grand Visir, & lorsqu'il fut dans le vestibule de sa maison, l'Officier qui commandoit sa garde, lui déclara qu'il falloit mourir. On l'étrangla sur l'heure, & les premiers rayons du soleil découvrirent au peuple la tête de Mehemet exposée dans l'hyppodrome. Cependant ni la haine du Mufti, ni l'ardeur des mécontens ne s'étoient ralenties. Dès que le jour parut, tout l'Uléma, les Visirs de la voûte ou Pachas du banc, les Officiers des Spahis & Janissaires se rendirent à la mosquée de

Sainte Sophie. La vue de la tête de Mehemet ne fit que les animer encore. Le Mufti présenta aux yeux de l'assemblée un tableau frappant des malheurs de l'Empire, des vices de son Chef, de ses violences & de ses déprédations. Il dit que, quoiqu'Amurat IV eût laissé l'Empire dans l'état le plus florissant, en moins de dix années les Provinces avoient été ruinées, le trésor public épuisé, les armées découragées, la marine presque anéantie; que cependant les Chrétiens s'étoient emparés d'une partie de la Dalmatie; que la flotte vénitienne bloquoit les châteaux des Dardanelles; qu'une armée nombreuse envoyée dans l'isle de Candie étoit presque réduite à rien; que tout cela étoit l'ouvrage d'un seul homme, qui ne manifestoit sa puissance que par des injustices, & qui ne s'étoit ingéré à gouverner l'Etat que pour laisser voir sa profonde incapacité. Il parla du traitement indigne que l'Empereur avoit fait la veille au nouveau Visir Murad, & conclut en disant qu'on ne pouvoit pas sans crime négliger le moyen de sauver l'Empire. Le Grand Visir, qui s'étoit concerté avec le Chef de la Loi, lui proposa publiquement de donner un fetsa, qui ajourneroit ce

J. C. 1648. Hég. 1058.

J. C. 1648. Hég. 1058.

Prince à comparoître devant l'assemblée pour y rendre compte de sa conduite. Ce fetfa fut bientôt écrit, & l'Aga des Janissaires, accompagné des deux Cadileskers, alla le porter à Ibrahim. Tous les Janissaires, qui étoient en bataille dans l'hippodrome, marcherent vers le serrail; ils s'emparerent de la premiere cour. Les Odas Pachis & autres Officiers supérieurs entrerent dans la seconde, & déclarerent aux Bostangis & Cappiggis assemblés, que, s'ils osoient faire la moindre résistance, ils seroient tous passés au fil de l'épée. Cette milice timide & peu affectionnée à l'Empereur, ne fit pas mine de le défendre. Ibrahim déchira le fetfa qui lui fut présenté, & menaça de faire mourir le Mufti : mais l'Aga des Janissaires lui ayant répondu que c'étoit bien plutôt la vie de Sa Hautesse que celle du Mufti qui couroit des risques, & qu'il alloit tâcher d'obtenir qu'on lui laissât finir ses jours en prison, Ibrahim, dont toute la colere fut convertie en effroi, se tourna vers les Icoglans & autres Officiers du serrail qui l'environnoient : » N'y a-t-il donc
» aucun de vous, s'écria-t-il, que
» j'ai comblés de tant de bienfaits,
» qui ait le courage de s'exposer pour

» son maître « ? Ibrahim courut à l'appartement de la Sultane Validé, qui lui déclara qu'il falloit renoncer à l'Empire. Cependant l'Aga des Janissaires & les deux Cadileskers avoient repris le chemin de Sainte-Sophie. Sur le compte qu'ils rendirent de leur mission, le Mufti donna un nouveau fetfa, qui portoit qu'un Empereur qui avoit transgressé toutes les loix du Koran, étoit un infidele, & comme tel ne méritoit plus de commander à des Musulmans. Après cette décision, toute l'assemblée s'achemina pour se rendre au serrail. Ils passerent à travers deux haies de Janissaires : les Spahis à cheval remplissoient l'hippodrome & les autres places de Constantinople. Les Chefs, arrivés dans la salle du Divan, ordonnerent aux Eunuques blancs de tirer Ibrahim de l'appartement des femmes, & de l'amener en leur présence. Ce Prince, obligé de paroître devant ceux qu'il avoit tenté vainement d'intimider, descendit aux plus humbles prieres, & rappella ses bienfais : mais le souvenir des injures étoit plus récent. Le Mufti accabla de reproches celui qu'il ne voyoit plus que comme le ravisseur de sa fille : il avoit promis la veille à la Sultane Validé de le laisser vivre,

J. C. 1648.
Hég. 1058.

& tous ceux qui avoient contribué à
J. C. 1648. Hég. 1058. détrôner ce Prince, étoient convenus de ne point tremper leurs mains dans son sang. Le Mufti & le Grand Visir firent signe aux Icoglans d'entraîner Ibrahim dans la prison qui lui étoit déja préparée. Aussi-tôt qu'il fut entré, on condamna les portes & les fenêtres; il ne resta qu'une ouverture par laquelle on devoit apporter à manger à celui qui avoit été l'un des plus puissans Monarques du monde. On avoit enfermé avec lui de vieilles esclaves pour le servir. Aussi tôt les crieurs publics se répandirent dans tout Constantinople, publiant dans les rues & du haut des minarets de toutes les mosquées, que Mahomet, quatrieme du nom, étoit Empereur d'Orient. On alla chercher ce Prince dans un appartement près du haram où il étoit élevé : Mahomet n'avoit pas sept ans. On le conduisit à la salle du Divan. Lorsqu'il fut assis sur le trône de ses peres, le Mufti proclama le nouvel Empereur à haute voix. Il fit à ce Prince un discours pathétique sur les devoirs des Souverains, & lui présenta l'exemple de ses prédécesseurs qui avoient abusé de leur puissance, pour lui apprendre que les mauvais Monarques étoient châtiés comme le

reste des hommes. Puis ce Prince fut conduit à la mosquée de Jub pour y ceindre l'épée d'Othman. Son âge tendre ne lui permettant pas encore de monter à cheval, il alla dans une litiere découverte au milieu des acclamations des peuples qui souhaitoient de longs jours à leur nouvel Empereur, & qui voyoient avec plaisir le Grand Visir à cheval près de la litiere du Sultan. J.C. 1648. Hég. 1058.

Ce Ministre, proclamé plutôt que choisi par tout le corps de l'Uléma, des Spahis & des Janissaires, n'étoit pas propre à gouverner un Empire au milieu des troubles d'une minorité. Il avoit servi avec honneur à la tête des Saphis, & avoit mérité l'emploi de Visir de la voûte, qu'Amurat IV lui avoit donné, sans qu'il perdît le commandement de la plus belle cavalerie de l'Empire : mais ce Ministre étoit affoibli par l'âge. Le Mufti l'avoit indiqué aux troupes, parce qu'il espéroit concentrer en lui seul toute l'autorité, partagée entre un vieillard peu fait aux affaires, & une femme qu'il en supposoit incapable. Tourhane, mere de Mahomet, devenoit Sultane Validé, par l'avénement de son fils au trône. Elle fut beaucoup moins touchée du malheur du Prince qui l'avoit

fait Sultane, que de l'espoir de regner
J. C. 1648. Hég. 1058. sous le nom d'un Prince enfant. Mais Kiosem ne prétendoit pas céder les rênes de l'Empire à une jeune Odalisque.

Lorsque la cérémonie de la proclamation fut achevée, le Grand Visir & le Mufti apprirent, par le Kislar Agasi, que tout le serrail retentissoit des cris de l'infortuné Ibrahim, qui, du fond de sa prison, demandoit vengeance au ciel, & qui imploroit contre ses oppresseurs le secours de ceux qu'il avoit comblés de bienfaits. Ces plaintes si bruyantes excitoient la compassion de tous ceux qui les entendoient. Quelques-uns même commençoient à dire tout haut, que le sort du plus puissant Monarque du monde étoit tel, que ses anciens serviteurs avoient de sanglants reproches à se faire. Le Grand Visir & le Mufti comprirent bientôt combien cette pitié tardive étoit dangereuse. Ils résolurent d'étouffer des cris capables de réveiller la reconnoissance & d'exciter le remords. S'étant mis tous deux à la tête de quelques Officiers des Janissaires, & de plusieurs bourreaux, ils marcherent vers le cachot d'Ibrahim. D'abord ils ne purent y pénétrer, parce que ceux qui avoient renfermé

le

le malheureux Prince, avoient coulé du plomb fondu dans la serrure, voulant que ce lieu fût plutôt un tombeau qu'une prison. On fut obligé d'employer des haches pour en briser les portes. Le bruit qu'elles firent jetta quelque espérance dans le cœur d'Ibrahim; il crut un moment que ses cris lui avoient suscité des libérateurs. Mais lorsque les portes enfoncées lui laisserent voir l'implacable Mufti & le Grand Visir qu'il avoit outragés, son désespoir fut au comble. Il accabla d'imprécations ces deux Ministres & le Kislar Agasi, qu'il appella plusieurs fois vipere & monstre d'ingratitude. Ils eurent peine à exécuter leur dessein; car lorsqu'ils ordonnerent aux bourreaux de passer le cordon fatal autour du col d'Ibrahim, ces malheureux, pénétrés de compassion, de respect & d'épouvante, tomberent aux pieds de celui qu'on leur ordonnoit d'étrangler. Le Grand Visir & le Mufti, qui ne pouvoient, par leurs cris réitérés, déterminer ces esclaves à porter leurs mains sur celui devant lequel ils avoient tremblé si longtemps, les frapperent à coups redoublés avec les bâtons qu'ils portoient, & firent lever sur leurs têtes les haches dont on s'étoit servi pour briser les

J. C. 1648. Hég. 1058.

J. C. 1648.
Hég. 1058.

Mort d'Ibrahim.

portes. A force de coups & de menaces, ils les contraignirent à étrangler Ibrahim, qui, dans cette circonstance, eût peut-être sauvé sa vie, si son courage eût secondé la répugnance que les bourreaux marquoient à porter leurs mains sur leur Empereur. Ainsi périt le foible Ibrahim, le 17 Août 1648, après trente & un ans de vie, & neuf d'un regne honteux, qui fit craindre la décadence de l'Empire Ottoman.



J. C. 1648.
Hég. 1058.

MAHOMET IV.

DIX-NEUVIEME REGNE.

Les Spahis témoignent leur mécontentement de la mort d'Ibrahim.

BIEN que les Turcs eussent déposé & fait mourir plusieurs de leurs Souverains, le plus grand nombre parmi eux conservoit un vrai respect pour le sang de ses Maîtres. On se souvient que ceux-là même qui avoient pressé la déposition de Sultan Othman, avoient voulu venger sa mort. Il en fut ainsi lorsque les Spahis apprirent que le Grand Visir & les Officiers des Janissaires avoient trempé leurs mains dans le sang d'Ibrahim. Ces cavaliers étoient demeurés dans les premieres cours du serrail, se fiant aux Janissaires de l'exécution de la conjuration. Ils virent avec horreur qu'on les avoit fait, en quelque sorte, complices d'un attentat qu'ils auroient voulu pouvoir empêcher. Les Spahis firent entendre leurs plaintes à tous ceux qui avoient quelque part dans le gouvernement : tous rejettoient ce crime les uns sur les autres. L'adroit Mufti sut encore échapper à la vengeance de ce meurtre, quoiqu'il en

J. C. 1648. Hég. 1058.

fût le véritable auteur. Il avoit compris de bonne heure que les deux Sultanes Validés ne pourroient pas vivre long-temps en bonne intelligence. Il s'étoit dévoué au service de Kiosem, premierement parce que l'âge, l'expérience & une longue habitude des affaires, sembloient devoir donner à l'aïeule de l'Empereur l'avantage sur sa jeune concurrente ; & puis, parce qu'il avoit remarqué que le Grand Visir Murad Pacha, complice comme lui de la mort d'Ibrahim, paroissoit vouloir écouter les ordres de Tourhane (c'étoit le nom de la mere de l'Empereur) ; que par conséquent il ne seroit pas difficile de susciter Kiosem contre le premier Ministre, & de lui persuader de faire tomber sur Murad Pacha toute l'indignité des Spahis & du peuple, & d'accorder cette victime aux mânes de l'Empereur Ibrahim. Les Spahis étoient d'autant plus animés contre Murad, que ce Visir avoit été leur chef, & qu'ils vouloient se laver aux yeux de tout l'Empire du meurtre de leur Souverain. Un mouvement que Murad Pacha fit vers Scutari, à la tête de quelques Odas de Janissaires, dans le dessein de dissiper des mécontens, acheva de le perdre. Le Mufti profita de son

absence, pour demander vivement son supplice. Le Chef de la Loi déclara à la Sultane Kiosem que la guerre civile étoit inévitable, si on ne se déterminoit à satisfaire les Spahis; que l'usage de l'Empire Ottoman donnant à la mere du Souverain une autorité dont elle-même avoit joui sous deux de ses fils, la jeune Tourhane, aidée par le premier Ministre, soutenue par tout le corps des Janissaires, parviendroit à gouverner l'Empire pendant l'enfance de son fils, si l'on ne songeoit de bonne heure à lui ôter ses appuis; qu'enfin, puisqu'il falloit une victime au peuple, il étoit convenable de lui abandonner un vieillard qui ne pourroit bientôt plus rendre aucun service, & qui étoit la premiere cause & le véritable instrument du meurtre que les Ottomans vouloient venger. La mort du Grand Visir fut résolue: mais comme il n'eût pas été sûr d'aller lui demander sa tête, tandis qu'il étoit environné des Janissaires qu'il avoit conduits à Scutari, on laissa les Cadileskers négocier un accommodement entre les deux milices. Il fut aussi favorable pour les Janissaires, qu'ils pouvoient l'espérer. On proscrivit seulement ceux d'entre eux qui avoient brisé les portes du

J. C. 1648.
Hég. 1058.

J. C. 1648.
Hég. 1058.

Le Mufti fait condamner tous les Officiers & bourreaux complices de cette mort, & même le Visir qui est surpris & étranglé.

cachot d'Ibrahim, & les bourreaux que le Visir & le Mufti avoient contraints, à force de coups, d'étrangler leur Maître. Ces malheureux furent surpris la nuit, avant d'avoir eu le temps de se défendre, & jettés dans la mer enfermés dans des sacs de cuir. On comprend quel intérêt le Mufti avoit de presser & en même-temps de cacher leur supplice, puisqu'ils étoient les seuls témoins de sa complicité avec le Grand Visir. Mais à peine Murad, de retour à Constantinople, fut-il entré dans le serrail pour présider au Divan, qu'on lui présenta un fetfa du Mufti, qui déclaroit que celui qui avoit trempé ses mains dans le sang de son Souverain, méritoit la mort. Il ne servit de rien à l'infortuné Visir de s'écrier que celui qui le condamnoit étoit son complice; le fetfa étoit confirmé par un catchérif du Grand Seigneur, il fut exécuté dans l'instant même. On se pressa de passer le cordon fatal au col du Visir, pour étouffer ses cris, & prévenir les efforts que ses amis & la jeune Sultane Validé pourroient faire en sa faveur. Aussi-tôt après l'exécution, la tête de Murad fut jettée dans la premiere cour du serrail. A cette vue, il y eut quelques mouvemens parmi les Janissaires;

mais lorsque leur Aga leur eut parlé au nom de l'Empereur, & qu'il leur eut fait comprendre que ce sang versé pourroit en épargner beaucoup d'autre, ils s'appaiserent, par l'assurance qu'on leur donna que cette proscription n'auroit aucune suite.

J. C. 1648. Hég. 1058.

Sciaus Pacha fait Grand Visir.

Sciaus Pacha, premier Visir de la voûte, qui avoit été long-temps Gouverneur de Natolie, fut fait Grand Visir. Quelque amour que ce nouveau Ministre eût pour la paix, il ne pouvoit pas espérer de l'entretenir sous un Prince enfant, entre deux Corps de milice également redoutables, & très-animés l'un contre l'autre; moins encore entre deux Sultanes dont les droits, ou du moins les prétentions, étoient si contraires. La Sultane Tourhane regrettoit sincérement le Visir Murad, qu'elle avoit choisi pour son guide. Sciaus résolut de faire sa cour à cette jeune Validé, espérant plus d'autorité sous le nom de la mere de son Maître, dont l'inexpérience avoit besoin d'être conduite, que sous l'impérieuse Kiosem, qui vouloit moins des conseils que des instrumens de sa puissance. Kiosem connut en peu de jours qu'il ne falloit pas compter sur le nouveau Grand Visir. Comme elle avoit prétendu disposer de

Il déplaît à la Sultane Kiosem.

J. C. 1648. Hég. 1058.

plusieurs emplois, Sciaus, sans égard aux ordres de la vieille Validé, avoit usé des sceaux de l'Empire à sa volonté pour distribuer les timars, même les sangiacats vacants, à ces créatures & à celles de la Sultane Tourhane. Dans l'espece d'anarchie inséparable d'une minorité, celui qui étoit maître des sceaux étoit plus fort que tous les autres Ministres ensemble. Kiosem, indignée, chercha de l'appui parmi les Chefs de la milice. Elle gagna Bectas, l'Aga des Janissaires, à force de présens & par de belles promesses, l'assurant que s'il pouvoit mettre sur le trône Soliman, frere cadet de Mahomet, elle le feroit Grand Visir aussi absolu que l'étoit Sciaus. Le Mufti, qui s'étoit déja défait d'un Grand Visir, ne voulut pas hasarder son crédit contre un second. Il laissa les Cadileskers & les autres gens de Loi prêter leur secours aux créatures de Kiosem, persuadé qu'il deviendroit l'arbitre de la querelle, & résolu à se déclarer pour les plus forts. Ce n'étoit pas sans raison que Kiosem vouloit faire tomber le sceptre à Soliman. Plus jeune que Mahomet de quelques mois, ce Prince n'avoit point de mere; l'Affaky qui lui avoit donné le jour étoit morte peu de temps

Elle forme une ligue avec l'Aga des Janissaires pour déposer Mahomet IV. & lui substituer Soliman.

J. C. 1649. Hég. 1059.

après. Ainsi l'aïeule de cet orphelin ne se seroit pas vu disputer le rang ni l'autorité de Sultane Validé : elle auroit pu renfermer l'ambitieuse Tourhane dans le vieux serrail, peut-être même la condamner à une mort secrete, & se défaire de ceux qui avoient saisi l'autorité. L'Aga des Janissaires crut trouver une occasion favorable à la révolution, en se plaignant très-haut de ce que la paie avoit été faite aux troupes avec une monnoie dans laquelle il y avoit beaucoup d'alliage. Le Grand Visir, pour conjurer l'orage, défendit que plus de trois soldats, & plus de six bourgeois, osassent marcher ensemble dans les rues. Après quelques jours, Sciaus se crut en sûreté, parce que ni les Spahis ni le peuple n'avoient pris part aux plaintes des Janissaires. Mais une nuit, comme il étoit enséveli dans un profond sommeil, on vint l'en arracher, pour lui dire qu'une assemblée nombreuse occupoit la mosquée d'Ortadjami, & qu'on avoit rencontré des Janissaires armés épars dans les rues. Sciaus s'étant levé avec précipitation, s'arma lui-même, & marcha aux révoltés à la tête de quelques gardes appellés Dellis, qui accompagnent le Grand Visir en public,

J.C. 1649.
Hég. 1059.

Assemblée nombreuse dans la mosquée d'Ortadjami.

J. C. 1649.
Hég. 1059.

moins pour sa sûreté, qu'à cause de la dignité de ses fonctions. A peine Sciaus eut-il paru dans les rues à la lueur des flambeaux que portoient les Janissaires, que ceux-ci, qui avoient eu le temps de se former par pelotons à chaque carrefour, contraignirent le Ministre à continuer sa route vers Ortadjami, premierement, en fermant l'entrée de la maison, puis, de chaque rue par laquelle il avoit passé. Sciaus comprit qu'il falloit paroître suivre volontairement le chemin qu'on le forçoit de tenir. Arrivé à la porte de la mosquée, il trouva plusieurs Effendis qui l'inviterent à se rendre auprès de l'Aga des Janissaires, assis au fond de ce vaste vaisseau, qu'on voyoit rempli de gens armés & de torches ardentes. Quoique le Grand Visir fût troublé, il remarqua qu'aucun des Cadileskers, des Visirs de la voûte, ou Pachas du banc, ni même aucun des Officiers des Spahis, n'étoient dans cette assemblée. Tout ce qui environnoit l'Aga des Janissaires n'étoit, après son Kiaïa, ou Lieutenant de ce Corps, que des Mollas, des Imans, des Odas Pachis. Bectas reçut le principal Officier de l'Empire avec assez d'arrogance; à peine lui céda-t-il la premiere place: & lors-

Le Grand Visir y est entraîné; il dissimule.

qu'il fut assis, l'Aga des Janissaires lui dit que cette assemblée de braves Ottomans avisoit aux moyens de rappeller l'ordre & la bonne-foi dans le gouvernement, qu'une foible Odalisque prétendoit usurper; que puisque les malheurs de l'Empire les contraignoient d'obéir à un enfant, il falloit au moins que ceux qui regneroient au nom de cet enfant, pussent remplir les devoirs dont son âge le rendoit incapable; qu'une femme sans expérience n'étoit pas faite pour gouverner le premier Empire du monde; que l'alliage des monnoies annonçoit assez combien on devoit craindre de déprédation & de désordres, & qu'il falloit que lui Visir jurât sur le cimeterre qu'il portoit, à Dieu, au Prophête, & à tous ceux qui composoient cette assemblée, qu'il reconnoîtroit désormais Soliman pour l'Empereur légitime des Ottomans, qu'il continueroit à le placer sur le trône, & que, dès la pointe du jour, il se transporteroit au serrail pour proclamer le nouveau Monarque, & pour renfermer Mahomet & sa mere dans une étroite prison. Si le Grand Visir eût désapprouvé ce qu'il venoit d'entendre par un seul mot, par le moindre geste, il ne seroit

J. C. 1649. Hég. 1059.

J. C. 1649. Hég. 1059.

jamais sorti de cette mosquée. Croyant que la circonstance l'autorisoit à dissimuler, il approuva les discours de Bectas. Il fit mille imprécations contre la jeune Sultane Validé, ajoutant que, s'il falloit qu'une femme eût quelque part au gouvernement, il valoit mieux que ce crédit appartînt à la Sultane Kiosem, dont l'âge, l'expérience & les talens éprouvés, méritoient en effet quelque confiance. Il déclara qu'il n'avoit empêché les attroupemens dans les rues, que pour prévenir les mouvemens d'une populace aveugle, & pour se donner le temps de consulter les Chefs de l'Uléma & des différentes milices. Enfin il promit, sur la tête du Prophête, de disposer tout pour amener la révolution dès la pointe du jour, qui étoit encore fort éloignée, car on étoit au milieu de l'hiver. Les Effendis & les soldats, charmés d'entendre ces promesses de la bouche même de Sciaus, ne douterent pas qu'elles ne fussent sinceres; & comme ils se livroient à des acclamations tumultueuses, le Visir leur représenta qu'il étoit à propos de ne rompre le silence qu'à la pointe du jour; qu'il alloit convoquer le Mufti, les Visirs de la voûte & les Chefs des Spahis; que les pelotons de Janissaires

qu'il avoit remarqués dans les rues, devoient se tenir dans l'inaction jusqu'à ce moment, parce qu'il ne falloit pas exciter une émeute, lorsqu'on ne devoit prévoir aucune résistance; que tous ces soldats, armés dans le silence de la nuit, pouvoient se livrer au pillage; que ces flambeaux allumés, tant dans les rues que dans les mosquées, n'étoient bons qu'à alarmer le peuple & à causer des incendies; qu'enfin, si l'on ne jugeoit pas à propos de désarmer les Janissaires, (ce qui en effet pouvoit avoir de l'inconvénient, puisqu'ils étoient sortis de leurs Odas) il falloit au moins les contenir jusqu'à ce qu'on leur eût appris, ainsi qu'à tout Constantinople, le changement qui seroit bientôt consommé. Il engagea ainsi adroitement les Odas Pachis à aller se mettre à la tête de leurs troupes, & il se tira de leurs mains pour se rendre promptement au serrail.

J.C. 1649. Hég. 1059.

Lorsque le Grand Visir fut arrivé à la porte de fer (on nomme ainsi celle des jardins), il fut très-surpris de la trouver ouverte. Les Bostangis lui dirent que c'étoit par ordre de la Sultane Kiosem. Le Grand Visir réforma dans l'instant même cette irrégularité, monstrueuse à toute heure, & sur-

Il se rend au serrail. Comment il remédie au désordre qu'il trouve.

J. C. 1649. Hég. 1059.

tout pendant la nuit. Ayant fait appeller le Bostangi Pachi, qui a la garde en chef de l'extérieur du serrail, il lui fit des reproches sanglans de ce qu'il avoit obéi à une femme, quelque élevée en dignité & en puissance qu'elle pût être, pour ce qui compromettoit la sûreté de l'Empereur & la police de son haram. Ce fut bien pis, lorsqu'avançant vers ce haram, Sciaus en vit aussi les portes ouvertes, & qu'il apperçut une grande lumiere dans l'appartement de la Sultane Kiosem. Il fit appeller le Kislar Agasi, ou Chef des Eunuques noirs; & quoique cet Officier ait peu ou point d'inspection dans les appartemens des Sultanes Validés, qui ont un Kislar Agasi particulier, néanmoins il le chargea d'aller faire fermer l'appartement de la Sultane Kiosem, de la retenir elle-même prisonniere, & de faire mettre à la chaîne tous ses Eunuques; parce que, quoique ces demi-hommes doivent obéir aux femmes devenues Sultanes, celles-ci leur sont soumises à leur tour lorsqu'il s'agit de la clôture du haram, & d'écarter d'elle tous les yeux. On donna donc à l'ancienne Validé une nouvelle garde d'Eunuques. Le Grand Visir, qui connoissoit combien les

momens étoient chers, nomma dans l'inſtant même un nouveau Boſtangi Pachi, & il ordonna que ſa troupe prît les armes. Il fit armer les Cappiggis, les Baltagis & les Icoglans, qu'on alla réveiller dans les longues galeries où ils repoſent. Il y a dans l'intérieur du ſerrail un arſenal qui contient, outre quelques pieces de canon, quantité de mouſquets, de piques & de cimeterres. Auſſi-tôt qu'on eut crié à cette jeuneſſe diſciplinée, qu'il lui étoit ordonné de ſe lever pour défendre la vie de l'Empereur, les Icoglans ſe précipiterent en foule & en ſilence vers l'arſenal, s'y armerent, puis ſe mirent en ordre dans la cour intérieure du ſerrail, malgré l'obſcurité, qui n'étoit diminuée que par quelques flambeaux. Cependant le Grand Viſir ayant chargé le Seliſtar Aga, ou Porte-épée, qui eſt l'Officier le plus conſidérable de ceux qui habitent le ſerrail, de veiller à ce que ce vaſte édifice fût bien fermé, bien gardé, & défendu par des pieces d'artillerie, tant du côté de la terre que du côté de la mer, il écrivit un ordre au Spahi Agaſi de faire monter les ſiens à cheval, & à tous les Viſirs de la voûte, pour leur ordonner d'arriver promptement par mer à la pointe

J.C. 1649.
Hég. 1059.

J. C. 1649. Hég. 1059.

du ferrail, & de mettre en cas d'événement, dans leurs faïques, autant de vivres qu'ils pourroient en trouver dans leurs maifons. Il fe fit conduire par le Capi Aga, ou chef des Eunuques blancs, dans la chambre où l'Empereur repofoit, & il ordonna au Kiflar Agafi d'aller réveiller la jeune Sultane Validé, & de l'amener voilée dans la chambre de fon fils : elle ne tarda pas à y arriver. Le murmure qui fe faifoit entendre dans tout le ferrail, malgré les foins de ceux qui vouloient l'étouffer, la lueur des torches, le mouvement de tous ces nouveaux foldats qui couroient aux poftes qu'on leur avoit affignés, l'effroi peint fur tous les vifages, & le danger imminent que tout cela fuppofoit, pénétrerent en un inftant cette jeune Sultane, qui mêlant des larmes ameres aux cris de cet enfant; répétoit fans ceffe : » O mon fils, nous fommes » morts! » L'Empereur d'Orient, dont les titres les plus communs font la foudre de Dieu & la terreur du monde, cachoit fa tête dans le fein de fa mere, & ferrant les mains du grand Vifir, il s'écrioit : » Sauvez-moi, mon pere, » fauvez-moi! » Sciaus raffura autant qu'il lui fut poffible & l'enfant & la mere, & il crut néceffaire de placer

le jeune Empereur sur son trône, afin de l'exposer aux yeux de ceux qui devoient le défendre. Le Prince vit en marchant vers le lieu où ce trône étoit dressé, les deux corps étendus du Bostangi Pachi & du Kislar de Kiosem qu'on avoit étranglés, l'un parce qu'il avoit laissé la porte du serrail, dite de fer, ouverte pendant la nuit, l'autre pour avoir opposé de la résistance au Kislar Agasi du haram, envoyé pour s'assurer de la Sultane Kiosem. La vue de ces cadavres redoubla la frayeur du petit Prince. On lui fit comprendre avec peine que ces deux Officiers infideles avoient été sacrifiés à sa sûreté. Lorsqu'il fut parvenu dans la salle du trône, il y trouva plusieurs Visirs, Pachas ou Cadileskers que l'ordre de Sciaus avoit appellés au serrail. Ils furent bientôt tous rassemblés. Alors le Grand Visir prenant la parole, apprit au Divan ce qu'il avoit vu & entendu au commencement de la nuit dans la mosquée d'Ortadjami. Il s'étendit sur le risque qu'il avoit couru, & sur la nécessité de prévenir celui que le Grand-Seigneur lui-même alloit bientôt courir. Il établit combien il seroit déraisonnable & injuste de faire descendre du trône un enfant à qui on ne pouvoit rien re-

J.C. 1649. Hég. 1059.

J. C. 1649. Hég. 1059.

procher, pour y placer un autre enfant plus jeune encore. Il démontra que c'étoit aux Miniſtres du jeune Empereur qu'on en vouloit, & que ces victimes déja proſcrites étoient tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée préſente; que le chef de la conjuration étoit l'Aga des Janiſſaires Bectas qui agiſſoit par les ordres & les inſpirations de la Sultane Kioſem, dont il avoit parlé ſans ceſſe dans la moſquée d'Ortadjami; que l'aïeule de l'Empereur brûloit du deſir de ſe voir ſeule Sultane Validé. Le Grand Viſir rendit compte du déſordre qu'il avoit trouvé dans le ſerrail au moment où il y étoit arrivé; il ajouta que l'ambitieuſe Kioſem, non contente d'uſurper l'autorité, vouloit ſouſtraire ſon ſexe à cette retraite ſalutaire tant recommandée par la loi de Mahomet, & tout-à-fait indiſpenſable pour le maintenir dans la ſoumiſſion & dans la retenue; que la violation des loix du ſerrail méritoit la mort, & qu'une conjuration contre la perſonne de l'Empereur, contre ſa mere & contre tout ſon Conſeil, devoit preſſer ce ſupplice, puiſque cette conjuration alloit éclater avec les premiers rayons du ſoleil. Auſſi-tôt que Sciaus eut fini de parler, un Eunuque blanc, qui faiſoit les fonctions de

Maître de la chambre, osa prendre la défense de Kiosem sa protectrice; mais à peine avoit-il proféré quelques mots, qu'il s'éleva un cri général. Les Icoglans qui gardoient la porte de l'intérieur, murmuroient tous ensemble *tue ce traître*, & les Pachas n'empêchoient pas ce tumulte. Déja les Baltagis avoient levé leurs haches d'armes: l'Eunuque se précipita à genoux, & demanda le temps de remettre à l'Empereur ce dont il étoit chargé. Aussi-tôt qu'il eut rendu la clef du trésor secret, & un sceau particulier qui n'est pas celui de l'Empire, avec lequel le Maître de chambre scelle les dépêches secretes du Sultan, les implacables Baltagis mirent en pieces ce malheureux, au moment, où baisant la veste de l'Empereur, il demandoit avec larmes la liberté de se défendre. Le sang rejaillit sur l'Empereur qui, pénétré d'effroi, descendit de son trône pour se réfugier dans les bras du Grand Visir. Comme les Icoglans crioient sans cesse qu'il falloit faire mourir Kiosem, quelques-uns, ayant apperçu derriere la gaze qui couvroit la fenêtre dangereuse une femme voilée, furent persuadés qu'il ne pouvoit y avoir que cette fiere Sultane qui osât s'exposer dans un pareil tumulte

J.C. 1649.
Hég. 1059.

J. C. 1649. Hég. 1059.

au milieu de tant de gens armés ; ils crierent à ceux qui étoient dehors : » Saisissez la coupable, puisqu'elle-» même vient se jetter dans vos » mains ». Aussi-tôt cette femme effrayée oublie toutes les loix du serrail, tire le rideau de gaze, se dévoile, & montrant son visage baigné de larmes : » Je ne suis point Kiosem, » s'écria-t-elle, mais la véritable Sul-» tane Validé, la mere de Sa Hau-» tesse ». Puis descendant avec précipitation, elle fend la presse, & court embrasser les genoux de son fils.

Cependant l'aurore commençoit à paroître ; on vint dire que les Spahis & les Janissaires étoient aux mains dans la ville, & que ceux-ci crioient à la trahison, parce qu'ils avoient trouvé le serrail fermé contre leur attente. On entendit le canon qui tiroit du haut des murailles. Les défenseurs du jeune Empereur redoublerent leurs cris pour obtenir la tête de Kiosem. Le Grand Visir & tous ses Collegues penserent qu'il n'étoit plus possible de la défendre du supplice qu'elle avoit mérité. Le Mufti, quoique engagé dans sa faction, s'étoit bien gardé de prendre sa défense : l'exemple du maître de chambre l'avoit contenu jusqu'alors. Il ne put refuser le

fetfa que la Sultane Validé, le Grand Visir & tout le Divan lui demanderent avec instance. On écrivit sur des tablettes, » Que faut-il faire de » l'aïeule de l'Empereur, qui a cons» piré contre son petit-fils & son » maître « ? Le Mufti mit au bas : » Cette femme doit mourir «. Aussitôt le Grand Visir dressa l'arrêt de mort, que l'Empereur signa en tremblant. Il portoit que la Sultane Kiosem seroit étranglée, mais qu'on conserveroit pour son corps le respect qui étoit dû à la mere des Empereurs; qu'il ne seroit point brisé de coups ni frappé par l'épée. On remit aux Icoglans cette condamnation qu'ils éleverent sur leurs têtes en marchant en troupe vers l'appartement des femmes. Les Eunuques noirs, qui en gardoient les portes, lurent cet ordre à genoux, & ils convinrent d'ouvrir à vingt Icoglans seulement l'appartement dans lequel Kiosem étoit renfermée. Quoiqu'il fût déja jour, il régnoit une grande obscurité, parce qu'on avoit bouché toutes les fenêtres. Les Icoglans parcoururent plusieurs chambres, sans rien rencontrer que quelques esclaves effrayées auxquelles ils laisserent prendre la fuite. Leur recherche fut longue; elle au-

J. C. 1649.
Hég. 1059.

J. C. 1649. Hég. 1059.

roit été vaine, si l'un d'entr'eux ne se fût obstiné à fouiller dans une grande armoire qui paroissoit remplie de meubles. Après avoir tout bouleversé, il apperçut la vieille Sultane cachée sous plusieurs tapis; elle lui dit à voix basse: » Galant homme, sauvez-moi la » vie, je ferai votre fortune «. Mais le Turc l'ayant saisie par les pieds, la traîna impitoyablement hors de l'armoire. Kiosem se releva & répandit dans la chambre quantité des sequins qui étoient dans ses poches; espérant qu'elle trouveroit l'instant de fuir, tandis que les Icoglans s'empresseroient à ramasser cette proie. Mais plusieurs d'entr'eux l'ayant renversée, arracherent de ses oreilles, de ses cheveux, de ses bras, de son col, des diamans & d'autres pierres de grand prix. Malgré le respect qui leur avoit été prescrit pour le corps de l'aïeule de leur maître, ils la dépouillerent d'une pelisse de marte-zibeline & de tous ses riches habits; &, l'ayant étranglée avec beaucoup de peine, parce que aucun d'eux n'étoit accoutumé à remplir ce cruel office, ils traînerent son cadavre, à peine couvert de quelques linges, hors des portes du haram pour lui donner la sépulture.

La Sultane Kiosem est étranglée.

Cependant l'Aga des Janissaires Bectas, qui en avoit cru les sermens du Grand Visir, proférés dans la mosquée d'Ortadjami, & qui avoit compté trouver le serrail ouvert à la pointe du jour, & tous les Officiers de l'Empire disposés par les soins du premier Ministre à consommer la révolution qu'il avoit commencée, Bectas fut pénétré d'indignation & de surprise, lorsque les portes du serrail fermées, les cris qu'il entendit au-dedans, & une bordée de canon tirée contre la troupe qu'il conduisoit, l'instruisirent de ce qu'il appelloit la trahison de Sciaus. Comme il songeoit à réunir tous les Odas qui marchoient à quelque distance de lui, & à rassembler son conseil, tout-à-coup les portes du serrail s'ouvrent, l'étendard de Mahomet si respecté parmi les Musulmans, paroît environné des Effendis de la cour; les Bostangis, les Baltagis, les Icoglans sortent en ordre bien armés, remplissent l'esplanade qu'on voit devant la porte du serrail. Nous avons dit qu'il y avoit déja eu plusieurs combats particuliers d'escadrons de Spahis contre quelques odas de Janissaires. Plusieurs de ces derniers, forcés par le respect que l'étendard qu'ils voyoient inspire à tous les

J. C. 1649.
Hég. 1059.

J. C. 1649. Hég. 1059.

bons Musulmans, quittent le parti de Bectas pour se ranger sous le signe du Prophête. L'armée du serrail s'étant arrêtée à quelque distance des Janissaires, dont les rangs commençoient à se troubler, un Icoglan monté sur un superbe cheval galope vers eux, s'écriant ; » De par notre redoutable » Empereur, & notre sacré Mufti, » celui qui refusera de se ranger sous » la banniere de Mahomet, sera re- » gardé comme infidele ; sa femme » & ses enfans pourront s'emparer » de son bien & se séparer de lui «. Ce cavalier, arrivé à portée des rangs, y jette un papier qu'il tenoit à la main, & se retire avec la même vîtesse. C'étoit un écrit signé de l'Empereur, & scellé des sceaux de l'Empire : il étoit conçu en ces termes : » J'ai fait l'Aga des Janissaires Bec- » tas Pacha de Bosnie ; Kara Chiavus » Capitan Pacha ; Kulkiaïa Pacha de » Témeswar. Je leur ordonne de quit- » ter à l'instant leurs postes parmi » les Janissaires, pour se préparer à » remplir leur nouvel emploi. Et je » nomme Kara Assan Ogli Aga des » Janissaires «. Cette déclaration lue à haute voix fut un nouveau prétexte aux Janissaires pour se ranger sous la banniere de Mahomet. Bectas & ses

deux

deux Lieutenans se virent presque abandonnés : ils reçurent avec chagrin les complimens de ceux qui feignoient de prendre leur promotion à des gouvernemens pour une espece d'amnistie. Tous trois comprirent que le dessein de la Porte étoit de leur ôter leurs forces afin de les immoler plus surement. Ils se faisoient des reproches mutuels sur l'imprudence qu'ils avoient commise la nuit précédente de laisser le Grand Visir sortir de leurs mains : mais comme leur troupe diminuoit à chaque instant, & qu'il n'y avoit plus moyen de résister, ils prirent le parti de se retirer chacun dans sa maison. Aussi-tôt que Bectas y fut arrivé, il se déguisa en Albanois, & il courut se cacher dans la cabane d'un pauvre homme. On l'y découvrit le lendemain; & ayant été traîné au serrail, il y fut étranglé. Kulkiaïa rassembla ce qu'il avoit de richesses capables d'être transportées, puis il prit la fuite vers l'Albanie. Son trésor, qu'il avoit fait charger sur plusieurs mulets, ayant indiqué la route qu'il avoit prise, Kulkiaïa s'apperçut qu'il étoit poursuivi. Il abandonna son or & ses mulets pour faire perdre sa piste; mais la richesse de ses habits, & les pieces d'or qu'il répandoit avec

J.C. 1649.
Hég. 1059.

Mauvais succès de la conspiration. Les auteurs sont mis mort de diverses manieres.

J. C. 1649. Hég. 1059.
trop de profuſion, firent préſumer qu'il pouvoit bien être un des conjurés de Conſtantinople. Un Sangiac voulut le faire arrêter ; ſa réſiſtance confirma le ſoupçon. Kulkiaïa ſe défendit vaillamment, & força ceux qui en vouloient à ſa liberté de lui arracher la vie. Quant à Kara Chiaus, déſigné Capitan Pacha, il comprit qu'on n'avoit pas voulu ſérieuſement lui donner la ſeconde place de l'Empire pour le récompenſer d'une conjuration, tandis qu'on avoit fait deſcendre ſes complices à des poſtes moins importans. Il prit le parti de ſe réfugier dans une maiſon qu'il avoit en Natolie, & de s'y défendre avec deux cents Janiſſaires qu'il s'étoit attachés par des bienfaits. Quatre eſcadrons de Spahis l'y aſſiegerent, mirent le feu à cette eſpece de fortereſſe, & en firent étrangler le maître qui fut pris vivant au milieu des flammes. Ces trois victimes furent preſque les ſeules qu'on crut dévoir immoler à la ſureté du jeune Monarque. Quelques ſimples Janiſſaires, plus coupables que les autres, furent encore jettés à la mer ; puis le Grand Viſir publia que le Grand Seigneur faiſoit grace à ceux qui, trompés d'abord par des traîtres, s'étoient rangés de-

puis sous l'étendard de Mahomet. Le Ministre qui avoit si utilement servi son Maître, en épargnant, autant qu'il lui avoit été possible, le sang des sujets eut une fin qu'il n'avoit pas méritée. Des parens de ceux qui avoient été mis à mort dans la conjuration, surprirent Sciaus un soir qu'il étoit peu accompagné, & ils le poignarderent. Ces assassins avoient fait préparer une barque dans laquelle ils eurent le temps de se réfugier; ils prirent le large avant que la mort du Grand Visir fût répandue.

J. C. 1649. Hég. 1059.

Le Grand Visir périt à son tour.

Les premieres années de la minorité de Mahomet furent traversées par tous les désordres auxquels on devoit s'attendre dans un Etat qui n'avoit plus de maître. Ricaut compte jusqu'à six Visirs déposés ou étranglés dans le courant de sept années; il ne daigne pas nous apprendre les noms de tous. On ne voit dans cette espece d'anarchie qu'un tableau confus de tous les crimes que l'impunité autorise; des Pachas qui se soulevent, des Janissaires & des Spahis qui s'égorgent entre eux pour se disputer la dépouille des Chefs qu'ils ont proscrits; la flotte des Turcs battue à plusieurs reprises par celle des Vénitiens, qui ne furent pas profiter d'un temps si

J. C. 1650 jusqu'en 1657. Hég. 1060 jusqu'en 1068.

Longs troubles dans l'Empire ottoman.

J.C. 1650 jusqu'en 1657. Hég. 1060 jusqu'en 1068.

favorable pour chasser leurs ennemis de Candie. Enfin, à travers cette multiplicité d'événemens qui se succédent si rapidement, & qui se ressemblent tous, on voit la Sultane Validé élever paisiblement le jeune Empereur dans le secret du serrail, & appeller auprès d'elle sa mere, qui, quoique catholique grecque, jouit à la cour de sa fille de tous les avantages qu'une Reine absolue & tendre peut procurer à celle dont elle tient la vie. Ce fait est d'autant plus remarquable, qu'il est unique jusqu'ici dans l'histoire des Turcs. L'état d'esclavage dans lequel les femmes du serrail sont élevées, leur fait oublier absolument ceux dont elles tiennent la vie, que souvent elles n'ont jamais connus. D'ailleurs la religion chrétienne que professoit la mere de la Sultane Validé, devoit l'écarter pour jamais du haram. Tous ces obstacles furent surmontés par la volonté de la Régente, qui ne se montra absolue que dans cette seule occasion. Cette jeune Sultane n'avoit ni assez de talent ni assez d'expérience pour remédier à tous les maux qu'elle voyoit; ils finirent comme ils avoient commencé. Les soldats qu'on ne payoit pas, le peuple qu'on pressuroit sans cesse,

s'indignerent de tant de rapines. Quoique les Spahis & les Janissaires fussent de plus en plus ennemis, ils s'accorderent pour demander le châtiment du Grand Visir, du Caïmacan, du Capitan Pacha, de deux Defterdars & de plusieurs Douaniers qu'on accusoit de concussions. La Sultane Validé ne protégeoit point ces rapines : on abandonna au lacet toutes les victimes que les séditieux demanderent. Il périt dans cette révolution douze personnes des plus considérables de l'Empire. L'événement justifia que tous douze étoient coupables. On trouva des sommes immenses dans la confiscation de leurs biens pour le paiement des troupes & l'acquittement des autres dettes de l'Empire. On dut cette bonne administration & la fin de tous les troubles au nouveau Grand Visir qui fut mis à la tête des affaires.

J.-C. 1650 jusqu'en 1657. Hég. 1060 jusqu'en 1068.

La Sultane Validé, de concert avec les Visirs de la voûte, choisit le plus âgé d'entre eux pour remplir ce poste important. Le vieux Mehemet Kiuperli, au milieu des désordres qui avoient affligé l'Empire, étoit parvenu par tous les degrés de la milice, sans s'enrichir, & sans s'engager dans aucune faction. Il avoit tou-

Kiuperli, devenu Gr. Visir, écarte les Spahis de Constantinople.

J.C. 1650 jusqu'en 1657. Hég. 1060 jusqu'en 1068.

jours été chéri & respecté des mécontens comme de ceux qui étoient restés fideles à leur maître. Kiuperli, à l'âge de quatre-vingts ans, conservoit un jugement sain, du courage dans l'esprit & une connoissance parfaite des hommes. Il s'appliqua pendant son Ministere à établir la paix intérieure, & à faire prospérer les armes de l'Empire. Ceux qui avoient déterminé la Sultane Validé à choisir Kiuperli, étoient principalement le Selictar Aga ou Porte-épée qui avoit beaucoup de crédit sur elle, & le Kislar Agasi qui l'avoit bien servie dans la derniere révolution. Ces deux courtisans crurent qu'un Ministre parvenu à une extrême vieillesse, & qui avoit toujours affecté une grande simplicité de mœurs, gouverneroit comme ils voudroient le lui prescrire, & ne seroit qu'un instrument dans leurs mains. Quelques Historiens accusent Kiuperli d'avoir employé le même artifice que le Pape Sixte V mit en œuvre pour obtenir la tiare : ils disent que les favoris de la Sultane Validé, & cette Sultane elle-même, prétendirent partager entre eux les fonctions du Ministere qu'un foible vieillard seroit hors d'état de remplir. Mais ils connurent bientôt, par

l'autorité que le nouveau Visir sut prendre sur la milice, que le plus sûr pour eux étoit de capter la bienveillance de celui qu'ils avoient regardé comme l'ouvrage de leurs mains. Le premier acte du pouvoir de Kiuperli fut de séparer les Spahis des Janissaires. Ces deux corps rassemblés ne pouvoient qu'entretenir la discorde dans Constantinople, perpétuer l'indiscipline, & faire chanceler le trône d'Orient. Kiuperli mit dans sa conduite autant de prudence que de fermeté; il prévint les Chefs des Spahis, & leur fit comprendre que le séjour de leurs troupes à Constantinople étoit non seulement contraire à la tranquillité publique, mais très-désavantageux pour les Officiers & pour les Spahis, puisque les uns, obligés de demeurer loin de leurs timars, n'en tiroient pas à beaucoup près tous les fruits qui leur appartenoient, & les autres vivoient avec peine d'une somme modique dans la capitale d'un Empire, où l'affluence rend les denrées beaucoup plus cheres que partout ailleurs. Kiuperli dispersa tous les odas des Spahis dans les différentes provinces, observant d'envoyer chaque Chef à peu-près dans leurs timars. Le desir de conserver ces ti-

J. C. 1640 jusqu'en 1657
Hég. 1060 jusqu'en 1068

mars, & l'eſpoir d'en obtenir de nouveaux, rendirent ces ſoldats plus dociles, & fit des citoyens paiſibles de ceux qui n'avoient été juſqu'alors que des factieux.

J. C. 1650 juſqu'en 1657 Hég. 1060 juſqu'en 1068

Etat de la guerre de Candie.

Tous les déſordres arrivés avant le miniſtere de Kiuperli, n'avoient pas permis de preſſer la guerre avec vigueur ni ſur terre ni ſur mer. Les Vénitiens vainqueurs en Boſnie avoient repouſſé les Turcs juſqu'à Saraï, capitale de cette province. La méſintelligence des Chefs les avoit empêchés de chaſſer les Ottomans de l'iſle de Candie. Mais ceux-ci, toujours maîtres de la Canée & de Rétimo, ne jouiſſoient d'aucune autre conquête dans cette iſle. Houſſain Pacha, qui y commandoit pour eux, n'avoit reçu aucun renfort depuis plus de quatre ans. La flotte vénitienne ayant conſtamment occupé le paſſage des Dardanelles pendant toutes les ſaiſons où la mer étoit navigable, elle avoit pluſieurs fois diſſipé ou pris des convois envoyés en Candie. Enfin le nouveau Capitan Pacha Muleï Muſtafa eut l'adreſſe de faire paſſer dix ſept mille hommes ſur pluſieurs galeres & galéaſſes, & il amena ce ſecours au port de la Canée, où Houſſain Pacha avec ce renfort, & les troupes qu'il

tira soit de la Canée, soit de Rétimo, composa une armée de plus de quarante mille hommes, avec laquelle il tenta le siege de Candie. Foscolo, qui commandoit pour les Vénitiens dans toute l'isle, & qui avoit établi son séjour dans la capitale, n'en voulut point sortir. Les Turcs avoient déja été forcés de lever le siege. Le Général Vénitien, aidé des conseils & de la bravoure de soixante Chevaliers de Malthe, qui étoient venus le joindre en Candie avec un secours de six cents hommes, fit la plus vigoureuse résistance. Il opposa beaucoup de prudence & un grand art à la valeur inconsidérée des Turcs; &, après avoir consumé plus de la moitié de leur armée; tant par les mines contre lesquelles les Ottomans n'étoient presque jamais en garde, qu'en ruinant leurs travaux, qui n'étoient ni assez solides ni assez hors de la portée des batteries, Houssain Pacha fut obligé de lever le siege, craignant de ne pas conserver assez de troupes pour la défense du pays dont il s'étoit emparé. Cependant Mocenigo, Amiral de la République, après avoir battu la flotte ottomane, étoit entré dans les isles de Tenedos & de Lemnos,

J.C. 1650 jusqu'en 1657
Hég. 1060 jusqu'en 1068

J. C. 1650 jusqu'en 1657 Hég. 1060 jusqu'en 1068

Premieres ouvertures pour la paix. Prise de Tenedos & de Lemnos.

qui, quoique de peu d'étendue, sont des plus fertiles de l'Archipel.

Ces revers firent espérer aux Vénitiens une paix prochaine. M. de la Haye, Ambassadeur de France à la Porte, eut ordre de sa cour de s'entremettre dans cette négociation, & de porter au Grand Visir les paroles dont il seroit chargé, soit de la part de l'Ambassadeur prisonnier, soit de la part du Sénat. Kiuperli, que les revers n'abattoient point, ne voulut entendre à aucun accommodement, à moins que les Vénitiens n'abandonnassent tout à fait l'isle de Candie. On croyoit les Turcs sans aucune ressource; mais cet Etat en a de très-grandes, pour peu qu'il soit bien administré. Son étendue, la fertilité de presque tout son terroir, son commerce avec les peuples de l'Europe & de l'Afrique, lui fournissent incessamment de l'argent & des hommes, & l'on a vu souvent les Turcs renaître de leurs cendres. Kiuperli qui, depuis peu de mois que son ministere avoit commencé, avoit vu battre & disperser dans les Dardanelles une flotte considérable, sut en former une autre dans le courant de la même année. Un nouveau combat naval donné vers le détroit des Dardanelles, auroit encore

été funeste aux Turcs, qui y perdirent plusieurs vaisseaux, si l'Amiral Mocenigo, l'un des plus grands hommes de mer qui ait paru dans l'Europe, n'y eût été tué d'un coup de canon. Cette perte, irréparable pour les Vénitiens, ouvrit aux Turcs tous les passages qu'ils vouloient recouvrer. Tenedos fut bientôt reprise; mais Lemnos, dont les côtes étoient plus escarpées, tint deux mois. Les remparts abattus & les magasins épuisés contraignirent enfin les Vénitiens à se rendre: la garnison de Lemnos, considérablement diminuée, obtint des vaisseaux pour se retirer en Candie.

J. C. 1650 jusqu'en 1656
Hég. 1060 jusqu'en 1068

Cependant le jeune Empereur avoit atteint l'âge de quatorze ans. Kiuperli crut qu'il étoit temps de le montrer aux troupes, tant pour leur inspirer le respect qu'ils devoient à leur Maître, que pour dérober ce Prince à la vie molle & oisive qui avoit été si funeste à ses prédécesseurs. Kiuperli ne songea point à mener son Maître en Candie; les flottes ottomanes étoient trop malheureuses, pour qu'on exposât l'Empereur d'Orient aux risques d'un combat naval. Le Grand Visir voulut que ce Prince fît ses premieres armes en Dalmatie, afin qu'il fût toujours prêt de ses frontieres.

J. C. 1658.
Hég. 1068.

Kiuperli mene l'Empereur à Andrinople, le rendez-vous de l'armée.

Kiuperli indiqua le rendez-vous des troupes à Andrinople ; l'Empereur s'y rendit dès le commencement de l'année 1658. Le Grand Visir avoit mandé tous les timariots d'Asie, outre les Janissaires qui ne servoient pas en Candie, & tous les Asapes dispersés dans la Romanie, tant parce qu'il croyoit convenable que le Grand Seigneur ne marchât qu'à la tête d'une nombreuse armée, que parce qu'il avoit entendu murmurer des soulevemens qu'il espéroit prévenir en occupant les soldats, trop accoutumés à la révolte. La marche de Mahomet IV vers Andrinople se fit avec toute la pompe que les Ottomans ne manquent jamais d'étaler dans les temps malheureux, comme dans les temps de prospérité. Ils n'avoient eu d'autres succès, que d'avoir repris Tenedos & Lemnos, perdus depuis peu de temps, & dont la conquête leur avoit coûté presque deux flottes. Depuis treize ans, ils n'avoient gagné en Candie que Retimo & la Canée ; les Vénitiens tenoient tout le reste de l'isle. Cependant Kiuperli offroit la paix à cette République, pourvu qu'elle voulût renoncer à l'isle de Candie & à une partie de la Dalmatie, que l'Empereur avoit attaquée. On avoit

J. C. 1658.
Hég. 1068.

traîné l'Ambassadeur de Venise prisonnier à Andrinople, pour lui montrer la puissante armée qui s'assembloit sous les remparts de la seconde ville de l'Empire ; & on lui offroit fierement d'épargner la République, si elle vouloit abandonner ce qu'on étoit prêt à lui ravir, & payer les frais de la guerre. L'Ambassadeur n'étoit pas en état d'écouter les propositions du Grand Visir. La cruauté des Turcs, & les mauvais traitemens qu'il avoit éprouvés dans sa captivité, avoient tellement affligé ce Ministre, qu'il avoit attenté sur sa propre vie. Quoiqu'on eût veillé sur lui, & qu'on l'eût empêché de consommer ce funeste dessein, il lui étoit resté une langueur qui avoit affecté sa raison. Son Secrétaire négocioit au nom de l'Ambassadeur ; car aucun noble Vénitien ne s'étoit empressé de venir se mettre à la merci de ces barbares. Capello ne fut pas le seul qui eut à se plaindre de l'infraction au droit des gens.

J. C. 1658.
H g. 1068.

On y traîne l'Ambassadeur de Venise prisonnier.

M. de la Haye, Ambassadeur de France, qui, comme nous l'avons dit, avoit été chargé par Louis XIV de négocier pour la paix entre Venise & les Turcs, étoit en relation directement avec la République, depuis

Insulte faite à l'Ambassadeur de France : comment réparée.

J. C. 1658. Hég. 1068.

que les infirmités du noble Capello ne lui permettoient plus aucune espece de travail. Les propositions des Turcs étoient si déraisonnables, qu'il étoit impossible que le Ministre de France les approuvât. M. de la Haye faisoit entendre aux Vénitiens qu'ils devoient tout espérer de la protection de Louis XIV, & que son Maître ne seroit pas médiateur d'une paix désavantageuse pour les Chrétiens. Toutes les dépêches de l'Ambassadeur de France, ainsi que les réponses de Venise, étoient écrites dans un chiffre convenu. Un des paquets de M. de la Haye fut soustrait par des mains infideles, & porté à Andrinople, au lieu d'être embarqué sur un vaisseau marchand. Aussi-tôt que le Grand Visir eut vu tous ces chiffres impénétrables, avec la suscription à l'un des Sénateurs de Venise du Conseil intime, il entra dans une grande défiance, & il dépêcha un courier à M. de la Haye, pour qu'il eût à se rendre très-promptement à Andrinople, parce que, écrivoit-il, la Porte avoit des secrets très-importans à lui communiquer. L'Ambassadeur de France étoit alors retenu au lit par un accès de goutte. Il envoya son fils à Andrinople, qui, comme lui, avoit le secret de l'Am-

baſſade, & qui, depuis pluſieurs années, l'aidoit dans différentes parties de ſa miſſion. Le ſieur de Vantelet (c'eſt ainſi qu'on nommoit le fils de l'Ambaſſadeur) fut accompagné par le premier Secrétaire de ſon pere, précaution qu'il n'eût jamais priſe, s'il s'étoit douté de ce dont on alloit lui parler. Etant arrivé devant le Grand Viſir, ce Miniſtre lui dit avec arrogance qu'il eût à déchiffrer, dans l'inſtant même, la dépêche qu'il lui montra de ſon pere à la République de Veniſe. Le ſieur Vantelet répondit auſſi fierement qu'il n'avoit point d'ordre à recevoir du premier Miniſtre de la Porte, & que les ſecrets du Roi de France devoient être gardés. Kiuperli, irrité, repartit que tous ceux qui avoient des intelligences avec les ennemis de ſon Maître, ſeroient traités comme ennemis. Il preſſa de nouveau le ſieur de Vantelet de déchiffrer les dépêches : celui-ci crut éluder, en diſant qu'il n'avoit pas le chiffre; mais le Grand Viſir ordonna qu'on fît entrer le Secrétaire de l'Ambaſſade de France, qui avoit accompagné le fils de l'Ambaſſadeur juſqu'à l'antichambre. Dès que le ſieur de Vantelet vit entrer le Secrétaire, il lui défendit tout haut de faire ce qu'on alloit exiger de lui.

J.C. 1658.
Hég. 1068.

J. C. 1658.
Hég. 1068.

Le Drogman de la Porte traduisit à Kiuperli l'ordre qui venoit d'être donné. Le Grand Visir, qui ne se possédoit plus, commanda aux Chiaoux qui avoient introduit le sieur de Vantelet, de le maltraiter & de le traîner dans un cachot ; ce qu'ils firent avec tant de brutalité, qu'ils casserent une dent à ce Gentilhomme François, qui n'avoit point à la vérité le caractere d'Ambassadeur, mais qui en faisoit les fonctions pour le moment, & qui étoit sous la sauve-garde de son Maître. Le Secrétaire, témoin de ce mauvais traitement, promit qu'il déchiffreroit la dépêche, au cas qu'on voulût la lui confier ; mais il ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'après avoir écrit ce qu'il voulut dans les interlignes, il altéra tous les chiffres, de peur que d'habiles déchiffreurs ne vinssent à connoître la vérité. Le Drogman ayant encore rendu compte de ce qu'il regardoit comme une grande infidélité, le Grand Visir fit conduire le Secrétaire dans un autre cachot aussi obscur que celui dans lequel on avoit renfermé le sieur de Vantelet. Deux jours après il les renvoya l'un & l'autre à Constantinople sous bonne garde, avec ordre au Caïmacan qui commandoit dans la capitale, de bloquer le

palais de France, & d'y retenir prisonniers l'Ambassadeur & tous ses gens, ne laissant entrer que les choses nécessaires à la vie. M. de la Haye ne perdit pas un moment pour rendre compte de cette insulte à la cour de France. Louis XIV qui ne pouvoit croire qu'on se fût porté à cette atrocité, sans qu'il y eût de grands torts de la part de ceux qui le représentoient à la Porte, chargea le sieur Blondel, pour lors son Ministre à Berlin, de passer en Turquie avec la même qualité, premierement pour examiner la conduite de l'Ambassadeur & de son fils, puis pour demander vengeance de l'insulte qui leur avoit été faite. Le sieur Blondel, après avoir fait peu de séjour à Constantinople, se rendit à Andrinople où étoit la cour. Lorsqu'il eut obtenu du Grand Visir l'audience qu'on lui avoit laissé solliciter longtemps, & dans laquelle Kiuperli, assis sur un sopha, ne fit donner qu'un tabouret au sieur Blondel, ce Ministre lui demanda d'abord s'il étoit l'Ambassadeur de France, chargé de succéder à celui qui avoit trahi son ministere, & où étoient ses lettres de créance. Le sieur Blondel répondit au Grand Visir, en lui présentant ses lettres, qu'il n'étoit point Ambassadeur, parce

J. C. 1658.
Hég. 1068.

J. C. 1658. Hég. 1068.

que le Roi son maître ne vouloit pas en avoir deux à la Porte, & qu'il n'avoit point rappellé M. de la Haye; que lui sieur Blondel, Ministre de France, étoit chargé de demander justice du traitement indigne fait au fils de l'Ambassadeur, à l'Ambassadeur lui-même, & à toute sa maison, traitement injurieux à la couronne de France, quand même son Ambassadeur auroit les plus grands torts. Le sieur Blondel ajouta qu'il avoit une lettre de Louis XIV qu'il devoit remettre à Sa Hautesse. Le Grand Visir répondit que les Ambassadeurs des couronnes jouissoient seuls du bonheur indicible de voir face à face l'invincible & sublime Empereur d'Orient; que lui Blondel n'étant point revêtu de ce caractere, ne pouvoit prétendre à cette insigne faveur; que d'ailleurs il ne seroit pas difficile de prouver que l'Ambassadeur de France avoit commis une horrible trahison, en écrivant à une puissance ennemie, sous le déguisement du chiffre, des choses que ni lui ni son fils, ni même le Secrétaire d'ambassade, n'avoient voulu qui fussent connues du ministere de la Porte. Le sieur Blondel répondit en vain que le devoir d'un médiateur, tel qu'étoit l'Ambassadeur de France,

entre l'Empire de Conſtantinople & la République de Veniſe, l'aſtreignoit à garder le ſecret des Puiſſances litigantes, tellement qu'il ne devoit pas donner à connoître au Sénat de Veniſe tout ce que le miniſtere de la Porte pourroit lui confier, ni par conſéquent au miniſtere de la Porte toutes les ouvertures que le Sénat de Veniſe auroit pu lui faire; qu'au reſte la faute d'un Ambaſſadeur, au cas qu'il en eût commis quelqu'une, ne devoit jamais l'expoſer à être châtié par la Puiſſance vers laquelle il étoit envoyé, mais ſeulement par ſon maître; que ſi M. de la Haye avoit prévariqué (ce qui ne paroiſſoit en aucune maniere) le pouvoir du Grand Seigneur ſe bornoit à demander au Roi de France de rappeller ſon Ambaſſadeur. Il faut donc, répondit Kiuperli, que votre maître rappelle ſon Miniſtre, car très-certainement nous ne traiterons plus avec lui. Le ſieur Blondel ayant inſiſté pour voir le Grand Seigneur, afin de lui remettre la lettre de Louis XIV, Kiuperli lui répéta qu'il ne le verroit pas, & que s'il vouloit que la lettre de ſon maître parvînt à Sa Hauteſſe, il falloit la remettre à lui Grand Viſir. Comme Louis XIV demandoit expreſſément dans cette dépêche que le Grand Viſir,

J.C. 1658.
Hég. 1068.

J. C. 1658. Hég. 1068.

infracteur du droit des gens, fût non ſeulement dépoſé, mais même puni de mort, le ſieur Blondel ne jugea pas à propos de la remettre à Kiuperli dont il connoiſſoit la violence. Ayant pris congé du premier Miniſtre, il ſonda adroitement les autres grands Officiers de l'Empire, pour ſavoir ſi Kiuperli étoit tellement abſolu, qu'on ne pût approcher que par lui, ſoit l'Empereur, ſoit la Sultane Validé. Mais, ſous un Monarque de quatorze ans, dont la mere avoit le bon ſens de ſentir ſa profonde incapacité, un premier Miniſtre actif, courageux & éclairé ne devoit pas avoir de rivaux. Tous les Officiers, même les Viſirs que le ſieur Blondel voulut tenter, ne lui parlerent de Kiuperli qu'avec cette eſpece de reſpect qui, chez un peuple deſpotique, tient encore plus de la crainte que de l'admiration. Sur le compte qu'il rendit à la cour de France, M. de la Haye reçut ordre de revenir; & de laiſſer l'adminiſtration des affaires à un marchand de la nation, ſans aucun caractere. Cet ordre, auquel le Grand Viſir ne s'étoit pas ſans doute attendu, le contraignit, ſinon à changer de conduite, au moins à chercher les moyens de donner à Louis XIV quelque eſpece de ſatisfaction. Il ne

vouloit pas que la France cessât d'entretenir un Ambassadeur à la Porte, parce que les Musulmans regardent les Ministres des Princes chrétiens, lorsqu'ils sont décorés de ce titre respectable, autant comme des otages que comme des Ambassadeurs. Il n'étoit pas d'ailleurs de la politique de la Porte de se brouiller avec la France, pour lors ennemie presque nécessaire de la Maison d'Autriche, avec laquelle les Turcs étoient si souvent en guerre. Le Grand Visir imagina d'envoyer en France un Chiaoux avec titre de Ministre, ainsi que l'avoit eu le sieur Blondel, qui porta des lettres du Grand Seigneur & du Grand Visir, dans lesquelles ils réclamoient l'ancienne alliance des deux couronnes, & ils témoignoient le desir sincere que Sa Hautesse avoit de bien vivre avec l'Empereur des François. Ces lettres répétoient les sujets de plaintes que la Porte avoit eus du sieur de Vantelet & de M. de la Haye son pere, & elles demandoient un autre Ambassadeur.

J.C. 1658.
Hég. 1068.

Au reste les Turcs ne voulant laisser partir Monsieur de la Haye de Constantinople que lorsqu'il seroit relevé par un Ministre de même qualité, ils se servirent d'un expédient qui blessoit encore le droit des gens,

J. C. 1658. Hég. 1068.

mais qu'ils avoient employé plusieurs fois contre les Ambassadeurs des Couronnes, c'est-à-dire qu'ils lui fermerent le port jusqu'à ce que ses dettes fussent payées, quoique les marchands de sa nation offrissent d'en répondre. Personne n'ignore que les Ambassadeurs ne doivent être arrêtés sous aucun prétexte par les Puissances vers lesquelles ils sont envoyés; mais les Turcs n'ont jamais eu d'égard à cette loi du droit public.

On reçut en France le Ministre Ottoman précisément comme le Sieur Blondel l'avoit été à Andrinople, c'est-à-dire qu'il ne vit point le Roi, & que M. de Lionne, Secrétaire d'Etat des Affaires étrangeres, affectant avec lui la même supériorité que le Grand Visir Kiuperli avoit marquée à l'égard du Sieur Blondel, ne lui donna qu'un tabouret à son audience, tandis que lui étoit assis dans un fauteuil. L'Envoyé Turc s'efforça d'excuser la conduite du Grand Visir, assurant que Kiuperli étoit informé des efforts que M. de la Haye faisoit pour susciter des Puissances d'Italie contre la Porte; que d'ailleurs les mauvais traitemens que le Sieur de Vantelet avoit essuyés n'étoient que le châtiment de plusieurs discours indiscrets qui, sortis

de la bouche d'un homme ſans caractere, pouvoient paſſer pour des inſolences, lorſqu'ils s'adreſſoient au premier Miniſtre d'un Grand Monarque. Enfin le Turc fit comprendre que la partie étant Juge en cette cauſe, on ne pouvoit obtenir que Kiuperli fût puni, que de Kiuperli même en qui réſidoit toute l'autorité. Louis XIV avoit autre choſe à faire en Europe que d'entreprendre la guerre contre les Turcs : d'ailleurs il ne vouloit pas abandonner le commerce d'Orient, & il ſavoit combien il pouvoit être avantageux que les Ottomans fiſſent diverſion en attaquant la Maiſon d'Autriche par la Hongrie, lorſque lui-même feroit la guerre à cette Puiſſance. En un mot, ſa politique conſentit à trouver M. de la Haye coupable & à le rappeller : mais la Cour de France regarda comme un tempérament de nommer à l'ambaſſade de la Porte ce même Sieur de Vantelet, fils de M. de la Haye, qui avoit été ſi cruellement traité par les Turcs. Kiuperli convint de le recevoir à la place de ſon pere. Ainſi fut terminée cette querelle qui pouvoit devenir funeſte. Nous nous ſommes un peu écartés de l'ordre des temps pour en ſuivre toutes les circonſtances.

J. C. 1658.
Hég. 1068.

J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

Révolte du Pacha d'Alep, & à quelle occasion.

La trop grande sévérité du vieux Kiuperli avoit suscité quelques affaires fâcheuses. Plusieurs mois après que l'Empereur s'étoit rendu à Andrinople, le Grand Visir, sous prétexte que la marche des troupes venues d'Alep avoit été trop tardive & trop dispendieuse, fit mourir leur Commandant. Cet Officier étoit le beau-frere & l'ami d'Ibrahim, Pacha d'Alep, qui crut que pour renverser Kiuperli il falloit faire descendre du trône le Monarque sous le nom duquel ce Grand Visir exerçoit une autorité si absolue. Ibrahim avoit du crédit dans l'Asie; il feignit qu'un fils d'Amurat IV proscrit par le feu Empereur avoit été caché par sa mere & dérobé aux recherches des bourreaux. En effet, le Pacha d'Alep offrit un jeune homme d'une figure avantageuse aux hommages de tous ceux qui le crurent ou feignirent de le croire leur Empereur. Ce prétendu Prince, déja âgé de vingt ans, promettoit d'occuper le trône plutôt & plus sagement qu'un enfant. Le Pacha Ibrahim entreprit cette révolution, sans savoir combien Kiuperli étoit respecté des troupes. L'amour de la nouveauté lui donna des soldats : en moins de deux mois le rebelle

Il suscite un imposteur pour disputer le trône à Mahomet IV.

belle s'avança dans l'Asie à la tête de quarante mille hommes. Le bruit couroit que le Sophi avoit reçu avec avidité la fable que le Pacha d'Alep avoit répandue, & que ce Prince, jaloux de la grandeur des Ottomans, voyoit avec plaisir deux rivaux se disputer le trône de Constantinople. Kiuperli, qui comprit combien le temps étoit précieux, détermina son maître à marcher contre des sujets révoltés, avant d'aller attaquer l'ennemi hors des limites de l'Empire. L'armée destinée contre la Dalmatie reprit la route de Constantinople. Déja Ibrahim Pacha avoit envoyé des partis jusqu'à Scutari au nom de l'Empereur Bajazet, fils d'Amurat IV. Les détails de la naissance du prétendu Prince, de sa sortie du serrail, des soins qu'on avoit pris de son enfance, & des précautions qu'on avoit employées pour le faire reconnoître, accréditoient cette imposture, & lui gagnoient tous les jours de nouveaux sujets. Le sage Kiuperli ne négligea aucun des moyens propres à combattre l'opinion publique. Il envoya en Asie plusieurs Eunuques qui avoient servi dans le serrail sous l'Empereur Amurat IV; ils attestoient par serment que le seul Prince né de cet Em-

J.C. 1659.
Hég. 1069 & 1070.

pereur étoit mort presque en naissant, Kiuperli sut aussi découvrir l'état & la naissance de celui qu'on disoit être l'héritier légitime du trône d'Orient. Ce fantôme de Monarque étoit né d'un potier de terre de la ville de Rica dans la Pachelie d'Ibrahim. L'ambition l'avoit chassé de bonne heure de la boutique de son pere; il avoit appris à lire & à écrire chez un Iman d'Alep, & s'étoit donné à l'étude du Koran dans l'espérance de devenir Effendi. A force de soins & d'argent, le Grand Visir avoit découvert les parens de ce faux Prince, & les gens qui avoient suivi les différentes aventures de sa vie. Les preuves de cette imposture que Kiuperli publia, détournerent beaucoup de Musulmans du parti de Bajazet, ou plutôt de celui d'Ibrahim; mais le Pacha d'Alep soutint toujours son Sultan, & il trouva le secret de s'attacher des corps entiers de Spahis, en distribuant à de nouveaux possesseurs les timars de sa province & des lieux dont il avoit pu s'emparer. On portoit devant Bajazet le tugh ou étendard royal; il étoit environné, comme les Empereurs, des grands Officiers de l'Empire: Ibrahim étoit à bien juste titre son Grand Visir. L'Iman

J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

Origine de l'imposteur.

Il prend les marques de la royauté.

chez lequel Bajazet avoit été élevé, étoit décoré de la charge de Grand Mufti. Mais quoique sa mere vécût encore, Ibrahim n'avoit pas jugé à propos de lui donner le titre de Sultane Validé. Cette femme passoit seulement pour être la nourrice du Sultan. Le Grand Visir Kiuperli ayant envoyé à Ibrahim un Chiaoux pour le sommer de rentrer en lui-même, & de renoncer de bonne foi au projet criminel de supposer un Empereur, Ibrahim voulut que ce Chiaoux fût traité comme un Ambassadeur à la cour de celui qu'il appelloit son maître. Il le fit admettre à l'audience de son Sultan; & lorsqu'il fut aux pieds du trône, Bajazet déclara à ce Chiaoux qu'il falloit que Mahomet lui rendît un sceptre qu'il retenoit injustement; qu'une partie de ses sujets étoit déja rentrée sous son obéissance, & que ses armes lui soumettroient bientôt ce qui lui manquoit du patrimoine de ses peres. A tout cet appareil Ibrahim ajouta des lettres au Grand Visir Kiuperli & à Mahomet lui-même, feignant de déplorer les malheurs qu'il prévoyoit, & les exhortant l'un & l'autre à épargner leur propre vie & tout le sang qui étoit prêt à couler.

J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

Kiuperli comprit qu'il étoit superflu de négocier plus long-temps. Il fit marcher vers Smyrne l'armée déja parvenue en Asie, & conseilla au Grand Seigneur d'affecter à la tête des troupes une affabilité qui, dans la concurrence, pouvoit être très-utile à ses affaires. L'armée de l'usurpateur avançoit à grandes journées. Les deux Muftis lançoient réciproquement des fetfas contre le Prince ennemi & contre tous ses fauteurs, & les Grands Visirs menaçoient du saccagement toutes les villes qui ne voudroient pas reconnoître leur maître. Ils penserent bientôt à employer des armes plus meurtrieres. Kiuperli, qui avoit vu beaucoup de transfuges de l'armée de Bajazet accourir sous les drapeaux de leur maître légitime, crut d'abord les forces de l'usurpateur beaucoup moindres qu'elles ne l'étoient réellement. Il envoya dix mille hommes en avant pour achever, disoit-il, d'exterminer les rebelles. Cette troupe fut battue par une armée supérieure. Kiuperli, instruit par ce désavantage, ne ménagea plus rien; il fit avancer toutes les troupes de son maître contre Bajazet qu'un succès avoit enhardi; & profitant de l'ardeur des deux partis, il donna bataille en pré-

Il bat des troupes de Mahomet.

sence du jeune Empereur Mahomet, à des téméraires qui oserent attendre une armée dix fois plus forte que la leur. Bajazet & Ibrahim battus, comme ils avoient dû s'y attendre, quoique leurs soldats eussent montré beaucoup de valeur, fuirent vers Alexandrie pour y recueillir les débris de leur parti. Kiuperli regrettoit le temps qu'il perdoit & le sang musulman qu'il étoit contraint de verser. Il résolut de terminer cette révolte en trompant des traîtres. Il envoya Morteza Pacha à Alexandrie faire des propositions à Ibrahim. L'Emissaire de Kiuperli s'étoit assuré d'un Oda de Spahis, campé à quelque distance d'Alexandrie. Toute cette troupe, en apparence au service du rebelle, avoit promis de le livrer pour obtenir amnistie du légitime Empereur. Morteza, ayant dépêché un Chiaoux à Ibrahim, lui déclara que, chargé de propositions avantageuses pour son maître & pour lui, il n'entreroit point dans la ville, mais qu'il l'attendroit à la tête de dix-sept hommes qui composoient toute son escorte. Le faux Grand Visir, dont la fortune devenoit de plus en plus mauvaise, ne crut pas devoir refuser une paix qui donneroit une existence à son fantôme de Sultan, qui lui four-

J.C. 1659. Hég. 1069 & 1070.

Il est battu à son tour, & fuit à Alexandrie avec son Pacha.

Comment Kiuperli dissipe les restes de ce parti. Il punit Bajazet & Ibrahim.

J. C. 1669. Hég. 1069 & 1070.

niroit peut-être les moyens de réparer ses pertes, & de morceler dans des temps plus favorables le patrimoine des Ottomans. Il se rendit sans défiance au lieu indiqué avec autant d'hommes que Morteza lui avoit écrit qu'il devoit en avoir, & presque sans armes. A peine la conférence étoit-elle entamée dans une cabane de bergers, où les deux Pachas avoient mis pied à terre, que plus de deux cents cavaliers l'environnerent. La petite escorte du Pacha d'Alep fut chargée de fers sans avoir fait aucune résistance. Ibrahim, qui avoit tiré son cimeterre, aima mieux vendre cher sa vie que tendre le col au fatal cordon ; il mourut chargé de blessures sur les cadavres de plusieurs Spahis. Ibrahim expiré, Morteza envoya un manifeste signé du Sultan Mahomet & du Grand Visir Kiuperli à la ville d'Alexandrie. Cet écrit contenoit toutes les preuves de la supposition de Bajazet : il promettoit récompense à ceux qui lui livreroient cet imposteur, & une amnistie générale à tous les sujets du légitime Sultan qui abandonneroient le parti de Bajazet. L'armée ottomane s'avançoit vers Alexandrie; elle donnoit un grand poids aux promesses & aux menaces de

Mahomet. Comme Morteza se dispo-
soit à commencer le siege de la place, J. C. 1659. Hég. 1069 & 1070.
tout-à-coup il en vit ouvrir les portes. Ce qui restoit de troupes à Bajazet s'avança vers le Général de Mahomet, sans autres armes que des bâtons blancs. Ils livrerent celui qu'ils avoient regardé comme leur maître, instrument & victime de l'ambition du Pacha d'Alep. On coupa la tête à ce jeune imposteur; elle fut portée à Constantinople ainsi que celle de son Grand Visir : & le peuple témoigna beaucoup de joie d'avoir vu finir ainsi une révolution dont les commencemens avoient fait craindre une guerre intestine, longue & meurtriere. Il y eut encore quelques troubles dans la Natolie pendant le reste de l'année 1659: mais le Visir sut étouffer ces étincelles de discorde avec beaucoup de prudence & d'activité, mêlant toujours la fermeté à la clémence, épargnant le sang des hommes sans négliger de faire les exemples nécessaires au bon ordre & au maintien de l'autorité.

Cette paix intérieure étoit bien nécessaire à un Empire qui avoit à la fois deux ennemis puissans. Non-seulement la République de Venise couvroit la mer de ses vaisseaux, pour empêcher les secours de pénétrer en

J.C. 1660.
Hég. 1071.
Troubles en Transilvanie. Révolte de Ragotzki.

Candie, où Hussain Pacha soutenoit avec peu de troupes l'honneur des armes de son Maître; le Grand Seigneur avoit encore, dans la personne de Gorges Ragotzki, Prince de Transilvanie, un vassal qui s'allioit secrétement avec les ennemis de la Porte, & menaçoit de se soustraire à toute dépendance. Ce Georges Ragotski, Prince ambitieux & actif, avoit toujours desiré d'être élu Roi de Pologne. Il avoit vu avec peine Jean Casimir obtenir cette couronne; &, depuis que ce compétiteur la possédoit, il l'avoit déterminé à consentir que lui Ragotzki fût élu son successeur. La République, jalouse de son droit d'élection, refusa d'en précipiter l'exercice, de peur que ses Rois s'accoutumant à protéger de leur vivant ceux qu'ils voudroient appeller au trône après eux, ce trône insensiblement ne devînt héréditaire. Les difficultés insurmontables que Ragotzki rencontra l'aigrirent tellement contre les Polonois, qu'il devint leur plus grand ennemi. Il s'unit à Charles Gustave, Roi de Suede, qui s'étoit déja emparé de plusieurs provinces polonoises, & il lui fournit un secours de trente mille Transilvains, Valaques ou Moldaves; car les deux Vaivodes de Va-

laquie & de Moldavie étoient très-liés
d'intérêt avec Ragotzki. Cette nouvelle donna beaucoup d'ombrage aux Turcs. Kiuperli, qui commençoit à redouter la puissance des Suédois, depuis que Charles Gustave étoit à leur tête, envoya des ordres aux vassaux de l'Empire, pour qu'ils eussent à retirer leurs troupes, & à exécuter l'alliance subsistante entre la Pologne & le Grand Seigneur. Les Valaques & les Moldaves obéirent; mais le fier Transilvain répondit, qu'il pouvoit avoir des amis ou des ennemis très-indépendamment des Turcs, & que son intérêt exigeoit qu'il demeurât uni à la Suede. Il mena ses troupes dans la Podolie, ravageant & saccageant tout ce qui s'opposoit à son passage. Leopold, Empereur d'Occident, prit le parti des Polonois contre Charles Gustave, & la Porte ordonna aux Tartares d'attaquer Ragotzki, qu'on ne regardoit plus que comme un rebelle. L'allié de Charles Gustave est battu près Sandomir par le Kan des Tartares. De retour dans ses Etats, il trouve des lettres de Mahomet IV, adressées aux villes de Transilvanie, qui leur défendoient de plus reconnoître Ragotzki pour leur Prince, leur enjoignant au contraire d'élire

J. C. 1660.
Hég. 1071.

J.C. 1660. Hég. 1071.
inceſſamment un autre Souverain; ſous l'autorité & le bon plaiſir de la Porte. Les Tranſilvains, comme nous l'avons dit, avoient été battus & diſperſés; ils n'oſerent pas réſiſter au vainqueur. Les Etats de Tranſilvanie élurent pour Maître un Gentilhomme nommé François Redai, qui aimoit autant le repos & la vie privée, que Ragotzki aimoit le commandement & la guerre. Mais tandis que Redai, paré du titre de Prince de Tranſilvanie, vivoit au milieu de ſes ſujets comme le plus ſimple d'entre eux, Ragotzki fortifioit ſon parti & levoit des ſoldats dans la Tranſilvanie. Kiuperli, qui avoit par-tout les yeux, ne tarda pas à pénétrer les deſſeins du Prince dépoſé. Il ordonna au Pacha de Bude de marcher à la tête des troupes qu'il pourroit raſſembler de toutes ſes garniſons, & de demander aux Tranſilvains Janova, la plus forte de leurs places, pour ſureté de leur conduite, & pour gage de leur fidélité. Cet acte d'hoſtilité fit lever le maſque à Ragotzki. Les Communes de Tranſilvanie s'aſſemblerent pour écouter les ordres de la Porte. Elles répondirent, non pas par la bouche de Redai, mais par celle de Ragotzki, qui reprit l'autorité ſouveraine,

ſans que la crainte des Turcs parût gêner les ſuffrages. Elles déclarerent que le Turc n'étoit leur ſuzerain que pour les protéger, & non pour les détruire, & qu'il n'avoit pas le droit d'envahir leur pays. Sur ce refus, Ali Pacha (c'étoit le nom du Gouverneur de Bude) forma le ſiege de Varandin, qu'il prit d'aſſaut en peu de jours : mais Ragotzki s'étant avancé contre lui à la tête de dix mille hommes, battit une armée du double plus nombreuſe.

J.C. 1660. Hég. 1071.

Ce ſuccès excita la vaillance du vieux Grand Viſir, qui ſe préparoit à mener lui-même de plus grandes forces en Tranſilvanie, lorſque la mort le ſurprit à Andrinople, où il avoit perſuadé à ſon maître d'établir ſon ſéjour. En effet, la dépoſition & le meurtre de l'Empereur Ibrahim, tous les troubles ſi fréquens dans les premieres années de la minorité de Mahomet IV, avoient convaincu le vieux Mehemet Kiuperli qu'il feroit prudent de ne pas expoſer l'Empereur à des révolutions qu'on ne pouvoit pas toujours prévoir. La milice étoit moins nombreuſe à Andrinople, & par conſéquent beaucoup plus ſoumiſe : d'ailleurs, le ſerrail du Grand Seigneur y eſt mieux fortifié qu'à Conſtantinople, & bien plus à

J.C. 1661. Hég. 1072.

Mort du Grand Viſir Kiuperli.

J. C. 1661. Hég. 1071.
l'abri d'une émeute. Tout le temps que le jeune Empereur paſſoit dans ſa capitale, le Grand Viſir le faiſoit errer dans les environs, ſous prétexte de chaſſes, pendant leſquelles la perſonne du Prince étoit ſouſtraite aux caprices des Janiſſaires. Mahomet s'accoutuma tellement à cet exercice, qu'il ne pouvoit plus s'en paſſer; ce qui fit dans la ſuite un tort conſidérable aux peuples voiſins de ſon domicile : car la maniere de chaſſer des Princes Ottomans conſiſte en des battues qui embraſſent quelquefois ſept ou huit lieues de pays. On arrache trente à quarante mille hommes aux ſoins de leurs familles & à la culture des terres, pour les employer à rabattre le gibier vers l'Empereur, ſans que le Prince ſe croie obligé au moindre dédommagement envers ces malheureux, qu'il regarde moins comme ſes ſujets que comme une portion de ſon domaine.

Pour revenir à Kiuperli, ce Miniſtre ayant été attaqué d'une maladie qui, à quatre-vingt-ſix ans, après beaucoup de travaux de toute eſpece, lui annonçoit la diſſolution de ſon être, il voulut faire tomber l'emploi de Grand Viſir à un fils qu'il avoit, plein de talens & d'activité. Il n'y avoit aucun exem-

ple dans l'Empire d'Orient, qu'un fils eût succédé à son pere Grand Visir. Celui que Kiuperli destinoit au premier emploi de cette vaste Monarchie, n'avoit que trente-deux ans, & n'étoit décoré que du titre de Pacha à deux queues, qui ne le faisoit pas Visir de la voûte. Mais le Grand Visir mourant avoit tant de droits sur la reconnoissance du jeune Empereur Mahomet, qu'il ne balança pas à lui demander les sceaux pour celui de ses sujets qu'il en croyoit le plus digne. Kiuperli accompagna cette priere de plusieurs conseils qu'il donna au jeune Prince, sur la nécessité de payer exactement ses troupes, de les tenir toujours dispersées, & de ménager ses dépenses de façon qu'il eût toujours dans ses coffres de quoi subvenir aux guerres, ou aux autres événemens imprévus. Le jeune Prince étoit déja capable de sentir combien Kiuperli avoit été utile à son autorité. Le fils du Grand Visir avoit eu le talent de plaire à son Maître. Aussi-tôt que ce fidele serviteur fut expiré, Mahomet IV fit Achmet Kiuperli Grand Visir, autant par choix que par reconnoissance. Tous ceux qui croyoient avoir des droits sur ce poste éminent, & toutes leurs créatures, marquerent

J.C. 1661. Hég. 1072.

Son fils le succede.

un chagrin très-vif de cette nouveauté.
J. C. 1661. Heg. 1072. On crut pendant quelque-temps que l'élévation d'Achmet exciteroit une révolte; mais le nouveau Grand Visir, déja aussi absolu que son pere l'avoit été, attaqua le premier ceux qui sembloient le menacer. Plusieurs Pachas du banc ou Visirs de la voûte, dont les plaintes étoient parvenues jusqu'au premier Ministre, furent déposés & relégués dans différentes isles de l'Archipel. Le Kiaïa Beg, ou Lieutenant de l'Aga des Janissaires, parloit tout haut de venger ceux des proscrits qu'il affectionnoit. Selon le privilege de sa place, on ne pouvoit ni le faire mourir ni le déposséder, sans le consentement des Odas Pachis. Cet Officier reçut une commission du Grand Seigneur, qui le faisoit Pacha de Damas; il comprit aussi-tôt que sa perte étoit résolue. Son embarras étoit d'autant plus grand, qu'il n'est pas permis de refuser les emplois, & qu'il se rappelloit un vieux proverbe qui dit, qu'*un Kiaïa Beg hors de place est un poisson hors de l'eau.* Dans cette extrémité, il résolut d'aller s'expliquer avec le Grand Visir, se souvenant que le pere de ce Ministre, malgré son extrême sévérité, avoit toujours été franc & esclave de sa parole. Le Kiaïa Beg, en remerciant Kiuperli

du gouvernement de Damas, lui avoua qu'il ne pouvoit penser que lui Grand Visir eût prétendu récompenser un homme qui n'avoit pas cherché à dissimuler son mécontentement. « Si vous ne » voulez, ajouta-t-il, me faire quitter » ma place de Kiaïa Beg, que pour » m'arracher la vie, je pourrois trou- » ver les moyens de défendre l'une » & l'autre. Au reste, j'aime mieux » m'abandonner à la bonne-foi de » celui que je crois mon ennemi, » mais dont je connois la droiture. » Je viens vous proposer de vous » rendre également l'emploi de Kiaïa » Beg & le gouvernement de Damas, » pourvu que vous me donniez parole » de n'attenter ni à ma liberté ni à ma » vie, & que vous me permettiez » de finir mes jours dans un timar qui » me restera. » Cette franchise plut au Grand Visir. Il promit à ce Kiaïa Beg tout ce qu'il exigeoit de lui, & il lui tint fidellement parole. Par ce mêlange de douceur & de sévérité, Kiuperli parvint en très-peu de temps à être aussi respecté que l'avoit été son pere. La Sultane Validé, qui n'étoit pas consultée autant qu'elle auroit voulu l'être, devint bientôt jalouse de l'autorité de Kiuperli. Elle fit plusieurs tentatives auprès de son fils

J. C. 1661.
Hég. 1072.

J.C. 1661. Hég. 1072. pour détruire le Ministre ; mais bientôt elle fut réduite à implorer les bons offices de celui dont elle s'étoit déclarée l'ennemie. Un Historien Turc assure que la Validé n'avoit renoncé au projet qu'elle avoit conçu contre Kiuperli, que parce qu'elle se convainquit que la mere du Grand Visir étoit sorciere, & que son pouvoir magique sur l'esprit du Grand Seigneur étoit plus puissant que tous les efforts humains (1).

J.C. 1662. Hég. 1073. Les soins du gouvernement ne permirent pas à Kiuperli de se mettre à la tête des troupes. La premiere année de son ministere, il fit passer en Transilvanie les forces que son pere avoit compté y mener lui-même. Ali, Pacha de Bude, eut la gloire de vaincre à son tour, près Varandin, le Prince Ragotzki, qui l'avoit vaincu l'année précédente : ce brave Général mourut deux jours après la bataille, des blessures qu'il y avoit reçues. L'Empereur d'Occident Léopold, qui regar-

(1) Ceux qui seront étonnés de la foiblesse superstitieuse des femmes Turques, se souviendront qu'en France des Juges ont demandé à la Maréchale d'Ancre, dans un temps qui n'étoit pas fort éloigné de celui-là, par quel charme magique elle avoit fasciné l'esprit de la Reine Régente.

doit cette province comme une barriere entre les Turcs & lui, voulut soutenir le parti qu'y avoit eu Ragotzki. Il déclara Vaivode Kemini, qui fut proclamé par des Etats nombreux. Les Turcs nommerent Abaffi, Gentilhomme Transilvain, & ils envoyerent des forces à l'appui de celui qu'ils venoient de placer sur ce trône. Cette guerre, qui s'allumoit de plus en plus, fit négliger pour un temps celle de Candie. Une déroute arrivée en Transilvanie, dans laquelle le Vaivode Kemini, nommé par l'Empereur Léopold, fut tué, inspira aux Turcs le desir d'usurper cet Etat. Abaffi, auquel ils avoient donné l'investiture, connut bientôt qu'on ne l'avoit fait Vaivode que pour contrecarrer le choix de l'Empereur Léopold, & que l'intention des Turcs étoit de faire de la Transilvanie une province de l'Empire Ottoman. En effet, le Pacha de Bude parcourant la province, exigeoit des contributions des villes, ou y laissoit des garnisons. Abaffi écrivit d'abord à la Porte pour réclamer les capitulations, & pour se plaindre de ce qu'il n'éprouvoit que de l'oppression de la part de ceux dont il avoit attendu des secours. Il représentoit que toutes les villes de son territoire

J. C. 1662.
Hég. 1073.
Plusieurs Vaivodes sont nommés en Transilvanie tant par l'Empereur d'Orient que par l'Empereur d'Occident.

J. C. 1662. Hég. 1073.

étoient dans la main de celui qui lui demandoit un tribut, & qu'il lui étoit impossible de payer les sommes exigées, puisque le pays dont il auroit dû les tirer, étoit épuisé par les troupes mêmes du Suzerain. La lenteur affectée de la Porte consumoit cette malheureuse province, parceque l'Envoyé du Vaivode n'obtenoit aucune réponse du Divan. Dans cette extrémité, Abaffi eut recours à ses ennemis; il écrivit à l'Empereur d'Occident & au Roi de Pologne, pour leur représenter l'état malheureux d'un pays chrétien qui devoit leur servir de barriere contre les Infideles, & qu'ils abandonnoient à leur rapacité. Le Roi de Pologne & l'Empereur songerent seulement à fortifier leurs frontieres. Le Comte de Serin, qui commandoit pour l'Empereur sur les confins de la Hongrie, fit munir Clausembourg, Samosvivar, & toutes les places qui les séparoient des Turcs, & il fit construire un fort près Canise, sur leur territoire. Cette entreprise parut à Kiuperli un motif plus que suffisant pour faire la guerre à l'Empereur d'Occident: mais avant de la déclarer, le sage Visir voulut en assurer les préparatifs. Il assembla de toutes parts des vivres & des munitions,

dont il dispoſa des magaſins dans les Etats d'Europe ; & afin de couvrir ſes véritables deſſeins, il fit courir le bruit que ces préparatifs menaçoient la Dalmatie. Il entama pluſieurs conférences avec le Baron de Goès, Miniſtre de l'Empereur à la Porte, ſur les prétentions de ſon Maître à la ſouveraineté de la Tranſilvanie, & pour traiter, diſoit-il, des moyens d'établir une paix ſolide entre les deux Empires ; mais il mettoit cette paix à ſi haut prix, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle pût être conclue. Indépendamment de l'inſtitution du Vaivode, Kiuperli vouloit, non-ſeulement qu'on remît à la Porte le fort que le Comte de Serin avoit bâti ſur ſon territoire, mais il prétendoit établir garniſon dans Raab, Neuhauſel, & dans pluſieurs autres places de la Hongrie ; & il demandoit de plus une ſomme conſidérable, pour dédommager ſon Maître, diſoit-il, des préparatifs de la guerre. Le Baron de Goès répondit que le ciel & la terre ſe joindroient plutôt, que l'Empereur ſon Maître pût ſe réſoudre à ſigner un pareil traité. Cependant on ne faiſoit que tranſporter des ſoldats de Natolie, de Caramanie, de Damas, d'Alep, de l'Arabie, d'Erzerum & de

J. C. 1662.
Hég. 1073.

Tous deux ſe préparent à la guerre.

J.C. 1662. Hég. 1073. Bagdad. Les barques alloient continuellement de Scutari vers Constantinople. La route qui conduisoit à Andrinople étoit couverte de troupes. Le rendez-vous de cette nombreuse armée fut indiqué à Sophie, pour le mois d'Avril ; & dès le mois de Février on arbora, devant la porte du Divan, les tugs ou queues de chevaux, signal de guerre.

Quand on eut employé trois mois à faire filer des troupes vers Sophie, le Grand Seigneur & son Ministre, qui avoient passé l'hiver à Constantinople, en partirent à la tête de quelques Odas de Spahis & de Janissaires qui devoient suivre le Grand Visir à l'armée. L'Historien Ricaut, pour-
J.C. 1663. Hég. 1073 & 1074. lors Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, nous fait une description magnifique de ces campemens, dont il fut témoin. Ce n'étoit qu'étoffes d'or & d'argent qui meubloient les tentes du Grand Seigneur & du Grand Visir, & même des principaux Officiers de l'armée. Les armes & les harnois des chevaux étoient couverts d'or & de pierres précieuses. Le faste des Orientaux, comme nous l'avons remarqué déja bien des fois, a beaucoup contribué à la réputation qu'ils ont acquise dans l'Europe. Mais la

mollesse à laquelle Mahomet paroissoit vouloir s'abandonner dans le feu de l'âge, n'annonçoit pas qu'il dût devenir un conquérant. Son Visir, plus guerrier que lui, le laissa dans Andrinople, environné de sa mere, de ses femmes, & de quelques jeunes hommes pour lesquels l'Empereur marquoit une affection déja suspecte au Grand Visir. Kiuperli, qui méprisoit & redoutoit cette cour, eut le crédit de faire Caïmacan, en son absence, Mustafa son beau-frere, qu'il croyoit, comme lui, plein de bonnes intentions, & qui fut depuis Grand Visir. Il l'avoit aidé à une opération dont le succès plut beaucoup au peuple, & qui fut terminée avant l'ouverture de la campagne. Ce fut une refonte générale de monnoies. Kiuperli & Mustafa sentirent la nécessité de donner plus de fidélité au titre, principalement à cause du commerce avec l'étranger. Quoiqu'en pleine guerre, ils sacrifierent à cet intérêt une richesse fictive, qui n'étoit que l'effet d'une indigence véritable.

J.C. 1663. Hég. 1073.

Cependant la Cour de Vienne n'avoit pas été assez prompte à conjurer l'orage qui la menaçoit. Tandis que les armées ottomanes s'approchoient des frontieres de Hongrie, Léopold

Le Grand Seigneur va à Andrinople. Le Grand Visir marche en Hongrie.

J. C. 1663. Hég. 1073.

avoit aſſemblé une diette à Ratisbonne, pour demander au Corps Germanique des ſecours dont il ne pouvoit pas ſe paſſer. Les précautions du Comte de Serin ne devoient pas ſuffire contre une armée de cent cinquante mille hommes, toute fraîche & bien diſciplinée. Les lenteurs de la délibération, le choc des différents intérêts, firent perdre à l'Empereur un temps précieux : mais il avoit pour la défenſe de la Hongrie le célebre Montecuculli, dont l'expérience & les reſſources valoient mieux qu'une armée. Cet habile Général ne fut occupé, comme il le dit lui-même, qu'à cacher à l'ennemi le petit nombre de troupes qui étoient ſous ſes ordres, à bien garantir les places qu'on regardoit comme la clef de la Hongrie. Montecuculli, dont l'armée ne ſe montoit pas à vingt mille hommes, ne voulut pas les mettre en front de bandieres : il demeura dans Javarin, s'efforçant de faire des ſoldats de tous les bourgeois en état de porter les armes. Il avoit recommandé la même choſe au Gouverneur de Neuhauſel, & à tous ceux des villes dans leſquelles il avoit diſtribué ſa petite armée, comptant ſur les fortifications de ces places, ſur ſes connoiſſances

militaires, & ſur le cours du Danube, dont il eſpéroit toujours pouvoir défendre le paſſage. Des pluies continuelles retarderent tellement la marche des Turcs, que le mois d'Août étoit à moitié écoulé lorſqu'ils parurent ſur la frontiere au bord du Danube. Les talens & le nom de Montecuculli l'eſpece de ſoldats qu'il commandoit, plus faits à la défenſe des places que les Turcs ne l'étoient à les attaquer, ne paroiſſoient pas devoir compenſer l'avantage de cent cinquante mille hommes ſur vingt mille. Trois places s'offroient à Kiuperli ſur la rive du Danube, Javarin, Neuhauſel & Comore. Il voulut commencer par attaquer Neuhauſel, où commandoit le Comte de Forgats. Cet Officier ayant appris que les Turcs avoient jetté un pont de bateaux ſur le fleuve, que quatre mille hommes avoient à peine atteint l'autre bord que le pont avoit été rompu, le Général Autrichien, plein de valeur & de zele, conçut le projet d'enlever ces quatre mille hommes, ou de les tailler en pieces. Il avoit dans ſa place plus de dix mille combattans, tant ſoldats que bourgeois. Les Officiers qui commandoient ſous lui remontrerent à leur chef, que les ordres de

J. C. 1663. Hég. 1073.

Il ſe détermine au ſiege de Neuhauſel.

J. C. 1665.
Hég. 1073.

Montecuculli portoient de défendre Neuhaufel, & non de faire la guerre au dehors. Forgats leur repréfentoit l'avantage d'une troupe qui en attaqueroit une autre plus foible de moitié, au milieu des ténebres, & au moment où les ennemis, qui n'étoient pas fur leurs gardes, ne pourroient favoir ni à quel nombre ni à quels gens ils auroient affaire. Enfin, après vingt-quatre heures de réfiftance, Forgats détermina les fiens, plus encore par honte que par conviction, à marcher avec lui. Huit mille hommes fuivirent Forgats à la nuit fermée, fans meche, fans tambours, dans le plus profond filence. Arrivés au lever de l'aurore dans le lieu où les quatre mille Turcs devoient être campés, ils les trouverent endormis comme ils s'y étoient attendus. Les Turcs, qui ne croyoient pas avoir une armée en tête, faifoient la garde très négligemment. Les troupes de Forgats s'étoient difperfées dans les tentes, avant que la garde du camp eût donné l'alarme. Les huit mille Allemands eurent le temps de fe raffafier de fang & de butin; mais le moment du fuccès fut très court. L'armée des Turcs avoit employé utilement les vingt-quatre heures perdues par Forgats & par les fiens. Le pont

Le Comte de Forgats fort de fa place. Il maffacre une troupe ennemie, & la fienne eft maffacrée.

pont de bateaux avoit été réparé, & les Turcs avoient passé le Danube la veille, assez tard pour que le Gouverneur de Neuhausel n'ait pu en avoir connoissance. Tandis que les huit mille Allemands égorgeoient à loisir les quatre mille Turcs qu'ils avoient surpris, & qui faisoient pour lors l'avant-garde de l'armée, les troupes de Kiuperli, réveillées par le bruit, se mirent en bataille, & étendirent leurs aîles à la lueur du crépuscule. Les Allemands, enveloppés au moment où ils commençoient à se féliciter de leur victoire, virent qu'ils n'avoient plus qu'à vendre cher leur vie. La terre fut bientôt couverte de morts des deux partis; & lorsque les huit mille Allemands furent réduits à quatorze ou quinze cents, ils jetterent leurs armes. Malgré cette soumission, Kiuperli, emporté par le carnage & par le ressentiment de tout ce que ces braves gens lui avoient tué de soldats, ordonna qu'on continueroit de les massacrer; tellement qu'un grand nombre de ces malheureux furent mis à mort tandis qu'ils étoient à genoux, tendant des mains suppliantes. Ces assassinats multipliés firent horreur aux témoins, & même aux meurtriers, qui représenterent à

J. C. 1663.
Hég. 1073.

Kiuperli que cette maniere de faire la guerre étoit aussi dangereuse que barbare. Le Grand Visir, cédant aux remontrances, fit cesser cette boucherie, lorsque plusieurs centaines de ces victimes étoient déja tombées sans défense. On éleva sur le champ de bataille une pyramide composée de toutes les têtes des Allemands. Ricaut dit avoir vu, plusieurs années après, ce monument de cruauté. Forgats sut se dérober au carnage, à la tête de quelques cavaliers. Il fut reçu dans Neuhausel avec les larmes & les reproches de ceux qui lui demandoient compte du sang de leurs parens.

J. C. 1663. Hég. 1073.

Neuhausel est investi.

Le Visir fit ses approches, ceignit la place & ouvrit la tranchée. Comme son armée étoit trop nombreuse pour l'occuper toute entiere autour d'une place qui n'étoit pas fort étendue, Kiuperli, persuadé qu'il avoit besoin de la bravoure plutôt que du nombre, employa ses Janissaires & sa meilleure infanterie au siege; & au lieu de faire descendre de cheval les Spahis & les Timariots, comme il étoit arrivé souvent dans des sieges importans, il les distribua en différens partis & les envoya ravager l'Autriche & la Moravie. Ces butineurs désolerent un pays fertile, traînant les cultivateurs, leurs

Des partis ravagent l'Autriche & la Moravie.

femmes & leurs enfans en esclavage, égorgeant ceux que l'horreur de la captivité excitoit à opposer une foible défense à la force & à la cruauté. Ces corps de troupes dispersés parurent jusques sur les remparts de Presbourg & de Vienne. On avoit ramassé dans ces places tout ce qu'il avoit été possible de dérober à l'avidité des Tartares & des Turcs; mais les familles les plus considérables étoient allées chercher dans d'autres contrées de l'Allemagne la sureté que la Diete de Ratisbonne différoit toujours de rétablir dans les Etats de l'Empereur.

J.C. 1663.
Hég. 1073.

Les ennemis secrets de Kiuperli tâchent de le détruire.

Tandis que Kiuperli faisoit tous ses efforts contre les ennemis de son maître, les ennemis secrets que son autorité lui avoit faits à la cour, s'efforçoient de le détruire par des intrigues qu'il ne pouvoit pas prévoir. Nous avons déja dit que les jeunes Icoglans que l'Empereur avoit attachés à sa suite, avoient pris par degrés plus d'empire sur son ame & même sur ses sens que toutes les femmes de son haram. L'un d'eux sur-tout, nommé Asan, qu'il avoit fait Seliçtar Aga ou Porte-épée, étoit dans la plus haute faveur. Les graces de sa figure & de son esprit lui avoient tellement attaché Mahomet, que ce Prince ne

J. C. 1663. Hég. 1073.

pouvoit plus s'en passer. Il l'admettoit à tous ses conseils, & ne faisoit rien sans son aveu. Kiuperli, soit jalousie, soit desir que son maître n'accordât sa confiance qu'à ceux qui étoient dignes de le servir, avoit exhorté plusieurs fois Mahomet à confier à son favori quelque gouvernement dans l'Asie. Asan Aga, qui vit bien qu'on vouloit le condamner à un exil honorable, conçut la plus forte aversion pour le Grand Visir. Il reçut avec avidité des plaintes du Reis Effendi qui faisoit à l'armée les fonctions d'Intendant. Cet ambitieux étoit beaupere d'un des Lieutenans de Kiuperli, appellé Ibrahim; il espéra qu'il obtiendroit pour son gendre le commandement de l'armée. Des lettres fréquentes qu'il écrivoit au favori de Mahomet IV, portoient toutes qu'un Général élevé dans le cabinet étoit peu propre à conduire une armée; que le siege de Neuhausel étoit à la veille d'être levé par l'incapacité du Grand Visir, qui ne feroit rien que consumer une armée nombreuse & brillante; qu'il ne voyoit qu'Ibrahim Aga, son gendre, capable d'épargner à l'Empire les désastres dont il étoit menacé. Le jeune Asan Aga, par une suite de la confiance de son âge & de

l'aſcendant qu'il avoit ſur ſon Maître, ne craignit point d'eſſayer encore ſon crédit. Il avoit déja fait dépoſer preſque tous les Officiers du ſerrail, pour remplir leurs poſtes de ſes créatures. Il préſuma qu'un Grand Viſir, quelque néceſſaire qu'il pût être, ne tiendroit pas contre le favori d'un Prince jeune & voluptueux tel qu'étoit Mahomet IV. Mais, ſoit que l'Empereur ne vît plus Aſan Aga des mêmes yeux, ſoit que les ſervices récens de Kiuperli & les derniers conſeils du vieux Grand Viſir ſon pere, fuſſent préſens à la mémoire du Maître, Mahomet n'écouta qu'avec indignation ce que l'imprudent Aſan Aga oſa lui dire contre ſon Miniſtre ; & après lui avoir impoſé ſilence, il lui demanda la lettre du Reis Effendi. Celui-ci n'ayant oſé la refuſer, le Grand Seigneur dépêcha dans l'inſtant même un Courier vers ſon Général pour lui remettre ce monument de l'ingratitude de ſes créatures ; car le Reis Effendi étoit l'ouvrage du vieux Kiuperli ſon pere, & lui-même avoit tiré Ibrahim de la foule des Timariots pour le faire ſon Kiaïa.

J. C. 1663. Hég. 1073.

Au moment où le Courier de la Porte arriva, la capitulation de Neuhauſel venoit d'être ſignée. Le Comte

Priſe de Neuhauſel.

J. C. 1663.
Hég. 1073.

de Forgats avoit fait la plus vigoureuse défense & repoussé plusieurs assauts. Les fossés avoient été souvent remplis de cadavres turcs, & les assiégés, malgré leur petit nombre, avoient fait différentes sorties avec un grand succès. Enfin, après quarante-trois jours de tranchée ouverte, l'armée turque étoit diminuée de quinze mille hommes; la place ne paroissoit point prête à se rendre, lorsque tout-à-coup le magasin à poudre sauta en l'air, soit par accident, soit par une intelligence secrete que les Turcs avoient su se ménager. Il ne restoit plus de poudre que ce que chaque soldat portoit sur soi. Dans cette extrémité, le Comte de Forgats crut qu'il étoit temps d'obtenir une capitulation honorable. Comme les Turcs n'étoient pas surs que les assiégés manquoient absolument de munitions de guerre, ils n'oserent refuser les franchises de la ville, ni les honneurs de la guerre à ceux qui l'avoient faite avec tant de bravoure. Tous les bourgeois qui avoient combattu & qui voulurent sortir avec la garnison, en obtinrent la liberté. Trois mille cinq cens hommes armés marcherent à Comorre, escortant six cents blessés portés sur des brancards.

Aussi-tôt que Kiuperli se vit maître paisible dans Neuhausel, il assembla le conseil de guerre auquel se trouverent le Reis Effendi & le Kiaïa Ibrahim son gendre. Il demanda, d'un ton d'autorité, si quelqu'un de ceux qui l'écoutoient auroit pu se flatter d'un succès plus favorable ; & si, avec la résistance qu'avoient fait les Allemands, il eût été facile de s'emparer de cette forte place avant quarante-trois jours. Comme tous les Officiers, le Reis Effendi, & le Kiaïa même s'empressoient de féliciter Kiuperli, & ne se lassoient point de louer sa valeur militaire, au milieu de tous ces éloges, le Grand Visir tira la lettre qui lui avoit été renvoyée par Mahomet. Après avoir convaincu ses deux ennemis d'ingratitude & de perfidie, il fit lire l'ordre de l'Empereur pour les punir, & tous deux eurent la tête tranchée dans l'instant même. La confiscation des biens du Reis Effendi produisit beaucoup au trésor public. Bientôt après Asan Aga éprouva lui-même combien la faveur des Princes est fragile. Le Sultan, dégoûté de lui, priva du plus bel emploi du serrail celui qui s'étoit cru la terreur des plus grands de l'Empire. Asan fut fait Cappiggi Pachi : cette charge ne lui

J. C. 1663. Hég. 1073.

Comment leurs efforts impuissans sont punis.

donnoit d'autorité que sur les portiers du serrail, & ne l'approchoit jamais de la personne du Monarque.

J.C. 1663. Hég. 1073.

Pour revenir aux opérations de la guerre, la prise de Neuhausel avoit découragé les Autrichiens. Ils croyoient voir les ennemis aux portes de Vienne. On pressa les fortifications de cette place, on coupa toutes les forêts voisines, de peur que des partis turcs ne s'en couvrissent. La consternation régnoit par-tout : les Autrichiens, non contens d'assurer leurs frontieres, travaillerent à fortifier toutes les places le long du Danube jusqu'à Lints.

Prise de plusieurs places.

Levents, Novigrard, Nitra se rendirent presque sans coup férir. Cette derniere place eût été en état de tenir long-temps, si le Gouverneur ne se fût pressé de capituler pour éviter l'assaut. Montecuculli lui fit faire son procès; sa lâcheté fut punie de mort. Le Grand Visir voulut encore tenter le siege de Scinta, qu'il savoit être le magasin des Autrichiens pour leurs armes & pour leurs munitions de guerre; mais il éprouva de cette place une résistance plus vive que de toutes les autres. Après avoir perdu un mois & plus de six mille hommes devant cette forteresse, la saison avancée, les maladies, le découragement des troupes

Levée du siege de Scinta.

le contraignirent à prendre des quartiers d'hiver. Les Ottomans concevoient l'espérance prochaine de s'emparer de la Hongrie & de l'Autriche, quoiqu'ils n'eussent pas à beaucoup près profité de tous les avantages que la fortune leur avoit offerts.

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

Cependant les Allemands, qui avoient vu tout le mal que l'armée ottomane avoit fait à la Hongrie, & encore tout celui qu'elle avoit manqué de lui faire, écrivirent à l'Empereur Léopold qu'il falloit envoyer des secours, ou se résoudre à voir bientôt les Turcs maîtres de l'Autriche. Les efforts de ce Prince auprès de la Diete ne furent pas inutiles. Il obtint des Cercles vingt-cinq mille hommes sous le commandement du Comte Hohenloë. Cette petite armée alla joindre en Stirie le Comte de Serin, qui avoit fait des recrues nombreuses de Hongrois. La haine des Turcs & la crainte de l'esclavage mettoient les armes à la main à tous ceux qui se sentoient la force de les porter. Un corps d'Autrichiens, commandé par le Comte de Strozzi, se joignit aux deux autres. Ces trois armées formoient ensemble plus de soixante mille hommes ; mais elles avoient trois Chefs indépendants ; & Monte-

L'Empereur Léopold obtient des secours.

J. C. 1664. Hég. 1074. & 1075.

cuculli, plus en état de commander que tous les autres, étoit resté dans son gouvernement de Javarin : c'étoit un effet de la jalousie du Comte de Serin qui lui étoit égal en grade, & qui profitoit de sa faveur, pour ne pas partager, avec un rival redoutable, la gloire qu'il se croyoit sûr d'acquérir avec des collegues de peu d'expérience, & à qui il supposoit de la docilité. Le projet des trois Généraux étoit de commencer la guerre au milieu des glaces de l'hiver, de ravager tout le pays & de pénétrer jusqu'à Canise, qu'ils comptoient emporter avant que le Turc eût songé à se mettre en campagne. Montecuculli, instruit de ces dispositions, manda au Conseil de guerre qu'il n'étoit pas sage de dévaster son propre pays déja fort malheureux, dans une saison qui n'offroit rien d'utile à l'ennemi; que les incendies, le pillage des granges & des greniers, la ruine des ponts & des métairies seroient funestes aux colons hongrois beaucoup plus qu'aux soldats turcs; que c'étoit augmenter sans fruit les malheurs de la guerre; que d'ailleurs Canise, qu'il connoissoit bien, n'étoit pas une place qu'on pût prendre au milieu de l'hiver : ces sages conseils

ne furent pas écoutés. Les trois Généraux commencerent leurs opérations avec un concert qui ne fut pas de longue durée. Ils prirent Brenits en très-peu de jours ; puis ayant marché toujours ravageant & butinant jusqu'à Cinq-Eglises, ils consumerent devant cette place un temps précieux & des troupes dont ils auroient pu faire un meilleur usage. Le Comte de Serin s'opiniâtroit à ce siege ; mais Hohenloë & Strozzi déciderent qu'il falloit aller former celui de Canise, leur principal objet, & dont ils avoient annoncé la conquête à l'Empereur Léopold. Le Comte de Serin céda malgré lui à l'empressement de ses deux collegues. Ils leverent le siege de Cinq-Eglises au milieu de Février ; mais par une suite de la mésintelligence des trois Généraux, qui tous avoient un pouvoir absolu sur leurs troupes, & par conséquent la facilité de nuire au bien général, Canise n'étoit pas encore investie à la fin de Mars. Il y avoit un mois que l'on faisoit de vains efforts pour entamer les remparts de Canise, lorsqu'on apprit que l'armée ottomane approchoit au nombre de quatre-vingt-dix mille hommes. Les troupes fort diminuées commençoient à perdre courage, & sur-tout la con-

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

Différends entre les chefs des troupes Allemandes.

Ils entreprennent le siege de Canise ; ils le levent au bout d'un mois.

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

fiance dans leurs Chefs. La disette se faisoit sentir, & la division des Généraux qui rejettoient tous la faute les uns sur les autres, ralentissoit les opérations & faisoit prévoir une défaite presque infaillible. Personne ne voulant être chargé de l'événement, les Généraux s'accorderent en ce seul point, qu'il falloit lever le siege & mettre leur armée à couvert derriere le fort de Serinsvar. L'Empereur apprit bientôt que ce fort étoit attaqué par les Turcs, & que ceux qui lui avoient promis de faire rétrograder l'ennemi jusqu'à Bude, étoient réduits à rétrograder devant lui.

Montecuculli prend le commandement de l'armée autrichienne.

Dans cette extrémité, Léopold écrivit à Montecuculli, qui étoit pour lors à Vienne, qu'il eût à prendre le commandement de l'armée. Ce Général y accourut, & à l'instant la confiance revint aux Officiers & aux soldats. Montecuculli vit que les Turcs s'obstinoient à prendre Serinsvar; quoiqu'il fît peu de cas de cette place, il voulut la défendre quelque temps pour reposer ses troupes, & pour attendre des troupes auxiliaires, telles que six mille François que Louis XIV avoit envoyés sous les ordres du Marquis de Coligny, & dix mille hommes commandés par le Prince de Bade,

levés avec l'argent du Pape Alexandre VII. L'armée de Montecuculli étant ainsi devenue plus nombreuse, il abandonna Serinsvar, & se campa à la portée des gués de la Muere pour en défendre tous les passages.

J. C. 1664. Hég. 1074. & 1075.

Il défend le passage de la Muere.

Le Comte de Strozzi avoit été tué à la défense du fort de Serinsvar. Le Comte de Serin, outré des succès de Montecuculli, & de la confiance qu'il inspiroit aux troupes, avoit pris le parti de se retirer. Hohenloë étoit demeuré seul des anciens Chefs, docile aux loix d'un Général plus habile que lui, & content de servir sa patrie sous ses ordres. Le Grand Visir, forcé de renoncer à son entreprise, après avoir perdu du tems & des hommes, rétrograda vers Canise. Montecuculli attentif aux marches des Turcs, porta son armée vers Saint-Godard, poste duquel il couvroit également la Stirie & l'Autriche. Montecuculli s'attacha à défendre le passage du fleuve Raab, comme il avoit défendu celui de la riviere de Muere, observant sans relâche les mouvemens de l'ennemi. Il payoit bien ses espions, & étoit exactement informé non-seulement des entreprises, mais même des desseins du Grand Visir. Kiuperli, après avoir tenté vainement pendant quinze jours

J. C. 1664. Hég. 1074. & 1075.

Bataille de St. Godard, perdue par les Turcs.

de passer le Raab loin de la vue de l'armée, comprit qu'il n'avoit d'autre ressource que la force ouverte, & qu'il falloit vaincre ou retourner en arriere. Le Grand Visir, qui se croyoit plus fort que son ennemi, entreprit de passer le fleuve à sa vue. Les Autrichiens laisserent arriver sur la rive qu'ils défendoient quinze mille hommes sans coup férir, puis ils les chargerent avec beaucoup de furie. Les Janissaires & les Spahis s'empressoient de se jetter dans le fleuve pour secourir leurs camarades. Tous les mouvemens furent exécutés avec beaucoup d'ordre dans l'armée des Confédérés. Hongrois, Autrichiens, François, Italiens, tous obéirent avec une promptitude & une précision admirables. La victoire fut long-temps balancée. Malgré les efforts des Janissaires & des Spahis qui montrerent en cette journée toute la bravoure qu'on devoit attendre d'eux, ils plierent enfin sous les efforts des Autrichiens, & surtout sous les talens du Général. La bataille dura depuis neuf heures du matin jusqu'a quatre heures du soir. Trente mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, qui restoient à passer, furent réservés pour une occasion plus favorable. Le désavantage d'une

riviere derriere l'armée ottomane augmenta considérablement sa perte. Un des Lieutenans du Visir lui avoit fait observer avant l'action combien dans le cas d'une retraite forcée cette position pouvoit devenir funeste: » quand » on veut vaincre, repartit Kiuperli, » il ne faut pas regarder derriere soi «. L'événement démontra que ce discours étoit plus fier que sage. Deux jours après l'action, le Raab étoit encore teint de sang & couvert de morts. La perte des Turcs fut évaluée à vingt & un mille hommes, celle des Impériaux à quatre mille. Cette défaite fut d'autant plus sensible à Sultan Mahomet IV, qu'il n'avoit pas cru devoir douter de la victoire; & que le Grand Visir ayant mandé à son maître, une heure avant la bataille, qu'il alloit tailler l'ennemi en pieces, sur la foi de cette promesse présomptueuse le Grand Seigneur avoit ordonné dans Constantinople & dans Andrinople un Dunalma, espece de fête qui dure sept jours, pendant lesquels les rues sont illuminées tous les soirs, & le peuple fait des festins publics & particuliers. Cette fête étoit déja commencée; le second jour, comme on illuminoit le serrail & la ville une heure après le coucher du Soleil, la

J.C. 1664. Hég. 1074. & 1075.

J. C. 1664. Hég. 1074. & 1075.

nouvelle arriva que la bataille étoit perdue ; que le Grand Visir faisoit retraite avec les troupes qui n'avoient pas eu le temps de passer le Raab, & avec les débris de celles qui avoient été battues.

La consternation se répandit dans Andrinople avec l'ordre d'éteindre les illuminations. Elle fut si grande au serrail & jusques dans le Divan, que les Ministres ne purent conseiller à Mahomet que d'aviser aux moyens de faire une prompte paix. Le Caïmacan Mustafa appuya vivement cet avis ; il manda même à Kiuperli que la multitude d'ennemis qu'il avoit à la Porte, quoiqu'intimidés par l'exemple du dernier favori, reprenoient courage aussi-tôt que les armées avoient été battues. Le peu de succès qu'il avoit eu dans ses deux campagnes lui démontroit la nécessité de faire au plutôt la paix. Les Vaivodes de Moldavie & de Valaquie, qui avoient été battus avec le Grand Visir à Saint-Godard, venoient de le quitter, parce que leurs soldats & eux-mêmes étoient tout-à-fait découragés. Malgré les menaces & les instances que Kiuperli fit à ces deux Tributaires pour les obliger de rejoindre les débris de son armée, le Vaivode de Va-

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

laquie déserta vers les Autrichiens, aimant mieux tenir de l'Empereur d'Occident une subsistance médiocre & privée, que d'exposer avec les Turcs la dignité de Potentat à la déposition, peut-être même au dernier supplice. Le Vaivode de Moldavie excusa sa fuite sur l'impossibilité de recruter le peu de troupes échappé à la déroute de Saint-Godard. Enfin comme les Turcs rétrogradoient, & que les Autrichiens les pressoient vivement, Montecuculli les avoit atteints vers Scinta sur le Vaag, & il étoit prêt à les battre une seconde fois, lorsqu'il arriva des lettres de l'Envoyé de l'Empereur à la Porte, qui étoit retenu prisonnier dans le camp du Grand Visir. Ce Ministre annonçoit à Montecuculli que les Ottomans faisoient des propositions de paix, & qu'il recevroit bientôt des ordres de Vienne pour suspendre toutes les hostilités. Ces ordres arriverent en effet : on fut très-étonné dans toute l'Europe de la précipitation avec laquelle l'Empereur Léopold consentit à une paix dans laquelle il n'y eut que les Hongrois de sacrifiés. Abaffi fut reconnu Prince de Transilvanie par Léopold comme par Mahomet. Les villes de Varandin & de Neuhausel resterent aux Turcs qui

Paix conclue entre les deux Empires.



J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

les avoient prises. L'Empereur d'Occident recouvra par ce traité les deux provinces de Satmar & de Saboli qui avoient été cédées au Prince Ragotzki. Il fut aussi stipulé qu'il auroit la liberté de fortifier Nitra, & qu'il laisseroit les garnisons Autrichiennes dans toutes les villes Hongroises qui en avoient reçu pendant la guerre. Cette clause étoit tout-à-fait contraire aux privileges de ce Royaume; mais les Turcs n'avoient point d'intérêt de protéger les Hongrois, & la Maison d'Autriche ne songeoit depuis long-temps qu'à subjuguer ce peuple qu'elle croyoit trop libre Il fut stipulé qu'Abaffi paieroit six cens mille écus aux Turcs pour les frais de la guerre. Léopold fournit cette somme; mais les Plénipotentiaires sauverent à la couronne d'Occident l'humiliation de paroître payer un tribut aux Infideles. Ce traité fut signé dans le camp des Turcs, & bientôt confirmé dans le serrail d'Andrinople. Il fut convenu que les deux Empereurs s'enverroient mutuellement des Ambassadeurs & des présens.

Naissance d'un Prince. Mahomet veut faire périr ses freres.

Les réjouissances interrompues à Andrinople recommencerent avec d'autant plus de raison qu'une des Odalisques du serrail venoit de mettre au monde un Prince. La joie de Maho-

met IV s'exhala par un ſentiment de cruauté dont juſqu'alors on ne l'avoit pas jugé capable. Il crut devoir aſſurer le ſceptre dans ſes mains & dans celles de ſon fils par la mort de ſes deux freres Soliman & Achmet. Pour déguiſer ſon crime ſous une ombre de juſtice, il ſollicita le fetfa du Mufti. Le Chef de la Loi eut aſſez d'humanité pour déteſter ce forfait de politique, & aſſez de courage pour s'y oppoſer. Le Grand Seigneur lui ayant envoyé par le Selictar Aga la queſtion ſuivante, écrite de ſa main : » Lorſ» que l'Empire eſt bien pourvu de la » vraie lignée des Princes Ottomans, » n'eſt-il pas permis, & même auto» riſé par différens exemples, de re» trancher les branches ſuperflues, » qui, dérobant à la tige ſon ſuc & » ſa nourriture, mettent tout l'arbre » en danger » ? Le Mufti, ſans rien écrire au bas de ce papier, quoique l'uſage & l'ordre du Grand Seigneur le lui preſcriviſſent, alla trouver le Monarque, & ſoit qu'il réuſſit à lui inſpirer toute l'horreur que méritoit ce barbare deſſein, ſoit qu'il lui fit enviſager que la race impériale n'étoit pas encore bien affermie par un ſeul enfant nouveau né, Mahomet changea d'avis, & il déclara aux Pa-

J.C. 1664. Hég. 1074 & 1075.

Il change d'avis.

J. C. 1664. Hég. 1074 & 1075. chas du banc qu'il vouloit que ses deux freres vécussent. La Sultane Validé, instruite du premier projet de son fils aîné, avoit déja fui vers Constantinople avec les deux cadets, laissant à Andrinople une lettre qui reprochoit à l'Empereur sa cruauté : ainsi les deux victimes n'étoient plus dans le serrail lorsque leur frere se résolut à les épargner.

J. C. 1665. Hég. 1076. Le Grand Visir demeuré à Belgrade, ne voulut pas paroître à la Cour que l'Ambassadeur d'Allemagne n'y fût venu pour confirmer le traité. L'absence de Kiuperli, ni les fautes qu'on auroit pu lui reprocher dans la derniere guerre, n'avoient pu diminuer son crédit. Deux Pachas, qui payerent de leur vie les efforts qu'ils avoient faits pour détruire le premier Ministre, apprirent à tous les autres que sa faveur étoit inébranlable ; & l'union dans laquelle Kiuperli vivoit avec sa mere, qui l'étoit venu joindre à l'armée, confirma de plus en plus l'opinion générale que cette femme étoit magicienne, & que son fils ne devoit qu'à la force de ses enchantemens le maintien de son autorité. Enfin le Comte de Lesli, Ambassadeur de l'Empereur d'Occident, s'étant rendu à Bude pour passer de là à Andrinople, le

Grand Visir n'avoit plus de raisons pour retarder sa marche. Il précéda de quelques jours à la Porte celui qui y apportoit la conclusion de la paix. Mahomet voulut que Kiuperli fît une entrée triomphante dans le lieu de sa résidence : il fallut plusieurs jours pour en ordonner la Pompe. Pendant cet intervalle, le Grand Visir fut introduit *incognito* dans le serrail, où son Maître le combla de tous les témoignages d'estime & de satisfaction qu'il put imaginer. Un favori, nommé Ali, avoit succédé au jeune Asan à la cour & dans le cœur de Mahomet. Celui-ci, instruit par le malheur du premier, s'étoit promis de marquer à Kiuperli la plus grande déférence, & de ne se mêler en rien du gouvernement, afin de régner en paix dans l'intérieur du serrail. Il étoit venu au devant de Kiuperli à plusieurs journées d'Andrinople, & il avoit porté au Grand Visir de riches présens de la part de son Maître. Après un séjour assez court dans le serrail, Kiuperli retourna vers les troupes qu'il avoit amenées de Belgrade, campées pour lors hors de la ville. Il entra par la principale porte d'Andrinople, à la tête de l'élite de ses soldats : lui & son cheval étoient couverts des pré-

J.C. 1665.
Hég. 1076.

Retour du Grand Visir. Son entrée dans Andrinople.

J. C. 1665.
Hég. 1076.

sens du Grand Seigneur ; & tous ceux qui furent choisis pour orner cette espece de triomphe, eurent part aux libéralités du Prince. Quoique le Grand Visir eût été battu par Montecuculli, la conclusion de cette guerre avoit été tout à fait à l'avantage des Turcs, puisqu'ils gardoient Varandin & Neuhausel, & qu'ils s'étoient fait rembourser une grande partie des frais de la guerre.

Entrée de l'Ambassadeur d'Allemagne.

Le Comte de Lesli, Ambassadeur de l'Empire d'Occident, fit son entrée publique à Andrinople, fort peu de jours après celle du Grand Visir. Un Pacha à deux queues avoit été dépêché vers Léopold avec le même titre & les mêmes fonctions. Ces deux Ministres de paix porterent l'un & l'autre des présens, & la ratification du traité, chacun à la puissance vers laquelle il étoit député. On donna le nom de treve à cette suspension d'armes ; mais sa durée devoit être de vingt ans. Quoiqu'il ne fût pas de la dignité du Sultan d'être témoin de l'entrée d'un Ambassadeur Chrétien, Mahomet IV voulut voir celle du Comte de Lesli, d'une terrasse sur laquelle il demeura confondu parmi plusieurs Pachas. Malgré les précautions pour garder l'*incognito*, l'Ambassadeur de l'Em-

pire fut que Mahomet IV avoit honoré son entrée de sa présence. Il ajouta aux présens qu'il étoit chargé d'offrir à sa Hautesse de la part de sa Cour, un carrosse doré, à glaces, dont il apprit que le Sultan avoit beaucoup admiré la magnificence. Cette libéralité faite à propos, valut au Comte de Lesli une veste de marte zibeline, à l'audience qu'il reçut de Mahomet, au lieu d'un simple cafetan de soie, tel qu'on le donnoit à tous les autres Ambassadeurs. Les Allemands tirerent dans la suite avantage de cet exemple. J. C. 1665. Hég. 1076.

Capitulation des Génois avec la Porte.

Parmi les Gentilshommes qui avoient suivi le Comte de Lesli, étoit un noble Génois appellé Durazzo. Il sembloit que la curiosité & l'envie de voyager l'eussent attiré à Andrinople; mais on apprit bientôt que, sans qu'il fût revêtu d'aucun caractere, il étoit chargé de négocier avec la Porte, pour sa République, le privilege de commercer avec les Turcs sous son propre pavillon. L'Ambassadeur de France, M. de la Haye Vantelet, fut bientôt averti des desseins du Génois. On sait que le droit de la Nation Françoise, comme premiere Alliée de la Porte, est de couvrir de son pavillon tous les Etrangers qui n'ont pas des capitulations particulieres avec le

J. C. 1665. Hég. 1076.

Turc, & par conféquent de les faire contribuer aux frais que la Nation eſt obligée de faire. La nouvelle prétention des Génois portoit un préjudice conſidérable aux François, parceque ces Républicains avoient, depuis pluſieurs années, beaucoup de relation dans les différentes Echelles; & quoiqu'ils partageaſſent les produits, qui autrefois n'avoient été répartis qu'entre les François & les Vénitiens, ſeuls maîtres du commerce, la portion d'impôts qu'ils ſupportoient, pour les frais communs & néceſſaires, ſoulageoit d'autant la Nation Françoiſe. M. de Vantelet réclama très-haut les traités, & prétendit que la Porte ne pouvoit faire aucune nouvelle capitulation de commerce avec les Nations Chrétiennes, ſans le conſentement formel de ſon Maître. Il menaça de ſe retirer, & de retirer avec lui tous les Conſuls François qui réſidoient dans les Echelles. Mais, ſoit que le Grand Viſir eût conſervé un vieux levain de ce qui s'étoit paſſé entre les deux peres de Kiuperli & de l'Ambaſſadeur, & avec M. de la Haye Vantelet lui-même, ſoit (ce qui eſt plus vraiſemblable) que la Porte ſût mauvais gré à Louis XIV d'avoir ſecouru Léopold dans la derniere guerre;

Comment terminée

guere les réclamations de l'Ambassadeur de France, ne firent que hâter la conclusion du traité avec Gênes. Louis XIV, indigné de ce que ses menaces avoient été infructueuses, rappella en effet son Ambassadeur : mais la politique des Turcs ne leur permettant pas de laisser partir des Ministres Chrétiens, otages dans leurs mains, & premiers instrumens d'un commerce dont ils ne peuvent se passer, Kiuperli détermina son Maître à dépêcher de nouveau un Ambassadeur extraordinaire vers Louis XIV, & il retint M. de Vantelet sous différens prétextes, jusqu'à ce que celui-ci fût relevé par M. de Noïntel, que le Roi de France voulut bien envoyer, avec la promesse expresse qu'on réduiroit à trois pour cent les droits de douane, qui avoient été portés à cinq jusqu'alors.

J. C. 1665.
Hég. 1076.

Cependant Kiuperli, qui à son arrivée, avoit appris l'attentat que son Maître avoit pensé commettre sur la vie de ses deux freres, la fuite de ces Princes, & la crainte de la Sultane Validé, crut qu'il étoit prudent de rapprocher la famille royale. Son crédit sur l'esprit du Sultan vainquit la répugnance de ce Prince. Les peuples le desiroient depuis long-

J. C. 1665. Hég. 1076.

temps dans Conſtantinople : cette ville principale ſouffroit un grand préjudice de l'abſence de ſon Empereur, & toute l'Aſie, du trop grand éloignement de la cour. Mais à peine Mahomet ſe vit-il renfermé dans ces murs, où il ſe ſouvenoit que ſon pere avoit péri par les mains parricides de ceux qu'il avoit élevés aux plus grandes dignités, & où lui-même s'étoit vu contraint de ſacrifier ſon aïeule à ſa propre ſureté, qu'il voulut recouvrer la liberté qu'il croyoit avoir perdue. Sous prétexte de chaſſe, il ſe rendit dans le ſerrail de Darud Pacha maiſon de plaiſance à quelques milles de Conſtantinople, appartenante aux Empereurs. Il n'y demeuroit guere que la nuit, employant tout le jour à chaſſer dans des plaines immenſes, qu'il faiſoit environner par une multitude de payſans, s'arrêtant dans des maiſons qu'il s'approprioit quelquefois, ſans s'embarraſſer d'en payer le prix, lorqu'elles appartenoient à des Officiers de l'Empire. Il prétendoit que celui qui tenoit de ſon Prince des honneurs & des bienfaits, devoit ſe croire heureux de lui rendre une partie des richeſſes dont il l'avoit comblé. Mahomet, endormi ſur le trône dès ſa plus tendre enfance,

Retour de Mahomet à Conſtantinople ; ſes occupations

ignoroit que la justice est la garde la plus sûre des Rois. Se reposant tout à fait des soins du gouvernement sur un Ministre habile, il avoit restreint pour lui-même les droits de la souveraineté, au privilege de satisfaire tous ses caprices ; & quoiqu'il parût redouter le sort de son pere, il laissoit voir à ses sujets qu'il étoit indigne de les gouverner. Cependant Mahomet se réconcilia pour quelque temps avec sa mere & ses freres ; il leur promit une vie douce & tranquille, pourvu qu'ils ne sortissent plus à l'avenir du serrail sans sa permission. Kiuperli, qui vouloit dissiper les bruits trop répandus de la proscription de ces Princes, & détruire la défiance qu'ils avoient prise avec tant de raison, crut qu'il ne falloit pas les éloigner de la capitale. J. C. 1665. Hég. 1076.

Cependant la guerre subsistoit, ou plutôt languissoit toujours dans l'isle de Candie. Depuis vingt ans, le Ottomans s'étoient emparés de la Canée & de Retimo, sans avoir fait de nouveaux progrès, & sans que jamais les Vénitiens eussent pu recouvrer ces deux places. Quelques escarmouches assez rares n'avoient fait ni perdre ni gagner du terrein à aucun des deux partis. Kiuperli, qui brûloit J. C. 1666. Hég. 1077.

de ſignaler ſon miniſtere, entreprit
J. C. 1666. Hég. 1077. d'achever la conquête de cette iſle, en tournant contre les Vénitiens toutes les forces que la paix avec l'Empire d'Allemagne laiſſoit aux Ottomans. Mais, lorſqu'il s'occupoit du ſoin d'équiper une flotte & de compléter des troupes, il apprit qu'un ennemi bien plus dangereux que toutes les Puiſſances chrétiennes, avoit paru dans la Paleſtine.

Hiſtoire de Sabbataï Sevi.

C'étoit le célebre Sabbataï Sevi, Juif impoſteur, qui diſoit être le Meſſie, & qui annonçoit au peuple Iſraélite, que le temps étoit venu où il alloit devenir le maître du monde. Pluſieurs fanatiques avoient répandu que l'année 1666 feroit fertile en miracles. Quelques chrétiens avoient cru lire dans l'Apocalypſe, que le retour des Juifs à la vérité étoit fixé à cette époque. Sabbataï Sevi, l'un des Docteurs de la Loi Judaïque, crut pouvoir tirer parti de cette erreur trop répandue. Il ſe dit hardiment le Meſſie; & pour que les prophéties paruſſent être accomplies en ſa perſonne, un autre Docteur de la Loi, avec lequel il étoit d'accord, ſe donna pour être ſon précurſeur. Ces deux impoſteurs occuperent pendant pluſieurs mois, non ſeulement tous les

Juifs qui habitoient dans l'Empire d'Orient, mais même tous les Pachas, à qui les prétendus miracles qu'on publioit, & l'affluence des nouveaux sectaires vers Jérusalem, faisoient craindre une révolution. Sabbataï Sevi, logicien très-subtil, avoit élevé beaucoup d'opinions nouvelles, qui d'abord avoient étendu sa réputation, mais qui l'avoient ensuite fait chasser de la synagogue de Smirne. Sabbataï voyagea dans toutes les villes où il y avoit des synagogues, & il se fit par-tout admirer par la profondeur de ses connoissances, & par l'austérité de sa vie. Parvenu à Jérusalem, il y rencontra Nathan, autre Docteur Juif, que la conformité de talens, de mœurs & de passions unit à lui si étroitement, qu'ils convinrent de profiter de la crédulité du peuple, de l'enthousiasme de leurs sectaires, & du goût que tous les hommes grossiers ont pour la nouveauté. Lorsqu'ils eurent long-temps médité un projet qui tendoit à renverser l'Empire d'Orient, & qui, dans la chaleur de leur ambition, leur faisoit espérer qu'ils pourroient tromper & gouverner le monde entier, Sabbataï se rendit à Gaza, où il se mit à prêcher dans les synagogues, même dans les places

J.C. 1666.
Hég. 1077.

J. C. 1666. Hég. 1077.

publiques, que la fin du monde étoit proche, & qu'il étoit temps de désarmer la colere de Dieu par le repentir & par la conversion des mœurs; qu'Elie, dont la venue étoit tant prédite dans les Ecritures, annonçoit maintenant au peuple de Jérusalem quels étoient les desseins du Tout-Puissant sur toutes ses créatures. Sabbataï étoit très-éloquent dans sa langue; sa figure étoit noble, & le son de sa voix pénétroit jusqu'au cœur. Tandis que les cris de quelques hommes sensés s'élevoient à Gaza contre ce novateur, on apprit de Jérusalem que le prétendu Elie y parloit de Sabbataï comme du fils de Dieu, qui venoit briser les sceptres & renverser les trônes; qui, dans un an, ordonneroit à l'infidele Mahomet IV de descendre du sien; que Sabbataï, après avoir publié sa mission & manifesté sa puissance, disparoîtroit pendant plusieurs mois de dessus la surface de la terre; qu'alors ses disciples, & tous les coopérateurs de l'œuvre sainte, seroient persécutés; que beaucoup de vrais-croyans souffriroient le martyre, mais, que ce terme expiré, le Messie reviendroit monté sur un lion céleste; qu'alors il seroit reconnu pour le seul Monarque de l'univers; qu'on ver-

roit à Jérusalem descendre du ciel le saint Temple tout bâti, tout orné; qu'on y offriroit des sacrifices d'expiation, efficaces pour tous ceux qui voudroient revenir à la véritable croyance; que la consommation des siécles étant proche, il restoit aux infideles comme aux croyans le temps & les moyens nécessaires pour se sanctifier. Ces prophéties étoient appuyées par des lettres adressées à Sabbataï Sevi, qui le qualifioient fils de Dieu, Messie & Souverain du monde.

J. C. 1666. Még. 1077.

Le prétendu Messie répondit à tous ces témoignages, en confirmant la mission de son Prophête & la vérité de ses paroles. Il ordonna la déposition de plusieurs Docteurs de la Loi, qui avoient combattu ses opinions dans les synagogues. Il parcourut plusieurs villes de la Palestine, s'opposant quelquefois au zele de ceux qui vouloient le suivre, de peur d'être embarrassé pour nourrir cette multitude abusée, que l'espérance du salut prochain portoit à négliger ses affaires temporelles. Les Juifs, qui, dans tous les siecles, ont été les plus avides des hommes, négligeoient leurs affaires pour écouter la voix de leur Messie, de son Prophête, ou de ceux qui prêchoient en leur nom. Persuadés que Sabbataï

J.C. 1666. Hég. 1077.

lisoit dans le secret des cœurs, beaucoup ne s'occupoient plus qu'à purifier leur conscience : mais, comme l'injustice profite de tout, quelques-uns voulurent tirer parti de cet enthousiasme pour ne pas payer leurs dettes, disant qu'au moment qu'on ne pensoit plus qu'aux choses du ciel, tout ce qui étoit de la terre devoit cesser; qu'il ne s'agissoit plus de commerce, d'obligation, ni de rien de périssable; que les temps alloient finir, & qu'il ne falloit ni argent ni or pour vivre dans l'éternité. Mais Sabbataï ne voulut pas qu'on reprochât la rapine à ses sectaires. Il ordonna par écrit & de vive voix que toutes les dettes fussent payées, & il recommanda la justice comme le premier fondement du salut.

Il falloit confirmer par des miracles une mission qui n'avoit, disoit-il, rien que de surnaturel. Comme Sabbataï prêchoit à Damas, quelques Juifs vinrent se plaindre à leur Roi (car ils ne lui donnoient plus d'autre titre) que les Officiers du tyran Mahomet IV exigeoient d'eux une taxe insupportable. Le Prophête se transporta dans la maison du Cadi, & étant monté presque seul dans l'appartement qu'occupoit le Juge, la

multitude qui l'avoit accompagné demeura dans la cour & à l'entrée de la maison, qui étoit très-échauffée & très-éclairée, comme le devoit être dans une soirée d'hiver le logis de l'Officier le plus riche & le plus qualifié de Damas. La populace s'écria qu'une colonne de feu brilloit entre le Cadi & le Prophête; les plus enthousiastes crurent l'avoir vue. Ceux qui n'étoient point entrés dans la maison, s'en rapporterent au cri général & au témoignage de Sabbataï. Le Cadi, qui avoit osé résister au Prophête, fut trouvé mort dans son lit deux jours après. Ce prétendu châtiment du ciel convertit beaucoup de Musulmans, & même de Chrétiens, à la foi du faux Messie. Personne ne s'étoit armé : mais le nombre de sectaires grossissoit si prodigieusement dans les endroits même où Sabbataï n'avoit point été entendu, on publioit avec tant d'assurance que la puissance de la Maison Ottomane, usurpée depuis près de quatre siecles, devoit céder à celle du fils de Dieu, que Kiuperli comprit qu'il étoit temps de s'opposer à cette dangereuse imposture. Sans faire marcher de troupes contre le faux Prophête, qui n'employoit d'autres forces que celles de

J. C. 1666.
Hég. 1077.

J. C. 1666. Hég. 1077.

la persuasion, il convint de l'attirer à Constantinople, où sa mission devoit être consommée, puisqu'il avoit prédit que le tyran descendroit du trône à sa voix. Le précurseur Nathan avoit déja prêché à Constantinople, & le nombre de ses prosélytes sembloit exiger que Sabbataï Sevi vînt se montrer à tant de nouveaux sujets, qui quelquefois, dans les fumées du vin, (car ces sectaires en buvoient beaucoup) pensoient voir leur Messie, leur Sauveur, le fils de Dieu, le Roi de la terre & du ciel : ils lui adressoient des prieres, couroient dans les rues & dans les places publiques, chantant des hymnes à sa louange. Kiuperli qui, comme nous l'avons dit, desiroit de voir le nouveau Messie à Constantinople, employa, pour l'y attirer, un des Docteurs de la Loi juive que Sabbataï avoit déposé, & qui par trahison étoit rentré en grace avec lui dans l'espérance de le perdre ; c'étoit un Polonois nommé Nehemie Cohan : il alla trouver Sabbataï Sevi à Smirne, pour l'instruire des progrès que Nathan & ses Compagnons avoient faits à Constantinople, l'assurant qu'il ne falloit plus que s'y montrer pour faire descendre Mahomet IV déja intimidé & presque converti. Sabbataï s'em-

barqua en effet dans une ſaïque, ſuivi de peu des ſiens; car il entroit dans ſon plan de conduite de n'employer aucune force phyſique, & de montrer peu d'appareil, afin d'offrir aux yeux un plus grand contraſte de l'état dont il ſortoit avec celui auquel il oſoit prétendre, & pour établir que tous les hommes ſont égaux devant la Divinité. Auſſi-tôt que Kiuperli eut appris cet embarquement, il envoya deux vaiſſeaux de guerre attendre le Prophête à un certain parage. Ni lui ni les ſiens n'avoient compté ſur un combat; on n'eut pas de peine à s'emparer du Meſſie qui fut conduit aux priſons publiques de Conſtantinople. Ce revers ne diminua point le nombre de ſes proſélytes; car Sabbataï avoit eu l'adreſſe d'annoncer à tout événement qu'il éprouveroit bientôt des perſécutions, & qu'il ſeroit même ravi pour un temps à la vue des croyans. Comme les Turcs ſont tout pour de l'argent, ceux qui voulurent aller voir l'Envoyé de Dieu dans les fers, en acheterent la facilité. La priſon de Sabbataï ne déſempliſſoit point, & les plus zélés qui l'avoient approché, publioient des miracles de lui, ſoit qu'ils euſſent été trompés, ſoit qu'ils vou-

J. C. 1666.
Hég. 1077.

lussent se faire valoir dans la secte.
J. C. 1666. Hég. 1077. Nathan étoit sorti de Constantinople aussi-tôt qu'il avoit appris que son maître y étoit arrêté. » Il falloit, disoit-» il, pour l'intérêt de la vérité, que » le Messie & son Prophête habitassent » des lieux différens ». On a peine à comprendre comment l'Empereur & son Visir, qui n'avoient pas toujours épargné le sang des hommes, n'éteignirent pas dans celui de ces deux imposteurs les étincelles de révolte qui menaçoient d'un grand incendie. Le Ministre qui n'étoit pas encore à la guerre, ayant appris que Sabbataï faisoit toujours des progrès du fond de sa prison, qu'il prescrivoit un nouveau culte, & qu'il continuoit de répandre dans le public des écrits séditieux, le fit transporter dans un des châteaux des Dardanelles, afin d'empêcher l'affluence qui l'environnoit sans cesse. Mais les difficultés ne faisoient qu'irriter le zèle. Lorsque le Grand Visir fut embarqué pour l'Isle de Candie, & que le Sultan, suivant son inclination, fut retourné à Andrinople, les disciples du Messie firent à Constantinople des assemblées si nombreuses & si fréquentes, le château des Dardanelles se trouvoit tous les jours assiégé de tant de monde, que bien que ses

troupes fussent sans armes, le Caïmacan craignoit l'affluence des sectaires qui parloient sans cesse de refuser le tribut au tyran. Mustafa (c'étoit le nom du Caïmacan de Constantinople) manda au Grand Seigneur qu'il étoit temps d'opposer une digue au torrent prêt à renverser la puissance souveraine; que Sabbataï Sevi, tout désarmé qu'il étoit, devenoit plus dangereux qu'un révolté à la tête d'une armée. Sur cette lettre, Mahomet ordonna que Sabbataï Sevi seroit amené devant lui. Ses disciples ne songerent point à l'enlever sur sa route; ils n'opposerent que des prieres ferventes à ce qu'ils appelloient la persécution. Pleins de confiance dans la puissance de leur Messie, ils attendoient tout des miracles qu'il leur avoit promis. Sabbataï fut donc conduit à Andrinople; le chemin étoit couvert d'hommes qui se prosternoient devant lui; on semoit des palmes & des fleurs sur son passage. La foule de ceux qui le croyoient le Fils de Dieu attendoit, avec cette confiance que l'illusion inspire aux fanatiques, qu'il plût à Sabbataï de manifester sa puissance. L'imposteur entretenoit cette erreur par des discours pleins de force, & par une tranquillité appa-

J. C. 1666.
Hég. 1077.

J. C. 1666. Hég. 1677.

rente qui le faisoit admirer de ceux même qui ne croyoient point en lui : mais ce triomphe prématuré fut de peu de durée. A peine Sabbataï fut arrivé à Andrinople, que le Sultan le fit venir devant lui. L'éclat du trône de Mahomet & la présence du Monarque commencerent à interdire le Prophête. Le Prince ayant adressé la parole à Sabbataï en langue turque, celui-ci déclara que cet idiome ne lui étoit point familier, qu'il l'entendoit & le parloit si mal, qu'il étoit à propos de lui donner un interprête. On fit venir un Médecin qui de Juif s'étoit fait Turc, & qui possédoit bien le mauvais grec mêlé d'arabe qu'on parle à Smirne. Mahomet sourit en entendant le fils de Dieu convenir qu'il n'avoit pas le don des langues, & il en fit faire la réflexion à tout le Divan qui l'environnoit : mais quand Sabbataï eut déclaré par la voix de son truchement qu'il étoit le Messie donné au peuple choisi, pour le rétablir dans sa prééminence, & pour le faire régner sur tout le globe, que le trône sur lequel Mahomet étoit assis lui appartenoit, que l'univers étoit son patrimoine, & que toute la terre étoit soumise à sa voix, le Sultan lui déclara qu'il étoit prêt à reconnoître sa

Divinité, s'il la manifestoit à l'instant même par un miracle, & qu'il alloit lui fournir l'occasion de l'opérer. Ayant ordonné qu'on dépouillât le Messie, il fut attaché à une colonne dans la cour intérieure du serrail. Tous les Icoglans se préparerent à le faire le but de leurs fleches à une distance médiocre. » Si tu es le Fils de » Dieu, lui dit le Sultan, ton corps » sera impénétrable aux traits qu'on » va lancer contre toi; alors je te » céderai le trône, & je deviendrai » ton disciple; si tu n'es qu'un im- » posteur, tu recevras le prix de ton » audace & de ta fourberie ». Cet arrêt fut un coup de foudre pour le Messie; tout son courage l'abandonna, & il avoua, les larmes aux yeux, qu'il avoit abusé de la crédulité du peuple. Cet aveu ne suffit pas pour lui sauver la vie, ainsi qu'il l'avoit espéré. On lui déclara qu'il alloit être empalé à l'instant même, s'il n'embrassoit la foi de Mahomet. Celui qui avoit renoncé à la Divinité pour se soustraire aux traits des Icoglans, ne devoit pas faire difficulté d'embrasser l'islamisme pour éviter le pal qu'on avoit présenté à sa vue. Ce qui doit étonner, c'est que la rétractation publique de cet imposteur ne dissipa point sa secte

J. C. 1666.
Hég. 1077.

J. C. 1666.
Hég. 1077.

dans l'inſtant même. Quoique les Juifs d'Andrinople fuſſent pénétrés de honte & de douleur, ceux de Smirne & d'autres contrées de l'Aſie ſuivoient toujours le Précurſeur Nathan qui publioit que la prétendue impoſture de Sabbataï n'étoit qu'une ruſe du démon qui avoit pris la figure du Fils de Dieu; d'autres aſſuroient que tous ceux qui avoient voulu conduire le Meſſie priſonnier à Andrinople, avoient été frappés de mort, & que le Fils de Dieu les avoit reſſuſcités par ſa miſéricorde infinie. Enfin Nathan & ſes enthouſiaſtes firent pendant pluſieurs mois tous leurs efforts pour démentir ce qui s'étoit paſſé à Andrinople: mais Sabbataï ſe mit à prêcher pour la religion muſulmane avec autant de zele qu'il avoit fait pour la ſienne, diſant que Dieu, qui avoit permis qu'il fût l'inſtrument de l'impoſture, vouloit ſe ſervir de lui pour la confondre. Nathan fut bientôt obligé de fuir. D'année en année le nombre de ſes diſciples diminua, & le temps diſſipa tous ces nuages.

Les déſordres que Sabbataï Sevi avoit cauſés dans l'Empire, n'avoient point détourné Kiuperli du deſſein formé de porter lui-même de grandes forces dans l'iſle de Candie, pour tâcher de terminer la guerre qui lan-

guiſſoit depuis ſi long-temps entre la Porte & les Vénitiens. Le rendez-vous de cette armée auſſi nombreuſe que brillante fut indiqué à Thebes, où les Odas des Janiſſaires, les Topggis, les Levantis & les Timariots ſe rendirent au nombre de plus de cent mille combattans. Le Grand Viſir, avant de ſe mettre en mer, manda l'Agent de Veniſe au lieu du rendez-vous pour lui faire de nouvelles propoſitions de paix. Ce Miniſtre, qui avoit été Secrétaire du dernier Ambaſſadeur mort en captivité, comme nous l'avons vu plus haut, mourut lui-même dans la route de Conſtantinople à Thebes : celui qui faiſoit les fonctions de Secrétaire de l'Ambaſſadeur de Veniſe n'étant chargé d'aucun pouvoir, demanda le temps d'informer la République & de prendre de nouveaux ordres. Dans cet intervalle l'armée ottomane mit à la voile à la Malvoiſie au printemps de l'année 1667. La flotte étoit ſi conſidérable, que les Vénitiens ne ſe crurent pas aſſez forts pour s'oppoſer à ſon paſſage. Le Provéditeur Moroſini qui faiſoit les fonctions de Vice-Roi de Candie, & le Marquis de Ville, Piémontois, qui y commandoit les troupes, avoient tellement ajouté aux for-

J. C. 1666. Hég. 1077.

J. C. 1667. Hég. 1077 & 1078.

Le Grand Viſir mene une armée conſidérable pour aſſiéger Candie.

J. C. 1667. Hég. 1077 & 1078.

tifications, que le port étoit devenu absolument inabordable. Ils avoient attiré pour la défense de cette place importante un grand nombre de volontaires de toutes nations, & surtout de François, que la paix qui régnoit dans l'Europe invitoit à aller chercher de la gloire contre les Infideles. L'Ordre de Malthe envoya en Candie plusieurs galeres qui portoient un grand nombre de Chevaliers & de soldats. Louis XIV accorda aux Vénitiens un secours de sept mille hommes; le Duc de Beaufort, Amiral de France, le conduisit lui-même. Le Duc de Navailles commandoit les troupes de débarquement. On trouve une foule de noms illustres parmi plus de mille gentilshommes François qui s'empresserent d'aller partager les périls de ce siege, tels que Dailly, Montbrun, d'Harcourt, Langeron, Mautausier, Choiseuil, Caderousse, Villemore, Château-Thierry, Saint Pol, Novion, de Tresme. Le Duc de la Feuillade se mit à la tête de deux cents gentilshommes qu'il y conduisit & y entretint à ses frais. On a comparé la guerre de Candie à la guerre de Troye; elle y ressemble par sa longueur & par la vivacité du dernier siege qui dura deux ans & quelques mois, &

qui fut l'un des plus meurtriers dont l'hiſtoire ait donné connoiſſance. Les Vénitiens avoient pouſſé l'art des mines auſſi loin qu'il pût aller; d'excellens Ingénieurs avoient eu le loiſir de garantir les endroits foibles. Comme le port de Candie étoit parfaitement libre, cette ville étoit ſecourue par les recrues de volontaires qui arrivoient de toutes parts, par les munitions de toute eſpece que la République, le Pape & les autres Puiſſances d'Italie envoyoient en abondance. La bravoure des Turcs qui ſerroient la ville de fort près, forçoit la garniſon à une défenſe continuelle, mais ne pouvoit pas l'affamer. Des bataillons entiers de Janiſſaires, de Topggis, de Levantis, après avoir réuſſi dans des aſſauts très-meurtriers de part & d'autre, étoient enlevés par une mine ſur l'ouvrage qu'ils venoient de conquérir. On voyoit de nouveaux retranchemens élevés preſque ſubitement derriere des monceaux de pierres & de cendres; Candie ſembloit renaître de ſes ruines. Comme on étoit dans la chaleur des premieres attaques, le Secrétaire de l'ambaſſade de Veniſe, appellé Javarina, qui avoit reçu à Malvoiſie miſſion de ſa République

J. C. 1667.
Hég. 1077. & 1078.

J.C. 1667. Hég. 1077 & 1078.

pour aller traiter avec le Grand Visir, arriva sur une saïque dans l'un des ports que les Turcs occupoient; il envoya demander sureté pour sa personne, & il l'obtint avant d'entrer. Son arrivée fit croire qu'il apportoit des propositions de paix. On interrompit le feu de part & d'autre pour quelques heures; mais ce nouveau Ministre n'ayant d'autres instructions de ses Maîtres que d'écouter les propositions des Turcs, d'en rendre compte, & d'opposer la patience & la fermeté aux mauvais traitemens qu'il pourroit éprouver, les hostilités recommencerent avec plus de furie que jamais.

Ambassade de Pologne. Comment reçue.

Tandis qu'on versoit des flots de sang devant la capitale de l'isle de Candie, le Sultan recevoit à Andrinople une ambassade du Roi & de la République de Pologne, qui demandoient justice d'une irruption faite dans leur pays par une armée de Tartares. Les instructions de l'Ambassadeur portoient, en cas qu'il ne pût obtenir justice du Grand Seigneur contre son vassal, d'engager ce Prince à demeurer neutre dans la guerre que la Pologne auroit à soutenir contre les Tartares. Les Turcs déployerent toute la fierté ottomane aux yeux d'un

Ministre dont le Maître ne leur paroissoit pas redoutable. Le Caïmacan Mustafa fit attendre long-temps son audience au Ministre Polonois, & il ne lui laissa espérer que très-peu de succès de la négociation dont il étoit chargé. L'Ambassadeur, appellé Radiouski, qui étoit très-avancé en âge, ayant été admis après bien des retards à l'audience du Grand Seigneur, parla avec beaucoup de dignité de la Puissance Polonoise, du ressentiment des injures qu'elle avoit reçues, & de la résolution dans laquelle étoit le Roi son Maître de tirer des Tartares une vengeance éclatante, si le Sultan ne jugeoit pas qu'il convînt à sa dignité de les réprimer. La noble liberté des Polonois déplut tellement à Mahomet IV, qu'on le fit sortir de l'audience sans qu'il eût reçu réponse de Sa Hautesse. Le Caïmacan lui ayant parlé, au sortir de cette cérémonie, avec la hauteur que les Ottomans affectent à l'égard des Chrétiens, lorsqu'ils croient ne devoir pas les craindre, l'Ambassadeur répondit au Caïmacan qu'il ne souffriroit point d'insulte, & que ce qui pourroit arriver de plus heureux à un vieillard comme lui, seroit de mourir en défendant l'honneur & la dignité de son Prince

J.C. 1667.
Hég. 1077 & 1078.

J. C. 1667. Hég. 1077 & 1078.

& de sa patrie. Sur cette fiere repartie, on se mit en devoir d'arrêter Radiouski. Le vieil Ambassadeur se défendit avec une force au-dessus de son âge ; il tua de sa main plusieurs Chiaoux qui avoient tenté de lui faire violence : mais enfin il céda au nombre, & fut enfermé dans son palais où il mourut très-peu de jours après d'une fievre chaude, occasionnée par la colere. Le Secrétaire de l'Ambassade continua la négociation qui ne pouvoit pas être heureuse ; on le renvoya après lui avoir déclaré que si les Polonois vouloient vivre en paix avec le Sultan, il falloit premierement qu'ils ne prétendissent des Tartares aucune réparation pour les hostilités qu'ils avoient éprouvées ; en second lieu qu'ils laissassent les Cosaques, jusques-là leurs vassaux, sous la protection de la Porte qui les regarderoit désormais comme les siens ; troisiemement qu'ils fissent la guerre aux Moscovites ; quatriemement enfin que les marchands turcs eussent une entiere liberté en Pologne ; qu'on leur tînt compte de ce qu'ils y avoient perdu, & qu'on leur en fit réparation. Une pareille réponse & le traitement fait à l'Ambassadeur devoient occasionner une guerre sanglante ; mais la

foibleffe du Roi Cafimir l'empêcha de profiter du moment où la Porte étoit toute occupée de la conquête de Candie. L'illuftre Sobieski, alors petit Générale de Pologne, força les Tartares à demander la paix. Le reffentiment des Polonois n'éclata que plufieurs années après, lorfque les Turcs vinrent eux-mêmes les attaquer. Pendant les trois dernieres années de l'expédition de Candie, tous les efforts des Turcs fe porterent vers ce feul objet. La confommation d'hommes & d'argent que ce fiege occafionnoit faifoit mettre fans ceffe des flottes en mer. Kiuperli, qui décidoit en maître, vouloit ajouter l'ifle de Candie aux autres poffeffions de l'Empire Ottoman, Son amour-propre l'empêchoit d'abandonner une entreprife qui lui avoit coûté tant de fang. Cependant le Caïmacan Muftafa fa créature & fon beau-frere, gourvernoit à Conftantinople; mais ce Miniftre, qui fut depuis auffi puiffant que l'avoit été Kiuperli, éprouva de grandes contradictions avant que les Pachas, les Effendis, & tous les Officiers de l'Empire fuffent accoutumés à lui obéir.

J. C. 1668. Hég. 1079.

Une ordonnance injufte qu'il revêtit du fceau de l'Empire, penfa jetter le Prince & le Caïmacan dans l'un

Troubles à l'occafion des Thémine.

J.C. 1668. Hég. 1079.

de ces précipices qui s'ouvrent fréquemment sous les pieds des Monarques, lorsqu'ils pensent que leur volonté, quelle qu'elle puisse être, doit toujours tenir lieu de justice. Les Négocians François avoient apporté dans les Echelles du Levant une petite monnoie d'argent qui valoit cinq sols ; les Turcs la trouverent si belle & si commode, qu'ils laissoient leurs marchandises à meilleur compte, pourvu qu'on les payât en thémins (c'est le nom qu'on donnoit à ces pieces dans les différents ports) Comme la monnoie turque est assez rare, presque toutes les monnoies étrangeres ont cours dans les Echelles, & les Turcs préferent parmi les pieces d'or ou d'argent celles qui ont le moins de valeur. Les thémins plurent à tel point aux Turcs, qu'ils ne vouloient plus commercer qu'avec ces especes. Souvent ils refusoient de donner leurs marchandises en échange de nos draps & de nos bijouteries. On n'étoit pas bien reçu dans les ports d'Orient, lorsqu'on n'apportoit pas des thémins. Comme il n'y en avoit pas assez en France pour en fournir toutes les Echelles, & que d'ailleurs le Gouvernement s'opposoit à la sortie des especes, quelques négocians

négocians François & Hollandois imaginerent d'en fabriquer de cuivre qui n'étoit couverts que d'une feuille d'argent. Ils porterent une quantité prodigieuse de ces faux thémins qui furent reçus avec avidité: le Turc très-simple & très-peu industrieux ne s'apperçut de cette fraude qu'après un assez long-temps, soit que le cuivre parût sous la feuille d'argent qui s'usoit, soit parce que les négocians Francs refuserent de prendre en paiement ces thémins qu'eux-mêmes avoient apportés. Comme il s'en étoit répandu immensément dans l'Empire, c'étoit la monnoie qui y avoit le plus de cours : mais en fort peu de temps elle y fut tellement décriée, qu'on n'y put déterminer personne à la recevoir qu'à beaucoup de perte ; ce qui la rendoit moins un signe représentatif qu'une marchandise, une espece de denrée sur laquelle on trompoit très-fréquemment en voulant distinguer les bons thémins des faux, & parmi ceux-ci le plus ou le moins d'alliage. Par tous ces inconvéniens le commerce devenoit presque impraticable. Le Grand Seigneur, ou plutôt le Caïmacan, fit publier un catchérif qui ordonnoit de prendre tous les thémins en paiement à leur valeur

J. C. 1668.
Hég. 1079.

J. C. 1668.
Hég. 1079.

prétendue. Cette loi peu réfléchie intercepta d'abord tout commerce avec l'étranger qui aima mieux remporter ses marchandises que recevoir en paiement du cuivre pour de l'argent. Mais ce fut bien pis, lorsque les Commis à la perception des impôts & des cens refuserent ces thémins au nom de l'Empereur, & qu'ils firent battre ou mettre en prison ceux qui ne leur apportoient que cette monnoie pour satisfaire aux charges publiques. Il y eut dans plusieurs Provinces des Defterdars massacrés & mis en pieces par la populace. Un jour les Odas des Janissaires qui formoient la garnison d'Andrinople refuserent constamment la solde en thémins, & ils menacerent très-haut d'aller trouver l'Empereur dans les plaines où son amour pour la chasse l'attiroit sans cesse. Mustafa Caïmacan craignit les suites d'une émeute que son imprudence avoit occasionnée ; il ordonna d'abord que tous les thémins seroient portés à la monnoie, & qu'on tiendroit compte aux propriétaires de leur valeur réelle. Cette loi ne satisfaisoit pas ceux qu avoient reçu ces especes par ordr de l'Empereur, moins encore les troupes à qui la solde avoit été payée plusieurs fois dans cette fausse mon-

noie. Il fallut faire taire les soldats dont les cris pouvoient être dangereux. On reçut à la monnoie indifféremment leurs thémins comme s'ils eussent été du meilleur aloi, & le trésor public supporta cette perte. Mais comme les plus foibles sont toujours victimes de l'anarchie, les thémins des particuliers qui ne tenoient à aucun Grand de la Porte ni à aucun corps militaire, furent échangés à la monnoie pour leur valeur intrinseque. Ainsi Mustafa, qui avoit manqué de la prudence nécessaire pour prévenir ces orages, eut au moins le bon sens de les appaiser.

J. C. 1668. Hég. 1079.

Nouvelle entreprise du Sultan sur la vie de ses freres.

Tous ces bruits avoient frappé de loin les oreilles du Grand Seigneur, dont la politique consistoit principalement à s'écarter des villes pour dérober sa tête aux mécontens. Peut-être devoit-il sa couronne & sa vie au siege de Candie qui occupoit tous les braves & l'élite des armées ottomanes. Ce Prince, aussi cruel que timide, ayant entendu dire que le nom de son frere Soliman avoit retenti dans quelques-unes des émeutes survenues à l'occasion des thémins, prit pour la seconde fois la résolution de se défaire d'un rival dangereux, ainsi que d'Achmet son second frere qui

J. C. 1668. Hég. 1079.

pouvoit devenir à craindre après l'aîné. Quoique la Sultane Validé se fût déja opposée à ce barbare dessein, Mahomet IV ne fit aucune difficulté de lui en écrire de nouveau. Il entreprit de lui prouver que la mort des deux Princes étoit devenue nécessaire, comme si cette nécessité pouvoit être une affaire d'opinion, que sa mere dût se rendre enfin à l'évidence, & que ce double assassinat ne fût qu'une précaution sage que la Sultane Validé mieux informée ne pouvoit pas blâmer. La lettre de l'Empereur adressée à la Sultane Thourane qui étoit alors à Constantinople avec les deux Princes, lui inspira toute l'horreur que devoit éprouver une mere tendre, à la vue du danger que couroient ses deux fils & de la barbarie de leur frere. Elle fit sortir les deux Princes du serrail, & ayant appellé le Mufti, le Caïmacan de Constantinople, le Commandant de quelques Janissaires qui gardoient cette capitale, le Bostangi Pachi & tous les Chefs des corps, elle leur déclara qu'elle mourroit plutôt que de souffrir qu'un de ses fils trempât ses mains dans le sang de ses autres enfans; que Mahomet n'avoit lui-même qu'un fils en bas âge & très-foible; que la justice, la politique & la nature s'oppo-

soient également à cette cruauté. Elle échauffa tellement ceux à qui elle parloit, que tous lui jurerent de défendre les Princes au péril de leur vie. En peu de temps les boutiques de Constantinople furent fermées, & après que la garnison eut pris les armes, les bourgeois au nombre de plus de quarante mille les prirent à leur tour. Les deux Princes, rassurés par le cri public, rentrerent dans Constantinople presque aussi-tôt qu'ils en furent sortis. Ils ne pouvoient être plus en sureté que dans la capitale de l'Empire, qui s'étoit déclarée pour eux, &, comme il n'y avoit point d'ennemis à combattre, point de principaux Officiers dont on demandât la déposition ou la mort, cet attroupement subit fut bientôt dissipé. Ni Soliman ni Achmet ne songerent à profiter de la faveur du peuple pour faire à Mahomet le traitement que ce Prince leur avoit destiné. On laissa l'Empereur en paix dans les montagnes qu'il parcouroit tous les jours au milieu des armées de paysans qu'il levoit sans cesse pour combattre les bêtes fauves.

J. C. 1668. Hég. 1079.

Ils y échappent.

Il se faisoit en Candie une guerre plus sanglante. Les Turcs s'étoient tellement fortifiés dans leur camp

J. C. 1669.
Hég. 1080.

Siege de Candie.

depuis deux ans que duroit ce ſiege ; & la ville avoit été ſi conſtamment battue par une nombreuſe artillerie, qu'on eût dit que les Turcs habitoient une ville floriſſante, & que les Vénitiens avoient aſſis leur camp derriere des monceaux de cendres. On vit encore dans ce ſiege ce qui avoit été d'uſage dans les croiſades, des Moines & des Prêtres portant la croix pour étendard, mener des troupes dans les endroits les plus périlleux, s'emparer des baſtions & mourir ſur la place qu'ils avoient conquiſe. Souvent dans l'eſpace d'un jour le même poſte changeoit trois ou quatre fois de maître, & chaque fois il étoit arroſé de ſang. L'Amiral de France, Duc de Beaufort (1), avoit péri dans un de ces aſſauts avec plus de ſix cents gentilshommes de ſa nation. Le Duc de Navailles qui commandoit ſous lui les ſecours envoyés par Louis XIV, en amena les débris avant la fin du ſiege par des ordres de ſa cour, qu'il montra, & dont perſonne n'avoit pénétré le motif. Le mécontentement réciproque que cette retraite occaſionna entre les François & les Vénitiens,

(1) On n'a jamais ſu ce qu'eſt devenu ſon cadavre.

fut une des causes de la capitulation. Il avoit péri cent dix mille Turcs devant Candie, car l'armée avoit été renouvellée toute entiere depuis le commencement du siege. On comptoit trente & un mille Chrétiens de toutes nations tués dans l'intérieur de la place. Les François avoient promis un nouveau secours d'hommes & d'argent, qui en effet étoit parti de Toulon sur quatre bâtimens. Un Chrétien grec, Drogman de la Porte, appellé Panajot, se permit une trahison calomnieuse pour déterminer les Vénitiens à finir le carnage par la capitulation de Candie. Depuis la retraite du Marquis de Ville que son Maître le Duc de Savoye avoit rappellé, c'étoit un François, appellé le Marquis de S. André-Montbrun, qui commandoit dans Candie sous le Provéditeur Morosini. Ce Général avoit fait des miracles pour la défense de la place avec ceux de ses compatriotes, qui, ne faisant pas partie des troupes réglées aux ordres du Duc de Navailles, n'avoient point été forcés de se retirer avec lui; cependant tous les Italiens avoient conçu contre les François une haine secrete que l'espérance d'un prochain secours pouvoit à peine leur faire dissimuler. Panajot avoit des

J.C. 1669. Hég. 1080.

Un Drogman de la Porte presse les Vénitiens de capituler, en supposant que les François envoient des secours aux Turcs.

J. C. 1669. Hég. 1080.

intelligences dans la ville, il étoit bien informé de ce qui s'y passoit ; il obtint très-secretement du Grand Visir une permission de conférer avec les Vénitiens, & il écrivit au Provéditeur Morosini, par un esclave déguisé, que son attachement pour la religion chrétienne & sa vénération pour les braves gens qui avoient si long-temps & si vigoureusement défendu Candie, l'engageoient à lui donner un avis important ; qu'il étoit nécessaire qu'ils conférassent ensemble, & qu'ils pourroient se rendre déguisés l'un & l'autre dans une caverne écartée qu'il indiquoit. Morosini alla sans défiance dans le lieu où Panajot l'attendoit. Ce perfide Grec, après de vives protestations de zele, déclara au Provéditeur que le Grand Visir avoit mis dans ses mains une lettre du Ministre de France, pour en faire la traduction ; que cette dépêche contenoit une promesse positive de tourner, en faveur des Turcs, le secours que son maître avoit promis aux Vénitiens, assurant que Louis XIV étoit bien fâché d'avoir retardé la prise de Candie par ses forces auxiliaires ; qu'il ne songeroit plus à l'avenir qu'à la faciliter, & que le Grand Visir pouvoit compter sur toutes les

troupes & ſur toutes les munitions que les Vénitiens eſpéroient vainement, d'un Prince qui aimoit mieux voir les Turcs maîtres de Candie, qu'une République qu'il faudroit bientôt combattre. Quoique ce fait fût hors de toute vraiſemblance, & qu'on ne dût jamais penſer que Louis XIV, quelque ennemi qu'on le crût des Vénitiens, eût voulu ſecourir les Turcs à la face de toute la chrétienté qui s'intéreſſoit contre eux, Panajot eut l'adreſſe d'accréditer cette impoſture dans l'eſprit du Provéditeur qui retourna vers ſes ruines, indigné de la prétendue trahiſon des François. Ceux à qui il fit part de ce qu'il tenoit de Panajot, refuſoient de le croire, lorſqu'on apperçut de loin ſix vaiſſeaux portant pavillon françois, qui aſſurerent ce pavillon par une bordée de canon. Les Vénitiens ne ſavoient pas que ces mêmes vaiſſeaux étoient ſortis la nuit précédente du port occupé par les Turcs : quoique leur forme & tous leurs ornemens annonçaſſent qu'ils appartenoient à la Porte, les aſſiégés ne virent que les pavillons blancs & quelques matelots vêtus à la françoiſe qui faiſoient la manœuvre. Cette vue réjouit les ſoldats qui ne douterent pas que ce ne fût un ſecours ; mais

J.C. 1669. Hég. 1080.

Artifice pour accréditer cette impoſture.

J. C. 1669. Hég. 1080.

lorſque cette petite flotte entra dans le port des Turcs, la conſternation ſe répandit parmi le peu de défenſeurs qui reſtoient dans Candie; ils étoient à peine trois mille : chaque jour, chaque inſtant diminuoit ce nombre. Panajot obtint le jour ſuivant une nouvelle conférence du Provéditeur, &, après lui avoir demandé s'il n'avoit pas vu de ſes propres yeux tout ce qui lui avoit été annoncé, il lui remit une lettre du Grand Viſir, pleine des témoignages de la plus parfaite eſtime, qui lui promettoit une capitulation auſſi avantageuſe qu'honorable, s'il vouloit abandonner le terrein où avoit été la ville de Candie, terrein qui ne pouvoit plus être défendu, & qui ne pouvoit pas ſervir de retraite, même au petit nombre d'habitans qui y reſtoient. Le Provéditeur ayant reporté ces propoſitions à ceux qui compoſoient ſon Conſeil, preſque tous furent d'avis d'abandonner Candie, après avoir fait ſauter en l'air ou brûler tout ce qui pouvoit reſter de fortifications & de maiſons, & de profiter de la liberté du port, pour embarquer le peu d'habitans & de ſoldats, qu'il vaudroit mieux tranſporter en Italie, que de les expoſer au manque de foi & à la barbarie des

Capitulation de Candie.

Turcs. Mais, outre que le nombre de bâtimens n'étoit pas suffisant pour faire ce transport, les Vénitiens & les Candiots qui auroient fui ainsi, auroient couru risque d'être arrêtés dans leur course par la flotte des Turcs répandue en différentes escadres sur les côtes de l'isle & sur celles d'Italie. D'ailleurs l'exécution de ce projet étoit bien périlleuse pour ceux qu'on vouloit sauver ; on ne pouvoit pas creuser les mines nécessaires sans beaucoup de temps, de peine & de sang répandu ; & il étoit bien difficile de faire sauter à la fois tant de masses de pierres, sans que la plupart des hommes resserrés dans un assez petit espace en fussent écrasés. Enfin les plus sages démontrerent que cette action brillante en apparence seroit en pure perte pour la République, puisqu'elle ne feroit qu'allumer la guerre, diminuer ses forces, & laisser à la merci d'un ennemi irrité les garnisons de Suda, Carabusa & de Spina-longa, trois petites places qui tenoient encore pour les Vénitiens. Après une mure délibération, il fut décidé que Morosini feroit usage des pouvoirs qu'il avoit reçus récemment de sa République, pour tâcher de conclure une paix honorable. La longueur & la

J. C. 1669.
Hég. 1080.

chaleur de ce siege avoient fondé entre les deux partis une estime mutuelle qui contribua beaucoup à faciliter la capitulation. Les Turcs, plus humiliés encore qu'irrités d'une résistance de vingt neuf mois, croyoient que la gloire de l'Empire ottoman dépendoit d'une prompte reddition de Candie. Ils presserent Kiuperli de conclure le traité qui étoit dans ses mains; on ne supposoit pas que les assiégés refusassent des conditions honorables. Le Spahi Agasi & Achmet Pacha qui faisoient les fonctions de Lieutenans Généraux de l'armée, furent envoyés, ainsi que l'interprête Panajot, pour conférer avec deux Officiers Vénitiens à qui Morosini avoit donné des instructions. Ils les trouverent sous des tentes préparées exprès à la porte de la ville. De longs débats firent craindre également aux deux partis que la négociation manquât. Les Vénitiens s'obstinerent à garder les trois places qu'ils avoient encore dans l'isle, qui n'étoient point des ports considérables, mais dont la République ne vouloit pas se détacher, parce que le Sénat de Venise ne pouvoit se résoudre à renoncer tout-à-fait à Candie. Kiuperli qui voyoit l'impatience de l'armée, & qui savoit combien l'Empe-

J. C. 1669.
Hég. 1080.

teur Mahomet desiroit la fin de cette guerre, se relâcha enfin sur cet article. J. C. 1669. Hég. 1080.

Le traité ébauché entre les quatre Députés des deux armées fut bientôt ratifié par leurs Chefs. On prit douze jours pour son exécution, en vertu de laquelle tous les prisonniers ou esclaves furent rendus de part & d'autre. Aussi tôt que la treve fut annoncée, on se donna mutuellement des otages. Lorsque les vaisseaux qui appartenoient aux Chrétiens, furent remplis, le Grand Visir en fournit à tous les bourgeois qui n'avoient pu y trouver place. Quelques Janissaires ayant, au mépris du traité, osé charger les gardes d'un poste qui n'étoit pas encore rendu, furent punis de mort. Kiuperli envoya des présens magnifiques à Morosini qui ne voulut pas les recevoir, de peur d'être accusé d'avoir vendu Candie. Il accepta tous les rafraîchissemens qui furent fournis en abondance à lui & à tous ses gens, & il se loua beaucoup de la fidélité & de l'humanité de Kiuperli. Conformément aux articles du traité, les Vénitiens remporterent toute l'artillerie qui avoit été apportée en Candie depuis le siege; ils y laisserent celle qui défendoit cette place avant

Les Vénitiens évacuent Candie.

la guerre. Non seulement les Chré-
J.C. 1669. tiens chargerent les vaisseaux prêtés
Hég. 1080. par les Turcs, des armes & des munitions de guerre que le traité leur accordoit, mais encore des cloches, des ornemens d'église, d'une grande quantité de vaisselle d'or & d'argent, de toutes les choses précieuses qu'ils purent transporter, sans que les Turcs, qui étoient contenus par leurs Chefs, se missent en devoir de piller ni de s'opposer à l'enlevement de tant de richesses. Tout ce qui avoit survécu aux opérations meurtrieres de ce siege, soldats, bourgeois, femmes & enfans, profiterent de la permission de fuir; tellement que lorsqu'ils furent embarqués, on ne comptoit pas plus de trente habitans dans les ruines de Candie. Le Grand Visir fit une entrée triomphante dans cette vaste solitude qui n'offroit plus d'autre idée que celle de la destruction. Il alla dans la principale église, nouvellement convertie en mosquée, pour y remercier Dieu de son triomphe, & de là dans le palais que Morosini avoit habité; il donna aux troupes une espece de fête militaire, & il fit ranger sa flotte dans le port que les Vénitiens avoient abandonné peu de jours auparavant. Morosini & les siens s'étoient retirés

dans le port de Suda pour y attendre la ratification du traité envoyé au Sénat de Venise. Ils y reçurent trop tard les six vaisseaux françois que le perfide Panajot les avoit assurés être destinés pour les Turcs, & qu'ils avoient cru voir entrer dans leur port.

J. C. 1669. Hég. 1080.

Kiuperli s'occupe à relever Candie, & à la repeupler.

Cependant Kiuperli renvoyoit ses troupes dans les différens ports d'Asie, par des escadres qu'il faisoit partir à peu de distance les unes des autres; il garda tous les pionniers & tous les ouvriers nécessaires pour réparer les ruines de Candie. Quoique la multitude de cadavres eût infecté l'air, les soins du Grand Visir prévinrent la peste, & rendirent en peu de temps à ce climat, l'un des plus heureux de l'Europe, toute sa salubrité. Cette ville qu'on pouvoit appeller nouvelle, ne manqua pas d'habitans. Ces édifices relevés presque aussi vîte qu'ils avoient été abattus, furent bientôt remplis de Grecs négocians pour lesquels Panajot obtint une église, & de soldats Mulsulmans peu riches dans leurs pays, qui trouverent une subsistance abondante dans cette isle. Kiuperli voulut être témoin de cette espece de fondation; se croyant aussi nécessaire pour édifier qu'il l'avoit été pour détruire, il passa en Candie le

reste de l'année 1669, & les commen-
J. C. 1660.
Hég. 1078.
cemens de l'année suivante.

On cherche l'Empereur égaré à la chasse, pour lui annoncer la prise de Candie.

La nouvelle de cette paix remplit de joie Andrinople, Constantinople & tout l'Empire ottoman: mais ce qui est hors de toute vraisemblance, & qui jusques-là n'étoit jamais arrivé, les couriers dépêchés vers Mahomet IV chercherent long-temps ce Prince sans pouvoir le trouver, parcequ'on ignoroit où l'ardeur de la chasse l'avoit emporté. Quoique les mœurs orientales ne permettent point à l'Empereur Ottoman de se séparer de sa nombreuse suite, ni de toute la pompe qui lui assure la vénération presque idolâtre de son peuple, & qu'après les tentatives réitérées de Mahomet pour faire périr ses freres, il pût être dangereux de laisser tant de facilité à leur vengeance, sa passion dominante lui avoit fait oublier la prudence. De Salonique où il avoit passé plusieurs jours, il s'étoit égaré dans d'épaisses forêts; ses Officiers les plus intimes avoient perdu sa trace. Après de longues recherches, on trouva le Sultan dans la cabane d'un paysan, où ce Prince s'étoit retiré sans oser se découvrir, de peur que la haine ou l'avidité n'attaquassent sa vie. De retour à Salonique où il ordonna de

grandes réjouissances pour la prise de Candie, l'Empereur reçut un Ambassadeur d'Angleterre, qui venoit demander la ratification des traités faits entre sa nation & la Porte. Quoique l'Empereur eût accordé à ce Ministre tout ce qu'il avoit demandé, le Caïmacan Mustafa, qui respectoit & craignoit également Kiuperli son beau-frere, remontra au Sultan que les Grands Visirs, & non les Caïmacans, avoient jusqu'alors conclu les traités avec les têtes couronnées. Il obtint de lui qu'on attendroit le retour de ce Ministre pour traiter avec l'Ambassadeur d'Angleterre.

J. C. 1670. Hég. 1081.

Ambassade d'Angleterre pour le renouvellement des traités.

Kiuperli ne partit de Candie qu'au mois de Mai, après avoir vu les réparations de la ville très-avancées, & avoir rétabli dans cette isle la paix & l'abondance, autant que les dévastations occasionnées par une guerres de vingt-cinq ans purent le permettre. Le Ministre se rendit à Andrinople où il fut reçu avec une acclamation générale. Aucun Grand Visir n'avoit jamais été ni plus aimé ni plus respecté que Kiuperli. On ne le voyoit occupé que du bien public, sans penser à s'enrichir comme presque tous ses prédécesseurs avoient fait. Il n'élevoit aux places que ceux

Retour de Kiuperli à Constantinople.

J. C. 1670. Hég. 1081.

qu'il en croyoit dignes : sous son ministere on vit toujours les Janissaires & les Spahis, si dangereux jusqu'alors, si difficiles à contenir, soumis comme toutes les autres milices de l'Empire, & d'autant plus redoutables à l'ennemi qu'ils savoient mieux obéir à leurs Chefs. Nous ne remarquons dans tout le cours de l'année qui suivit la prise de Candie qu'une ratification solemnelle du traité fait avec les Vénitiens, & une nouvelle défense de boire du vin, que Kiuperli maintint avec beaucoup de sévérité pendant le reste de son ministere. On croit qu'il y avoit plus de politique que de religion dans le maintien de cette conduite austere. Kiuperli avoit remarqué, comme le Fondateur de l'Islamisme, que les têtes orientales, plus susceptibles de s'échauffer que les autres, ne soutenoient pas l'usage du vin, qui est plus capiteux dans l'Asie & dans la partie orientale de l'Europe que par-tout ailleurs ; que jamais un Turc ne goûtoit du vin qu'il ne tombât dans l'ivresse, & que cet accident entraînoit les sujets de l'Empire dans beaucoup de désordres.

Il réitere la prohibition du vin.

L'Ambassadeur de Venise éprouva beaucoup de difficultés pour régler les limites en Dalmatie. On étoit con-

venu de reprendre ce qui avoit appartenu à chaque Etat sans avoir égard aux dernieres conquêtes ; mais comme il n'y avoit eu entre les Turcs & les Vénitiens d'autre droit ancien que celui des armes, c'étoit toujours par la force que chaque ville, chaque territoire avoit appartenu à la Puissance qui les réclamoit. Ce différend ne fut entierement terminé qu'à la fin de l'année 1671. Kiuperli, qui ne vouloit pas recommencer la guerre, convint de donner aux Vénitiens en Dalmatie les limites telles qu'elles avoient été en 1576. Clissa demeura à la République pour former ses frontieres.

J. C. 1671. Hég. 1082.

Fixation des limites en Dalmatie.

Cette même année, Mahomet reçut à Andrinople, où il étoit encore, une ambassade bien honorable pour la Porte, & qui annonçoit à l'Europe & à l'Asie combien cette Puissance étoit respectée. Les Cosaques de l'Ukraine, vassaux de la Couronne de Pologne, gémissoient depuis long-temps sous le joug insupottable des nobles Polonois. Ces peuples, aussi belliqueux que leurs tyrans, trouverent dans leur désespoir des ressouces pour repousser l'injustice. Après avoir fait une guerre sanglante, ils obtinrent du Roi Casimir, plus juste & plus humain que ses sujets, des

Affaires des Cosaques de l'Ukraine.

J. C. 1671. Hég. 1082.

conditions qui firent espérer aux Cosaques de vivre à l'avenir sous la protection des traités : mais cette paix que l'équité avoit faite ne fut pas maintenue par l'autorité. Les nobles Polonois murmuroient de ce qu'on avoit élevé, disoient-ils, leurs serfs jusqu'à eux. Cet Etat, plutôt républicain que monarchique, étoit moins soumis au foible Casimir qu'il ne l'avoit été précédemment à ses autres Rois. Les Cosaques furent bientôt obligés de reprendre les armes. S'étant unis aux Tartares de Crimée, ils combattirent plusieurs années avec une valeur digne de la cause qu'ils défendoient : mais ils céderent enfin au nombre & aux talens militaires de l'illustre Sobieski. Le Roi Casimir ayant abdiqué la couronne en 1668, les Polonois éprouverent que l'élection n'est pas toujours une voie sure pour élever sur le trône les Princes les plus dignes de régner. Au Roi Casimir, qu'on avoit toujours accusé de foiblesse, succéda Michel Viecnoviecki, Prince plus foible encore Dorozensko, que les Cosaques avoient choisi pour leur Ethman, profita des troubles qui s'éleverent sous le nouveau regne, pour demander la ratification du traité fait avec le Roi Ca-

ſimir. Les Coſaques déclarerent qu'ils ne demeureroient unis aux Polonois qu'autant qu'ils deviendroient leurs égaux, & qu'ils auroient entrée & voix délibérative dans les Dietes. Cette prétention, trop contraire à l'eſprit & aux intérêts de la Nobleſſe Polonoiſe, ne pouvoit pas être accueillie. Dès les premiers refus, Dorozensko dépêcha des Députés à Andrinople pour mettre l'Ukraine ſous la protection de Mahomet IV, pour lui demander le tugh & toutes les autres marques de vaſſelage. A-peu-près vers ce temps, les Comtes de Serin, Nadaſti & Frangipani, Hongrois, avoient envoyé vers le Grand Seigneur mandier des ſecours contre l'Empereur d'Occident Léopold. Kiuperli, bien inſtruit de l'état de l'Europe & des véritables intérêts de la Porte, aima mieux recevoir l'hommage d'une nation entiere que l'oppreſſion déterminoit à changer de maître, qu'appuyer la rebellion de quelques mécontens, qui n'avoient pas un parti aſſez fort pour pouvoir eſpérer de ſouſtraire la Hongrie au joug de la Maiſon d'Autriche, & qui en effet porterent bientôt après ſur l'échafaud leurs prétentions & leur haine. Les Hongrois ne reçurent aucune réponſe fa-

J. C. 1671.
Hég. 1081.

Ils réclament la protection de la Porte.

J. C. 1672. Hég. 1083.

vorable, & Dorozensko obtint tout ce qu'il avoit demandé.

Le nouveau Roi de Pologne Michel venoit d'envoyer un Ambassadeur à Andrinople pour faire part au Grand Seigneur de son avénement au trône ; le Ministre Polonois, nommé Vissoski, fut chargé de traiter avec le Grand Visir l'affaire des Cosaques. Cette négociation ne pouvoit avoir aucun succès. Kiuperli, informé chaque jour des mécontentemens mutuels du Roi & de la République, regardoit l'Ukraine comme une conquête certaine & légitime, pensant que ce peuple, accoutumé aux courses & à la rapine, feroit à l'avenir sur le pays des Polonois tout le ravage qu'il avoit fait jusques-là sur celui des Turcs ; il aima mieux donner à sa nation les Cosaques pour tributaires que pour ennemis. Malgré les réclamations de l'Ambassadeur de Pologne, le tugh, le sabre & la veste de marte zibeline furent portés à l'Ethman de la part du Grand Seigneur. Un fetfa du Mufti déclara la guerre contre la Pologne, légitime, en cas que le Roi & la République refusassent d'accorder une paix durable aux Cosaques nouveaux alliés de l'invincible Empereur. Kiuperli, qui

ſe croyoit ſûr des opérations de la campagne, détermina ſon maître à ſe mettre à la tête des troupes, afin d'apprendre aux peuples que ce Prince ſavoit faire la guerre à d'autres qu'à des bêtes féroces.

J.C. 1672. Hég. 1083.

Départ de Mahomet.

En effet, Mahomet partit au printemps à la tête de cent cinquante mille hommes, ſecondé de ſon Grand Viſir dont il lui étoit difficile de ſe paſſer. Il traverſa la Tranſilvanie & la Valaquie, & paſſa le Nieſter pour arriver en Podolie. Kiuperli avoit réſolu de former le ſiege de Caminiek, capitale de cette province, elle eſt ſituée ſur le ſommet d'un rocher dont une riviere arroſe la baſe; Caminiek eſt encore plus fortifiée par la nature que par l'art. Au moment qu'on apprit en Pologne que les Turcs menaçoient cette place, le Roi Michel, menacé lui-même d'être détrôné par les principaux membres de la République, s'étoit mis ſous la protection de la Nobleſſe du dernier rang, qu'il avoit aſſemblée dans les plaines de Colombe ſur les bords de la Viſtule au Palatinat de Lublin. Là, cent mille gentilshommes mal armés environnoient le Roi qu'ils avoient choiſi; cette multitude ſans diſcipline, ſans deſſein, ſans autre Chef que le Maître qu'elle vouloit défendre, &

Troubles de Pologne.

J. C. 1672. Hég. 1083.

qui étoit incapable de la conduire, n'offroit aux yeux que de la confusion & du désordre. Tandis que Sobieski, l'ame du parti contraire, pour lors revêtu de la charge de Grand Général, avoit assemblé trente-six mille hommes de bonnes troupes à Lovics dans le Palatinat de Rava, Michel, à la tête de cent mille hommes, se crut trop foible pour réprimer ceux qu'il appelloit des rebelles; il aima mieux tenter de les faire assassiner. La tête de Sobieski & celle du Primat de Pologne furent mises à prix par le Monarque dans l'Edit qui proscrivoit ces deux Chefs; Michel prétendit dérober ceux qui attenteroient à leur vie, au caractere d'infamie que la justice, plus puissante que les loix, a imprimé sur le front de tous les assassins. Les Officiers & les soldats de l'armée polonoise jurerent solemnellement de défendre leurs Chefs: » J'accepte vos sermens, répondit Sobieski aux protestations des siens; » mais il faut avant tout défendre » la patrie «. Voilà où en étoit la Pologne, lorsque Mahomet, à la tête de cent cinquante mille Turcs, vint former le siege de Caminiek.

Le Grand Général Sobieski avoit envoyé huit mille hommes de ses meilleures

J.C. 1671. Hég. 1083.

meilleures troupes pour augmenter la garnison de Caminiek ; mais le Gouverneur, tout dévoué au Roi de Pologne, refusa l'entrée de sa place aux troupes qui venoient la défendre, de peur que Sobieski n'y devînt plus maître que lui. Il falloit bien qu'une nation si divisée fût vaincue ; mais Sobieski fit tous ses efforts pour servir ceux qui avoient juré sa perte.

Le Gouverneur de Caminiek refuse un secours de la part de Sobieski.

Cent mille Tartares armés sous leur Kan Selim Geraï avoient reçu ordre de Mahomet de ravager la Pologne pendant le siege de la capitale de la Podolie. Le Souverain Tartare partagea ses cent mille hommes en trois corps ; il retint le commandement du plus considérable, & confia les deux autres à ses fils Meradin & Galga. Meradin côtoyant le Palatinat de Lublin eut la témérité d'engager ses troupes entre les deux camps polonois, dont le Roi Michel commandoit le plus nombreux, & Sobieski le plus redoutable : l'alarme fut si chaude au camp de Colombe, que cette nombreuse noblesse se dipersa en moins de deux jours, sans qu'il fût possible de retenir deux mille gentilshommes auprès du Roi, de cent mille qu'il avoit rassemblés. Michel lui-même ne se crut en sureté que

Le Grand Général de Pologne bat les Tartares à plusieurs reprises.

J. C. 1672.
Hég. 1083.

La crainte dissipe l'armée du Roi Michel.

lorsqu'il eut mis les fossés & les murs de Lublin entre les Tartares & lui. Sobieski, voyant ses persécuteurs en fuite, se mit en devoir de servir son pays; il atteignit Meradin avec une armée moins nombreuse que la sienne, & le mit en déroute: les Tartares une fois pliés ne savent que fuir. Galga, second fils du Kan, craignant d'être vaincu comme son frere, côtoyoit le Niester pour rejoindre l'armée de Selim Geraï; Sobieski sut lui cacher sa marche, le joignit au milieu de sa course, le vainquit & poursuivit sa personne avec la cavalerie polonoise jusques vers le corps de troupes que commandoit Selim Geraï. Le Kan des Tartares n'avoit trouvé que du butin sur son passage; sa marche étoit retardée par une foule d'esclaves de tout sexe & de tout âge qu'il traînoit à sa suite, par des troupeaux innombrables qu'il avoit pris sur des champs dévastés. Cette proie lui ôtoit le desir d'en venir aux mains avec le vainqueur de ses deux fils. Sobieski eut le temps de rassembler l'armée polonoise que la poursuite de l'ennemi avoit dispersée; & comme le Général Polonois avoit une connoissance parfaite du pays que le Kan parcouroit au hasard, il l'attendit

dans des gorges qui s'offrirent au passage du Tartare, & qui lui firent perdre tout l'avantage du nombre ; c'étoit au pied des monts Calpates dans un lieu nommé Kaus : le combat fut si sanglant qu'en moins de quatre heures quinze mille Tartares mordirent la poussiere ; leur Chef fuit ainsi que tous ses escadrons qui abandonnerent leur butin. Sobieski eut la joie d'ôter les fers à trente mille Polonois pour en charger leurs vainqueurs, & de rendre à ses malheureux compatriotes une partie des biens dont ils avoient été dépouillés.

J. C. 1672.
Hég. 1083.

Tandis que ce grand homme réparoit, autant qu'il étoit en lui, les maux de sa patrie, que le Roi Michel trembloit dans les murs de Lublin, & que toute cette noblesse, qui s'étoit dite si fidelle, étoit dispersée au point qu'on l'auroit cru cachée sous la terre, Caminiek s'étoit rendu à l'Empereur des Turcs. Le Gouverneur, qui avoit refusé de recevoir des soldats pour la défense de sa place, y avoit laissé entrer une multitude de femmes, de vieillards, d'enfans, de moines, de serfs de tout âge, qui étoient venus affamer la ville sans y procurer le moindre secours. Non seulement ce nombre importun consumoit les vi-

Reddition de Caminiek.

J. C. 1672. Hég. 1083.

vres, mais même il corrompoit l'air, parce que remplissant un petit espace le feu continuel & les éclats de bombes tuoient plus encore de ces malheureux réfugiés que des soldats. La garnison, qui montoit à moins de huit mille hommes, n'étoit point secondée par cette foule de gens foibles & timides, que la peur seule avoit attirés dans les remparts de Caminiek. Les opérations du siege furent poussées avec la derniere vigueur : enfin celui qui avoit employé près de trois ans à la prise de Candie, se rendit maître de Caminiek en moins d'un mois, de l'aveu des Historiens qui prolongent le plus cette expédition : d'autres assurent qu'elle ne tint que douze jours. La garnison crut pouvoir se défendre encore quelque temps dans la citadelle ; mais Kiuperli lui fit offrir l'alternative de se retirer avec armes & bagages dans l'intérieur de la Pologne, ou d'être passée au fil de l'épée. La forteresse fut bientôt rendue : l'Officier qui y commandoit sous le Gouverneur, pénétré de honte & transporté de colere, fit sauter une redoute dans laquelle il avoit recueilli quelques braves gens ; il périt avec eux de l'effet de cette mine après la capitulation signée, au

moment où les Turcs s'avançoient pour s'emparer de la place. Mahomet voulut prendre ce malheur pour une infraction au traité; mais Kiuperli lui fit comprendre que les auteurs de ce prétendu acte d'hostilité en avoient été punis les premiers. On avoit promis aux bourgeois de leur laisser la vie, la liberté & tous leurs biens. Mahomet IV fut fidéle à la parole qu'il avoit donnée; mais les Polonois virent avec douleur le Grand Seigneur entrer à cheval dans la principale Eglise & la convertir en mosquée, ainsi que toutes les autres, à l'exception d'une seule qui demeura aux Chrétiens. Mahomet, maître de Caminiek, envoya des garnisons dans toutes les places de l'Ukraine que tenoient les Cosaques; puis s'avançant dans l'intérieur de la Pologne, il assit son camp à Boudchaz, d'où il détacha quarante mille hommes sous les ordres de Capelan Pacha Gouverneur d'Alep, pour former le siege de Léopolis.

J.C. 1672. Hég. 1083.

Discipline établie par Kiuperli.

La marche des Turcs en Pologne ressembloit à celle de troupes bien disciplinées dans leur propre pays. Kiuperli contenoit avec sévérité des soldats qui avoient cru jusqu'alors que le pillage étoit non seulement un droit,

J. C. 1672.
Hég. 1083.

mais une condition essentielle de la guerre. Le Grand Visir porta la rigueur jusqu'à faire mourir des Janissaires convaincus d'avoir dérobé quelques légumes dans les maisons qui s'offroient sur leur route ; il fit remarquer à ses Officiers que jamais les châtimens n'avoient été plus rares ni les vivres plus abondans. Le Grand Visir envoya des partis recueillir des contributions dans les villages & dans les villes à portée de l'armée. Les magasins disposés de distance en distance recevoient les denrées qui étoient partagées aux troupes à jour certain. Il n'y avoit point eu d'exemple, avant Kiuperli, de cette exactitude & de cet ordre dans les armées ottomanes.

Prise de Léopolis.

Léopolis résista peu. On reçut bientôt la nouvelle que Capelan Pacha y étoit entré aux mêmes conditions que Mahomet dans Caminiek. Le Roi Michel, toujours renfermé dans Lublin, apprit en même-temps la perte de Léopolis & les victoires de Sobieski sur les Tartares : ces deux événemens bien différens lui causerent un chagrin pareil. Les ames foibles ne se défendent point de la jalousie. Michel eût mieux aimé perdre la Pologne que la voir sauvée par Sobieski. Ayant appris que ce grand homme

avoit grossi son armée de nouvelles levées, qu'il avançoit vers le camp de Boudchaz, & qu'il brûloit d'essayer ses talens contre Kiuperli, Michel se hâta de conclure la paix. Il dépêcha vers le camp des Tartares pour confier à ce Prince, feudataire de la Porte, la médiation entre Mahomet IV & lui. Les Turcs profiterent des désordres de la Pologne & de la foiblesse de son Roi. Le Kan Selim Geraï avoit pouvoir de tout accepter pour Michel, aux conditions que le Grand Seigneur confirmeroit à ce Prince le titre de Monarque, qui lui étoit disputé par la plus nombreuse & la plus saine partie de ses sujets. Le traité de paix fut signé au camp de Boudchaz; les Polonois y abandonnoient Caminiek & toute la Podolie; le Roi de Pologne renonçoit aussi à ses prétentions sur l'Ukraine, reconnoissant les Cosaques pour vassaux de l'Empire Ottoman; & par un dernier article Michel soumettoit la Pologne à un tribut annuel de vingt mille rixdales envers la Porte. Quelque ignominieuse que fût cette condition, Michel aima mieux en dévorer la honte, que de laisser à Sobieski l'occasion d'acquérir plus de gloire, & de fortifier son parti contre lui. Le Roi de Pologne promettoit

J. C. 1672.
Hég. 1083.

Paix consentie par Michel entre les Polonois & les Turcs.

J. C. 1672. Hég. 1083.

plus qu'il ne pouvoit tenir ; il n'avoit pas le droit de soumettre la République à un tribut sans que la Diete eût accepté cette charge, puisque, dans tous les cas, le consentement de cette assemblée est nécessaire pour conclure ou la guerre ou la paix. Mais Kiuperli, content d'avoir ajouté une Province aux domaines de son Maître, & d'avoir de plus en plus excité le feu de la discorde chez ses voisins, ramena Mahomet & ses troupes triomphans à Constantinople, laissant dans la Podolie & dans l'Ukraine ce qu'il falloit pour contenir les nouvelles conquêtes, & les Cosaques qui n'étoient pas parfaitement soumis à leur Ethman.

Tripoli devient République.

Après les réjouissances que les succès de Mahomet autorisoient dans Constantinople, & qui furent célébrées avec beaucoup de magnificence, le Divan s'occupa d'une rebellion survenue à Tripoli. Le Pacha de cette province étoit devenu une espece de Souverain. Depuis long-temps on n'envoyoit à Tripoli ni Cadis ni Defterdars ; les sommes qui passoient chaque année dans le trésor de Constantinople étoient un véritable tribut. Le Pacha ne rendoit aucun compte des prises ; les places ne recevoient

aucune garnison ; le Pacha payoit les troupes levées pour la garde du port avec les taxes qu'il imposoit lui-même, & il avoit le droit de partager entre les Corsaires le butin fait sur mer. Cet avantage invita un certain Osman, que Kiuperli avoit fait Pacha de Tripoli, à en abuser. Son avarice lui persuada que toutes les prises que faisoient les Corsaires devoient être à sa disposition ; il leur abandonnoit un profit si mince, que les Armateurs sembloient ne courir les dangers de la mer que pour enrichir leur Pacha. Cette injustice réitérée produisit plusieurs réclamations au Divan. L'Empereur & le Grand Visir étoient occupés pour lors d'affaires plus sérieuses que de partager quelque butin entre des pirates. Les Tripolins n'obtenoient aucune décision de la Porte, & Osman Pacha devenoit plus avide par l'impunité. L'injustice doit à la fin amener la révolte. Les Tripolins qui s'étoient plaints plusieurs fois vainement, forcerent un jour le Pacha de fuir dans la citadelle ; ils l'y assiégerent le prirent & le mirent à mort : puis les chefs de la conjuration résolurent de prendre le même gouvernement qu'Alger. Le peuple élut un Dey ; ils

J. C. 1672.
Hég. 1083.

J. C. 1672. Hég. 1083.

établirent même une espece de Sénat; & lorsque leur République eut quelque consistance, les Tripolins députerent vers Mahomet pour en demander la confirmation, offrant d'augmenter le tribut que le Pacha Turc avoit rendu jusqu'alors à son maître. Leurs Députés avoient ordre de faire entendre que les Tripolins verroient avec plaisir un Pacha Ottoman à la tête de leur République, pourvu qu'il n'eût pas plus de pouvoir que celui d'Alger. Kiuperli, content de la conduite ferme & mesurée que ce peuple avoit tenue, engagea son maître à lui accorder toutes ses demandes avec d'autant plus de facilité, qu'elles étoient avantageuses à Porte. Un Pacha fut envoyé à Tripoli avec les mêmes instructions qu'avoit celui d'Alger, c'est-à-dire pour représenter l'Empereur Ottoman, protecteur de la République, & pour veiller à la fidélité du commerce envers les sujets immédiats du Grand Seigneur.

J. C. 1673. Hég. 1084.

Renouvellement des traités entre la Porte & la France.

Au commencement de l'année suivante, M. de Nointel, Ambassadeur de France, conclut un traité avantageux pour sa nation, mais qui n'étoit au fond qu'une justice que les Turcs avoient refusée à ses prédécesseurs. Lorsque les anciennes capitulations

avoient été faites avec la France, cette Puissance, qui traitoit la premiere avec les Turcs, avoit accordé cinq pour cent à la douane de la Porte sur toutes les marchandises qui arriveroient dans les différentes Echelles. Depuis, la Hollande & l'Angleterre avoient aussi desiré de traiter, & pour diminuer le commerce des François qu'on accusoit d'abuser des privileges de leur commerce exclusif, ces peuples négocians avoient envoyé dans le Levant des étoffes de meilleure matiere, fabriquées avec plus de soin, & qu'ils donnoient à meilleur compte que jusques-là les François n'avoient donné les leurs. La faveur que surtout les draps des Anglois & les toiles des Hollandois prirent dans tout le Levant, fit accorder aux fabricans de ces deux nations des capitulations à trois pour cent de leurs marchandises, tandis que les François continuoient de payer cinq selon leur traité. Messieurs de la Haye pere & fils, dans le cours de leurs ambassades, n'avoient jamais pu faire réformer cette disproportion ; mais la police introduite dans nos manufactures par le Ministre Colbert, ayant contraint le fabricant de fournir des étoffes de meilleure qualité, les draps de France & ses

J. C. 1673.
Hég. 1084.

J.-C. 1673. Hég. 1084.

autres marchandiſes reprirent faveur dans toutes les Echelles. D'ailleurs les victoires de Louis XIV, & la conſidération que ce Monarque s'étoit acquiſe dans toute l'Europe, le faiſoient regarder par les Turcs comme un adverſaire redoutable à la Maiſon d'Autriche, qu'il étoit important pour eux de ménager. Le traité que termina M. de Nointel portoit ſur deux objets principaux, le commerce & la liberté de la religion romaine dans le Levant. Nos Religieux éprouvoient depuis bien des années plus de difficultés, & même de perſécutions de la part des Chrétiens Grecs que de celle des Muſulmans. Les Grecs ſchiſmatiques, ſujets naturels de la Porte, ont un Patriarche à Conſtantinople, qui reçoit le bâton paſtoral & l'anneau des mains du Grand Seigneur. Ils ſont tolérés plus volontiers dans les Etats de ce Prince, que les Chrétiens Romains; ils ont eu l'adreſſe de les faire regarder comme les ennemis non ſeulement du culte, mais de la puiſſance des Turcs, parce qu'ils ſont, diſent-ils, ſujets immédiats d'un Prince étranger qui eſt le Pape. D'après cette opinion, les Grecs avoient ſu s'emparer des lieux ſaints, ſoit dans Bethléem, ſoit dans Jéruſalem. Quoique

depuis les croisades, le saint sépulcre & les autres lieux, consacrés par la naissance & la mort de Jesus-Christ, eussent appartenu aux Catholiques Romains, les Grecs s'étant prévalu de la puissance des Pachas, avoient chassé les Religieux Romains des églises bâties par eux sur ce territoire, & ils rançonnoient avec beaucoup d'avidité les pélerins Latins que la dévotion attiroit vers le berceau de leur foi. Dans le traité que M. de Nointel conclut au nom de Louis XIV, il fut stipulé que l'Eglise du saint sépulcre, usurpée par les Grecs, seroit rendue aux Latins ; que les François & tous les autres Chrétiens qui iroient en pélerinage à Jérusalem, ne pourroient être inquiétés dans aucun lieu de la Turquie ; que les églises de Galata & de Pera appartenant aux François, seroient réédifiées en cas d'incendie ; que les François auroient le droit de faire du vin chez eux, & d'en vendre à tous ceux qui ne seroient pas Musulmans ; que les douanes seroient réduites à l'avenir à trois pour cent, & que les marchandises ayant une fois payé dans une Echelle, seroient franches dans toutes les autres ; qu'enfin tous les différens qui s'éleveroient pour fait de com-

J. C. 1673.
Hég. 1084.

J.C. 1675. Hég. 1084.

merce entre les Consuls de France & les Officiers de la Porte, seroient décidés en plein Divan, pourvu que l'objet ne fût pas moindre de quatre mille aspres. Ce traité conclu & signé, à la grande satisfaction de tous les négocians François & de tous les Religieux Romains qui vivoient dans les Etats du Grand Seigneur, eut une pleine exécution pour tout ce qui concernoit le commerce : mais la restitution des saints lieux souffrit beaucoup de difficultés par l'avidité des Pachas & des Cadis de la Palestine, qui favorisoient toujours les Grecs en reconnoissance des sommes considérables qu'ils tiroient d'eux sans cesse. Ce qui flatta beaucoup l'Ambassadeur de France, & qui apprit à tous les autres Francs en quelle estime étoit Louis XIV dans le Levant, ce fut la permission accordée à son Ministre de visiter toutes les Echelles où les François avoient des comptoirs. M. de Nointel reçut de grands honneurs de tous les Pachas des lieux dans lesquels il alla porter les ordres du Roi de France. Cette visite n'avoit point d'exemple depuis l'établissement de l'Empire ottoman ; on y avoit vu souvent les Ministres des Puissances chrétiennes prisonniers dans leurs

palais à Conſtantinople, mais jamais exerçant juriſdiction ſur les ſujets de leur maître, répandus dans les Provinces de l'Empire. J. C. 1675. Hég. 1084.

Kiuperli étoit trop éclairé pour ne pas ménager au Grand Seigneur un allié tel que le Roi de France, ſur-tout dans la neceſſité où il ſe voyoit de veiller ſur les frontieres limitrophes des Etats autrichiens. Cette paix ſi glorieuſe, faite tout récemment avec la Pologne, n'étoit pas bien aſſurée. Kiuperli l'avoit fondée ſur des diviſions entre le Monarque & la République qui commençoient à s'appaiſer. Le foible Michel, obligé de céder à la grande réputation de Sobieski, à la puiſſance de ſon parti, & ſur-tout à la ſupériorité de ſes talens, avoit envoyé complimenter & inviter à une Diete de pacification celui qu'il avoit proſcrit quelques mois auparavant Le Grand Général parut en effet dans cette aſſemblée où le Roi s'humilia devant des ſujets qu'il n'avoit pu réduire. Sobieski réclama tout haut contre l'infame traité de Boudchaz, ce furent ſes termes. Il indiqua le tréſor gardé à Varſovie comme une reſſource aſſurée, & ſur-tout le courage & l'indignation des Polonois qui brûloient de laver la

Les Polonois rompent celui que leur Roi avoit fait avec le Turc.

J. C. 1673.
Hég. 1084.

nation de cette honte malgré les ménées ſecretes des ennemis de Sobieski contre ſes deſſeins, & même contre ſa perſonne (1), le Grand Général emporta tous les ſuffrages, & réuſſit à faire déclarer le traité nul, honteux à la République, & fait ſans ſon aveu. Cette ardeur qui enflammoit tous les Polonois, exigeoit d'autres ſecours qui manquoient à cette République épuiſée. Le tréſor de Varſovie conſiſtoit plus en pierreries, en meubles précieux qu'en argent monnoyé. Il n'étoit ni aſſez abondant, ni de nature à fournir promptement les moyens de lever des troupes. Les Lithuaniens avoient les mêmes intérêts, mais non le même zele que les Polonois; ils ſe firent attendre ſi longtemps, que toutes les forces ſur leſquelles Sobieski avoit compté, ne furent prêtes qu'à la fin de Septembre. Nonobſtant ces retardemens, cinquante mille hommes furent aſſemblés, & après ſix ſemaines d'une marche pénible, Sobieski rencontra de l'autre côté du Nieſter un Chiaoux envoyé par la Porte pour porter au Roi

Sobieski s'avance vers les confins de la polodie.

(1) Un ennemi ſecret accuſa Sobieski comme traître à la patrie, & fuit auſſi-tôt après cette accuſation.

Michel le cafetan, marque de vasselage, que Sobieski appelloit la veste ignominieuse, & pour exiger la premiere année du tribut stipulé par le traité de Boudchaz. Le Grand Général ayant demandé à ce Turc les lettres dont il étoit chargé pour le Roi : » L'honneur d'ouvrir les lettres de » notre invincible Empereur, lui dit » le Chiaoux, n'appartient qu'à ton » maître à qui elles sont adressées ; on » m'ôtera la vie avant de me les arra- » cher ». Sobieski fut tenté de faire charger de chaînes ce fier Envoyé ; mais se rappellant ce qu'un Général d'armée doit au droit des gens, il le laissa passer sans souffrir qu'il lui fût fait aucune insulte.

J.C. 1673. Hég. 1084.

Sobieski avançoit autant que la rigueur de la saison pouvoit le permettre. Chusain, Pacha, qui commandoit en Podolie, avec la dignité de Séraskier ou Généralissime, avoit réuni en peu de temps quatre-vingt mille hommes dans le camp de Chocsim, lieu avantageux pour défendre l'entrée de cette Province que Kiuperli avoit eu la précaution de garnir de troupes. La ville de Chocsim, située sur la rive droite du Niester, est défendue par une bonne citadelle, & par un autre fort sur la rive gauche.

J. C. 1673. Hég. 1084.

Malgré l'avantage du lieu qui environne cette place, où l'armée ottomane se trouvoit retranchée comme dans une vaste forteresse, Sobieski décida qu'il livreroit bataille. Ce n'étoit pas l'avis de Pak, Général des Lithuaniens, qui pesa long-temps dans le Conseil de guerre sur l'inconvénient d'attaquer une armée supérieure en nombre dans un camp fortifié. Sobieski ne pouvoit pas publier qu'il avoit parole de Petrecseïus, Prince de Moldavie, & de Grégoire, Prince de Valaquie, qu'ils se tourneroient de son côté au fort de la mêlée. Petrecseïus brûloit de se venger d'une insulte. Le Général Chusain Pacha avoit eu l'imprudence de frapper dans sa colere le Prince de Moldavie. Ces vassaux de l'Empire ottoman, souvent traités comme des esclaves, ne sont pas plus fideles à leurs maîtres barbares, que de véritables esclaves qui soupirent après le moment de rompre leurs chaînes. Depuis trois jours que l'armée polonoise étoit campée devant Chocsim, & que Petrecseïus avoit reçu du Séraskier ce traitement indigne, le Prince Moldave n'avoit cessé d'instruire le Grand Général par des signaux & par des transfuges de tout ce qu'il lui étoit important de savoir.

Sobieski, affligé de la résistance de Pak, auquel il ne vouloit pas dire en plein Conseil de guerre sur quels avantages il pouvoit compter, se réduisit à conjurer son collegue d'être témoin, à la tête de ses Lithuaniens, des efforts que les Polonois alloient tenter. Pak aimoit la gloire, il se rendit au desir d'un Général qui méritoit de la confiance.

J. C. 1673. Hég. 1084.

A la pointe du jour, lorsque les gardes turques fatiguées des veilles de la nuit cédoient au sommeil malgré elles, Sobieski à pied conduisit lui-même un régiment de dragons à la partie du retranchement que le Moldave lui avoit dit être le plus accessible; l'escalade se fit presque sans résistance; les Valaques & les Moldaves se déclarerent à l'instant pour l'agresseur. L'attaque fut si vive que les premieres tentes des Turcs étoient abandonnées au pillage avant que les Spahis fussent à cheval & que les Janissaires eussent pris leurs rangs. Jablonouski, Palatin de Russie, n'eut pas de peine à s'emparer du terrein que les Moldaves & les Valaques avoient abandonné: les Polonois fondirent par les breches, Pak suivit avec les siens. Sobieski, à qui on avoit amené un cheval, fit ses dispo-

Il attaque les Turcs sous Chocsim, & les bat.

J. C. 1673. Hég. 1084.

ſitions au milieu du camp de l'ennemi, comme il les auroit faites dans ſa tente la veille de la bataille. Cependant les Turcs effrayés tâchoient de ſe rallier à une grande diſtance que la fuite avoit miſe entre eux & les Polonois. Sobieski eut de la peine à détourner ſes ſoldats de l'attrait du pillage ; il envoya couper un pont que les Turcs avoient jetté ſur le Nieſter, & qu'il ſavoit être mal gardé. Lorſque les Janiſſaires apprirent que leur retraite étoit interceptée, le découragement décida la déroute ; vingt mille hommes ſe jetterent dans le Nieſter pour tenter de ſe ſauver à la nage ; vingt mille mordirent la pouſſiere, & le reſte de l'armée fut diſperſé ; Chuſain fuit à temps à la tête de quelques Spahis qui ſe réfugierent avec lui à Caminiek.

Sobieski, à qui cette victoire avoit coûté cinq mille hommes, eut la cruauté de faire maſſacrer de ſang froid plus de quatre mille priſonniers qui lui demandoient la vie. Il fit ſommer la citadelle de Chocſim de ſe rendre à diſcrétion après une attaque de quelques heures, menaçant de brûler cette fortereſſe & de faire égorger tout ce qui pourroit s'y trouver, ſans diſtinction de nation, de profeſſion,

Priſe de la citadelle de Chocſim.

de ſexe ni d'âge, ſi les portes n'étoient point ouvertes à l'inſtant même. Cauſio Pacha, l'un des Lieutenans de Chuſain, priſonnier préſervé du carnage par la politique de Sobieski, fut chargé d'accompagner le trompette qui fit cette cruelle ſommation. Malgré la terreur répandue au loin autour de cette fortereſſe, les ſoldats s'écrierent qu'ils s'attendoient à mourir, mais qu'ils n'ouvriroient leurs portes qu'à condition qu'on leur permettroit de ſortir avec les honneurs de la guerre pour ſe réfugier à Caminiek. Il ne fut pas poſſible d'obtenir d'eux une autre parole. Le Pacha Cauſio alla porter cette réponſe à Sobieski; & arroſant de ſes larmes le papier qui contenoit le projet de capitulation, il dit au Grand Général de Pologne, qu'il le conjuroit de penſer que les armes étoient journalieres, que tous les braves ſoldats ſe devoient mutuellement de l'eſtime, & même des ſecours quand il n'y alloit pas de l'intérêt de leur cauſe, & que la valeur militaire n'excluoit pas l'humanité. La douleur vraie & l'éloquence du Pacha ramenerent Sobieski dont l'ame n'étoit pas féroce, & qui n'avoit été égaré que par l'ivreſſe de la victoire. Il accorda aux défenſeurs de

J. C. 1673.
Hég. 1084.

J. C. 1673. Hég. 1084.

Chocſim tout ce qu'ils demandoient; la garniſon ſortit avec les honneurs de la guerre pour ſe retirer à Caminiek; quarante chariots porterent les bleſſés & les bagages.

Mort du Roi de Pologne.

Sobieski s'avançoit à la tête de ſon armée victorieuſe pour envelopper un corps de vingt mille hommes deſtinés à renforcer l'armée de Chuſain Pacha, lorſqu'il apprit la mort du Roi de Pologne. Cet événement l'empêcha de profiter, autant qu'il auroit pu le faire, de la victoire de Chocſim, & ſauva Caminiek dont Sobieski avoit deſſein de s'emparer. Un plus grand intérêt l'appelloit à Varſovie, ainſi que tous les Nobles qui avoient le droit de choiſir leur Maître.

Guerre entre les Chrétiens Romains & Schiſmatiques.

Tandis que les Polonois & les Ottomans étoient aux mains pour la propriété de l'Ukraine & de la Podolie, les Religieux Grecs faiſoient à Jéruſalem la guerre aux Latins pour la poſſeſſion des Saints-Lieux. Ceux-ci peut-être avoient été les agreſſeurs, parce qu'en vertu du traité conclu avec Louis XIV ils avoient prétendu s'emparer de la chapelle de Bethléem, élevée ſur le lieu même où Jeſus-Chriſt eſt venu au monde. Les Grecs avoient toujours été en poſſeſſion de ce monument ſacré. Sur le refus qu'ils

firent de le rendre, les Latins se crurent autorisés à former une espece de croisade pour conquérir cette chapelle à main armée. Nous avons déja remarqué que, dans les querelles entre les Chrétiens Romains & Grecs, les Musulmans prennent toujours le parti des derniers. Le Sangiac leur prêta secours. Non seulement ils recouvrerent la chapelle de Bethléem, mais ils oserent encore attaquer les Latins au moment où ceux-ci célébroient la fête de Noel dans le Saint-Sépulcre; le sang de quelques Religieux des deux partis souilla les sacrifices qu'on offroit dans cette nuit sainte au Rédempteur du monde. Les Latins furent vaincus; & lorsqu'ils se plaignirent au Divan de l'infraction à un traité si récent, ils n'obtinrent d'autre réponse, sinon que les titres des Grecs annonçoient une ancienne possession, confirmée dans les derniers temps par un catchérif, que feu Panajot, premier Interprete de la Porte, celui-là même à l'adresse duquel on croyoit devoir la reddition de Candie, avoit obtenu pour les Religieux de sa croyance. On accorda seulement aux réclamations des Ambassadeurs, que les Grecs usurpateurs des Saints-Lieux en permet-

J. C. 1673.
Hég. 1084.

J. C. 1674.
Hég. 1085.

troient l'entrée à tous les pélerins du rit latin, moyennant une redevance pour laquelle les Prélats Grecs paieroient au Grand Seigneur une somme annuelle ; ce qui satisfaisoit également l'avarice des uns & des autres. Cette décision si contraire au nouveau traité fut prononcée en plein Divan.

Le Séliĉtar Aga est puni des malversations qu'il avoit faites comme Defterdar.

Le même Tribunal porta un arrêt plus juste contre un favori de Mahomet appellé Mahomet comme son maître. Cet homme que la faveur du Monarque avoit élevé aux emplois les plus utiles & les moins dangereux, tels que ceux de Seliĉtar Aga & de Defterdar de l'intérieur, avoit sollicité le commandement de dix galeres qu'on envoyoit côtoyer les isles de l'Archipel, pour en tirer les revenus tant en nature qu'en argent. Cette commission, qui donnoit occasion de manier beaucoup de richesses, exposoit à une tentation d'autant plus forte, que Mahomet Aga croyoit pouvoir tout oser sous l'Empereur Mahomet dont il avoit partagé les plaisirs. En effet, cet Officier se comporta, dans la visite qu'il fit de toutes les isles, comme le favori d'un Prince voluptueux, qui se croit tout permis, & qui compte pour rien l'intérêt

térêt des peuples. Ses exactions furent si criantes, que des plaintes ameres étoient parvenues à Constantinople avant que Mahomet Aga eût ramené dans le port de cette capitale les galeres plus chargées pour son compte que pour celui de l'Empereur. Au moment où elles entrerent, le Grand Visir y fit établir une garde afin qu'on ne pût rien distraire de ce qu'elles portoient ; & malgré le foible que le Sultan ne dissimuloit pas pour ce concussionnaire, le Grand Visir persuada au Prince qu'il étoit de l'intérêt de Mahomet Aga, que lui-même rendît compte en plein Divan d'une gestion que plusieurs avis disoient avoir été si criminelle, & que lui Kiuperli croyoit exempte de blâme. Le Sultan ne douta pas que son Grand Visir ne voulût justifier celui qu'il desiroit trouver innocent, & dans cette idée il consentit à une formalité qui tendoit à blanchir son favori. Mais l'infidelle Aga n'ayant pu répondre aux plaintes qu'on lui montra de toutes les isles dans lesquelles il avoit abusé de sa gestion, moins encore aux questions que lui fit le Grand Visir sur l'amas de richesses cachées dans ses vaisseaux, dont il n'avoit destiné au trésor pu-

J.C. 1674.
Hég. 1085.

J.C. 1674. Hég. 1085.

blic que la moindre partie ; convaincu de tous les crimes qu'on lui imputoit, le Grand Visir prononça l'arrêt de mort, qui fut exécuté avant que le Sultan en eût connoissance. Kiuperli, par cette conduite équitable & sévere, en avoit toujours imposé à son Maître qui, tout-à-fait incapable de tenir les rênes d'un grand Empire, avoit au moins la prudence d'abandonner à son Ministre l'autorité dont il n'auroit pu qu'abuser.

La guerre languit de part & d'autre cette année. Les Polonois étoient occupés du soin de se choisir un Roi. A la nouvelle que le Grand Général Sobieski, déja trop redoutable, étoit monté sur ce trône qu'il avoit jusques là si bien défendu, Kiuperli prépara de grandes forces ; il ordonna au Kan des Tartares de marcher vers l'Ukraine, & il choisit parmi les Janissaires douze mille Serdengietchdis qu'il fit remplacer dans ce corps par douze mille hommes de recrue. Ces soldats répondent parfaitement à ce qu'on appelloit autrefois enfans perdus dans les troupes françoises, que nous nommons maintenant grenadiers. (1) Ils reçoivent une paie su-

Etablissement des Serdengietchdis parmi les Janissaires.

(1) Le mot Turc signifie dévoué à la mort.

périeure de onze aſpres à celles qu'ils avoient déja, & en conſéquence ils ſont chargés de tous les détachemens & de toutes les opérations les plus pénibles & les plus périlleuſes. Kiuperli joignit ces douze mille braves aux Tartares qu'il envoya en Ukraine auſſi-tôt qu'il apprit que le nouveau Roi de Pologne marchoit vers cette province. Ce Prince, qui avoit différé la cérémonie de ſon couronnement, comptoit achever en une ſeconde campagne ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé la campagne précédente : mais dans une circonſtance où Sobieski ſembloit oublier ſon intérêt pour celui de la nation qui venoit de le choiſir, il ne fut pas ſecondé. Le Grand Général de Lithuanie, Pak, qui juſques là avoit été l'émule du Grand Général de Pologne, frémiſſoit en ſecret de le voir ſon maître. Pour lui prouver qu'un Monarque électif n'a pas un pouvoir abſolu, ſur-tout lorſqu'il n'eſt pas couronné, Pak emmena ſes Lithuaniens au moment où le Roi projettoit de former le ſiege de Caminiek. Cette eſpece de défection obligea Sobieski de prendre ſes quartiers ; il ſe renferma dans Braclau pour attendre le moment de rentrer en campagne. Un

J. C. 1674.
Hég. 1085.

Le Roi de Pologne, abandonné par les Lithuaniens, eſt obligé d'entrer en quartier d'hiver.

artisan, dit son Historien, se seroit trouvé mal logé dans la maison qu'il occupoit.

J. C. 1674. Hég. 1085.

Cependant Kiuperli, qui comme nous venons de le voir, s'étoit reposé des soins de la guerre sur le Kan des Tartares, imagina, pour mieux défendre Caminiek des entreprises des Polonois, de purger son territoire de tous les Chrétiens Grecs & Latins, même de tous les Juifs qui habitoient en grand nombre dans les environs de cette ville. On arracha ces malheureux à leurs foyers ; ils furent transportés au-delà du Danube dans un terrein habité autrefois par des Grecs, & pour lors très-désert. Ces especes de proscrits partagerent entre eux le territoire en friche qu'on voulut leur abandonner. On distribua les maisons & le territoire, auxquels ils furent contraints de renoncer à deux mille Spahis qui devinrent autant de timariots, sujets par conséquent à perdre les possessions dont on leur accorderoit l'usage.

Tandis que Kiuperli songeoit à opposer de nouvelles forces aux talens du Roi Jean Sobieski, le Grand Seigneur se livroit au plaisir d'étaler dans Andrinople toute la pompe ottomane à l'occasion du mariage d'une de ses

filles & de la circoncision de ses deux fils. Il avoit eu le dernier d'une jeune Odalisque que Fatma, Sultanne favorite, avoit tenté de faire périr à force de mauvais traitemens, parce que Cadisja (c'étoit le nom de cette jeune victime) élevée parmi les suivantes de la Sultane, avoit fait craindre à cette jalouse maîtresse qu'elle ne lui ravît bientôt le cœur de l'Empereur. Mahomet, plus occupé de la police de son haram que des affaires de l'Empire, prévenu d'ailleurs d'une passion naissante pour celle qu'on traitoit avec tant d'inhumanité, lui donna dans le haram & dans son cœur la place de sa persécutrice, & relégua celle-ci dans le vieux serrail. Il avoit eu d'elle une fille & un fils. Il en eut un second de Cadisja. Cet enfant devint bientôt aussi cher à l'Empereur que l'étoit sa mere. L'Empereur choisit Kul Ogli son favori, pour lors Pacha de Magnésie, & qu'il avoit comblé de biens, pour l'allier à son sang. Il étoit juste que cet honneur, qui coûte si cher à ceux à qui les Sultans veulent le faire, tombât sur un favori accablé des bienfaits de Mahomet, & qui n'avoit d'autre mérite que la faveur de son Maître. Les présens que l'époux de la Princesse fit porter en

J. C. 1675.
Hég. 1086.

Mariage d'une fille de l'Empereur.
Circoncision de deux Princes.

J. C. 1675. Hég. 1086.

pompe au ferrail, étoient d'un prix qui furpaffoit tous ceux qui avoient été faits jufqu'alors en pareille rencontre. Mahomet en fit d'auffi précieux qui furent portés devant la Sultane, lorfqu'elle fe rendit en grand cortege au palais qui lui étoit deftiné. Les fêtes des Turcs confiftent principalement en illuminations & en feux d'artifice. Cette nation naturellement fobre connoît peu les feftins. Bien qu'il y ait quelques ivrognes parmi les Mufulmans, ce n'eft que dans le fecret & loin de tous les yeux qu'ils s'abandonnent à l'excès du vin. Leurs danfes & leurs efpeces de drames ne s'exécutent que dans l'intérieur des harams, parce que tous ces amufemens font très-diffolus. Ces peuples, tout graves quils font, ne connoiffent point la retenue dans les plaifirs; fi l'on en excepte quelques combats qui reffemblent un peu à nos anciens tournois; tous leurs jeux choquent la bienféance, & même la pudeur: auffi tous les Turcs qui ne fe livrent pas à un libertinage exceffif, font très-aufteres dans leurs mœurs. Après la célébration des noces de la jeune Sultane, on s'occupa des fêtes qui précéderent & qui fuivirent la circoncifion des deux Princes. Celles-ci, plus magnifiques que les

premieres, loin de coûter au trésor public, le remplirent de beaucoup d'or. La coutume veut que tous ceux qui tiennent quelque chose de l'Empire, Officiers d'épée ou de plume, Timariots, domestiques du serrail, attachés à l'Empereur ou à quelqu'un de la famille impériale, fassent un présent proportionné à leur richesse ou à la place qu'ils occupent. On regarde la circoncision des enfans du Grand Seigneur comme une des ressources de l'Etat.

J. C. 1675.
Hég. 1086.

Mort de Kiuperli.

L'avantage que Mahomet tira de cette cérémonie fut bien compensé par la perte qu'il fit, peu de temps après, de l'homme qui peut-être avoit été le plus utile à l'Empire des Turcs depuis sa fondation. Kiuperli venoit de déterminer son Maître à retourner à Constantinople, malgré l'inclination que ce Prince avoit toujours eue pour le séjour d'Andrinople ; il lui avoit fait comprendre qu'outre que le serrail de Bysance étoit dans la plus belle position de la nature, & seul digne par sa magnificence & par son étendue de loger l'Empereur d'Orient, la politique d'un Monarque sembloit lui prescrire d'habiter la capitale de ses Etats, toujours plus riche & plus considérable lorsque le Prince y tient sa

J. C. 1675. Hég. 1086.

cour. Mahomet, docile aux avis de son Ministre, s'étoit déja mis en chemin; la maladie de Kiuperli se déclara si vivement, que le Grand Visir, dans l'impossibilité de monter à cheval, s'embarqua jusqu'à Sélivrée, puis se fit porter dans un brancard par ses Delis depuis Sélivrée jusqu'au bourg de Charlu, où le mal le contraignit de s'arrêter. Dans les derniers momens de ce grand homme, un Iman lui ayant présenté le Koran pour faire sa priere, Kiuperli mit la main sur le livre de sa Loi: » Prophête, s'écria» t-il, je saurai bientôt si tu as dit la vérité: mais vérité ou non, je me suis défendu de faire du mal à mes » semblables, j'ai opéré au contraire » le bien qui s'est trouvé en mon » pouvoir; j'espere en Dieu, source » de justice & de miséricorde ». Ce

Son éloge.

Ministre mourut âgé de quarante-sept ans, après en avoir gouverné quinze avec autant de sagesse que de succès. Peut-être un plus long ministere eût changé les mœurs de ce peuple auquel Kiuperli donna l'exemple de vertus peu connues dans l'Orient. Sa sévérité inexorable tendit toujours à maintenir l'ordre & à épargner le sang; sa bravoure ne fut jamais féroce; & son amour pour l'humanité

lui fit toujours préférer le bien public à celui du Maître : ou plutôt Kiuperli étoit convaincu que l'interêt du Monarque, bien entendu, ne peut jamais être séparé de l'intérêt de son peuple. Grand Général, il termina la longue guerre de Candie par la conquête de cette isle ; il prit Caminiek, la clef de la Pologne, & l'une des plus fortes places du monde entier ; il imposa un tribut à ce Royaume, il soumit l'Ukraine ; il gagna les Cosaques, anciens ennemis de l'Empire Ottoman. Sage Ministre, il sut contenir tous les différens corps de la milice, si turbulens sous ses prédécesseurs ; il employa les soldats à reculer les bornes de l'Empire qu'ils avoient souvent déchiré ; il porta tant dans l'administration de l'Etat que dans l'exercice de la justice le plus grand ordre & l'équité la plus invariable ; il économisa les finances malgré la passion que son maître avoit pour les dissiper ; enfin il soutint le sceptre dans des mains trop foibles pour le porter, avec une dignité jusques-là inconnue chez les Turcs.

J.C 1675.
Hég. 1086.

Cara Mustafa son beau-frere, qui avoit rempli l'emploi de Caïmacan pendant tout le siege de Candie, & pendant les séjours que la cour avoit

Cara Mustafa, Grand Visir à la place de Kiuperli.

J. C. 1675. Hég. 1086.

faits à Andrinople, fut choisi par Mahomet pour occuper la place de Kiuperli. C'étoit une faveur que le Sultan faisoit à la mémoire de ce grand homme qui avoit paru toujours estimer son beau-frere, & qui lui avoit confié une partie du gouvernement. Mahomet donna un autre témoignage de considération à la famille de cet illustre Ministre: quoique le mobilier de tous les Visirs & Pachas appartienne au trésor du Prince après leur mort, le Sultan crut devoir abandonner aux enfans de celui-ci le produit des travaux qui lui avoient été si utiles.

Guerre de Pologne.

Cette année, la guerre s'étoit faite en Pologne de la part des Turcs avec plus de cruauté que de succès. Sobieski, trop grand pour ne pas exciter l'envie, n'avoit pu déterminer ses compatriotes à lui fournir les forces nécessaires pour repousser l'ennemi vaincu; il traîna, contre une armée considérable, le peu de troupes réglées que ses ennemis, qui affectoient de le craindre, n'avoient pu lui ôter. Le Séraskier Ibrahim, par son incapacité, ne sut pas mettre à profit la supériorité du nombre. Le Turc, au lieu d'attaquer la petite armée de Sobieski, alla former le siege de quelques bi-

coques qui tenoient encore pour les Polonois ſur les confins de l'Ukraine & de la Podolie: il fit mourir des femmes & des enfans, égorgeant ſans pitié les bourgeois des villes, tantôt parce qu'elles s'étoient trop défendues, tantôt parcequ'elles avoient livré en trahiſon leur Gouverneur qui refuſoit de ſe rendre. Le Séraskier Ibrahim, après avoir perdu bien du temps & des hommes, envoya Nuradin, fils du Kan des Tartares, attaquer Sobieski avec un détachement fort ſupérieur à ſon armée. Le Prince battit ce détachement; douze mille Polonois tuerent plus de quinze mille Tartares, & mirent en fuite ceux que la nuit enveloppa de ſes ombres. Le Roi de Pologne, marchant en vainqueur à la tête de ſa petite armée, contraignit Ibrahim à lever le ſiege de Tramboula que plus de quarante mille hommes avoient formé. Le nouveau Grand Viſir Cara Muſtafa, honteux des affronts que les Ottomans avoient ſoufferts, réſolut de confier la campagne ſuivante de plus grandes forces à un meilleur Genéral.

J. C. 1675.
Hég. 1086.

Sobieski, dont la valeur & les talens, après avoir allumé l'envie, devoient néceſſairement exciter l'admiration, apprit à ſes ſujets, par

Sobieski obtient de ſes ſujets d'aſſez foibles ſecours.

J. C. 1675. Hég. 1086.

ce qu'il avoit fait avec si peu de monde, ce qu'il étoit capable de faire à la tête d'une armée plus nombreuse. Ceux même qui avoient refusé des troupes au Roi, comprirent qu'il étoit temps de secourir la Pologne épuisée : mais quoique la vue des besoins présens eût arraché aux Dietes la promesse de cent mille hommes, elles ne purent jamais en fournir au Roi que trente-huit mille. Les Couronnes alliées à qui on demandoit des subsides, offroient seulement leur médiation pour la paix. Toutes les Provinces se ressentoient des incursions des Turcs, ou des maux récens de la guerre civile ; cette malheureuse République, après avoir déchiré son propre sein, ne trouvoit pas de quoi repousser l'ennemi. Mais celui qui avoit battu quatre-vingt mille hommes avec douze mille Polonois, espéroit à la tête de trente-huit mille hommes pouvoir résister à deux cents mille, car les Turcs n'avoient pas mis moins de monde sur pied. Mahomet & son Visir avoient confié cette nombreuse armée, dans laquelle on comptoit quatre-vingt mille Tartares, à un autre Ibrahim surnommé Shaïtan, qui signifie *Diable*, parce que ce Pacha avoit toujours fait la guerre avec beaucoup de cruauté.

Sobieski voyoit le pays qu'il avoit à défendre plus en Monarque qu'en Général. Il entreprit de porter le foyer de la guerre à l'extrémité des Etats Polonois, pour ménager l'intérieur de son Royaume déja trop dévasté. Sans prétendre s'opposer à la marche des Turcs qui côtoyoient le Niester, il passa ce fleuve assez loin d'eux, & conduisit son armée avec une grande célérité près Surawnau, Bourgade de la Pokucie au confluent de la Suwits & du Niester. Sobieski savoit bien qu'il seroit poursuivi; il ne perdit pas un moment pour se retrancher dans un camp déja fortifié par la nature. Ayant appris que l'armée des Turcs venoit sur ses pas, il passa la Suwits seulement avec sa cavalerie, chargea l'avant-garde des Turcs encore en marche, la culbuta sur le centre avec perte, & eut le temps de passer la riviere avant que cette nombreuse armée eût pu songer à se mettre en bataille. Cependant l'infanterie polonoise avoit mis les momens à profit. Sobieski rentré dans son camp, trouva ses fortifications achevées; il se vit à la tête de son armée comme dans une ville forte où tous les habitans étoient soldats. En effet, Ibrahim fit des dispositions comme pour un siege;

J. C. 1676. Hég. 1087.

arrivé près du camp ennemi, il étendit ses troupes dans la forme d'un arc dont le Niester faisoit la corde. Il envoya Nuradin, fils du Kan des Tartares, à la tête de quarante mille hommes de l'autre côté du fleuve, pour boucher toutes les communications, soit aux convois, soit aux recrues, enfin à toute espece de secours. Pendant dix-sept jours il se fit sans cesse des escarmouches dans lesquelles les Polonois avoient aussi souvent l'avantage que les Turcs. Sobieski, occupé sans cesse à rassurer ses soldats, les faisoit sortir par pelotons de ses retranchemens à la rencontre des pelotons ennemis. Cependant les vivres commençoient à lui manquer; il osa proposer des articles de paix, comme s'il eût été au moins égal en forces. Deux Officiers Généraux allerent trouver le Kan des Tartares de la part du Roi de Pologne: » Nous venons, lui » dirent-ils, demander votre média» tion. Que les Turcs nous rendent » toutes nos places, sur-tout Cami» niek: qu'ils évacuent l'Ukraine, » & qu'ils cessent de protéger les Co» saques; le Roi & la République » sont prêts à jurer la paix ». Le Tartare ayant porté cette parole au Séraskier, celui-ci, irrité de tant d'audace,

refusa de faire aucune réponse.

Comme le Seraskier ne pouvoit pas forcer les Polonois derriere leurs retranchemens, & que ses troupes se battant en détail ne tiroient aucun avantage de leur nombre, il résolut d'ouvrir la tranchée & d'établir des batteries comme devant une place de guerre. Sobieski fit pratiquer des contre-tranchées. On combattoit sous terre, & l'on faisoit la guerre de siege au milieu de la campagne. Cependant les provisions de guerre commençoient à manquer aux Polonois comme celles de bouche. Les Tartares bloquoient l'armée sur ses derrieres, comme les Turcs sur son front & sur ses flancs; rien n'avoit pu percer. Tous les Officiers & les soldats, qui manquoient de nourriture tant pour eux que pour leurs chevaux, souhaitoient tout haut une affaire générale, afin, disoient-ils, de terminer tant de peines par la victoire ou par la mort. Sobieski, qui tenoit dans un petit espace les dernieres ressources & le destin de la Pologne, hésitoit à donner bataille; il savoit que toutes les Puissances d'Europe, amies du Grand Seigneur, négocioient la paix; il ne doutoit pas que le Kan des Tartares ne craignît fort que la Pologne devînt

J. C. 1676. Hég. 1087.

J. C. 1676. Hég. 1087.

une province de l'Empire Ottoman; & qu'il ne desirât de traiter avec le Seraskier qu'il savoit chargé des pleins pouvoirs de la Porte : mais Sobieski aimoit mieux perdre sa couronne que souscrire au tribut avilissant tant reproché au foible Roi Michel. Deux Pachas, suivis de vingt-quatre Officiers des Janissaires, étoient venus au camp conjurer le Roi d'épargner les restes de son armée, & de ne pas sacrifier sa patrie à l'espoir chimérique de la soustraire à un tribut qu'elle avoit accordé. Sobieski demeura inflexible, il n'avoit dans la bouche que ces deux mots, *vaincre ou mourir*. Enfin, comme il ne se voyoit plus de vivres, que pour quatre jours, il étoit important de ne pas affoiblir ses soldats par la faim & par toutes les extrémités de la disette : Sobieski médita un ordre de bataille pour foncer sur les Turcs & s'ouvrir passage au milieu d'eux. Cette périlleuse journée étoit fixée au lendemain trente & un Octobre, lorsque, par un coup du ciel inattendu, les Députés déja envoyés par Ibrahim revinrent offrir des conditions plus favorables. Le Seraskier avoit reçu des lettres de Constantinople, qui lui ordonnoient de terminer cette guerre à laquelle les Puis-

Extrémité auxquelles l'armée polonoise est réduite.

sances Européennes menaçoient de prendre part. Il avoit appris d'ailleurs que la Russie armoit pour secourir la Pologne : enfin lorsque Sobieski revit les Pachas qui deux jours auparavant lui avoient dit qu'il auroit à se reprocher la destruction de la République, la perte de son trône & tout le sang qu'on alloit verser, il sut dissimuler sa joie & se montrer plus difficile qu'à la premiere conférence. Les Officiers Turcs ayant proposé pour premiere condition, que la Pologne se chargeât d'envoyer une armée contre les Russes qui venoient la secourir, & qu'elle convînt de repousser par les armes tous les efforts de cette nation contre leur Maître; Sobieski reçut avec indignation une proposition si flétrissante. Les Députés n'insisterent pas : il n'étoit plus question de tribut; on ne contesta que sur le partage des terres. Après une discussion assez longue, Sobieski, bien résolu de ne pas laisser sortir les Députés sans rien conclure, accorda que la République de Pologne laisseroit aux Cosaques le tiers de l'Ukraine, & que ce peuple continueroit de vivre sous la protection du Grand Seigneur; que Caminiek, Jaslouwiecz, & quelques autres places de la Podo-

J.C. 1676.
Hég. 1087.

J.C. 1667. Hég. 1087.

lie, demeureroient à la Porte, qui par-là conserveroit toujours un pied dans la Pologne; que les captifs seroient rendus de part & d'autre, & que le Roi & la République enverroient une Ambassade solemnelle à la Porte pour la ratification de ce traité. Les conditions portées au Seraskier Ibrahim furent signées le même jour : celui-ci ajouta seulement, que l'Ambassadeur que l'on choisiroit seroit digne par la richesse de sa taille & par la noblesse de son port de paroître devant le plus grand Monarque du monde. Le Roi proposa André Zaluski, Grand Echanson qui l'avoit suivi à l'armée, & il fut agréé. Les Turcs attachent beaucoup d'importance au choix des figures pour remplir les postes; ils disent qu'une ame basse ou un esprit grossier habite rarement un beau corps. Tous les jeunes gens qu'on admet au nombre des Icoglans, & qu'on destine ensuite aux premiers postes de l'Empire, sont élus parmi les mieux faits, & si par la suite ils sont atteints de quelque défaut naturel, on les exclut des odas.

Paix conclue entre le Seraskier Plénipotentiaire & le Roi.

Le Seraskier, qui, comme nous l'avons dit, avoit plein pouvoir, accorda aussi que les Catholiques Romains rentreroient dans la possession

du Saint Sépulcre ; mais cet article, tant de fois convenu, fut toujours éludé, les Visirs répondant constamment à l'Ambassadeur de France & aux autres, » que vous importe que » vos moines ou ceux des Grecs gar» dent cette Eglise, puisque vos pé» lerins ont toujours la faculté d'y » aller adorer leur Dieu « ? Les Infideles ne savoient pas que ce Dieu rejette les sacrifices de ceux qu'ils avoient fait dépositaires de son temple. Ainsi Sobieski, avec le peu de forces qui restoient à sa patrie épuisée, eut la gloire de réparer l'honneur de sa couronne, flétri par son foible prédécesseur, & de terminer une guerre qui avoit dévasté la Pologne pendant bien des années. Le judicieux Auteur de sa vie remarque qu'on n'avoit employé que trois jours pour pacifier les deux nations, & que l'on mit six mois à régler le cérémonial qui devoit être observé à l'égard de l'Ambassadeur qui apporta la ratification du traité.

J. C. 1675. Hég. 1087.

Le Grand Visir Mustafa, le plus superbe de tous ceux qui jusques-là s'étoient vus revêtus de cette premiere dignité de l'Empire, venoit de refuser audience à l'Ambassadeur de France M. de Nointel, parce que ce Ministre avoit exigé que son siege fût

J. C. 1677. Hég. 1088.

M. de Nointel, Ambassadeur de France, éprouve des difficultés sur le cérémonial.

J. C. 1677.
Hég. 1088.

placé, selon l'usage de tous les temps, sur le même tapis que celui du Grand Visir. Mustafa avoit prétendu que plusieurs domestiques de l'Ambassadeur payassent le caratche ou capitation, à laquelle tous les Chrétiens & Juifs habitans des Etats de l'Empereur sont soumis. Tandis que tout retentissoit à la Porte des justes plaintes & de la résistance de M. de Nointel, le Grand Echanson Zaluski arrivoit à Darud Pacha avec un cortege de sept cents Polonois. Il s'arrêta dans cette maison de plaisance de l'Empereur, pour faire avertir le Grand Visir de sa venue, & il écrivit que l'Ambassadeur du Roi & de la République de Pologne s'attendoit que le premier Ministre de l'Empire Ottoman viendroit le recevoir aux portes de Constantinople. On devoit penser que celui qui osoit refuser à Louis XIV, pour lors dans tout l'éclat de sa gloire, ce qui étoit dû à son Ambassadeur, n'accorderoit pas des honneurs jusques-là sans exemple, au Ministre d'une Puissance épuisée qui s'étoit soumise à payer tribut à la Porte. Le fier Mustafa répondit : » Si cet infidele attend » que je l'aille chercher, il pourra » bien être enterré à Darud-Pacha; » ainsi que toute sa suite. « L'Am-

L'Ambassadeur de Pologne exige des honneurs qui lui sont refusés.

J. C. 1677.
Hég. 1088.

bassadeur ayant fait demander des subsistances pour sept cens Polonois qui composoient son cortége, Mustafa répondit : » S'il prétend s'emparer de » Constantinople, il n'a pas assez de » sept cens hommes avec lui ; s'il » vient seulement en ambassade, il » est fol de se faire suivre par tant de » monde. Au reste, puisque nous » nourrissons déja sept mille de ces » Polonois forçats sur nos galeres, » nous en nourrirons bien encore sept » cents de plus ». Toutes ces discussions & les vaines formalités du cérémonial auroient rallumé la guerre, si Sobieski, qui connoissoit mieux que son Ambassadeur l'état actuel de son Royaume, le prix du sang des hommes & la frivolité de toutes ces prétentions, n'eût ordonné à Zaluski d'entrer dans Constantinople, d'y prendre son audience du Grand Seigneur, de laquelle dépendoit la consommation du traité, & de ne plus élever de difficultés sur le cérémonial. L'Ambassadeur crut honorer son maître & son pays en étalant dans cette entrée solemnelle un faste dont jusqu'alors il n'y avoit point eu d'exemple. Les fers de ses chevaux étoient d'argent, & ne tenoient qu'à deux cloux, afin que, tombant dans la

Il fait son entrée par ordre de son maître.

J. C. 1677. Hég. 1088.

marche, ils fussent ramassés par le peuple. Cette prodigalité fut remarquée comme Zaluski l'avoit espéré. On porta au Grand Visir un de ces fers si extraordinaires. » Ce Giaur, » dit Cara Mustafa, met de l'argent » sous les piéds de ses chevaux; mais » il faut que sa tête soit de plomb, » puisqu'envoyé par une pauvre Ré» publique, il prodigue ainsi ce » qu'elle ne peut lui donner qu'avec » bien des efforts.

Mustafa aliène l'Ethman des Cosaques par sa hauteur & par sa dureté.

Mustafa avoit la même autorité que son prédécesseur, mais il s'en falloit bien qu'il eût les mêmes talens. Le Monarque, tout aussi adonné à ses chasses, qui le tiroient souvent de son palais pour des semaines entieres, abandonnoit nécessairement les rênes du gouvernement à des mains bien moins adroites que celles de cet illustre Visir. L'orgueil insupportable de Cara Mustafa gâta tout ce que l'adresse de Kiuperli, sa fermeté, son amour du bien public, avoient fait. Les Cosaques, nouveaux feudataires de la Porte, ne s'étoient pas vu sans chagrin privés des meilleures places de l'Ukraine dans le dernier traité. Devenus ennemis des Polonois, ils ne trouvoient pas chez les Turcs les secours nécessaires pour repousser les

J. C. 1677.
Hég. 1088.

insultes de voisins qui les regarderoient toujours comme des sujets révoltés. Dorozensko, Ethman des Cosaques, qui lui-même avoit engagé ses compatriotes à rechercher la protection des Turcs, fit le voyage de Constantinople, dans le dessein d'obtenir de Cara Mustafa de quoi fortifier les places qui lui restoient, & l'indemniser de celles qu'on lui faisoit perdre. L'Ethman n'éprouva que des refus, des duretés & même des menaces de celui dont il avoit attendu de la protection, des honneurs & des dédommagemens. Pénétré du plus vif ressentiment, il retourna dans la partie de l'Ukraine qui lui restoit, & il persuada aux Cosaques, qu'il s'accusoit d'avoir trompés ainsi qu'il s'étoit trompé lui-même, en leur donnant des alliés si infideles, ou plutôt de si mauvais maîtres; il leur persuada, disons-nous, de recourir à la protection du Czar de Moscovie. Dans une assemblée générale de la Nation, on écrivit au Czar une lettre pleine de soumission & des offres de la plus constante fidélité. Les Cosaques demandoient pardon à ce Prince d'avoir songé à s'allier au Turc. Ils lui promettoient de défendre à l'avenir ses frontieres contre cette

Ce Prince détermine ses sujets à rechercher la protection de la Russie.

fiere Nation, & contre tous les ennemis qui pourroient être suscités à l'Empire de Russie. Un d'entre eux, nommé Théodore Alexis, fut député vers le Souverain de Russie pour lui porter cette proposition qui ne pouvoit que lui être fort agréable. Cette nouvelle alliance, ou plutôt cette conquête que le Czar faisoit sans coup férir, reculoit les frontieres de ses Etats jusques par-delà le Boristene, & lui donnoit des soldats d'une valeur à toute épreuve & d'une patience extrême dans les travaux de la guerre. Il reçut l'Envoyé des Cosaques avec tous les témoignages de la plus grande satisfaction. Il promit à ses compatriotes la protection la plus constante, & se contenta d'un tribut si léger, qu'il ne sembloit établi que pour constater le vasselage. Le Grand Visir apprit avec douleur cette défection, qu'il ne pouvoit imputer qu'à lui-même. Cherchant trop tard à épargner les frais & les hasards d'une guerre, il imagina d'envoyer aux Cosaques un nouvel Ethman, dont la race leur avoit toujours été chere.

Cara Mustafa tira des cachots des Sept-Tours Georges, fils de Bogdan, Ethman des Cosaques en porter les armes contre la Pologne. Les peuples

1677. Hég. 1088.

peuples avoient élu ce fils sans la participation de la Porte. Des révolutions trop longues à raconter l'avoient enfin conduit dans la prison des Sept-Tours. Six mois avant sa délivrance, ce Prince avoit tenté de se soustraire à une captivité trop rigoureuse. Il avoit coupé par bandes les tapis qui lui servoient de lit, & en ayant formé une espece de corde, il s'étoit glissé à l'aide de ce secours du haut des murs de sa prison. Cette corde, trop courte, l'avoit contraint de se précipiter d'assez haut : s'étant blessé en tombant, il fut aisément repris par les Bostangis qui gardent les Sept-Tours. Ce malheureux Prince, brisé par sa chûte, fut encore accablé de coups, & traîné dans un cachot où on l'enchaîna par le milieu du corps. Après six mois de séjour dans ce lieu, destiné aux plus grands criminels & aux derniers esclaves, Georges en fut tiré par le Visir, pour recevoir la veste de marte zibeline & la masse de commandement, en qualité d'Ethman des Cosaques. Le Prince Cantimir assure que ce prisonnier eut peine à s'y déterminer. Après qu'on lui eut fait à Constantinople un état digne d'un des premiers vassaux de la Porte, il envoya un homme de son pays

J. C. 1677.
Hég. 1088.

Cara Mustafa tire des Sept-Tours un autre Ethman pour l'opposer à celui-ci.

porter des lettres aux principaux Cosaques, dans lesquelles il traitoit Dorosensko de rebelle & de traître, & il exhortoit les sujets de son pere à reconnoître pour Ethman Georges, fils de Bogdan leur ancien maître, & qui étoit honoré de l'investiture de la Porte. L'homme chargé de cette négociation fut mal reçu des Cosaques. Les offres que le Sultan faisoit par ce même Envoyé de donner de l'argent pour fortifier des places, furent rejettées avec hauteur, & le négociateur eut beaucoup de peine à se soustraire au ressentiment de Dorosensko, qui ne vouloit pas respecter le droit des gens dans la personne de l'Emissaire envoyé pour le détrôner.

J. C. 1677. Hég. 1088.

J. C. 1678. Hég. 1089.

Le Czar fit marcher les troupes destinées au secours de la Pologne, pour protéger ses nouveaux vassaux. Lorsque Cara Mustafa se flattoit de faire reconnoître l'Ethman qu'il venoit de tirer des Sept-Tours, il apprit que quatre-vingt mille hommes, tant Russes que Cosaques, bordoient les confins de l'Ukraine. Le Kan des Tartares, & Ibrahim Shaïtan eurent ordre de marcher contre ces prétendus rebelles: on confia au Pacha la personne du nouvel Ethman, qui n'avoit pas appris dans son cachot à com-

mander des armées. Ibrahim Shaïtan ne s'en acquitta pas mieux que l'auroit pu faire un Prince sans expérience ; car ayant appris que les Tartares qui devoient le joindre avoient été battus par Dorosensko avant que cette union pût se faire, il marcha inconsidérément à l'ennemi, & s'étant exposé à être attaqué dans un terrein désavantageux, par une armée bien supérieure à la sienne en nombre & en courage, il fut taillé en pieces, sans avoir donné aux Cosaques & aux Russes d'autre peine que celle de poursuivre & d'égorger des gens qui ne se défendoient pas. La nouvelle de cette honteuse défaite, parvenue à Constantinople, y jetta la consternation. Sous le ministere de Kiuperli, Mahomet n'avoit pas été accoutumé aux revers, & le superbe Cara Mustafa voyoit avec douleur les troupes ottomanes battues par les rebelles qu'il avoit voulu punir. Il proposa dans le Divan de préparer de nouvelles forces, pour réparer la honte des armes ottomanes, quoique le Mufti & les Pachas du banc opinassent tous pour laisser en paix un peuple qui n'étoit pas anciennement vassal de la Porte, & qui appartenoit plus aux Russes qu'aux Ottomans. Cara Mus-

J. C. 1678. Hég. 1089.

Les Tartares & les Turcs sont battus par les Russes & par les Cosaques. Le Gr. Visir fait de nouveaux efforts contre ceux-ci.

J.C. 1678. Hég. 1089.

tafa soutint avec opiniâtreté qu'il falloit tenir à l'Ethman Georges, fils de Bogdan, la parole qu'on lui avoit donnée, & qu'un Prince qui étoit honoré de l'investiture de la Porte ne pouvoit perdre sa souveraineté que par félonie ; que les Janissaires n'étoient ni moins braves ni moins soumis qu'ils l'avoient été dans les guerres précédentes, & qu'il étoit de la dignité de l'Empire Ottoman de ne quitter les armes qu'après avoir vaincu. Mahomet, accoutumé à se laisser gouverner par un Visir, écoutoit Cara Mustafa avec toute la docilité qu'il avoit vouée précédemment à Kiuperli. La guerre contre les Russes & les Cosaques fut continuée avec plus d'activité que jamais. On employa l'hiver aux préparatifs, & Cara Mustafa eut le crédit d'arracher son maître des bras de la mollesse, pour le montrer à la tête de l'armée que lui-même se disposoit à commander.

J. C. 1679. Hég. 1090.

Ils ne sont pas plus heureux.

Mahomet fit en effet le dénombrement & la revue de l'armée levée contre les Russes. Il partit à la tête de soixante & dix mille hommes tant Janissaires qu'Asapes, & de trente mille Timariots ou Spahis. On croyoit qu'il alloit faire la guerre, & il se le persuadoit lui-même ; mais si-tôt

J. C. 1679.
Hég. 1090.

qu'il fut arrivé à Tartarpazarjik, ville de Thrace, située au milieu d'une forêt vaste & épaisse, il ne voulut pas pénétrer plus avant, & confiant le gouvernement de l'armée à son Grand Visir, il se mit à faire la guerre aux animaux. Cara Mustafa s'étoit montré mauvais politique en mécontentant les Cosaques, & en entreprenant une guerre qu'il auroit pu éviter. Il prouva qu'il n'étoit pas meilleur Général d'armée; sa premiere faute fut de diviser ses troupes, sous prétexte de faciliter les subsistances, offrant ainsi plusieurs pelotons à Ramanouski, Général Russe, qui opposa toujours son armée entiere aux différens corps des Ottomans qu'il battit les uns après les autres dans des terreins marécageux. D'ailleurs ce pays, pauvre & déja dévasté, ne fournissoit pas assez de nourriture aux Turcs accoutumés depuis long-temps à l'abondance. Les marécages occasionnoient des exhalaisons pestilentielles. La maladie se mit bientôt dans cette armée, & moissonna beaucoup plus d'hommes que le fer & le feu. Le Grand Visir, après avoir vu battre en détail toutes ses troupes, fit une seule conquête qui lui devint funeste. Il avoit assiégé Tcherin, capitale d'un petit pays qui

J. C. 1679. Hég. 1090.

reſtoit aux Coſaques; cette ville, mal fortifiée, pauvre comme toutes celles de l'Ukraine, ne valoit pas les hommes qu'on auroit perdus à ſa défenſe. Le Général Ruſſe, qui l'avoit dégagée par un côté, après avoir battu le corps qui l'enveloppoit, crut devoir l'évacuer, mais pour rendre funeſte aux Turcs le départ de la garniſon, il chargea pluſieurs mines déja creuſées, & il eut ſoin d'y faire mettre le feu au moment où les Turcs furent entrés en foule dans leur conquête. Enfin, Cara Muſtafa, malheureux par-tout, raſſembla les débris de ſon armée, & regagna la Thrace, bien réſolu d'écouter les propoſitions de paix qui lui furent faites par le Czar, comme il s'y étoit attendu. Il abandonna les Coſaques à leur nouveau maître, aimant mieux perdre les vaſſaux qui ne vouloient pas ſe ſoumettre au joug des Ottomans, que les Provinces de l'Empire qui confinoient à ces dangereux voiſins. Mahomet reparut à Conſtantinople à la tête d'une partie de ſon armée. Quoiqu'il ne l'eût pas commandée, ceux qui avoient marché à l'ennemi n'avoient pas acquis plus de gloire que lui. Cara Muſtafa, dans cette malheureuſe campagne, n'avoit augmenté

son crédit, ni auprès de son Maître, ni auprès du peuple, moins encore auprès des soldats, témoins & victimes de son incapacité. Mais le dégoût du Grand Seigneur pour toute espece d'affaires, & l'habitude contractée du temps des précédens Visirs, fournirent encore à celui-ci bien des occasions de satisfaire son caprice & son avidité.

J. C. 1680. Hég. 1091.

Injustice faite par le Gr. Visir à la nation angloise.

Mustafa apprit qu'un marchand Anglois, parvenu à une extrême vieillesse, avoit épousé une jeune Grecque dans l'espoir de laisser un héritier. Comme ce négociant étoit très-riche, le Grand Visir ne désespéra pas de s'emparer de sa succession (1). Il fit rendre un catchérif par le Grand Seigneur dont il conduisoit la main, qui portoit que tous les étrangers qui épouseroient des sujettes de la Porte, en deviendroient sujets eux-mêmes. Ce que le Grand Visir avoit prévu arriva ; le vieillard mourut dans l'année. Comme il n'étoit venu aucun fruit de son mariage, il fit un testament dans ses derniers momens, par

(1) Il n'y a point d'hérédité collatérale en Turquie ; les enfans seuls, soit mâles ou femelles, héritent de leurs pere & mere ; les biens de ceux qui meurent sans enfans, vont au fisc.

J. C. 1680. Hég. 1091.

lequel il nomma deux marchands de ſa nation, dépoſitaires de ſon bien juſqu'à ce qu'on ſût ſi ſa femme étoit enceinte ou non. Dans le premier cas il prioit ſes exécuteurs teſtamentaires d'élever l'enfant qui naîtroit, & de lui conſerver ſon patrimoine ; dans le ſecond il les chargeoit de partager ſa ſucceſſion entre ſa veuve & ſes amis, ſelon les diſpoſitions qu'il leur faiſoit connoître. Auſſi-tôt que cet homme eut les yeux fermés, les exécuteurs teſtamentaires, qui craignoient les entrepriſes du Viſir, tranſporterent les effets de la ſucceſſion hors de ſa vue. Cara Muſtafa indigné, commença par faire enfermer dans ſon haram cette veuve, dont le mari mourant avoit eſpéré de la poſtérité ; elle fut ſouſtraite pour jamais à tous les yeux : puis il condamna les deux dépoſitaires à remettre dans le jour même au Defterdar une ſomme beaucoup plus forte que celle à laquelle la ſucceſſion pouvoit monter. En vain l'Ambaſſadeur d'Angleterre réclama le droit naturel qui défend de donner un effet rétroactif aux loix rigoureuſes, & le droit des gens par lequel on ne peut pas priver un Monarque, ſans ſon conſentement, des ſujets que la nature lui a donnés, le

Grand Visir fut sourd & le Sultan inaccessible. Les malheureux dépositaires offrirent en vain de rendre les effets dont la volonté du testateur les avoit saisis, ils furent traînés dans des cachots où ils demeurerent jusqu'à ce qu'ils eussent payé entierement la somme à laquelle ils avoient été si injustement condamnés. Cette loi demeura sans effet après la mort de Mustafa; mais le Chevalier Finche, pour lors Ambassadeur d'Angleterre, n'en put obtenir l'abrogation du vivant de ce Ministre. L'injuste Grand Visir employa, pour faire lâcher prise à l'Ambassadeur, une ruse qui le compromettoit avec toute sa nation. L'Ambassadeur ayant cité dans une audience particuliere le texte des capitulations entre la Porte & l'Angleterre pour garant d'un fait qu'il avançoit, le Grand Visir feignit de la surprise, & demanda à voir l'original de ces capitulations. Lorsqu'il eut été apporté par un des Drogmans d'Angleterre, il s'en saisit sous quelque prétexte, & répondit à l'Ambassadeur qui le réclamoit avec beaucoup d'instance, qu'il contenoit plusieurs articles contraires aux loix de l'Empire & à la majesté du trône ottoman; qu'il falloit que l'Ambassadeur con-

J. C. 1680. Hég. 1091.

J. C. 1680.
Hég. 1091.

ſentît à leur abrogation, ſi les Anglois vouloient jouir à l'avenir des autres articles. L'Ambaſſadeur ayant aſſemblé ſa nation, reçut quelques reproches de ſes compatriotes d'avoir confié à ce perfide Muſulman ce qui devoit faire la ſûreté de tout le peuple Anglois dans les Echelles. Tous les Miniſtres Chrétiens étoient prêts à prendre parti dans cette querelle, lorſqu'une ſomme de cinquante bourſes, faiſant ſoixante & quinze mille livres, fut fournie d'un commun accord par tous les marchands Anglois auxquels le temps conſumé en négociations faiſoit un grand préjudice. Muſtafa, qui craignoit que la réclamation de tous les Ambaſſadeurs ne formât au Divan un orage qu'il n'auroit peut-être pas la force de conjurer, ſe contenta de cette aubaine jointe à l'amende impoſée aux deux exécuteurs teſtamentaires dont nous venons de parler.

Ce n'étoit pas ſeulement les Anglois que le Grand Viſir vouloit opprimer; M. de Guillerague, nouvel Ambaſſadeur de France, venu pour ſuccéder à M. de Nointel, eut à la fois deux querelles avec ce fier Miniſtre. La premiere étoit la même qui avoit été entamée avec M. de

Nointel, & qui avoit fait partir cet Ambaſſadeur ſans audience de congé: il s'agiſſoit de ſavoir en quel lieu devoitêtre placé leſiege del'Ambaſſadeur de France à l'audience du Grand Viſir. Louis XIV y attachoit une ſi grande importance, qu'il avoit défendu expreſſément à ſon Miniſtre de paroître à cette audience, ſi ſon ſiege n'étoit pas placé comme il avoit dû toujours l'être ſur le même degré que celui de Cara Muſtafa. Les Drogmans Ottomans & François alloient à chaque inſtant chez les deux Miniſtres porter ou refuſer des propoſitions, & ils s'épuiſoient pour chercher des tempéramens qui puſſent ne pas choquer l'orgueil des deux Cours. Mais un événement beaucoup plus conſidérable penſa rompre toute alliance entre la France & l'Empire Ottoman. Le célebre Duqueſne parcourant la mer de l'Archipel avec une eſcadre, pour donner la chaſſe aux Corſaires que le commerce y attiroit en grand nombre, en rencontra deux de Tripoli qui eurent le temps de faire retraite dans le port de Chio appartenant aux Turcs. L'eſcadre françoiſe commença par bloquer ce port, Duqueſne ne voulant pas d'abord faire le premier les actes d'hoſtilité; mais, après deux jours,

J. C. 1680. Hég. 1091.

Inſulte faite au port de Chio. Comment réparée.

J. C. 1680.
Hég. 1091.

comme les Tripolins s'obstinoient à ne pas sortir, Duquesne, qui les savoit chargés de beaucoup de marchandises ravies aux Chrétiens, se résolut à entrer dans le port. Comme le canon du château de Chio tiroit sur son escadre, Duquesne y répondit par un feu supérieur; il attaque les vaisseaux tripolins au milieu du port, s'en empare, fait mettre les deux équipages à la chaîne, remorque les bâtimens hors du port, les décharge de tout ce qui peut être emporté, & les coule à fond à la vue de Chio. A cette nouvelle, le Grand Visir, qui n'avoit point encore vu l'Ambassadeur de France, fit investir son palais, & dire à ce Ministre qu'il alloit être conduit aux Sept-Tours. M. de Guilleragne répondit que le Grand Seigneur étoit trop juste, & son Ministre trop prudent pour entreprendre rien contre l'Ambassadeur de France; qu'au reste il consentoit à ne pas sortir de son palais, d'autant plus volontiers qu'il ne devoit voir personne, n'ayant encore obtenu audience ni de l'Empereur ni du Grand Visir. L'Officier Turc, envoyé sur les lieux pour faire les informations, rapporta que les François étoient agresseurs, puisqu'ils avoient tenté de prendre dans un

port ami des vaisseaux qui devoient jouir de la protection du Souverain chez lequel ils s'étoient retirés. Le Grand Visir méditoit déja la guerre qu'il fit l'année suivante à l'Empire d'Occident. Il n'osa pas user contre l'Ambassadeur de France de toute la rigueur dont il l'avoit d'abord menacé ; mais il lui demanda sept cents bourses qui font un million cinquante mille livres de notre monnoie pour réparation des dommages faits au port de Chio, & du tort que les Tripolins avoient éprouvé. Cette négociation très-longue & assez vive fut terminée par une démarche de M. de Guillerague, qui pouvoit le perdre auprès de son Maître, si les Rois ne pardonnoient pas volontiers les témérités qui amenent des succès. L'Ambassadeur supposa une lettre de Louis XIV, adressée au Grand Seigneur, dans laquelle ce Prince blâmoit son Chef d'escadre d'avoir violé l'asyle d'un port ami ; & il avertissoit le Grand Seigneur que son Ministre à la Porte étoit chargé de remettre au Grand Visir cent quatre-vingt mille livres, auxquelles lui Roi de France avoit condamné les auteurs de cette insulte. La lettre portoit encore des plaintes très-vives de ce que le premier Ministre refusoit à l'Ambassadeur de France, sans aucune raison,

J. C. 1680.
Hég. 1091.

J. C. 1680. Hég. 1091.

de lui donner place ſur ſon ſopha, ce qui avoit toujours été obſervé depuis que la France entretenoit des Miniſtres à la Porte. Cette lettre qui n'humilioit point Louis XIV, & qui ſatisfaiſoit les Turcs en partie, fit tout l'effet que M. de Guillerague s'en étoit promis. Il fut admis à l'audience du Grand Seigneur, qui reçut le déſaveu du Roi de France, & le dédommagement auquel ce Prince paroiſſoit avoir condamné les Officiers dont il blâmoit la conduite. Le Grand Viſir rendit enfin à la France & aux autres Ambaſſadeurs des Têtes couronnées les honneurs que le caprice & la fierté de ſon caractere leur avoient fait refuſer.

L'Ambaſſadeur de France recouvre à l'audience du Grand Viſir la place qui avoit été refuſée à ſon prédéceſſeur.

Quoique Mahomet IV laiſſât toujours Cara Muſtafa décider les plus grandes affaires, ſon crédit commençoit à baiſſer; & les premiers Officiers du Divan, qui s'en appercevoient, le deſſervoient auprès du Grand Seigneur toutes les fois qu'ils en pouvoient trouver l'occaſion. Le Mufti crut l'avoir habilement ſaiſie, à propos d'une tranſgreſſion de la Loi de Mahomet, que l'avidité du Grand Viſir autoriſoit dans Conſtantinople, parce qu'il en revenoit beaucoup d'argent à ſon tréſor particulier. Le Koran, comme on ſait, défend l'uſage

non ſeulement du vin, mais même de toute liqueur fermentée. Par-tout où la Loi de Mahomet eſt obſervée, les liqueurs nommées cidre & biere ſont auſſi proſcrites que le jus du raiſin. Le Grand Viſir imagina de permettre dans Conſtantinople un breuvage extrait du grain de mil, appellé boza, tout auſſi fermenté que la biere & y reſſemblant beaucoup, ſous le prétexte que le boza n'avoit jamais été défendu par le Koran ni par aucun fetfa des anciens Califes. Le Kiaïa (1) du Grand Viſir étoit chargé de ces cabarets, & il ſongeoit plutôt à en tirer une redevance qu'à y entretenir la police. Les rues de Conſtantinople en peu de temps furent pleines d'ivrognes ; car jamais les Turcs n'ont ſu boire ſans s'enivrer. Le Mufti & tout le corps de l'Uléma firent au Grand Seigneur

J. C. 1680.
Hég. 1091.

Défenſe du boza.

(1) Le Kiaïa eſt une eſpece de Subſtitut ou Lieutenant fort inférieur au Miniſtre ou au Général dont il partage les fonctions. Chaque Grand Officier a un Kiaïa qui dépend uniquement de lui. Le Kiaïa du Grand Viſir eſt fort différent du Caïmacan qui repréſente en effet le Grand Viſir en ſon abſence, & eſt revêtu de toute ſon autorité par les mains de l'Empereur, au lieu que le Kiaïa ne tient ſa miſſion que de l'Officier qu'il doit aider dans ſon miniſtere.

J.C. 1680. Hég. 1091.

les remontrances les plus fortes sur cet abus qui augmentoit tous les jours; ils assurerent que Cara Mustafa l'autorisoit, & que les Officiers de police n'avoient nul pouvoir contre ces cabarets, parce que le Kiaïa du Visir les favorisoit ouvertement. Ces plaintes aigrirent beaucoup l'Empereur; il envoya chercher le Grand Visir, moins pour écouter ses raisons, que pour lui montrer son mécontentement. Le Mufti & les Pachas du banc espéroient que Cara Mustafa seroit déposé: mais quelques serviteurs fideles lui ayant donné avis de ce qui se tramoit contre lui, le Ministre ne balança pas à sacrifier son Kiaïa pour conjurer l'orage. Cet infortuné fut étranglé en secret dans l'instant même, malgré ses cris & ses protestations de n'avoir rien fait que par l'ordre exprès de celui qui osoit le condamner, & d'avoir reporté à lui seul l'argent provenu des cabarets où se vendoit le boza. Cara Mustafa ne parut devant l'Empereur que pour l'assurer qu'il avoit remédié au désordre dont le Mufti avoit raison de se plaindre, & que le protecteur de ces scandaleux cabarets n'étoit plus. Le Grand Visir, échappé à ce danger, pensa qu'une plus longue paix pouvoit lui devenir funeste, & qu'il fal-

Le Grand Visir sacrifie son Kiaïa pour se soustraire lui-même au danger.

loit qu'il écartât de l'oreille du Prince plusieurs ennemis puissants que son arrogance & son injustice lui avoient faits.

J.-C. 1680. Hég. 1091.

Désordres & révolutions en Hongrie.

Quoique Cara Mustafa n'eût pas acquis beaucoup de gloire dans la guerre contre la Pologne, il aima mieux risquer l'honneur des armes ottomanes, en conduisant ses ennemis à des dangers qui pourroient peut-être le délivrer d'eux, que de les laisser auprès de l'Empereur employer leur adresse pour s'élever sur ses ruines. L'occasion étoit favorable : les Hongrois appelloient à grands cris les Turcs à leur secours contre l'Empereur d'Occident qui les traitoit de rebelles. Les privileges de cette nation libre, quoique sujette, avoient presque tous été anéantis. Les progrès du Luthéranisme avoient occasionné des persécutions. Les Comtes de Nadasti, Serini, Frangipani étoient morts sur des échafauds, martyrs de leur patrie. Le Comte de Tekli avoit péri le dernier les armes à la main ; & les Hongrois, après avoir gémi treize ans sous le joug que leur foiblesse ne leur avoit pas permis de secouer, voyoient avec transport naître un vengeur des cendres de tous ces Héros dont ils avoient tant pleuré la perte. C'étoit le jeune



J. C. 1680. Hég. 1091.

Emeric Comte de Tekli, fils de celui qui avoit péri le dernier. Il étoit petit-fils, par sa mere, du Comte de Nadasti, accordé dès sa plus tendre enfance à la fille du Comte de Serini. Emeric Tekli s'étoit échappé du château dans lequel on l'avoit gardé longtemps, & dans lequel il avoit vu son beau-pere expirer à ses côtés. Son amour pour son pays, le courage qu'il montroit déja dans un âge encore tendre, les malheurs de sa maison & les siens propres le rendoient si cher aux Hongrois, qu'à son nom seul on vit sortir de leurs foyers une foule deguerriers de son âge, qui tous avoient un pere à venger, & qui proclamerent Tekli leur Général, & presque leur Maître. Ce Chef déja illustre mit dans sa conduite toute la prudence d'un âge consommé & toute l'activité d'une jeunesse bouillante : avec ceux qu'il appelloit ses amis, & quelques troupes de Transilvanie, il tint la campagne trois ans contre les armées autrichiennes. La sienne s'augmentoit tous les jours, soit des soldats Polonois que la paix avec le Turc forçoit à chercher de l'emploi, soit des compatriotes que la dureté autrichienne contraignoit à déserter par troupes, pour s'unir à ceux qu'on n'appelloit plus que

les vengeurs de la patrie. Tekli avoit fait écrire en lettres d'or ſur quelques drapeaux cette deviſe : *Pro aris & focis.* Il conduiſoit à l'ennemi des ſoldats qu'il ne payoit point, qui pour la plupart, ſe croyant les défenſeurs de leur Religion & de leurs foyers, s'empreſſoient d'apporter en commun tout ce qu'ils poſſédoient, pour faire ſubſiſter eux & leurs compagnons, & pour ſoudoyer les ſoldats mercenaires qui partageoient leurs travaux. L'enthouſiaſme & la concorde tenoient lieu de diſcipline. En trois ans Tekli battit ſix fois les Autrichiens ; ſes ſuccès l'avoient mis en état de pénétrer dans la Moravie. Déja il menaçoit l'Autriche, lorſque la Cour de Vienne entreprit de tromper ceux qu'elle déſeſpéroit de vaincre. On propoſa au Comte de Tekli de lui rendre tous les biens qui avoient appartenu à ſa maiſon, d'accorder liberté de conſcience à toute la Hongrie, & de rétablir ce peuple dans la plupart des privileges qu'il avoit perdus. Trois mois de treve, auxquels le Comte voulut bien conſentir, & qui l'avoient rendu un peu ſuſpect à ſon parti, furent employés par les Autrichiens à faire approcher de nouvelles forces & à réparer les places qu'ils crai-

J. C. 1680.
Hég. 1091.

gnoient de perdre. Tekli connut bientôt par les détours du Conseil de Vienne, qu'on ne vouloit que gagner du temps, & détacher de lui ceux qui lui avoient donné leur confiance. Comme l'Empereur Léopold assembloit à Sopron une Diete qui pouvoit devenir funeste aux mécontens par les secours que le Monarque en espéroit, Tekli reçut de nouvelles propositions plus avantageuses que les premieres : mais il apprit que ceux qui lui portoient des paroles de paix, cherchoient sourdement les moyens d'attenter à sa liberté ou même à sa vie. Le Chef des mécontens réclama la protection du Grand Seigneur contre des ennemis qu'il appelloit des usurpateurs & des traîtres. En vain la Diete créoit un Palatin pour la Hongrie conformément à la demande qu'en avoient fait les mécontens ; en vain offroit-on à Tekli de lui rendre tous ses biens & aux Hongrois leurs privileges, ils ne voulurent plus se fier à des maîtres qui tentoient, disoient-ils, de les subjuguer par des assassinats ; &, pour conserver sur eux l'avantage qu'ils ne devoient jusques-là qu'à leur courage & à leur bonne conduite, ils implorerent le secours de la Porte.

Les révoltés demandent du secours à la Porte.

Cette Puissance avoit, comme on

l'a vu, conclu en 1665 avec la Maison d'Autriche une treve de vingt années, dont quatre n'étoient pas expirées. Il sembloit être de la dignité du Grand Seigneur de se rendre arbitre entre un Prince ami & des sujets révoltés, qui pouvoient avoir raison de l'être. Lorsque le Grand Visir proposa en plein Divan d'envoyer des troupes au Comte de Tekli, il se fit une réclamation générale. Cara Ibrahim, premier Pacha du banc, celui que Cara Mustafa craignoit le plus, représenta que la foi des traités lioit encore les deux Empires; que l'honneur du nom ottoman ne vouloit pas qu'on attaquât un allié qui n'avoit point manqué à ses engagemens, contre lequel la guerre pouvoit devenir funeste, comme on l'avoit déja éprouvé plusieurs fois. L'avis de Cara Ibrahim étoit celui de la Sultane Validé qui conservoit toujours beaucoup de crédit sur l'esprit de son fils, & celui de tout le Divan, dans lequel plusieurs Pachas commençoient à prendre l'assurance de parler contre les vues du Grand Visir; celui du Mufti, qui déclara que les traités étoient sacrés dans tous les temps & envers tous les peuples. Cara Mustafa répondit à tant de contradicteurs, qu'un Prince

J. C. 1681 & 1682.
Hég. 1692 & 1693.

On s'oppose dans le Divan au projet du Grand Visir de déclarer la guerre à l'Empereur d'Occident.

J. C. 1681 & 1682. Hég. 1092 & 1093.

Musulman étoit obligé d'étendre la foi de Mahomet toutes les fois que l'occasion pouvoit s'en présenter ; que la Hongrie sembloit demander le joug de l'Orient ; que l'Autriche étoit tellement épuisée par les guerres contre la France & la Suede, qu'elle offroit à la Porte un vaste champ à conquérir ; que l'Empire Ottoman devoit tendre sans cesse à recouvrer tout ce qui avoit autrefois composé l'Empire Romain ; que le bon état des finances, la bravoure des troupes invitoient à la guerre un Prince dont la politique & la religion devoient être de conquérir ; & qu'il y avoit toujours des raisons suffisantes pour combattre des infideles, quand on pouvoit espérer la victoire. Le Grand Visir, voulant gagner la Sultane Validé, ajouta que le puemalik ou douaire de cette Princesse augmenteroit considérablement par les succès des armes ottomanes, puisque l'ancien usage vouloit qu'on destinât toujours à la Sultane Validé une portion du terrein conquis.

Malgré ces cris la guerre fut résolue.

Ce qui étonna davantage de la conduite de Cara Mustapha, c'est qu'après avoir déterminé son Maître à déclarer la guerre aux Autrichiens, il nomma, pour aller commander dix

mille hommes envoyés ſur l'heure au Comte de Tekli, ce même Cara Ibrahim qui avoit paru dans le Divan ſi oppoſé à la rupture de la treve. Cara Muſtafa vouloit, à quelque prix que ce fût, éloigner ce dangereux rival; & en cas que les troupes fuſſent battues, faire tomber ſur lui le blâme d'un événement malheureux. Avant le départ des dix mille hommes, on dépêcha un Chiaoux à l'Empereur Léopold, pour lui déclarer que Tekli & la Nobleſſe Hongroiſe avoient imploré la protection de l'Empire Ottoman; qu'ainſi Sultan Mahomet IV exigeoit de l'Empereur Léopold qu'il rappelleroit les troupes allemandes déja parvenues en Hongrie, à moins qu'il ne voulût être eſtimé infracteur de la treve. Léopold, qui avoit alors bien des ennemis ſur les bras, tenta de parer ce coup, que le Grand Viſir ſeul avoit ſongé à lui porter. Il envoya un Miniſtre à la Porte, pour réclamer l'exécution du dernier traité, & pour repréſenter qu'il ne refuſoit point aux Hongrois la juſtice que ceux-ci affectoient de lui demander à main armée, pour couvrir leur rebellion d'un faux prétexte. Lorſque l'Ambaſſadeur de l'Empereur arriva, les dix mille hommes commandés par

J. C. 1681 & 1682. Hég. 1092 & 1093.

J. C. 1681 & 1682. Hég. 1092 & 1093.

Ibrahim Pacha étoient déja partis pour la frontiere. Douze mille Tartares qui s'y joignirent, formerent au Comte de Tekli un renfort capable d'intimider les garnisons autrichiennes : les Turcs avoient même proclamé ce Général, Prince de Hongrie, André Caprara (c'est le nom de l'Ambassadeur de Léopold) négocia long-temps sans rien obtenir. Quand on eut appris que Tekli avoit déja pris plusieurs places, Cara Mustafa déclara formellement à cet Ambassadeur qu'il n'y avoit point de paix à espérer pour son Maître avec la Porte, à moins que l'Empereur Léopold ne nommât Tekli Palatin de Hongrie, qu'il ne lui rendît tous ses biens confisqués, qu'il ne rétablît la Noblesse Hongroise dans les privileges qui lui avoient été ravis, que l'Empire d'Occident ne se soumît envers l'Empire d'Orient à cinq cents mille florins de tribut chaque année. Sur une réponse si altiere, le Comte Caprara voulut se retirer ; mais le Grand Visir le retint, suivant la politique de la Porte, qui garde toujours dans son armée le Ministre de la Puissance qu'elle combat, soit pour lier à propos des conférences de paix, soit pour servir d'otage en cas qu'il y ait lieu

aux

aux repréſailles. On notifia même à cet Ambaſſadeur le traité fait entre Tekli & la Porte. Il contenoit en ſubſtance que Tekli ſeroit Prince de Hongrie ; que ſes ſujets éliroient librement un autre Prince après ſa mort ; que le Grand Seigneur garantiroit aux Hongrois tous leurs anciens privileges ; qu'il les défendroit de toutes ſes forces, & ne feroit point de traité avec la Maiſon d'Autriche, ſans les y comprendre ; que le commerce ſeroit à l'avenir libre à la Nation Hongroiſe par toute la Turquie ; que le tribut qu'elle paieroit à la Porte n'excéderoit jamais quarante mille ducats, & que le Prince de Hongrie entretiendroit un Miniſtre à la Porte comme les autres Puiſſances. Léopold n'eſpérant plus détourner l'orage qui s'élevoit de l'Orient, ſongea férieuſement aux moyens de ſe défendre. Il engagea le Pape à former, entre la Pologne & l'Empire, une alliance qui rendroit ces deux Puiſſances le boulevard de la Chrétienté. Innocent XI craignoit toujours les efforts des Infideles. Il fit eſpérer au Roi Sobieski que l'Empereur d'Occident donneroit au Prince Jacques, ſon fils, une Archiducheſſe en mariage, & que ce premier Monarque du Monde Chré-

J. C. 1681 & 1682. Hég. 1092 & 1093.

J. C. 1681. & 1682. Hég. 1092 & 1093.

tien, en possession de faire des Rois en Europe, emploieroit tout son pouvoir pour rendre le sceptre de Pologne héréditaire dans la maison de Sobieski. Le Comte Valestein fut dépêché à Varsovie, pour y conclure un traité entre l'Empereur d'Occident, le Roi Sobieski & la République de Pologne. Les deux Puissances s'engageoient à ne faire la paix avec la Porte, que de concert; à se défendre mutuellement contre les Turcs seulement, sans que cette ligue pût avoir lieu contre les autres Nations. L'Empereur convenoit de soudoyer soixante & dix mille hommes en campagne, & vingt mille en garnison; le Roi de Pologne quarante mille, à la tête desquels il marcheroit en personne; & qu'en cas que les autres Rois ou Princes Chrétiens voulussent entrer dans cette ligue, ils y seroient admis du consentement des deux Puissances. Ce traité fut confirmé à Rome au commence-

J. C. 1683 Hég. 1094

ment de l'année 1683, & juré entre les mains du Pape par le Cardinal Pio, au nom de Léopold, & par le Cardinal Barberin, au nom de Jean Sobieski.

Cependant Caprara avoit été témoin à Constantinople des apprêts de la guerre la plus vive. Le Grand Visir,

pour faire sa cour à son Maître, lui demanda en mariage l'une des Princesses ses filles, qui n'étoit âgée que de huit ans. Après les noces célébrées avec toute la dépense & toute la pompe d'usage, le monarque & son Grand Visir partirent pour Andrinople, où étoit le rendez-vous de l'armée. De violens orages plusieurs fois répétés, firent présumer au peuple superstitieux que l'expédition qu'on alloit entreprendre ne seroit pas heureuse. La tente du Grand Visir renversée par un tourbillon, le cheval qu'il montoit le plus fréquemment tué par le tonnerre, préfageoient, disoit-on, une déroute prochaine. L'obstination, l'incapacité, la légéreté de ce Général, annonçoient son malheur beaucoup plus sûrement que ne pouvoient le faire la tempête ni l'éclat du tonnerre. On s'arrêta quelque temps aux environs d'Andrinople, pour donner aux Tartares, aux Valaques, aux Moldaves, aux Hongrois, tous tributaires de la Porte, le temps de joindre l'armée. Lorsque toutes ces troupes auxiliaires furent arrivées, chacune sous le commandement de leur Souverain, le Grand Seigneur voulut en faire la revue. On éleva un trône sur le chemin de Belgrade;

J. C. 1683. Hég. 1094.

Mariage du Grand Visir avec une des Princesses filles de l'Empereur.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Armée assemblée près Andrinople, se met en marche sous les ordres du Grand Visir.

l'Empereur s'y plaça environné de toute la pompe de l'Orient. Là deux cents vingt mille hommes défilerent à ses pieds : jamais les Turcs n'avoient étalé plus de magnificence en chevaux, en habits, en armes, en équipages. Quatre Souverains qui devoient servir sous le Grand Visir, & plus de vingt Pachas, tant du premier que du second ordre, traînoient une suite nombreuse : quelques-uns même avoient mené des femmes, avec tout le cortege que la magnificence & la jalousie des Ottomans rend indispensable auprès de leurs épouses ou de leurs esclaves. Lorsque toute cette pompe, plus éclatante que formidable eut passé sous les yeux de l'Empereur, il en donna solemnellement le commandement à son Grand Visir, qui vint le dernier baiser le bas de la veste de son Maître & de son beaupere. Mahomet exhorta tous les Souverains & Pachas qu'il soumettoit à Cara Mustafa, de vivre unis & dociles à la voix de leur chef, & il reprit en chassant le chemin de Constantinople. Ibrahim, l'une des créatures du Grand Visir, qui n'étoit que Sangiac d'une petite province, fut fait Caïmacan. Tous ces Pachas que Cara Mustafa avoit craints, & qu'il

traînoit à l'armée ſous ſes ordres, envioient le ſort de ce nouveau venu, qui alloit gouverner l'Empire, tandis qu'on les expoſoit ſous un Général ſans expérience à des haſards dont chacun craignoit l'événement.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Auſſi-tôt que Mahomet eut quitté ſon armée, ſon Grand Viſir la fit avancer vers Belgrade; & dès qu'il eut paſſé la Save, il tint conſeil dans un lieu nommé Eſſek, pour réſoudre les opérations de la campagne. Comme les grands projets ſont plus faciles à concevoir qu'à exécuter, Cara Muſtafa vouloit marcher droit à Vienne, afin, diſoit-il, d'attaquer d'abord le gros de l'arbre, & de s'emparer enſuite plus ſûrement de toutes les branches. Tekli combattit cet avis dans le conſeil avec beaucoup de force. Il préſenta aux yeux le danger de traverſer toute la Hongrie & une grande partie de l'Allemagne avec deux cens vingt mille hommes, laiſſant derriere ſoi beaucoup de places fortifiées, dont les garniſons inquiéteroient ſans ceſſe les corps qu'il faudroit détacher pour les beſoins d'une armée ſi nombreuſe. Il démontra l'impoſſibilité d'établir des magaſins pour tant de monde, dans un pays ennemi coupé par tant de forteresses, & dans

Le Grand Viſir propoſe de marcher à Vienne. Tous ſes Lieutenans s'oppoſent à ce deſſein.

J. C. 1683. Hég. 1094.

lequel les Autrichiens avoient tant de soldats. Il ajouta que la prise de Vienne, quand même on pourroit réussir, ne feroit que soulever la Chrétienté contre l'Empire Ottoman; que Louis XIV, allié de Mahomet IV, ennemi naturel de Léopold, feroit forcé de servir les Allemands contre ses amis, si les Musulmans venoient à pénétrer trop avant dans l'Allemagne, parce que ce Prince, qui prenoit la qualité de Fils aîné de l'Eglise, étoit plus attaché à la Religion Chrétienne, qu'à ses prétentions contre la Maison d'Autriche; que tous les Electeurs, que tous les Cercles, qui forment autant de têtes dans le Corps Germanique, si lents à s'assembler, si différens d'opinions, n'auroient plus qu'un même intérêt & qu'un seul cri contre les conquêtes des Musulmans, & qu'il falloit, avant d'affronter à la fois tant d'ennemis, être maîtres paisibles de tous les pays & de tous les peuples qui les séparoient de l'Autriche; que la conquête totale de la Hongrie devenoit facile par la quantité de créatures que lui Tekli s'étoit faites dans ce Royaume opprimé; que les Hongrois ne demandoient qu'à être contraints de changer de Maître, & qu'une campagne suffiroit, sans beaucoup de

ſang ni de travaux, pour s'aſſurer de tout le pays, qui fourniroit enſuite des ſoldats & des vivres à ceux qui voudroient aſſiéger Vienne. L'avis de Tekli, ſoutenu vivement par Cara Ibrahim, celui-là même que le Grand Viſir avoit craint dans le Divan, & qu'il avoit envoyé en Hongrie l'année précédente, cet avis, diſons-nous, fit tant d'effet ſur toutes les têtes du conſeil, que le Grand Viſir, tout abſolu qu'il étoit, ſe crut obligé de paroître déférer à l'unanimité. Il garda pour une autre occaſion le catchérif que lui avoit donné Mahomet IV, par lequel tout pouvoir étoit accordé au Grand Viſir, tant pour diſpoſer ſeul les opérations de la guerre, que pour diſtribuer à ſon gré les troupes & les Généraux qui étoient ſous ſes ordres. Il marcha vers Javarin, ou Raab, paroiſſant vouloir en former le ſiege : cependant, il avoit envoyé ſourdement des émiſſaires dans les Odas des Janiſſaires & des Spahis, qui ſe plaignoient de ce qu'on prétendoit borner le pouvoir du Grand Viſir, de ce qu'on perdoit un temps précieux, & les efforts d'une des plus belles armées qui eût paru depuis long-temps en Europe, contre des bicoques que dix mille hommes pren-

J. C. 1683.
Hég. 1094.

J. C. 1683.
Hég. 1094.

droient aussi-bien que deux cents mille. On avoit nouvelle, disoit-on, que Léopold & toute la famille impériale avoient quitté Vienne, ne doutant pas que l'armée ottomane ne dût s'y porter; que l'on ne vouloit pas suivre la route que l'ennemi lui-même sembloit frayer par sa fuite. Tous ces bruits confus s'accréditoient de plus en plus par l'approbation de Cara Mustafa, & même par l'argent qu'il faisoit distribuer sourdement à ceux qui crioient le plus haut. Quand il imagina que le suffrage de l'armée pourroit déterminer celui des chefs, il remit sur le tapis en plein conseil le siege de Vienne. Tekli, Cara Ibrahim & les autres Pachas qui ne cédoient point à la rumeur populaire, répéterent avec la même liberté les mêmes objections, tout aussi fortes, puisque les circonstances n'avoient pas changé.

Malgré leur résistance, il se dispose au siege de cette place.

Le Grand Visir ne sut y opposer que le catchérif de l'Empereur Ottoman, qui, en le déclarant Généralissime de l'armée, lui accordoit la souveraine décision, sans qu'il fût obligé de consulter les Pachas ni les Souverains qui lui étoient soumis. Après la lecture du catchérif, le Grand Visir ayant déclaré que l'armée décamperoit le lendemain pour marcher à Vienne,

tous ceux qui composoient le Conseil garderent un profond silence. Cara Mustafa vouloit se débarrasser de Tekli, dont le suffrage étoit d'un grand poids, & qui par son silence même, paroissoit désapprouver ouvertement le parti qu'il n'étoit plus temps de combattre; il décida que le Prince de Hongrie demeureroit dans son pays à la tête de ses troupes qui composoient dix mille hommes, & de dix mille Tartares, & qu'avec cette armée il formeroit le siege de Presbourg. Il laissa Hussain Pacha avec un moindre corps continuer le siege de Javarin, & il marcha vers Vienne, à la tête de son armée, avec toute la précipitation qui lui fut possible, en transportant cent quatre-vingt-mille hommes. Il renvoya vers le Sultan le Comte de Caprara, Ambassadeur de l'Empereur; mais il garda l'Envoyé de Pologne, l'assurant qu'il le feroit pendre aussi-tôt qu'il seroit sûr que le Roi son maître avoit joint ses forces à l'armée autrichienne, ainsi que le bruit s'en étoit répandu: car les Turcs, toujours mal informés de ce qui se passe dans les autres cours, ignoroient seuls ce qui étoit public dans toute l'Europe, & ce qui devoit si fort les intéresser.

J. C. 1683.
Hég. 1094.

Le Duc de Loraine marche au secours de Vienne.

Il étoit vrai que l'Empereur Léopold avoit quitté Vienne pour mettre sa personne & sa famille en sûreté, avant même qu'on sût que les Turcs menaçoient cette capitale des Etats autrichiens. Le Duc Charles de Lorraine, beau-frere de l'Empereur, commandoit son armée, qui ne composoit pas alors plus de trente-sept mille hommes, parce que les Polonois, les troupes saxones & bavaroises, qui toutes devoient marcher sous leurs Souverains respectifs, ne l'avoient pas encore joint. Charles de Lorraine avoit entrepris le siege de Gran ou Strigonie, afin que cette place, qui étoit bien fortifiée, pût servir de boulevard à l'Allemagne. Aussi-tôt qu'il eut appris que l'armée ottomane marchoit à Vienne, il leva le siege de Strigonie, & s'avançant à grandes journées, il arriva assez à temps pour faire entrer huit mille hommes dans Vienne sous les ordres du Gouverneur le Comte de Staremberg, qui avoit déja une assez forte garnison. Le Duc de Lorraine alla d'abord camper avec le reste de ses troupes dans l'isle de Léopold-Stadt, espérant conserver une communication avec la ville: mais ayant bientôt changé de sentiment, à cause de sa cava-

lerie qu'il craignoit d'enfermer dans une isle, il décampa la veille de l'arrivée des Turcs, & il eut le temps de rompre les ponts que lui-même avoit établis. Il choisit un camp plus avantageux à quelque distance de la ville, où il attendit, sans craindre d'être attaqué, les Polonois, les Bavarois & les Saxons, qui tous ensemble devoient doubler les forces de l'armée autrichienne.

J.C. 1683. Hég. 1094.

Enfin les Turcs parurent devant Vienne vers le milieu de Juillet. Les braves qui défendoient cette place, furent d'abord plus éblouis du faste de leurs ennemis, qu'effrayés de leur contenance. Cette armée, presque sans ordre, offroit dans un espace immense une magnificence dont jusques-là les Autrichiens n'avoient point eu d'idée. Ce n'étoit qu'or, azur, pelisses de grand prix; les hommes & les chevaux paroissoient être plutôt parés pour une cérémonie imposante, qu'armés en guerre. L'or & les pierreries qui ornoient les armes, inspiroient l'ardeur d'acquérir cette riche proie plutôt que la crainte de se mesurer avec ceux qui l'étaloient. Les tentes sont enfin dressées, la tranchée est ouverte, le canon gronde, les mines font sauter des pans de murailles;

J. C. 1683. Hég. 1094. on se rend maître en peu de temps des ouvrages avancés que le Gouverneur avoit trouvé trop mauvais pour perdre du monde à les défendre : mais lorsque les Turcs se furent emparés de quelques masures à demi-brûlées, ils éprouverent une vigoureuse résistance des ouvrages intérieurs. Les bourgeois & les écoliers en état de porter les armes forment des compagnies & deviennent soldats. Cara Mustafa, encouragé par ses premiers succès, attaque vivement le corps de la place ; mais plusieurs sorties comblent ses travaux. Il estconstamment repoussé par des hommes que l'amour de leurs foyers, de leurs femmes & de leurs enfans avoit fait soldats. L'avarice, ou plutôt l'avidité du Visir contribua beaucoup au salut de Vienne. Cara Mustafa étoit persuadé que cette capitale contenoit des richesses immenses ; il craignoit qu'elles ne fussent pillées si la ville étoit prise d'assaut. Croyant d'ailleurs que le nombre d'hommes que Vienne contenoit ne feroit qu'affamer la garnison, que tous les maux de la guerre assiégeroient bientôt avec lui cette multitude, à laquelle il ne supposoit pas qu'il dût venir du secours, ses attaques devinrent plus lentes, il se

contenta de faire un feu continuel de ses batteries.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Cependant le sage Duc de Lorraine, qui connoissoit le danger de quitter le poste dans lequel il attendoit tous les jours le Roi de Pologne & les deux Electeurs de Saxe & de Baviere, étendoit sa vue plus loin que le siege de Vienne. Tekli ne marchoit que lentement vers Presbourg, dont les Turcs vouloient faire un entrepôt pour les approvisionnemens de leur armée; tout plein de sa haine pour les Autrichiens, il se faisoit un plaisir inhumain de leur rendre tous les maux que les mécontens de Hongrie avoient éprouvé si long-temps de leur part; il demeuroit dans un village saccagé jusqu'à ce qu'il en eût égorgé tous les habitans sans distinction de sexe ni d'âge; des chiens dressés à une chasse abominable alloient déchirer dans le creux des rochers, dans la profondeur des cavernes, des malheureux que la terreur y avoit cachés. Les espions du Duc de Lorraine l'instruisirent de ce qui se passoit en Hongrie; il sut profiter du temps que la barbarie de Tekli lui faisoit perdre. Il envoya le Prince de Bade à la tête de vingt mille hommes (c'étoit à-peu-près les deux tiers de son armée) s'emparer

Il détache des corps de son armée, qui vont en Hongrie battre le Comte de Tekli.

J. C. 1683. Hég. 1094.

par le plus court chemin d'un camp avantageux qui couvroit Presbourg. Le Prince de Bade eut dans ce poste trois succès également avantageux pour la défense de Vienne ; premierement il s'empara d'un convoi immense que les Turcs faisoient venir de Hongrie, & qu'ils comptoient que Tekli couvriroit ; puis, ayant appris que le Chef des mécontens, dans l'espoir de ravager plus de pays, s'étoit séparé d'un Pacha Turc qui avoit dix mille hommes sous ses ordres, & que parcourant chacun un espace différent ils devoient se réunir devant Presboug, le Général Autrichien eut l'adresse d'attaquer ces deux ennemis séparément, & le bonheur de les battre l'un après l'autre. Le Turc, effrayé de la défaite de Tekli, prit la fuite devant les troupes du Prince de Bade, qui lui tua mille hommes ; & qui, laissant dans Presbourg une garnison & une partie du convoi, ramena le reste au camp du Duc de Lorraine. Cependant le siege de Vienne continuoit ; le feu des batteries endommageoit beaucoup les remparts. Le Duc de Lorraine qui observoit de son camp tous les mouvemens des Turcs, envoyoit différens corps attaquer des détachemens de Janissaires & de Spahis

Continuation du siege de Vienne.

qui furent presque toujours battus.

Six semaines se passerent ainsi, le Grand Visir faisant de temps en temps sommer la ville de se rendre, sous peine de passer tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction de sexe ni d'âge, car il savoit mieux faire des menaces que disposer des attaques, & le Comte de Staremberg envoyant au camp du Duc de Lorraine des messagers déguisés, qui passoient à la nage plusieurs bras du Danube pour entretenir la correspondance entre les deux Chefs. Staremberg mandoit que les breches s'élargissoient, que tous les jours il perdoit du monde, que les munitions diminuoient; & que, si les Turcs venoient enfin à risquer des assauts, il étoit possible que la ville fût emportée malgré la valeur des assiégés qui ne pourroient que mourir sur la breche. Le Duc de Lorraine, trop foible pour rien entreprendre, ne pouvoit qu'écrire à l'Empereur Léopold afin de presser le secours; & celui-ci, qui comprenoit que du salut de Vienne dépendoit celui de tout l'Empire d'Occident, écrivoit à son tour au Roi de Pologne les lettres les plus pressantes & les plus soumises, lui prodiguant le titre de Majesté, que la fierté ger-

Léopold presse le Roi de Pologne d'aller secourir cette place.

J. C. 1683. Hég. 1094.
manique avoit refusé jusqu'alors à un Roi électif ; & lui disant que si ses troupes étoient retardées dans leur marche, il le conjuroit de faire plus de diligence que son armée, afin de porter au secours de Vienne au moins ses talens pour la guerre & le bonheur qui l'avoit toujours accompagné.

La nouvelle d'un renfort qui s'avançoit à grandes journées ne pouvoit pas déterminer le Grand Visir à presser le siege. Ceux qui précédemment avoient prétendu le détourner de cette entreprise, lui répétoient alors qu'il ne falloit pas perdre un temps précieux ; qu'il consumoit une belle armée, que la famine qui se faisoit déja sentir, réduiroit peut-être à rien, & qu'il manquoit son opération de gaieté de cœur. Cara Mustafa obstiné répondoit que, puisque son armée manquoit de vivres, les assiégés devoient en manquer davantage. Il attendoit de l'effort de ses batteries & de la disette ce qu'il ne vouloit pas tenir de la valeur des Janissaires, dans la crainte que ses soldats ne ravissent le butin que Mustafa prétendoit réserver pour le Grand Seigneur & pour lui-même ; car quelques uns accusoient le Grand Visir de vouloir partager l'Empire d'Orient après l'avoir éten-

du, & de ne desirer avec tant d'ardeur les richesses qu'il supposoit être dans Vienne, que pour s'en faire un moyen de s'approprier cette conquête. Quoi qu'il en soit, les Janissaires & les Topggis logés dans les ouvrages extérieurs avoient défense de pénétrer plus avant; & comme leur impatience les portoit quelquefois à escalader des breches qu'ils croyoient praticables, plutôt que de demeurer exposés au feu des batteries qui leur tuoient beaucoup de monde, le Grand Visir fit publier qu'il défendoit, sous peine de la vie, aux Commandans des corps de tenter aucun assaut, quelque facile qu'il pût leur paroître. Les Janissaires indignés, & qui savoient que la garnison espéroit un secours, s'écrioient: » Venez, infideles, la » seule vue de vos chapeaux nous fait » fuir «. Les prétendus infideles parurent en effet. Sobieski, trop prudent pour risquer à la tête de vingt cinq ou trente mille hommes (car il n'amenoit pas autant de troupes qu'il en avoit promis) de passer les ponts de Vienne devant une armée aussi nombreuse que celle des Turcs, apprit qu'à quatre lieues de là, près d'un village nommé Tuln, étoit un pont très-large que le Grand Visir n'avoit

Sobieski arrive à la vue de Vienne. Il est joint par toutes les troupes auxiliaires.

J. C. 1683. Hég. 1094.

pas eu la précaution de faire rompre. Le Roi de Pologne profita de cette faute & en conçut un bon augure. » Cet homme est un ignorant ou un » étourdi, dit-il publiquement; nous » le battrons infailliblement «. Ce Prince s'étoit rendu à l'armée autrichienne à la tête de deux mille chevaux seulement; mais son armée l'avoit suivi de très près, ainsi que les renforts des cercles de l'Electeur de Baviere & de l'Electeur de Saxe. Enfin le cinq Septembre, quand toutes les forces autrichiennes furent réunies, on compta soixante & quatorze mille hommes effectifs sous les ordres de Sobieski, trois Souverains, vingt-trois Princes de Maisons souveraines. La cavalerie polonoise, moins chargée d'ornemens que celle des Turcs, étoit leste, brillante & bien montée; l'infanterie mal vêtue n'en offroit pas moins un aspect imposant. Comme un régiment, dont tous les soldats étoient presque nuds, défiloit devant le Roi de Pologne aux yeux des Princes qui paroissoient étonnés de cette misere apparente: » ces gens» ci, dit Sobieski, ne s'habillent ja» mais que des dépouilles de l'ennemi. » La derniere guerre ils étoient tous » vêtus à la turque ». On entendoit

du camp de Tuln le canon qui foudroyoit sans relâche les remparts de Vienne, & on apprit qu'une dissenterie épidémique tourmentoit si fort les assiégés, qu'à peine le nombre d'hommes suffisant pour garder les remparts pouvoit s'y traîner; que les vivres devenoient chaque jour plus rares, & que beaucoup d'hommes étoient déja morts de fatigues & de faim. Le Duc de Lorraine venoit de recevoir un billet du Comte de Staremberg, qui ne contenoit que ces mots : » Plus de temps à perdre, » Monseigneur, plus de temps à perdre «. Le Roi de Pologne ne concevoit pas comment l'ennemi demeuroit oisif, tandis que les moindres efforts pouvoient le rendre maître de cette place si importante. Comme l'armée autrichienne n'étoit séparée des Turcs que par une chaîne de montagnes, il y avoit deux routes pour marcher à Vienne; l'une par la partie la plus élevée, l'autre par le côté où les sommets s'abaissant devenoient plus praticables. On conçoit aisément combien la premiere devoit être dangereuse pour le passage d'une armée. Sobieski la choisit contre l'avis de son Conseil. » Les momens sont trop » précieux, dit-il, pour songer à mé-

J.C. 1683.
Hég. 1094.

J. C. 1683. Hég. 1094.

» nager les hommes ; ici le chemin » le plus court est le plus sûr «. Aussitôt que toutes les forces des Chrétiens furent rassemblées, des signaux apprirent aux Autrichiens qu'ils seroient bientôt secourus. Il étoit à craindre que l'arrivée des Polonois ne déterminât le Grand Visir à donner un assaut ; il en auroit eu le temps, vu les obstacles sans nombre que cette armée trouvoit à chaque pas de sa marche, obstacles qui l'exposerent tout un jour à la vue des Turcs du haut des montagnes sur le sommet desquelles les soldats avoient à se tenir ; mais Dieu permit que le Grand Visir obstiné ne voulût pas voir ce que tous ses Lieutenans s'efforçoient de lui démontrer. Le mépris qu'il affectoit pour l'armée autrichienne lui servit de prétexte ; il défendit de nouveau l'assaut que les Pachas vouloient donner. Selon lui, la ville étoit prête à se rendre, & les troupes accourues trop tard à son secours ne pouvoient manquer d'être battues. Aussi-tôt que les Polonois apperçurent du haut des montagnes le camp des ennemis qu'ils avoient à combattre, ils sentirent la joie qu'éprouvent des laboureurs à la vue d'une moisson abondante. Le luxe asiatique & le plus grand désordre régnoient

en même temps dans cette vaste étendue de terrein où l'on appercevoit çà & là des tentes magnifiques, de beaux chevaux cachés sous des housses de grand prix; une multitude d'esclaves & de simples soldats, mieux vêtus que ne l'étoient les Officiers Polonois; les armes & les bagages étalés pêle-mêle, des troupes campées sur les deux rives de quelques bras du Danube & dans des isles qui s'élevent au milieu de ce grand fleuve, sans qu'il y eût de communication suffisante pour faire passer promptement des escadrons ni même des bataillons, point de lignes de circonvallation, point de redoutes. » Quel ignorant que ce » Visir, répétoit sans cesse Sobieski, » comme nous l'allons battre !

J. C. 1683. Hég. 1094.

Bataille devant Vienne.

Enfin le douze Septembre arriva, jour auquel Sobieski avoit résolut de donner bataille, jour tant desiré par les Autrichiens, & sur-tout par les assiégés. Cara Mustafa vit ce que jamais il n'avoit cru possible, l'armée de l'Empire achever de descendre des montagnes sur le penchant desquelles elle avoit passé la nuit précédente, se former en bataille en descendant dans la plaine, & acquérir plus de front à mesure que le terrein s'élargissoit. Vingt-huit pieces de canon que les

Polonois avoient trouvé moyen de
J. C. 1683. traîner avec des peines incroyables à
Hég. 1094. travers les sommets des montagnes, étoient à la tête des bataillons, & tiroient à cartouches & mitraille toutes les fois que quelque escadron, soit turc, soit tartare, approchoit pour reconnoître. Le Kan des Tartares montra au Grand Visir de très-loin les Gardes de Sobieski, qu'il reconnut à la couleur des banderoles qui ornoient leurs lances, & il en inféra que ce Prince étoit à la tête de cette armée. Cara Mustafa donna dans l'instant même l'ordre de faire égorger tous les prisonniers qui étoient au camp, soit ceux que les siens avoient pris pendant le siege, soit ceux que Tekli & le Kan des Tartares avoient amenés à son armée des contrées de la Hongrie qu'ils avoient dévastées. Tous ces malheureux furent mis à mort, malgré les cris qu'ils poussoient pour demander la vie, leurs chaînes ne leur permettant pas de tendre des mains suppliantes à leurs bourreaux. Cette barbarie, qui fit horreur à ceux même qui l'exécutoient, attira sans doute la colere du Ciel sur le Grand Visir & sur son armée. Dès le commencement de la bataille, le Duc de Lorraine, qui commandoit l'aîle

droite, enfonça & mit en déroute l'aîle gauche de l'ennemi ; les Janissaires qui s'étoient plaints tout haut des fautes sans nombre de Mustafa, combattirent mal ou ne combattirent point. Il falloit qu'ils montassent de leur vallée au-devant du corps de bataille des Autrichiens, hérissé de plusieurs pieces de canon dont les décharges fréquentes faites de très-près éclaircissoient leurs rangs & bientôt les mettoient en fuite. L'avantage du lieu rendoit la mêlée impraticable aux Turcs qui tentoient vainement de recourir à l'arme blanche. La magnificence des Chefs étoit un attrait pour l'ennemi, il choisissoit presque toujours avec succès ; tant d'Officiers renversés furent cause d'une prompte déroute dans l'infanterie. Les Spahis, à la tête desquels le Grand Visir avoit toujours été, tinrent plus long-temps, & seuls de toute l'armée ils retracerent l'image de l'ancienne valeur ottomane : mais enfin il fallut céder au torrent des fuyards qui les entraînoient malgré eux. La haine que les Turcs portoient à leur Visir contribua beaucoup sans doute au gain de la bataille. Mais si soixante & dix mille hommes, fatigués d'une marche longue & pénible, battirent &

J. C. 1683.
Hég. 1094.

Sobieski met les Turcs en déroute.

J. C. 1683. Hég. 1694. disperserent plus de cent quarante mille frais & disposés à l'attaque, il fallut sans doute que la science d'un Général tel que Sobieski conduisît la valeur du soldat aussi sûr de son Chef que le Turc l'étoit peu du sien. Le Grand Visir espéra retrouver en plaine le courage qu'un terrein inégal avoit fait perdre aux siens. Des troupes qui n'avoient pas donné attendirent à quelque distance le vainqueur qui s'avançoit après avoir rompu la premiere ligne; mais l'impulsion fut la même à cette seconde charge qu'à la premiere, tout devoit plier devant Sobieski ce jour-là. Les efforts des Turcs ne firent qu'exposer plus de victimes au fer des Chrétiens. Le Visir vit bientôt la bataille perdue sans ressource; il courut à sa tente pour sauver l'étendard de Mahomet qu'il y avoit laissé peut-être par un pressentiment. La solitude qui régnoit dans le camp, les cris des vainqueurs & les gémissemens des blessés entendus de loin lui arracherent des pleurs de rage; mais le temps étoit cher. Il entendoit des chevaux qui franchissoient les retranchemens, & il ne savoit encore si c'étoit les Spahis qui s'empressoient comme lui de sauver ce qu'ils avoient de plus précieux, ou

les

les Autrichiens qui accouroient pour piller le camp. Il prit la fuite au milieu d'une troupe de cavaliers dispersés, qui n'écoutant plus la voix d'aucun Chef, songeoient uniquement à leur sûreté. La terreur étoit si générale, que presque tous ceux qui purent gagner Javarin ne s'arrêterent que devant les remparts de cette ville, située à vingt-cinq milles de Vienne. J. C. 1683. Hég. 1094.

Sobieski, maître du champ de bataille, se garda bien de laisser à ses troupes la liberté de piller. Il marcha en bon ordre aux tranchées qui entouroient la ville; les Janissaires les avoient abandonnées presque au commencement de l'action. Dès-lors Vienne fut libre, & les bourgeois se livrerent à une joie proportionnée au danger qu'ils avoient couru. Sobieski, qui craignoit un retour de la part des ennemis, fit défendre à tout soldat de quitter ses drapeaux sous peine de la vie, & il coucha sur le champ de bataille ainsi que son armée. Les soldats étoient, pour ainsi dire, dans leurs rangs, prêts à reprendre leurs armes à la moindre alarme. Sur les six heures du matin Sobieski, bien sûr de la retraite totale des Turcs, abandonna leur camp à l'avidité du soldat. Le premier spectacle qui frappa Il délivre Vienne.

J.C. 1683. Hég. 1094.

leur vue, fut un monceau de cadavres encore palpitans de femmes, qui n'ayant pu ſuivre leurs maris dans leur fuite, avoient été maſſacrées par eux, par ce ſentiment de jalouſie ſi naturel aux Orientaux, qui leur fait préférer la mort de leurs épouſes aux inconvéniens de leur captivité. Sobieski fit recueillir un aſſez grand nombre d'enfans qui cherchoient encore leur ſubſiſtance ſur le ſein de ces infortunées. L'Evêque de Neuſtadz les baptiſa au nombre de cinq cens, ſe chargea de les nourrir & de les élever dans la religion chrétienne. Les Polonois trouverent encore dans le camp Troski, l'Envoyé de leur République, que Cara Muſtafa avoit juré de faire mourir, en cas que ſon Maître fût en effet à la tête de l'armée autrichienne, comme le Grand Viſir ne faiſoit que le ſoupçonner. Mais dans le déſordre de ſa fuite, il n'avoit pas eu le temps de ſonger à cette vengeance. Troski ſe voyoit préſervé, comme par miracle, du couteau qui avoit menacé ſa tête pendant ſix ſemaines. On peut juger quel butin firent les Polonois au milieu de tant de richeſſes. Ce qui paroît étrange dans nos mœurs, c'eſt que les Généraux & le Roi lui-même partagerent

avec les soldats les fruits de cette journée. Sobieski écrivit à la Reine son épouse que le Grand Visir l'avoit laissé son héritier, & qu'il avoit trouvé dans sa tente plusieurs milliers de ducats : » ainsi vous ne me direz pas, » ajouta-t-il ce que les femmes tar- » tares disent à leurs maris : vous » n'êtes pas des hommes, puisque » vous revenez sans butin «. Cette bataille avoit duré six heures, quoique les Turcs se fussent mal défendus, parce que le terrein inégal & coupé de marais, de fossés & de rochers, rendoit toutes les attaques difficiles. Les Historiens, qui ne s'accordent pas sur le nombre des morts de part & d'autre, disent unanimement que jamais bataille aussi décisive ne coûta moins de sang. Le lendemain le Comte de Staremberg vint à la tête des siens remercier le libérateur de Vienne. Sobieski, environné des compagnons de sa gloire, entra triomphant dans cette place par les ruines que les Turcs n'avoient jamais osé escalader. Rien n'est comparable à la joie que marqua le peuple, ni aux témoignages de reconnoissance & d'admiration que les bourgeois donnoient à l'envi à celui qu'ils appelloient leur sauveur. Le Roi étoit arrêté à chaque pas dans

J. C. 1683. Hég. 1094.

Entrée triomphante de Sobieski dans Vienne.

J. C. 1683. Hég. 1094.

ſa marche, craignant que ſon cheval n'écraſât les perſonnes de tout ſexe, de tout rang & de tout âge, qui ſe proſternoient devant lui. On le ſéparoit de ſes Officiers & de ſes Gardes pour ſe diſputer le bonheur de baiſer ſon vêtement. Le déſordre qui accompagnoit ce triomphe, l'un des plus touchans dont l'hiſtoire nous ait conſervé la mémoire, en augmentoit le charme pour le triomphateur, & pour ceux qui lui décernoient tous ces honneurs, que la plus vive reconnoiſſance multiplioit & répétoit ſans ceſſe. Lorſque Sobieski fut parvenu avec beaucoup de peine à l'égliſe métropolitaine de Vienne, qui étoit le but de ſa marche, on y chanta le *Te Deum* pour reporter au Dieu des armées la gloire dont il eſt le premier auteur: mais au milieu des chants d'actions de graces que les Autrichiens adreſſoient au Tout-Puiſſant, ils n'oublioient pas l'inſtrument dont Dieu s'étoit ſervi. Après le *Te Deum*, le Doyen de l'égliſe métropolitaine monta en chaire, afin d'exhorter le peuple à reconnoître le doigt de Dieu qui l'avoit ſauvé de la plus cruelle captivité; il prit pour texte de ſon diſcours ces paroles de l'Evangile de Saint Jean, *fuit homo miſſus à Deo, cui nomen erat Joannes.*

J. C. 1683. Hég. 1094.

L'Empereur Léopold, à qui Sobieski avoit rendu sans doute un plus grand service qu'à aucun de ses sujets, fut peut-être celui de tous les Autrichiens qui en marqua le moins de reconnoissance. Comme il revenoit à Vienne, il entendit les salves d'artillerie qui célébroient le triomphe du Roi de Pologne. Son premier sentiment fut celui de la jalousie. Il fit des reproches amers à ceux qui lui avoient conseillé de ne point marcher à ce siege. Il étoit impossible que Léopold ne vît pas celui qui lui avoit conservé sa couronne: mais les difficultés du cérémonial lui firent différer long-temps ce devoir. L'Empereur ayant demandé au Duc de Lorraine comment il devoit recevoir Sobieski: » A bras ouverts, répondit » le Prince, il a sauvé l'Empire ». Néanmoins Léopold ne voulut jamais donner la droite dans son palais à son libérateur qu'il avoit traité de Majesté lorsqu'il l'appelloit à son secours avec tant d'instance. Alors il ne s'étoit pas avisé, comme il fit après la victoire, de chercher une distinction entre l'état d'un Roi électif & celui d'un Roi né pour régner. Enfin il fut convenu que l'entrevue de l'Empereur & du Roi de Pologne se feroit à

J. C. 1683.
Hég. 1094.

Entrevue de l'Empereur & du Roi de Pologne.

cheval en pleine campagne. Sobieski montra dans cette occasion toute la supériorité du mérite éminent sur la jalousie superbe & basse qui cherche à éblouir par l'éclat du rang. Léopold prononça d'un air froid & embarrassé quelques mots de remerciment, auxquels Sobieski répondit, en tournant bride : » Mon frere, je suis fort aise » de vous avoir rendu ce petit ser» vice ». Malgré l'ingratitude & la hauteur de Léopold, le Roi de Pologne, qui trouvoit la récompense de ses belles actions dans la gloire dont elles le couvroient, qui d'ailleurs espéroit qu'une continuité de succès pourroit valoir à son fils le trône de Pologne après lui, ne songea qu'à perfectionner son ouvrage. Il rassembla toutes les troupes allemandes & les siennes dans le dessein de chercher l'ennemi : mais il est temps de revenir aux Turcs, dont le plaisir de contempler Sobieski vainqueur nous a trop écartés.

Les Turcs fuient.

Le rendez-vous des fuyards avoit été Javarin, sans que personne en fût convenu. Tous ces soldats, dispersés par la crainte, s'étoient réfugiés vers le camp qu'ils avoient laissé devant Javarin. Lorsqu'ils eurent repris haleine, & que la terreur eut fait place

à la honte, le Grand Visir essaya de couvrir sa faute par l'injustice, le meurtre & la calomnie. Il accusa tous ceux qui avoient voulu le dissuader d'entreprendre le siege de Vienne, de l'y avoir entraîné; & comme une telle imposture eût été difficile à soutenir devant tous ceux qui composoient le Conseil, où Tekli avoit fait tant d'efforts pour prévenir cette téméraire démarche, il les manda l'un après l'autre, en commençant par Cara Ibrahim, & il les fit étrangler en secret jusqu'au nombre de huit, publiant ensuite ce qu'il voulut de ces prétendus coupables, à qui on ne pouvoit reprocher avec raison que d'avoir partagé le découragement des troupes, & de leur avoir donné l'exemple de fuir. Il manda au Sultan son maître qu'il avoit lavé dans le sang de ces téméraires la faute qu'il avoit faite de les croire, & qu'ayant perdu peu de monde à la bataille qui lui avoit fait abandonner le siege de Vienne, le malheur n'étoit que d'avoir consumé mal-à-propos un temps précieux. Il ne songea plus qu'à se tenir sur ses gardes le reste de la campagne; sans reprendre le siege de Javarin, que le corps de troupes laissé devant cette place n'avoit point du

J. C. 1683.
Hég. 1094.

J.C. 1683.
Hég. 1094.

Sobieski qui les poursuit avec trop d'acharnement, est battu par un corps de troupes.

tout avancé. Il renforça les garnisons de Gran, de Viwar & de Bude, & lui-même se tint sous cette place avec les débris de son armée, envoyant seulement un camp volant de huit mille hommes sous les ordres d'un jeune Pacha, appellé Mustafa comme lui, qui étoit en même-temps Bostangi Pachi. Cette troupe s'avança près Strigonie pour reconnoître l'ennemi; elle fit bien mieux, puisqu'elle eut l'honneur de battre Sobieski en personne, qui, poursuivant trop long-temps les fruits de sa victoire, s'étoit avancé indiscretement à la tête d'un gros de Polonois, dans la persuasion qu'il ne trouveroit que des soldats dispersés & des troupes sans courage. Sobieski apprit, en combattant un jeune Général qui commandoit un corps moins nombreux que le sien, qu'il ne faut jamais mépriser l'ennemi lorsqu'on vient de le battre, & qu'en guerre l'ordre & la précaution sont nécessaires aux armées victorieuses comme aux armées vaincues. Le corps de troupes du Bostangi, qui marchoit en bon ordre, rencontra les cavaliers de Sobieski épars négligemment dans une assez grande étendue de terrein. Les Turcs furent bientôt en bataille; ils chargerent

avec vigueur les premiers escadrons polonois pendant que le reste des troupes se rassembloit précipitamment avant de se former. Jamais Sobieski ne put les réunir que par pelotons ; ils ne faisoient qu'offrir plus de front au feu des Turcs. Bientôt la fuite devint universelle de la part des Polonois, & le Roi lui-même, entraîné dans le tourbillon, fut prêt à périr sous le fer de quelques Spahis qui l'avoient reconnu, & qui s'étoient acharnés contre sa personne. Il fut sauvé par l'amour de ses sujets, dont plusieurs le couvrirent de leurs corps ; & comme les chevaux polonois commençoient à être épuisés de fatigue, les Turcs poursuivant toujours, ils rencontrerent le Duc de Lorraine qui conduisoit ses Autrichiens en bon ordre à leur secours. Aussi-tôt que Sobieski l'apperçut : » Duc de Lorraine, s'écria-t-il, j'ai » voulu vaincre sans vous, j'en suis » puni, je prendrai ma revanche » avec vous & pour vous. » Le Bostangi craignit de perdre le fruit de sa victoire par une action de témérité; aussi-tôt qu'il eut découvert une troupe fraîche & supérieure en nombre à la sienne, il fit sonner la retraite, & il retourna vers son camp sans préci-

J. C. 1683.
Hég. 1094.

J. C. 1683. Hég. 1094.

tation, remportant des étendards, des drapeaux, des tabliers de timbales, & plusieurs autres trophées. Sans doute il n'est point de Général au-dessus d'un revers; mais les fautes d'un grand homme l'excitent à mériter des succès. Sobieski prit supérieurement sa revanche, ainsi qu'il l'avoit promis au Duc de Lorraine.

Sobieski, aidé du Duc de Lorraine, les bat à son tour.

Le jeune Pacha, trop enivré d'un triomphe passager, manda au Grand Visir qu'il avoit mis les Polonois tellement en déroute, qu'il ne pensoit pas que jamais leur armée pût se rassembler, & qu'il demandoit un renfort pour achever sa ruine. Le Grand Visir lui ayant envoyé vingt mille hommes seulement près le fort de Barcan dans le fauxbourg de Strigonie où il étoit campé, Sobieski, à la tête de toutes les troupes confédérées, marcha dès le surlendemain de sa défaite contre ce Général si fier d'avoir vaincu. Les Polonois, animés par la honte de leur fuite, les Autrichiens, tous pleins du desir de venger leurs alliés, chargerent, au nombre de cinquante mille hommes, vingt-huit mille Turcs qui ne s'attendoient pas à être si-tôt attaqués; ils les prennent en flanc, les ébranlent, les dispersent, en font un grand carnage,

après trois ou quatre charges dans chacune desquelles les Turcs perdirent leurs plus braves combattans, leur Chef, tous ses Lieutenans, & les premiers Officiers des Spahis & des Janissaires; le reste de l'armée fuit en désordre : un pont de bateaux jetté en hâte sur le Danube, effondre sous la multitude qui s'empressoit à gagner l'autre bord; presque tous les Ottomans périrent par le feu, par le fer ou dans le fleuve. Quelques soldats échappés en très-petit nombre communiquerent au Grand Visir l'effroi qui les avoit saisis : ce Général, au lieu d'opposer au torrent le reste de son armée encore supérieure en nombre à son ennemi, s'éloigne de Strigonie, & abandonne cette ville à la rapidité des succès de Sobieski qui, en moins de quatre jours, s'en fit ouvrir les portes. La saison s'avançoit; il étoit temps de prendre ses quartiers. Le Roi de Pologne, en rétrogradant vers Cassovie, surprit encore Cestlin qui ne se défendit pas. Le Grand Visir, qui rétrograda lui-même jusqu'à Belgrade, profita de la victoire du Bostangi Pachi pour présenter à son maître un tableau brillant de l'état de ses affaires, & pour lui faire entrevoir de très-grands succès,

J. C. 1683. Hég. 1094.

Strigonie & Cestlin prises par Sobieski.

J. C. 1683. Hég. 1094.

Comme il avoit voulu s'appuyer du crédit de la Sultane Validé, & qu'il ſavoit les moyens de ſe concilier cette Princeſſe, il avoit chargé un Juif de ſa ſuite de quelques lettres pour elle, & de pluſieurs bijoux de grand prix ſauvés du pillage du camp devant Vienne. Il vouloit donner une eſcorte à ſon commiſſionnaire, de peur qu'il ne fût dépouillé dans la route; cet homme ne put s'empêcher de dire à ſon maître: » J'ai un moyen d'éviter » les brigands bien plus ſûr que les » plus nombreuſes eſcortes : je me » déguiſerai en Polonois ou en Alle- » mand; la ſeule vue de mon bonnet » fera fuir de très-loin toutes les » troupes turques ou tartares.

Efforts du Grand Viſir pour juſtifier ſa conduite.

Les inſinuations de la Sultane Validé, qui avoit toujours aimé ce Miniſtre, & qui conſervoit un grand crédit ſur ſon fils, perſuaderent au Sultan que tout le mal que les Pachas ſacrifiés avoient fait, avoit été réparé par la ſageſſe du Viſir. Mais lorſqu'on eut appris la déroute de Barcan, la priſe de Strigonie, les pertes immenſes qui réduiſoient une ſi belle armée à moins de moitié, que le découragement étoit à ſon comble, que la déſertion avoit couvert les pays Hongrois & Autrichiens, de Turcs qui quit-

toient le turban, disoient-ils, pour trouver du pain qu'on leur refusoit à leur armée; lorsque Tekli, accusé par Cara Mustafa, fut venu à Constantinople pour justifier la conduite & la mémoire de ceux à qui le Grand Visir imputoit tous ces malheurs, ce qui restoit de Janissaires autour de l'Empereur Ottoman, ceux qui composoient le Divan & le Corps de l'Uléma commencerent à s'élever contre cet injuste Ministre, qui punissoit de ses fautes ceux qui s'étoient efforcés de l'en détourner. Le malheur de Cara Mustafa voulut que la Sultane Validé mourût au milieu de tous ces bruits. La sœur de l'Empereur, épouse de Cara Ibrahim, Lieutenant général, & premiere victime du Grand Visir, fit entendre tous ceux qui avoient des plaintes à faire. Les Janissaires s'attrouperent un jour dans la seconde cour du serrail pendant la tenue du Divan; & quand ils eurent appris que le Grand Seigneur, effrayé de leurs cris, s'étoit enfermé dans l'intérieur de son haram, ils protesterent qu'ils ne mangeroient pas que la mort & le déshonneur de leurs chefs & de leurs camarades ne fussent vengés par le supplice de ceux à qui on devoit les imputer. Cette sédition naissante

J. C. 1683. Hég. 1094.

ayant alarmé les Miniſtres, qui deſiroient à leur tour d'alarmer le Prince, ils chargerent le Kiſlar Aga de lui peindre le danger d'une émeute qu'il avoit toujours craint plus que tout le reſte, & qui le faiſoit errer la plus grande partie de ſa vie dans les bois & dans les plaines. Perſonne ne parloit plus pour Muſtafa; le Defterdar même avoit ajouté à toutes les raiſons de proſcrire ce Miniſtre, que ſa ſucceſſion rendroit au tréſor public tout ce qu'il en avoit tiré pour lever une armée nombreuſe, que ſon obſtination, ſon incapacité & ſa poltronnerie avoient preſque diſſipée, & que ſes richeſſes & celles que laiſſoit la Sultane Validé devoient, diſoit-il, réparer amplement. Mahomet IV ſortit du haram pour ſigner le catchérif qui condamnoit le Grand Viſir à périr par le cordon. A peine cet ordre fut-il écrit qu'on le montra aux Odas des Janiſſaires qui aſſiégeoient les iſſues du Divan: cette vue les calma & les diſperſa dans l'inſtant même. Il n'y avoit pas deux heures que Mahomet avoit ſigné ce catchérif, lorſqu'il reçut des lettres de Cara Muſtafa, qui lui demandoit la permiſſion de faire mourir dix Officiers de ſon armée, qui ſe trouvoient être les pre-

Il n'en eſt pas moins condamné à périr.

miers depuis qu'il avoit fait étrangler les huit Pachas. Tout ſanguinaire, tout abſolu qu'étoit Muſtafa, il n'oſoit pas prendre ſur lui d'ordonner de nouveaux ſupplices, bien qu'il les crût néceſſaires pour enſévelir dans un profond oubli tout ce qui s'étoit paſſé au conſeil de guerre où le ſiege de Vienne fut réſolu, & pour pouvoir défendre la conduite que lui-même avoit tenue depuis ce ſiege. Il s'efforçoit encore de jetter de violens ſoupçons ſur le Comte de Tekli, qui véritablement n'avoit pas ſervi les Turcs avec le zele d'un allié, & qui, dans tout le cours de la guerre, parut également l'ennemi ſecret des Autrichiens & des Ottomans. Cette lettre auroit déterminé la mort de Cara Muſtafa, ſi elle n'eût pas déja été réſolue. Deux hommes ſeulement furent chargés de l'exécution. Le Chiaoux Pachi, & le Cappiggi Kiaſi, l'un Chef des Meſſagers, l'autre Lieutenant des Gardes de l'intérieur du ſerrail, furent dépêchés vers l'homme le plus abſolu de l'Empire pour lui demander ſa tête, tandis qu'il commandoit encore plus de quatre-vingt mille ſoldats accoutumés à trembler devant lui. Mais Cara Muſtafa n'étoit que craint. Les troupes virent avec

J. C. 1683.
Hég. 1094.

J. C. 1683. Hég. 1094.

une joie vive ces Officiers, qu'ils soupçonnoient chargés d'un ordre funeste contre celui qui n'étoit plus à leurs yeux qu'un tyran mal-habile & sanguinaire. Cara Mustafa reçut avec assez de fermeté l'ordre qui le dépouilloit des sceaux; il les remit au Chiaoux Pachi sans hésiter. Mais lorsque le Cappiggi Kiasi lui montra le catchérif qui le condamnoit, il fit quelques imprécations contre la fortune & contre le Prince, qu'il appella plusieurs fois injuste & ingrat. Ayant lu sur tous les visages qui l'environnoient, le plaisir général que causoit cet ordre, *Il est temps de mourir*, dit-il; & il passa lui-même autour de son col le cordon, que deux bourreaux serrerent, après qu'il eut fait à haute voix une assez courte priere. On sépara sa tête du tronc, puis elle fut embaumée pour être portée à Constantinople, où on l'exposa aux regards du peuple, & sur-tout de la soldatesque, que ce spectacle acheva d'appaiser.

J. C. 1684. Hég. 1095.

Plusieurs grands Officiers de la Porte refusent la charge de Grand Visir.

Il fallut nommer un nouveau Grand Visir. La déroute de l'armée, les pertes que l'Etat venoit de faire, & la vengeance que le Sultan en avoit tirée sur celui auquel il avoit précédemment laissé prendre tant d'empire, pénétrerent d'un tel effroi ceux

qui approchoient ce Prince, que deux hommes considérables refuserent consécutivement la premiere dignité de la Porte. Le Selictar Aga, ou Porte-épée, que le Grand Seigneur affectionnoit plus que tous les autres, y ayant été nommé, se jetta aux pieds de son Maître, & l'assura qu'il étoit incapable d'exercer les importantes fonctions que sa Hautesse vouloit lui confier, qu'il avoit desiré ne jamais se séparer de la personne de son Maître, & qu'il n'avoit ni les talens ni la volonté d'aller commander des armées. Le Réis Effendi, nommé ensuite, allégua son grand âge & son ignorance dans l'art de la guerre. Enfin Carakaja Ibrahim, Caïmacan, accepta en tremblant ce qu'il n'auroit pas été prudent de refuser; car, le Grand Seigneur, très-mécontent de ce que deux de ses favoris s'étoient excusés de soutenir avec lui le fardeau trop pesant pour ses mains, nomma le troisieme avec une volonté si déterminée, qu'il ne lui laissoit pas la liberté de se soustraire à la charge qu'il lui imposoit. Le nouveau Ministre, en prenant malgré lui les sceaux de l'Empire, résolut de se décharger, autant qu'il lui seroit possible, des soins d'une guerre dont

J. C. 1684. Hég. 1095.

Carakaja qui l'accepte malgré lui, cherche en vain les moyens de faire la paix.

J. C. 1684. Hég. 1095.

l'iſſue étoit plus dangereuſe encore pour ceux qui commandoient les armées que pour l'Etat. D'abord Carakaja propoſa dans le Divan de négocier avec les Autrichiens ; mais il n'y avoit pas lieu d'eſpérer que Léopold accordât des conditions ſupportables, & ſes Miniſtres ne pouvoient encore ſe réſoudre à conclure une paix honteuſe. Mahomet avoit toujours entendu parler avec enthouſiaſme des armes ottomanes, de la valeur de ſes troupes, & de la gloire de ſon Empire. Il prétendoit que ſes Généraux vainquiſſent en ſon nom, que ſes Miniſtres tiraſſent de ſon peuple de quoi entretenir de nombreuſes armées, tandis qu'il jouiroit en paix des délices qu'il croyoit inſéparables du trône des ottomans. Il fit en plein Divan des reproches amers au nouveau Grand Viſir, ſur le découragement avec lequel il parloit des opérations de la campagne ſuivante. Un jour ce Miniſtre, conférant avec les autres Pachas du banc ; inſiſtoit ſur la néceſſité de conférer avec les Autrichiens, la fenêtre dangereuſe s'ouvrit, & Mahomet interrompant Carakaja, parla aux Pachas du banc & au Grand Viſir lui-même, du ton d'un Maître qui ne prévoit aucun obſtacle, parce qu'il n'imagine

pas qu'il puisse y en avoir à sa volonté. Cependant la position de la Porte devenoit de plus en plus dangereuse; car, tandis que Carakaja cherchoit les moyens de faire face aux ennemis de l'Empire, il lui en survint un nouveau sur lequel il n'avoit pas compté.

J. C. 1684. Hég. 1095.

Le Baile ou Ambassadeur de Venise ayant demandé une audience au Grand Visir, y parut environné de peu de monde; & sans prendre le siege qui lui étoit préparé, il déclara la guerre à la Porte de la part de ses Maîtres. Retourné dans son palais, il y fut bientôt arrêté, comme il s'y étoit attendu: mais s'étant déguisé, il trompa ses Gardes, & se réfugia dans un vaisseau qui mit à la voile dès le lendemain. L'arrogance des Turcs, & les malheurs de leur derniere campagne, occasionnerent cette rupture. Ils avoient fait en très-peu de temps deux insultes aux Vénitiens; la premiere, de saisir des ballots arrivés dans le vaisseau qui portoit le Baile de Venise, sous prétexte qu'ils contenoient des marchandises sujettes à la douane, quoique le droit des gens veuille que tout vaisseau que monte un Ambassadeur soit exempt de recherches; ainsi que son hôtel. La seconde étoit du même genre. Le bruit

La République de Venise déclare la guerre aux Turcs.

J. C. 1684. Hég. 1095.

s'étant répandu qu'un esclave s'étoit enfui dans le vaisseau qui devoit ramener à Venise l'ancien Ambassadeur, celui qui étoit chargé de la police du port fit fouiller dans ce navire, malgré la résistance de l'équipage, dont il y eut plusieurs hommes blessés. Ces motifs étoient plus que suffisans pour déclarer la guerre à une nation déja affoiblie par plusieurs défaites, & qui avoit des ennemis puissans sur les bras. La marine de l'Empire Ottoman étoit dans le plus mauvais ordre, & les dépenses excessives que la guerre de terre occasionnoit, ne laissoient pas dans le trésor public de quoi la remonter. Il fallut interrompre le commerce, & faire venir des côtes de Barberie & de l'Archipel tous les vaisseaux en état de tenir la mer. Aussi-tôt après que la guerre fut déclarée, la flotte Vénitienne rassemblée sous les ordres de Morosini, celui-là même qui avoit défendu Candie, alla s'emparer de l'isle de Sainte-Maure, à l'entrée du golphe de Larta, qui fit peu de résistance. De là il fit voile vers Dragonette, & mit garnison dans Prévesa, autre place qui commande l'entrée du golphe.

Cependant le Grand Visir, attaqué

de tous côtés, songeoit aux moyens de faire face à tant d'ennemis. L'immense succession de Cara Mustafa, dont on ne laissa qu'une partie à la Princesse son épouse, & celle de la Sultane Validé, fournirent les moyens d'entretenir deux armées, dont l'une devoit être opposée aux Autrichiens, & l'autre aller chercher les Polonois jusques sur leur territoire, afin de combattre séparément ces deux redoutables ennemis : mais le Grand Visir instruit par le malheur de son prédécesseur, ne jugea pas à propos de s'exposer à l'événement de la guerre. Il confia les deux armées à deux Séraskiers qui avoient servi long-temps dans les emplois subalternes de la milice, & que les malheurs des temps & la cruauté du dernier Grand Visir avoient tout-à-coup élevés aux plus hauts grades. Chaïtan Ibrahim fut envoyé contre les Allemands, & Soliman Pacha eut la charge périlleuse de combattre Sobieski. Le Duc de Lorraine entra le premier en campagne, & la commença par des succès. Dès le mois de Mars il assiege Vicegrade, & s'en rend maître en peu de jours. Dans le même temps il offre, par un manifeste, amnistie à tous les Hongrois qui voudroient

J. C. 1684.
Hég. 1095.

Prise de Vicegrade. Malheurs de la Hongrie.

J. C. 1684. Hég. 1095.

quitter le parti de Tekli, & à la Nation en général, toute la justice qu'elle prétendoit jusques-là lui avoir été refusée. Cette derniere promesse étoit si vague, que peu de Hongrois la crurent sincere. Quelques-uns cependant, effrayés des événemens de la derniere campagne, chercherent leur sûreté dans le parti du plus fort; mais le Général des Hongrois ayant répondu, par un autre manifeste, aux propositions du Duc de Lorraine, & traité de pieges & d'artifices les offres qu'il faisoit aux particuliers, & la justice qu'il promettoit trop tard à une Nation tant de fois trompée, il marcha lui même à la tête de douze mille hommes contre quelques Seigneurs Hongrois rentrés sous la domination de la Maison d'Autriche. Il brûla les uns dans leurs châteaux, tels que les Comtes Baragotzo & Humanaï; il fit mourir les autres sur un échafaud comme criminels d'Etat, tels que Chirnessi, Clebaï & Malkaï. Ainsi ce pauvre peuple Hongrois étoit également victime des deux partis, ne voyoit de toutes parts que le fer & le feu, & étoit également puni, soit d'avoir réclamé sa liberté, soit d'avoir cherché la paix après les malheurs de la guerre.

J. C. 1684. Hég. 1095.

La conquête si facile de Vicegrade encouragea le Duc de Lorraine à faire celle de Baccia, qui lui coûta moins encore ; puis il marcha jusqu'à Bude, & forma le siege de cette capitale de la Hongrie, au moment où l'armée du Seraskier Chaïtan Ibrahim, renforcée par les troupes de Tekli, arrivoit pour la couvrir. Le Seraskier campa devant les retranchemens des Impériaux, les fatiguant chaque jour par de continuelles escarmouches. Le Duc de Lorraine, entre deux feux, continua quatre mois les opérations d'un siege très-meurtrier. Enfin la maladie se mit dans son armée, & le découragement étoit prêt à la disperser. Le Duc de Lorraine décampa sans que le Seraskier songeât à le poursuivre. Le Turc étoit content d'avoir opposé à ce torrent une digue efficace, & d'avoir sauvé la place la plus importante du pays dont la garde lui étoit confiée.

Chaïtan Pacha arrête les progrès du Duc de Lorraine,

Le Seraskier Soliman, qu'on avoit opposé au grand Sobieski, fut encore plus heureux que son collegue. Après qu'il eut traversé la Valaquie & la Moldavie, deux provinces qui obéissent à des Souverains moins absolus que des Pachas ne le sont dans leurs gouvernemens, & qu'il eut déposé l'un de ces Princes, Vaivode de Mol-

Et Soliman, ceux de Sobieski.

J.C. 1684.
Hég. 1095.

davie, de l'illuſtre Maiſon de Cantacuzene, Joaillier à Conſtantinople avant qu'il fût Vaivode, le Seraskier preſſa ſa marche pour défendre Caminiek, que Sobieski brûloit de recouvrer. Les Polonois qui s'étoient mis trop tard en campagne, étant arrivés enfin ſur les bords du Nieſter, étoient prêts à y jetter un pont pour atteindre Camniek, lorſqu'ils virent à l'autre bord l'armée de Soliman Pacha, compoſée de cinquante mille hommes, tant Turcs que Tartares: c'étoit moitié plus de monde que n'en commandoit Sobieski. Les Tartares formerent pluſieurs attaques de l'autre côté du fleuve; leurs chevaux, accoutumés à la nage, n'avoient pas beſoin de pont pour les porter à l'ennemi: mais malgré ces petites eſcarmouches, jamais Soliman n'en voulut venir à une affaire générale. La Podolie, province fertile tant qu'elle avoit appartenu aux Polonois, étoit devenue pauvre & déſerte depuis que les Turcs s'en étoient emparés. Ils en avoient laiſſé ſortir un peuple de colons, qui avoient fui la loi de Mahomet. Le Seraskier eſpéra que ſon ennemi ſe conſumeroit ſur ce bord aride & dévaſté pendant qu'il en occupoit un plus fertile. Cette campagne

campagne se passa ainsi en observations de part & d'autre. Les Polonois souffrirent plus que les Turcs de la famine & de la garde assidue qu'une armée peu considérable étoit contrainte de faire vis-à-vis un ennemi plus fort qu'elle. Cette année, les Turcs furent par-tout plus heureux qu'ils n'auroient pu l'espérer ; les Vénitiens même ne leur firent pas tout le mal qu'ils devoient craindre ; contens de prendre quelques postes dans les isles de l'Archipel, ils n'attaquerent point les côtes qui, dégarnies de vaisseaux & de forteresses, sembloient s'offrir au pillage. Les deux Séraskiers, par une conduite ferme & mesurée, arrêterent pour cette campagne le torrent qui avoit menacé leurs frontieres. Carakaja se trouvoit bien d'avoir confié la conduite de la guerre à des subalternes qui devoient en répondre, & qui jusqu'à ce moment n'avoient point eu de désavantage. Il se confirma dans la résolution de ne pas commander les armées, & s'occupa pendant l'hiver du soin de les recruter & de les approvisionner.

J.C. 1684. Hég. 1095.

Les revenus du trésor public précédemment épuisé suffisoient à peine pour entretenir deux grandes armées & une flotte, outre les garnisons qu'il

J.C. 1685.
Hég. 1096.

Le Gouvernement veut se saisir des biens des orphelins pour en payer la rente. Résistance du peuple.

falloit soudoyer dans toute l'Asie, de peur des mal-intentionnés qui avoient si souvent levé le masque pendant les orages survenus du côté de l'Europe.

Le Grand Visir voulut s'aider d'une ressource qui avoit été quelquefois très-utile à l'Etat; c'étoit les sommes appartenantes à tous les orphelins de l'Empire, que la loi de Mahomet permet de prendre à rentes à cause de la foiblesse des propriétaires, à l'exclusion de toute autre rente constituée en argent, qui seroit usuraire, & conséquemment très-criminelle parmi les Musulmans. Le Grand Visir prétendit contraindre tous les tuteurs de porter au trésor public l'argent qu'ils faisoient valoir pour leurs pupiles, avec promesse d'en payer fidellement les arrérages: mais comme, dans un pays despotique, la promesse n'établit pas la confiance; comme d'ailleurs tous les négocians, qui avoient employé cet argent dans leur commerce, n'avoient aucune envie de le rendre, personne ne se pressa d'obéir à l'ordre du Grand Visir qui voulut en vain user de violence. Malgré le catchérif de l'Empereur, le peuple se souleva aussi-tôt qu'il apprit qu'on avoit emprisonné quelques tuteurs. Ce qu'il y avoit de troupes à Constantinople

embrassa la querelle des bourgeois opprimés ; on vit dans un moment toute la ville en armes & en désordre. La perception que le Gouvernement avoit ordonnée devenoit impossible par cette résistance ; il eût fallu mettre à l'encan les effets des tuteurs réfractaires. Le peuple & les soldats se jettoient avec furie sur les Chiaoux qui tentoient d'entrer dans leurs maisons. On n'eût jamais pu trouver des Collecteurs parmi tant de gens décidés à empêcher ces ventes qu'ils croyoient tyranniques. Enfin le Grand Visir se vit contraint de renoncer à son projet ; trop heureux que la sédition, qui commençoit à l'effrayer, fût calmée à ce prix.

J. C. 1685. Hég. 1096.

A peine le Grand Visir étoit rassuré par le calme qui avoit succédé à cet orage, qu'il apprit que la campagne avoit commencé en Allemagne par le siege de Neuhausel que le Duc de Lorraine avoit entrepris de bonne heure. Ses troupes avoient bloqué cette place tout l'hiver. Le Seraskier Ibrahim, au lieu de marcher au secours de Neuhausel, crut qu'il délivreroit plus surement cette place en faisant une diversion. Il se présente devant Vicegrad, qui fut aussi-tôt prise qu'assiégée : comme il retournoit sur ses

Neuhausel assiégée par le Duc de Lorraine. Le Séraskier Ibrahim veut la secourir ; il est battu.

J. C. 1685.
Hég. 1096.

pas, le Duc de Lorraine, laissant seize mille hommes devant Neuhausel, accourut avec le reste de son armée à la rencontre des Turcs; il les trouva retranchés dans un camp avantageux qu'il sut leur faire quitter, affectant du désordre & une fuite précipitée. Comme il connoissoit le terrein mieux que les Turcs, ce Prince les engagea dans des fonds marécageux, dans lesquels ils furent taillés en pieces: il s'empara de leur canon, de leur bagage, de leur caisse militaire; &, sans perdre le temps à les poursuivre, il retourna devant Neuhausel, qui fut emporté d'assaut trois jours après cette victoire. Ces pertes furent le signal du désastre général. Vicegrad, Novigrad, Tokaï, Eperies ouvrirent leurs portes presque sans aucune résistance. Le Comte de Tekli ayant voulu couvrir Cassovie avec les troupes qu'il avoit pu ramasser de ceux de son parti, le Duc de Lorraine envoya le Comte de Caprara, l'un de ses Lientenans, pour assiéger cette place. Tekli, informé de la marche des Allemands, dépêcha un Courier au Seraskier Ibrahim retiré à Varandin, pour lui demander du secours; celui-ci fit dire au Chef des Hongrois qu'il étoit nécessaire qu'ils conférassent ensemble

sur leur défense mutuelle, & qu'il l'attendoit lui-même à Varandin, où il falloit qu'il n'amenât que ses Lieutenans & une foible escorte. Tekli, sans défiance, se conforma aux intentions de celui qui paroissoit vouloir le secourir; il fut reçu à Varandin avec une bienveillance apparente. Le Séraskier invita Tekli à dîner, ainsi que les premiers de sa suite: mais après le repas, comme on commençoit à conférer sur les besoins pressans du parti hongrois soumis au Grand Seigneur, un Oda Pachi entra dans la chambre, escorté de plusieurs Janissaires; il fit lecture à haute voix d'un catchérif de Mahomet IV, par lequel il étoit ordonné au Seraskier de charger de chaînes le Chef des Hongrois & de l'envoyer sous bonne & sure garde dans le château des Sept Tours. Cet arrêt rigoureux ayant été éxécuté, sans que personne se fût mis en devoir de s'y opposer, le Seraskier déclara aux Hongrois consternés que leur Chef étoit suspect de trahison envers la Porte & envers eux; que c'étoit à lui seul que l'invincible Empereur des Turcs attribuoit les malheurs arrivés récemment en Hongrie, & que Sa Hautesse nommoit le Général Pettrozzi successeur de Té-

J. C. 1685.
Hég. 1096.

Le Comte de Tekli est envoyé chargé de chaînes aux Sept-Tours.

J. C. 1685. Hég. 1096.

kli, à condition que ce nouveau Chef des Hongrois serviroit son Suzerain & ses compatriotes de meilleure foi que n'avoit fait son prédécesseur. Pettrozzi & ses amis comprirent facilement que le Seraskier, dans ses dépêches à la Porte, avoit jetté sur Tekli le blâme de ce qui s'étoit passé, de peur d'en être lui-même la victime. Tous, bien résolus de repousser la trahison par la trahison, promirent au Seraskier ce qu'il voulut, afin de se tirer de ses mains. Ils furent à peine de retour à leur armée, qu'ils peignirent aux Officiers & aux soldats l'outrage fait à Tekli & à la nation hongroise sous les couleurs les plus vives, & ils déterminerent la plupart des siens à aller demander au Comte de Caprara, qui commandoit au siege de Cassovie, les effets de l'amnistie offerte à tous les Hongrois qui rentreroient sous l'obéissance de l'Empereur d'Occident. Quoique Caprara ne fût pas Généralissime, & que les Hongrois eussent porté les armes contre l'Empire depuis l'amnistie offerte, il n'eut garde de leur refuser une demande si avantageuse pour son Maître. Son camp fut bientôt renforcé de presque tous les Hongrois. Ceux qui demeurerent ennemis des

Les Hongrois quittent en grand nombre le parti des Turcs.

Allemands se retirerent dans différens châteaux ; la garnison de Cassovie, qui étoit toute hongroise, instruite de ces mouvemens, ouvrit ses portes, non point à des vainqueurs, mais à des amis.

J. C. 1685.
Hég. 1096.

Les Turcs ne furent pas plus heureux contre la République de Vénise. Cet Etat avoit su se ménager deux alliés bien redoutables pour la Porte, les Morlaques en Dalmatie, les Mainottes dans la Morée. Les premiers avoient autrefois secoué le joug des Turcs à cause de la cruauté excessive de plusieures Pachas. Ces peuples, depuis ce temps, élevent leurs enfans dans la haine des Musulmans, au point qu'un Morlaque croit avoir fait une action méritoire devant Dieu quand il a tué un Turc de quelque façon que ce puisse être. Les Vénitiens avoient ajouté à ce motif une pistole de récompense pour chaque tête de Turc, ne donnant pas d'autre paie à ces troupes mercenaires. La pauvreté, l'avidité des Morlaques, & sur-tout leur haine, les rendoient si redoutables, que les garnisons turques demeuroient renfermées dans leurs villes, sans qu'aucun corps osât parcourir la campagne. Ces hommes durs, accoutumés à coucher à l'injure

J. C. 1685. Hég. 1096.

de l'air, à vivre de peu, même dans le ſein de la paix qu'ils ne font que malgré eux, ſeroient invincibles, s'ils étoient auſſi diſciplinés qu'infatigables. Leur férocité les rend plus terribles encore que leur bravoure, puiſque celui qui eſt attaqué par un Morlaque, ne peut conſerver la vie qu'en l'arrachant à ſon ennemi. Ces barbares penſent qu'il eſt auſſi lâche de faire quartier que de fuir.

Malheurs des Turcs en Dalmatie & en Morée.

Les Mainottes, peuple de la Morée, ont conſervé la dureté, l'agilité & la patience dans les travaux des anciens Spartiates dont ils deſcendent. Défendus par une chaîne de montagnes, ils ont profité de ce retranchement naturel pour ſe souſtraire également à la domination des Turcs & à celle des Vénitiens. Cette petite République, ennemie des deux puiſſans voiſins, qui tous deux voudroient la ſubjuguer, prête ſon ſecours indifféremment à l'un contre l'autre, & elle trouve dans ſa poſition, dans ſa pauvreté, dans le courage de ſes citoyens, des armes efficaces contre la tyrannie. Les Morlaques combattent comme des bêtes féroces, les Mainottes comme des hommes idolâtres de leur liberté. Ce n'étoit pas là les deux ſeuls ennemis

que la République de Venise avoit suscités aux Turcs : un grand nombre de volontaires de tous les pays de la chrétienté remplirent les galeres de Malthe, du Duc de Florence & du Pape, & on vit des compagnies franches, levées aux frais de la cour de Rome & de plusieurs Princes Italiens, seconder les Vénitiens dans la conquête qu'ils méditoient de toute la Morée. Tandis que le noble Paulo Michaël, à la tête de Morlaques & de quelques troupes nationales, mettoit la Dalmatie à feu & à sang, Morosini commandoit l'armée combinée des Vénitiens, des Malthois, des Florentins, des Mainottes. Après avoir défait les Turcs devant Coron dont il avoit formé le siege, il s'empare de cette ville & de celles de Sarnat & de Calamata. Enfin le Capitan Pacha, & Seraskier de la Morée, après avoir perdu deux batailles & trois villes considérables, abandonna cette province couverte de cadavres musulmans à des vainqueurs aussi cruels que fortunés. Il fuit à Rhodes, où il ne se crut en sureté qu'après avoir fait tendre la chaîne qui fermoit le port. J. C. 1685. Hég. 1096.

L'armée opposée aux Polonois eut seule quelque succès, ou, pour en

J. C. 1685. Hég. 1096.

mieux parler, fut moins malheureuse que les deux autres. Jean Sobieski avoit, pendant tout l'hiver, sollicité Constantin Cantimir, Vaivode de Moldavie, de se déclarer pour les Chrétiens contre des infideles dont il étoit plutôt l'esclave que le Feudataire : mais les Turcs, selon leur politique, retenoient dans le serrail de Constantinople Demetrius, fils aîné de Constantin, qui devoit répondre sur sa tête de la conduite de son pere. Le Prince des Moldaves, tout chrétien dans le cœur, obéissoit à la nature en servant ses ennemis contre les Polonois qu'il auroit voulu protéger. Il fit ce qu'il put pour détourner Sobieski d'envoyer des troupes en Moldavie, prétendant que la prise de Caminiek lui importoit plus que la conquête d'un pays qui, dans l'ordre des vraisemblances, seroit bientôt allié à la Pologne : mais Sobieski ne connoissoit en guerre que des amis ou des ennemis. Il destina ses troupes à conquérir les Etats de celui qui ne vouloit pas se déclarer. Une fievre lente l'empêcha de les y conduire en personne. Le Grand Général Jablonouski fit passer cette armée par cent lieues de déserts, appellés la Pokutie, la Podolie, la Bucovine : tou-

tes ces provinces étoient peuplées & cultivées avant que les Polonois & les Turcs fussent en guerre, Soliman, Seraskier de Silistrie, menoit contre trente mille Polonois quarante mille Turcs, autant de Tartares, & cinq mille Moldaves. Il profita de la supériorité du nombre. Un corps de Tartares fut envoyé par un détour pour couper les Polonois & fermer leur retraite par le moyen d'abattis d'arbres & d'inondations. Jablonouski ne découvrit la manœuvre du Seraskier que lorsqu'il ne fut plus temps de se ménager les issues. Après avoir demeuré quinze jours investi, il se détermina au seul parti qui lui restoit, celui de fuir une mort certaine à travers mille dangers. Sa retraite fut aussi meurtriere que pénible : mais le Seraskier, qui eut la gloire d'arrêter ces Polonois jusques-là si redoutables, borna les exploits de la campagne à cette utile défensive.

J.C. 1685. Hég. 1096.

Foibles succès en Pologne.

Cependant les nouvelles arrivées de toutes parts avoient jetté la consternation dans Constantinople. La perte de la Morée & de presque toute la Hongrie, la dévastation de la Dalmatie n'étoient pas à beaucoup près balancées par le foible avantage que le Seraskier Soliman avoit remporté,

J. C. 1685.
Hég. 1096.

Le Grand Visir ayant appris le mauvais effet que la captivité de Tekli avoit fait parmi les mécontens, resolut la mort du Seraskier Chaïtan. Karakaja ne connoissoit pas de meilleur moyen pour se disculper auprès de son Maître. Le Capitan Pacha Calil eut le même sort. Tous deux mandés à Andrinople où la Cour étoit venue, furent étranglés sans avoir pu obtenir audience ni du Grand Seigneur ni de son Ministre. Aussi-tôt Carakaja fit relâcher le Comte de Tekli.

Soliman Pacha fait déposer le Grand Visir, & lui succede.

Le Seraskier Soliman Pacha, mandé comme les deux autres Généraux, crut quelque temps qu'on lui destinoit le même sort. Mais ses succès avoient tourné vers lui les yeux du Prince, de son Ministre & de tout le Divan, comme sur celui de qui on attendoit le salut de l'Empire. Le Grand Seigneur lui écrivit de sa main, ajoutant à cet honneur, bien rare dans l'Orient, une veste doublée de marte zibeline & un sabre enrichi de pierreries. Ce Prince lui mandoit qu'il étoit réservé à ses talens & à sa vaillance de recouvrer la Hongrie, & de rétablir les affaires de l'Empire Ottoman. Dès-lors Soliman résolut de recueillir le fruit des dangers auxquels

on alloit l'exposer, & sur-tout d'écarter de la cour & du gouvernement ce cruel Grand Visir qui ne savoit que distribuer les emplois périlleux, & rendre ceux qu'il en chargeoit responsables des événemens qu'il ne vouloit pas faire rouler sur son compte. Soliman arrivé à Andrinople affecta de tout blâmer avec une liberté de mauvais augure pour celui qui gouvernoit au nom du Grand Seigneur. Il déplora devant le Prince le sort de Chaïtan Ibrahim & du Capitan Pacha Calil disant qu'il les avoit vu long-temps combattre avec zele & avec courage, attribuant leur défaite au peu de troupes qu'on leur avoit données, au défaut de ressources, au découragement des soldats qui ne voyoient plus à leur tête le Généralissime de la nation, celui qui par devoir devoit tracer le plan des campagnes & s'exposer le premier au péril. Après avoir plaint long-temps les deux proscrits, « enfin, dit-il, j'ose » demander à celui qui a condamné » si sévérement ces infortunés, s'il » auroit mieux fait qu'eux ». Cette hardiesse confondit le Grand Visir, qui, ayant voulu prononcer quelques mots pour sa justification, fut atterré de nouveau par Soliman qui lui ré-

J. C. 1685
Hég. 1096

J. C. 1685. Hég. 1096.

pondit fiérement: » vous ne connoiſſez » rien à la guerre; il vous ſied mal de » juger les Généraux, plus mal encore » d'oſer les faire périr «. Carakaja s'appercevant que le Grand-Seigneur écoutoit avec une ſorte de plaiſir les reproches que lui faiſoit Soliman, n'eut pas de peine à comprendre qu'il étoit perdu ſans reſſource. Il ſortit du ſerrail, ſans que ceux qui avoient été témoins de ce qui venoit de ſe paſſer, ſe miſſent en devoir de l'accompagner ni de lui rendre les honneurs dus au premier Officier de l'Empire; & Soliman, continuant de parler, entreprit de prouver que ſi on ne pouvoit pas faire la paix, il falloit oppoſer un Grand Viſir, maître abſolu des opérations, à ce redoutable Duc de Lorraine qui avoit déja conquis preſque toute la Hongrie. Le Sultan perſuadé par l'éloquence & la réputation du Seraskier, envoya dans l'inſtant même ordonner à Carakaja de remettre les ſceaux de l'Empire, & tous les biens qu'il avoit, dit-on, uſurpés; & ayant demandé au Mufti qui étoit préſent, s'il ne feroit pas convenable de faire périr ce mauvais Miniſtre, le Chef de la Loi, ami de Carakaja, eut le courage de prendre ſa défenſe, diſant que les torts de fois

blesse ou d'impéritie ne méritoient pas la mort. Enfin il fut résolu que Carakaja seroit seulement dépouillé de ses biens & relégué dans l'isle de Rhodes. On lui assigna une pension de cent cinquante aspres par jour. L'infortuné Ministre laissa voir autant de foiblesse à la nouvelle de sa disgrace qu'il avoit montré d'incapacité pendant son administration. Persuadé qu'il étoit condamné à perdre la vie, il n'en vouloit pas croire ceux qui l'assuroient qu'il alloit être conduit en exil; &, comme si le sang de Chaïtan, de Calil & de tant d'autres l'eût condamné à ses propres yeux, il demandoit en pleurant le temps de faire sa priere, & de donner ses derniers ordres. La confiscation des biens de ce Ministre, quoique très-utile pour le trésor public, n'empêcha pas que Soliman Pacha, devenu son successeur, ne fit frapper en pieces de monnoie une grande partie de la vaisselle du Grand Seigneur, toute celle du Visir déposé, & encore celle qui depuis plusieurs années étoit revenue des confiscations.

J.C. 1685. Hég. 1096.

Les succès que le nouveau Grand Visir avoit eus la campagne précédente, ne lui avoient pas donné bonne opinion de la guerre. Il pensoit que

J. C. 1686.
Hég. 1097.

Le Grand Visir tente vainement de faire la paix. Il se prépare à entrer en campagne.

si un premier Ministre, qui, demeuré constamment à la Porte, avoit été responsable des pertes & des revers des dernieres campagnes, lui qui n'avoit obtenu les sceaux de l'Empire qu'à condition de commander les armées, couroit bien plus de risques de la part des Janissaires & du peuple, en cas que le Duc de Lorraine continuât d'être heureux. Dans cette appréhension, il chercha tous les moyens de traiter avec l'Empire, jusques-là qu'il promit à M. de Girardin, Ambassadeur de France, la restitution des Saints-Lieux que les Chrétiens Grecs avoient usurpés sur les Latins, comme nous l'avons dit plus haut, si le Roi son Maître vouloit se faire médiateur entre la Porte & l'Empire d'Occident, la République de Venise & le Royaume de Pologne. Mais, quoique le zele de Louis XIV pour la Religion catholique lui fît desirer que les Saints-Lieux rentrassent dans la possession des vrais Fideles, sa politique ne lui permettoit pas de délivrer la Maison d'Autriche d'un ennemi qui la contraignoit d'entretenir des armées nombreuses sur des frontieres opposées; il vouloit seulement conclure la paix entre la Pologne & le Turc,

afin que celui-ci devînt de plus en plus redoutable à Léopold. Les Polonois, quoique mécontens de l'Empereur d'Allemagne, ne demandoient pas moins que la restitution de Caminiek pour rompre cette alliance. Soliman Pacha ne crut pas devoir acheter la paix si cher avec un seul ennemi; il se prépara du mieux qu'il put à faire tête aux trois Puissances qui devoient l'attaquer par trois côtés différens.

J. C. 1686. Hég. 1097.

Le Grand Visir avoit la confiance des troupes. Les Asiatiques & les Européens s'empresserent de s'enrôler sous ses enseignes. Les Odas des Janissaires & des Spahis furent bientôt complétés; & malgré les malheurs tout récens, les trois armées se trouverent recrutées à la fin de l'hiver. Tekli sorti de la prison des Sept-Tours fut dédommagé par de grosses sommes de la confiscation de ses équipages; mais on ne put lui rendre ses Etats. Presque toutes les villes qui d'abord avoient embrassé son parti étoient rentrées, depuis sa détention, sous la puissance de la Maison d'Autriche. En vain il publia un manifeste pour rappeller les Hongrois à leur haine pour les usurpateurs & à leur amour pour la liberté, le Duc de Lorraine étoit autant craint qu'ad-

J. C. 1686. Hég. 1097.

Tekli ramaſſe quelques troupes.

miré dans toute la Hongrie. A peine Tekli put-il ramaſſer dix mille hommes, preſque tous brigands, qui profitoient des troubles pour déſoler les campagnes beaucoup plus qu'ils ne ſongeoient à ſervir leur parti.

Mauvais ſuccès des armes ottomanes pendant toute la campagne.

Les impériaux, ſelon leur uſage, ſe mirent en front de bandiere avant les Turcs. Le Duc de Lorraine conduiſit quatre-vingt-dix mille hommes ſous les murs de Bude. Les opérations du ſiege étoient déja commencées, lorſque le Grand Viſir parut à la tête de cinquante mille hommes à quelque diſtance du camp. Les Chrétiens, ſupérieurs en nombre, firent face aux Turcs ſans ralentir leurs attaques. Le Grand Viſir eut le chagrin de voir battre tous les détachemens qu'il envoya, ou qu'il conduiſit lui-même pour faire diverſion. Après deux mois d'un ſiege auſſi pénible que meurtrier, le Duc de Lorraine entra dans Bude par les breches, & il rendit ainſi à la maiſon d'Autriche la place la plus importante & la capitale du Royaume de Hongrie. Il fit quartier à deux mille hommes de garniſon qui y reſtoient. Après cette conquête, il eût été facile de vaincre les Turcs conſternés; mais le Duc de Lorraine ne diſpoſoit pas à ſon gré des troupes

que les Princes de l'Empire avoient amenées sous ses ordres. Il ne put retenir ceux qui voulurent se répandre dans la haute & basse Hongrie pour assiéger les places qui restoient encore aux Turcs. Tandis que les Généraux Husler & Caraffe formoient le siege de Segedin, ville très-forte de la haute Hongrie, qu'ils ne prirent qu'après deux mois & demi de tranchée ouverte, le Prince de Bade se rendit maître de Simonthorn, de Caposwar, de Cinq-Eglises; & le Général Scherfemberg s'empara de Ciglos & d'Essek. Cependant le Duc de Lorraine, à la tête des troupes qui lui restoient, tenoit en échec l'armée ottomane que l'ascendant des Allemands sembloit avoir enchaînée. J. C. 1686. Hég. 1097.

Le Seraskier de Morée ne fut pas plus heureux contre les Vénitiens. Il avoit remonté sa flotte au commencement du printemps, dans l'espérance de recouvrer quelques-unes des places maritimes perdues la campagne précédente; mais Morosini, tout plein de ses succès, vogua à sa rencontre; il le contraignit de rentrer dans le détroit des Dardanelles, puis il s'empara du vieux & du nouveau Navarrin, de Napoli de Romanie; & cependant Cornaro, qui

J. C. 1686.
Hég. 1097.

commandoit en Dalmatie, battit deux fois le Pacha de cette Province. Le Roi de Pologne avoit pénétré une seconde fois dans la Moldavie ; il l'avoit dévastée, quoique le Vaivode Cantimir eût fait ses efforts pour persuader aux Polonois qu'il étoit leur ami. Enfin tout avoit si mal réussi dans le cours de cette campagne, que le Grand Visir n'osa jamais retourner à Constantinople, quoique sa présence y fût bien nécessaires. Il craignoit avec raison le sort que lui-même avoit fait à son prédécesseur. Il écrivit de Belgrade au Caïmacan de Constantinople, fils du fameux Kiuperli, & qui se nommoit Kiuperli comme son pere, de faire de nouveaux efforts pour trouver de l'argent, afin de réparer, s'il étoit possible, par une campagne plus heureuse, le malheur des précédentes.

Le Grand Visir n'ose retourner à Constantinople.

Ce que le premier Ministre avoit prévu, ne manqua pas d'arriver. Le mécontentement fut tel à Constantinople, que personne ne prit le soin de le dissimuler. On se plaignoit tout haut dans les rues, dans les marchés, dans les places publiques. Les Imans excitoient le peuple par leurs cris ; & comme tout doit se diriger pour ou contre l'objet présent, on

Mécontentement des peuples à Constantinople.

oublioit Soliman pour ne blâmer que le Grand Seigneur. Un Iman eut la hardiesse d'adresser la parole à ce Prince en pleine mosquée pour lui reprocher sa mollesse, ses plaisirs, le peu de soin qu'il prenoit de son Empire, la dissolution de ses mœurs, qui attiroit le châtiment du ciel sur les sujets qu'il devoit rendre heureux. En effet, on accusoit Mahomet d'aimer mieux les jeunes Icoglans, élevés dans les odas intérieurs du serrail, que les femmes qu'il entretenoit en grand nombre & avec des dépenses infinies dans son haram. Ce Ministre du Koran étoit tellement l'interprête des sentimens de tout le peuple, que son audace ne fut point réprimée, & que personne n'entreprit d'interrompre cette apostrophe, pendant laquelle on remarqua beaucoup de confusion sur le visage de l'Empereur. Dans les Etats despotiques, où l'esclavage est total, où la liberté est effrénée. On ne parloit à Constantinople que de déposer le Sultan : tout le corps de l'Uléma, le peu de Janissaires & de Spahis qui composoient la garnison, brûloient du desir de mettre un frere de l'Empereur sur le trône ; mais ils craignoient d'être désavoués par l'armée. Cependant le

J. C. 1686.
Hég. 1097.

J. C. 1686. Hég. 1097.

Impôt levé sur l'Uléma & sur plusieurs particuliers de l'Empire.

Caïmacan avoit ordre de faire de grandes levées, & le moment n'étoit pas favorable pour percevoir des impôts. Ce Ministre, qui savoit qu'on subjugue les hommes en les divisant, imagina de demander des secours, non pas au peuple, ni aux commerçans, ni aux Timariots qui possédoient les plus grandes richesses apparentes, mais à l'Uléma qui faisoit tant de bruit, aux Officiers du serrail, dont les gains, pour être obscurs, n'en étoient pas moins considérables aux Douaniers, & enfin à tous ceux qui étoient employés à des levées de deniers dans l'Empire. Le préambule du catchérif par lequel cette imposition étoit ordonnée, disoit que dans des temps malheureux il falloit employer les dernieres ressources; que tous les corps de l'Etat l'avoient servi de leur sang ou de leurs moyens; qu'il étoit juste que ceux qui avoient le plus profité des prospérités de l'Empire, contribuassent à réparer ses désastres. L'Uléma entreprit en vain de résister: le Caïmacan fit conduire aux Sept-Tours les plus considérables de ce corps, & il répondit aux citations sans nombre du Koran, que les prisonniers ne seroient point délivrés qu'ils n'eussent satisfait

à cette taxe. Elle fut perçue à travers les murmures avec beaucoup d'exactitude, tant dans Constantinople que dans les Provinces de l'Empire. Mais ces secours abondans ne produisirent pas l'effet qu'on en avoit espéré.

J. C. 1687. Hég. 1098.

Les Turcs sont battus par-tout, & par-tout perdent du terrein & des places.

La campagne de 1687 fut tout aussi malheureuse que l'avoient été les précédentes. Dès les commencemens Morosini battit le Seraskier de Morée. Cette victoire lui fit ouvrir les portes de Patras, de Lépante, de Misitra, qui est l'ancienne Lacédémone, de Corinthe, de Setines, qui est l'ancienne Athenes; enfin il s'empara du reste de la Morée & de toute l'Attique dans l'espace de tems nécessaire pour parcourir ces vastes provinces. Le Général Cornaro fut aussi vainqueur en Dalmatie, & après avoir battu à plates coutures le Pacha de Bosnie, il forma le siege de Castel-Nuovo, la plus forte place du pays, la prit d'assaut & fit la garnison prisonniere. Les Polonois gagnerent peu de terrein; le fils de leur Roi Sobieski entreprit & abandonna le siege de Caminiek: mais le redoutable Duc de Lorraine avança plus avant encore en Hongrie que les années précédentes. Soliman Pacha fut battu près Mohatz, n'emportant d'autre consolation que d'a-

voir vaillamment disputé la victoire. Il se retire à Petersvarandin, & distribue les débris de son armée dans les places voisines. Le Duc de Lorraine feignit d'assiéger Temeswar pour attirer les Turcs de ce côté. Après les avoir engagés dans une fausse marche, en moins de six semaines il réduisit l'Esclavonie dont les places ne firent aucune résistance, & la Transilvanie que les succès soutenus de la Maison d'Autriche soumirent bientôt à l'Empereur. Le Vaivode de Transilvanie, nommé Michel Abaffi, tout Autrichien dans le cœur, n'avoit été jusques-là fidele aux Turcs que par crainte. A peine voulut-il paroître résister à des troupes victorieuses.

J. C. 1687. Hég. 1098.

Le Grand Visir veut faire tomber sur ses Lieutenans la peine de tous ses malheurs.

Le Grand Visir de retour à Pétersvarandin apprit que tous les jours, depuis sa défaite, avoient été marqués par des pertes considérables. Le bruit se répandit qu'il avoit écrit à la Porte pour demander la tête de plusieurs Pachas ses Lieutenans qu'il accusoit de lui avoir fait perdre la bataille de Mohatz. Comme il falloit jetter sur quelqu'un le blâme de cette défaite, il espéroit que ses plaintes préviendroient à Constantinople les cris de toute l'armée qui n'accusoit que lui. Les Pachas qu'il n'avoit pas osé

faire

faire mourir, comprirent qu'ils étoient perdus, s'ils ne détruisoient pas à force ouverte cet ennemi caché qui n'en étoit que plus dangereux. Sciaus Pacha, le plus considérable d'entr'eux, qui avoit la confiance de l'armée, ayant assemblé tous les principaux Officiers, résolut avec eux de lever l'étendard de la révolte à la premiere occasion ; elle s'offrit bientôt. Le Grand Visir avoit envoyé un convoi dans Agria, escorté par mille Janissaires & par cinq cents Spahis, dans l'espérance que ce secours lui donneroit le temps de rassembler son armée pour faire lever le siege ; mais il en étoit arrivé tout autrement. Le convoi rencontré par un corps autrichien avoit été pillé, & les quinze cents hommes mis en déroute. Le Grand Visir crut devoir faire couper la tête à l'Aga qui avoit si mal rempli sa mission. L'appareil de cette exécution souleva les Janissaires, à la tête desquels les Pachas crioient à haute voix, qu'il ne falloit pas souffrir qu'un Général timide & sanguinaire fît mourir, selon son caprice, les sujets de Sa Hautesse, tandis qu'il ne pouvoit pas entamer ses ennemis. Sciaus Pacha ayant reproché au Grand Visir, à la tête de l'armée, son incapacité, son avarice

J. C. 1687. Hég. 1098.

Soulévement contre lui. Il abandonne l'armée.

J. C. 1687. Hég. 1098.

& sa cruauté, Soliman voulut faire saisir le rebelle pour qu'il fût puni à l'instant. Tous les Janissaires quitterent leurs rangs comme de concert, & les Pachas, les Agas & les Odas Pachis ayant tiré leurs cimeterres, le malheureux Visir comprit qu'il ne lui restoit à choisir qu'entre la mort ou l'infamie. Il prit le dernier parti. Comme le jour étoit prêt à finir, il rentra précipitamment dans sa tente; & quelque temps après, étant monté à cheval à la faveur de l'obscurité, il emporta les sceaux de l'Empire & l'étendard de Mahomet. Ceux qui observoient ses démarches, aimerent mieux le voir se couvrir de honte à la face de tout l'Empire, que de tremper leurs mains dans son sang.

Sciaus est élu Grand Visir par les soldats qui marchent vers Constantinople.

La nouvelle de cette fuite ayant été répandue, les Pachas s'assemblerent dès la pointe du jour pour nommer un autre Général. Tous unanimement proclamerent Sciaus Pacha. Lorsqu'on le présenta aux troupes appellées sous les armes, les Spahis & les Janissaires saluerent Sciaus Grand Visir, sans qu'il fût possible de leur faire comprendre que le Grand Seigneur étoit seul en droit de conférer cette dignité. Comme l'armée s'obstinoit même contre la volonté de Sciaus,

car il se repentoit déja d'avoir poussé si loin la rebellion, les plus animés lui dirent qu'il falloit mourir sur l'heure, ou se résoudre à conduire l'armée à Constantinople; Sciaus ne balança plus. Les mutins députerent quatre Pachas devant eux pour notifier au Grand Seigneur le choix qu'ils avoient fait, & l'avertir qu'ils marchoient à Constantinople pour y chercher leur paie de neuf mois.

J.C. 1687.
Hég. 1098.

Soliman Pacha, qui avoit fui de Petersvarandin à Belgrade, puis à Andrinople, s'arrêta dans cette ville pour y attendre des ordres de la Porte. Les nouvelles de la révolte jetterent dans Constantinople une consternation générale. Mahomet chanceloit sur son trône, & tous ceux qui avoient été ou ses conseils ou les compagnons de ses débauches, attendoient en silence le coup dont ils étoient menacés. Soliman mandé à Constantinople avoit envoyé devant lui le sceau de l'Empire & l'étendard de Mahomet, espérant que cette démission volontaire lui sauveroit la vie & la liberté. En effet, lorsqu'il arriva au serrail, le Grand Seigneur le reçut avec bonté, le plaignit, & déféra aux conseils de ce foible Ministre, qui lui répéta plusieurs fois qu'il n'étoit

plus temps de résister, qu'il falloit obéir aux circonstances.

J. C. 1687.
Hég. 1098.

Le Grand Seigneur confirme cette élection. Comment ses Députés sont reçus.

Le Seliçtar Aga ou Porte épée fut envoyé au-devant de l'armée, & chargé de porter au Grand Visir proclamé par les troupes les sceaux & l'étendard de Mahomet. On lui donna pour compagnons de voyage le Defterdar, qui s'étoit enfui avec le Visir Soliman, & qui espéroit être bien reçu à la faveur de la nouvelle qu'il portoit, & le Réis Effendi ami de Sciaus. Ces Officiers avoient ordre de sonder les esprits, & de commander au nouveau Grand Visir & à l'armée de retourner sur leurs pas, en cas qu'on voulût encore reconnoître l'autorité de Mahomet. Les trois envoyés du Prince, arrivés près d'Andrinople où l'armée étoit déja, apprirent leur mission aux gardes avancées. On se mit en devoir de les conduire tous trois aux pieds de ce nouveau Ministre; mais deux seulement arriverent à sa tente; car les troupes qui haïssoient le Defterdar, parce qu'il avoit retardé leur paiement, arracherent cet Officier à ses deux collegues & le firent mourir sous leurs coups à l'instant même. Le Seliçtar & le Réis Effendi étant parvenus, non sans effroi, devant Sciaus, ce Général reçut avec indifférence les sceaux & l'é-

tendard que son Maître lui envoyoit ; & comme l'un des députés prononçoit à haute voix que Sa Hautesse déclaroit Sciaus Pacha son Grand Visir & Généralissime de ses armées, tous ceux qui accompagnoient le Ministre s'écrierent que Sciaus étoit déja Grand Visir. Le Réis Effendi ayant ajouté que l'intention du sublime Empereur étoit que l'armée retournât sur les frontieres de Hongrie : » nous savons » mieux que lui ce qui convient à » l'Empire, s'écrierent-ils tous en» semble, nous n'allons à Constanti» nople que pour le lui apprendre ». On ordonna aux députés de se retirer, comme on auroit pu faire à des Hérauts d'armes chargés de déclarer la guerre ; & le Grand Visir répondit au Selictar, qui réclamoit les présens d'usage lorsque le premier Ministre reçoit les sceaux & la nouvelle de son élévation : » J'étois Grand Visir » avant que vous fussiez arrivés : au » reste je vous fais le présent le plus » considérable que vous puissiez ac» cepter, puisque je vous laisse la » vie «.

J. C. 1687. Hég. 1098.

Ces Députés, si mal accueillis, étant de retour à Constantinople, y redoublerent la consternation. Ils dirent que tout retentissoit dans le

J. C. 1687. Hég. 1098.

camp d'imprécations contre l'ancien Grand Visir. Mahomet, que la crainte rendoit cruel, résolut de lui faire couper la tête, déférant au conseil que lui avoit donné ce même Soliman, de ne résister à rien de ce que l'armée exigeroit de lui. Il fit embaumer cette tête, & chargea ceux qui devoient la porter aux mécontens de les assurer qu'on alloit aviser aux moyens non seulement de fournir leur paie échue, mais même de les payer d'avance à l'avenir, pourvu qu'ils voulussent retourner en arriere. En effet, le Grand Seigneur avoit déja fait des réformes considérables dans son serrail; en un seul jour huit cents femmes très-bien faites, sorties du haram, furent vendues à l'ençan à qui voulut les payer. Il fit frapper en monnoie d'or & d'argent la plus grande partie de sa vaisselle, il déposa le Mufti qui avoit autorisé par son fetfa la guerre d'Allemagne.

Il fait mourir l'ancien Grand Visir Soliman.

Néanmoins l'armée avançoit à grandes journées. Ni le sacrifice de l'ancien Grand Visir, ni les promesses pour l'avenir, ni l'or qu'on envoya au nouveau Général pour le distribuer aux troupes, ne purent appaiser les mutins. Ils entraînoient leurs Chefs qui dans les conseils avoient toujours penché pour la modération. Le Grand Sei-

gneur assembloit tous les jours son Divan ; il descendoit à des justifications, & même à des prieres. Les Pachas & les Gens de Loi, qui composoient cette assemblée, lui répondoient que ce n'étoit pas eux qu'il falloit gagner. Il étoit vrai pourtant que le corps de l'Uléma haïssoit autant Mahomet que ceux dont on lui faisoit avec raison tant de peur. Les Effendis se souvenoient de la taxe considérable qu'il leur avoit fait supporter, & ils voyoient avec une joie secrette qu'un Prince religieux & tout dévoué à l'Uléma, Soliman, frere de Mahomet, étoit prêt à occuper son trône. Le nouveau Mufti, appellé Calil, qui devoit à Mahomet son élévation récente, n'osoit pas cabaler contre lui : mais le Nakib, ou Chef des Emirs, & le Schérif de Sainte-Sophie, premiere mosquée de Constantinople, tous deux très-distingués dans leur corps, tant par leurs dignités que par le crédit qu'ils avoient acquis, représentoient sans cesse au peuple & aux soldats demeurés dans Constantinople, que l'Empire ottoman périroit infailliblement sous le regne d'un Prince qui n'avoit ni bonnes intentions, ni talens, ni courage ; que l'armée venoit pour déposer Mahomet,

J. C. 1687. Hég. 1098.

Les Gens de Loi préparent le peuple à la révolution.

& qu'il feroit auſſi dangereux qu'injuſte de lui réſiſter.

J, C. 1687. Hég. 1098.

Mahomet tente pour la troiſieme fois de faire mourir ſes freres. Il en eſt empêché par le Caïmacan & le Boſtangi Pachi.

Le Grand Seigneur, qui ne voyoit autour de lui que de la conſternation & de la crainte, tenta pour la troiſieme fois de faire mourir ſes freres. Il crut que ce vieux reſpect pour le ſang ottoman, qui tient à la religion des Turcs, les empêcheroit de dépoſer le ſeul rejetton de la race impériale, & qu'un crime l'affermiroit ſur le trône dont on vouloit le chaſſer. Peut-être en effet s'y feroit-il fixé par un parricide, s'il eût eu la facilité de l'achever. Mais le Caïmacan Kiuperli, fils & petit-fils de ces deux fameux Grands Viſirs qui avoient rendu les commencemens du regne de Mahomet ſi glorieux; Kiuperli, diſons-nous, & le Boſtangi Pachi, chargés de cette horrible exécution, non-ſeulement s'y refuſerent, mais même ils veillerent à ce que perſonne ne verſât le ſang innocent. Des gardes de Boſtangis furent établies aux appartemens de tous les Princes; les fils de Mahomet IV furent tirés du haram dans lequel les Princes ſont nourris pendant leur premiere enfance. Kiuperli voulut toujours avoir les yeux ouverts ſur ce dépôt qu'il ſembloit que la nation lui eût confié

Cependant l'armée étoit arrivée aux portes de Constantinople. Vingt Odas de Janissaires ou de Spahis prirent poste dans la ville : le reste fut distribué pour garder le port, les portes & les fauxbourgs. Sciaus Pacha, chef d'une conspiration dont il n'étoit ni le moteur ni le plus zélé complice, obtint de tous les principaux Officiers qui l'environnoient, qu'il verroit Mahomet. En effet, dès le jour de son entrée dans Constantinople, 30 Octobre, il parut aux genoux de ce Prince avec tout le respect qu'un Grand Visir légitime doit rendre à son Empereur. Sciaus ne lut dans les yeux de son Maître que de la foiblesse & de la crainte. Mahomet fit une longue apologie de sa conduite, dans laquelle il rappella la gloire de son regne sous les deux Visirs Kiuperli. Il ajouta qu'il avoit puni les Ministres qui l'avoient engagé indiscrettement dans la guerre contre l'Allemagne; qu'il avoit renoncé à ses plaisirs, à ses trésors, à ce qu'il aimoit le mieux dans le monde, pour payer ses troupes & réparer les malheurs des armes ottomanes; que si l'on vouloit sa déposition pour le bien de ses sujets, il étoit prêt à descendre du trône, que si l'on en vouloit à sa vie, il la sacri-

J. C. 1687. Hég. 1098.

Arrivée de l'armée à Constantinople.

J. C. 1687. Hég. 1099.

J.C. 1687. Hég. 1099.

fieroit volontiers. Mahomet prononça ces dernieres paroles en versant des larmes. Sciaus Pacha, ému de pitié, quitta son Maître pour se rendre à la Mosquée, où le Corps de l'Uléma & les Officiers des Janissaires & des Spahis l'attendoient. Le Chef des Emirs avoit déja parlé avec beaucoup de véhémence; il avoit interpellé le Caïmacan Kiuperli, pour que ce Ministre convînt que Mahomet lui avoit intimé l'ordre d'éteindre par un assassinat toute la race impériale. Les louanges que le Chef des Emirs donna en même temps au Caïmacan & au Bostangi Pachi, les appellant les sauveurs de l'Empire & les protecteurs de la race ottomane, engagerent ces deux grands Officiers à convenir de l'ordre qu'ils avoient reçu, & à détailler les mesures qu'ils avoient prises pour empêcher que d'autres ne commissent ce crime. Ce récit excita l'indignation générale. Le Grand Visir & le Mufti tenterent en vain de défendre l'Empereur, on leur imposa silence par des cris; & ils comprirent que les efforts qu'ils feroient pour conserver le sceptre à Mahomet, pouvoit leur faire perdre à eux-mêmes leur dignité, leur liberté, & peut-être la vie. On convint d'envoyer les deux Effen-

dis qui avoient déterminé tous les suffrages, pour signifier à Mahomet sa déposition. Ils s'acheminerent vers le serrail au milieu du peuple qui accompagnoit & retardoit leur marche. Ayant montré aux Bostangis & aux Icoglans un ordre signé du Grand Visir & du Mufti, ils pénetrerent jusques dans l'intérieur de l'appartement. Ils y trouverent Mahomet accablé de douleur. Le Chef des Emirs lui parla d'abord avec le respect qui étoit dû à celui qui avoit été quarante ans son Maître : mais ce Prince s'étant engagé dans une longue apologie, qui finit par des imprécations contre ses sujets rebelles : « Nous ne » sommes venus, lui répondit le » Schérif de Sainte-Sophie, ni pour » entendre ton éloge, ni pour » écouter tes injures. Descends du » trône, que tu n'es pas digne de » remplir, & prépares-toi à occuper » le reste de tes jours la prison dans » laquelle tu as voulu faire assassiner » ton frere. » A ces mots les deux députés se retirerent, laissant le Kiaïa du Bostangi Pachi pour garder le Prince détrôné.

J. C. 1687. Hég. 1099.

Déposition de Mahomet IV.

J. C. 1687.
Hég. 1099.

SOLIMAN II.

VINGTIEME REGNE.

Soliman monte sur le trône.

LE Bostangi Pachi & le Chef des Eunuques blancs conduisirent aussitôt les deux Effendis à l'appartement dans lequel le Prince Soliman étoit gardé. Ce Prince, âgé pour lors de quarante-six ans, méditoit sans cesse le Koran & la Sunna, & n'avoit jamais pris aucune part aux intrigues ni aux révolutions qui plusieurs fois avoient menacé sa vie. Il fit, ou parut faire, comme ses prédécesseurs, quelques difficultés d'accepter l'Empire, disant que l'habitude d'une retraite de plus de quarante ans ne lui avoit laissé prendre d'autres connoissances que celles du Koran & de la Sunna. « Puissant Empereur, lui répondit le Chef » des Emirs, cette Loi dont vous » avez fait une étude si particuliere, » est celle avec laquelle vous nous » gouvernerez ; c'est elle aussi que » votre frere a si indignement transgressée. Dieu & le saint Prophête » vous commandent, par notre voix, » de venir vous asseoir sur le trône

» de vos peres. » Le nouvel Empereur obéit avec une répugnance affectée. On le revêtit malgré lui d'une robe doublée de marte zibeline, on mit à ſon turban les trois aigrettes, à ſon côté le poignard orné de diamans, marques de la ſouveraineté. Il fut conduit dans la ſalle du Divan, où le Grand Viſir, les Pachas du banc, le corps de l'Uléma, enfin tous les Chefs des corps militaires, Janiſſaires, Spahis, Levantis & autres l'attendoient pour baiſer le bas de ſa veſte. Comme on conduiſoit le nouvel Empereur à cette cérémonie, il demanda ce qu'alloit devenir le Prince détrôné. Sur la réponſe que lui fit le Boſtangi Pachi, qu'il occuperoit le même appartement dont lui Empereur venoit d'être tiré, Soliman, ſoit pitié, ſoit qu'il craignît les reproches de ſon frere, pria avec inſtance qu'on ne le lui fît pas rencontrer. Arrivé dans le lieu où il devoit paroître en Monarque abſolu, ce Prince marqua par ſa contenance timide que la pompe qui l'environnoit, & l'autorité dont on alloit l'accabler, lui étoient également étrangeres. Il confirma le Grand Viſir Sciaus Pacha dans ſa dignité, ainſi que tous les Officiers qui rempliſſoient le Divan,

J. C. 1687. Hég. 1099.

J. C. 1688. Hég. 1099.

Il fit l'abdeſt (1) en préſence de cette nombreuſe aſſemblée, puis il la congédia après qu'il eut exhorté chacun en peu de mots à remplir ſes devoirs.

Révolte dans laquelle le Gr. Viſir ſuccombe.

Il ſembloit que les Janiſſaires n'euſſent conſenti à faire Soliman Empereur que pour ſe livrer à tous les déſordres que ce foible Prince ne pourroit pas réprimer. Pendant tout le cours de cette révolution, ils avoient été mécontens du Grand Viſir qui, lorſqu'ils avoient quitté les frontieres de la Hongrie, s'étoit laiſſé entraîner par eux plutôt qu'il ne les avoit conduits, & qui n'avoit acquieſcé qu'avec peine à la dépoſition de Mahomet. Les Bulak-Agalaris qui ſont des chefs des Janiſſaires, répondant à-peu-près aux Colonels des troupes de France, allerent tous enſemble demander au Grand Viſir la paie de leurs Odas, qui n'avoit pu être complettée malgré les retranchemens qu'avoit fait Mahomet, & le préſent d'uſage à l'avenement de chaque Empereur. Il s'en falloit beaucoup qu'il y eût dans le

(1) L'abdeſt eſt le lavement des mains; lotion la plus indiſpenſable & la plus ſtrictement ordonnée par la Loi de Mahomet, elle ſe fait une fois par jour, & de plus avant toutes les actions importantes.

trésor public tout l'argent nécessaire pour faire face à ces deux dépenses. Le Grand Visir essaya enfin de les payer de belles paroles. Après des instances assez vives, trois jours s'étant écoulés, ces mutins déclarerent que, puisqu'on ne vouloit pas leur donner l'argent qui leur étoit dû, ils en prendroient où ils pourroient en trouver. Ils se mirent à piller les maisons les plus riches de la ville, sur-tout celles des Effendis, des négocians & des douaniers. Le Grand Visir envoya plusieurs fois ses Delis pour réprimer ces désordres : les Gardes du premier Ministre avoient été constamment battus par des soldats plus aguerris, plus redoutés, & qui marchoient toujours en grand nombre. Enfin Sciaus Pacha ayant surpris & fait mourir quelques-uns d'eux, les Janissaires, au lieu d'aller en tumulte au serrail, selon leur usage, demander la déposition du Ministre, l'attaquerent dans son palais. Il se défendit vaillamment à la tête de ses Delis & de quelques domestiques : mais, après une longue résistance & bien du sang répandu, il fallut céder au nombre. Le Grand Visir tomba sous plusieurs coups, & sa maison fut saccagée, comme auroit pu l'être une

J. C. 1688.
Hég. 1099.

J. C. 1688. Hég. 1099.

citadelle. Au mépris des mœurs & de la Loi musulmane, les Janissaires violerent l'asyle sacré du haram. Les sœurs, les épouses, les concubines de l'infortuné Grand Visir, devinrent la proie de leur cruauté & de leur licence. Après s'être souillés du sang de celles qui avoient tenté de résister à toutes ces horreurs, ils traînerent les autres presque nues dans les rues de Constantinople, & les vendirent à qui voulu les acheter. Les Musulmans n'avoient senti que de la crainte lorsqu'on avoit pillé leurs maisons, & ils n'avoient songé à se mettre à l'abri de la rapine qu'en cachant avec soin leurs effets les plus précieux. L'insulte faite aux femmes convertit la frayeur de tout ce peuple en indignation & en désespoir. En un instant les rues furent pleines de gens armés qui se précipiterent avec furie sur ceux qui avoient osé transgresser la Loi de Mahomet, jusqu'à outrager la pudeur aux yeux de tous. Les bourgeois qui n'étoient pas armés, jettoient par les fenêtres tout ce que le hasard offroit à leur rage. Plus courageux pour interdire l'entrée de leurs harams que pour défendre leurs biens, leur liberté ou leur vie, ces citoyens, sans chefs, sans discipline, presque

sans armes, trouverent une force qu'ils ne se connoissoient pas. Des bandes de Janissaires tomboient écrasées sous des masses énormes lancées du haut des maisons, & les soldats vengeoient la perte des leurs par un nouveau carnage. Ce désordre effroyable ne paroissoit pas prêt à finir, lorsque le Mufti, plus courageux que les Pachas qui n'avoient osé se commettre au milieu d'une populace en furie, parut dans tous les endroits où les combattans étoient le plus animés. Le Chef de la Loi, précédé de l'étendard de Mahomet, ordonnoit à haute voix à tous les Musulmans, au nom du Prophête, de cacher le glaive qui ne doit, disoit-il, être tiré que contre les infideles. L'appareil que le Mufti offroit à leurs regards, son autorité, son courage, en imposerent également aux soldats & au peuple. Les Janissaires se presserent de regagner leurs Odas, & on ne s'occupa plus que du soin de donner la sépulture aux morts qui étoient en grand nombre dans les rues.

J. C. 1688. Hég. 1099.

Le Visir, successeur de Sciaus Pacha, ne posséda cette dignité que quatre jours; comme il voulut faire arrêter les auteurs de la sédition, elle étoit prête à se rallumer, lorsque

Suite de la révolte.

J. C. 1688.
Hég. 1099.

Soliman, par le Conseil du Mufti, déposa le nouveau Visir, & conféra les sceaux à Mustafa Pacha, le plus riche des Musulmans, qui loin de punir les Janissaires, employa de grandes sommes à les appaiser. Plusieurs Odas reçurent une partie de ce qu'ils avoient prétendu, & marcherent avec docilité sous les ordres du Grand Visir Mustafa contre le Pacha de Nicomédie qui avoit profité des troubles de Constantinople pour détourner le produit des impôts de sa Province. Ce nouveau rebelle fut facilement réprimé; & le Grand Visir, plus heureux que ses prédécesseurs, espéra voir le calme renaître.

Les mauvais succès, tant contre les Allemands que contre les Vénitiens, déterminent le Grand Seigneur à envoyer des Ambassadeurs pour demander la paix.

On peut juger que depuis la déposition de Mahomet les affaires de Hongrie n'avoient fait qu'empirer. L'Empereur Léopold étoit parvenu à faire déclarer son fils Roi héréditaire de Hongrie. En vain l'Empereur Turc avoit déclaré de nouveau Tekli, Prince de cet Etat tributaire de la Porte, les Impériaux avoient pris Agria & Mongats où la Comtesse de Tekli s'étoit défendue quatre mois avec tout le courage & toute la conduite d'un Général consommé, & où cette héroïne avoit enfin perdu sa liberté. Illok, Petersvarandin, Ti-

tul, Albe-Royale avoient ouvert leurs portes : pour comble de malheur le Duc de Baviere s'étoit rendu maître de Belgrade après un long siege qui avoit coûté aux Turcs neuf mille hommes de garnison tués ou faits prisonniers. Les Vénitiens avoient à la vérité manqué le siege de Négrepont que la mésintelligence des Officiers du Pape & du Grand Duc, les pluies continuelles, les maladies & plusieurs autres revers avoient contraint le Généralissime Morosini d'abandonner : mais ils s'étoient rendu maîtres en Dalmatie de quatre places dans lesquelles ils avoient établi des garnisons. La Pologne, seule des Puissances opposées à la Porte, n'avoit fait aucun progrès cette année. Le Grand Seigneur & son Ministre comprirent qu'il étoit temps de faire la paix. La fierté ottomane s'humilia jusqu'à envoyer des Ambassadeurs vers l'Empereur Léopold, sous prétexte de l'instruire de l'avénement de Soliman au trône de Constantinople, mais dans la vérité pour ménager secrettement une paix devenue nécessaire. Le moment étoit favorable, puisque la guerre allumée contre la France contraignoit Léopold à retirer de Hongrie les troupes des

J. C. 1688. Hég. 1099.

Cercles, celles du Palatinat & une grande partie des siennes, pour faire face à ce redoutable ennemi. Louis XIV par les armées nombreuses qu'il leva le premier, & qui étonnoient l'Europe, contraignoit les Puissances belligérantes à faire les plus grands efforts. Les Turcs espéroient beaucoup de cette importante diversion : un Effendi, nommé Suubficar, & un Grec Interprête de la Porte, appellé Mauro Cordato, furent chargés l'un & l'autre de se rendre au camp des Allemands pour proposer une suspension d'armes. Ce Mauro Cordato jouissoit à la Porte de la plus grande considération qu'aucun Chrétien ait jamais pu obtenir parmi les Turcs. Lui seul peut-être de tous ceux de sa religion eut entrée dans le Divan & fut revêtu du caractere d'Ambassadeur. Le Grand Seigneur, tout religieux qu'il étoit, surmonta sa répugnance naturelle pour ceux que les Turcs nomment Giaurs ou Infideles. Il donna de sa bouche des instructions à Mauro Cordato, qu'on croyoit plus souple & plus habile que Suubficar, tant l'intérêt des Musulmans étoit grand de désarmer Léopold.

L'Electeur de Baviere venoit de s'emparer de Belgrade, lorsqu'il vit

arriver dans ſon camp les Ambaſſadeurs de Soliman II, ſous prétexte de leur rendre des honneurs, il leur montra ſon armée triomphante. Le Prince répondit à la propoſition qu'ils lui firent de ſuſpendre toute hoſtilité, qu'il étoit Général des troupes de l'Empereur, & non ſon Plénipotentiaire, chargé de conquérir la Servie & la Bulgarie, non de négocier la paix; que s'ils avoient quelque choſe à propoſer à Sa Majeſté Impériale, ils devoient l'aller trouver à Vienne. Les Ambaſſadeurs Turcs ſe rendirent en effet dans cette capitale de l'Autriche, qui avoit oppoſé une digue ſi puiſſante au torrent de leurs conquêtes, & dont le ſiege malheureux étoit l'époque de leur décadence. D'abord ils ſe bornerent à notifier à Léopold dans une audience publique l'avénement de Soliman au trône de ſes peres, & la néceſſité à laquelle les Ordres de l'Etat s'étoient vus réduits d'ôter le ſabre d'Othman des mains de Mahomet, trop foibles pour le porter. Ils s'attendoient que les Miniſtres Allemands leur feroient quelque ouverture pour la paix; mais comme ceux-ci s'obſtinoient au ſilence, Mauro Cordato, que ſa religion devoit rendre moins ſuſpect aux

J.C. 1689.
Hég. 1100.

Les Ambaſſadeurs refuſent les conditions propoſées.

J.C. 1689. Hég. 1100.

Autrichiens, proposa sous main de laisser à l'Empire d'Occident toutes les conquêtes qu'il avoit faites. Léopold, persuadé que le moment étoit venu de chasser les Turcs de l'Europe entiere, fit dire aux Ambassadeurs qu'il n'entendroit à aucunes propositions de paix, si leur Maître ne commençoit par renoncer, non-seulemeut à la Hongrie, mais encore aux Provinces limitrophes, telles que l'Esclavonie, la Croatie, la Bosnie, la Servie, la Bulgarie & la Transilvanie; qu'alors il stipuleroit les intérêts de ses alliés; qu'il demanderoit pour les Polonois la Valaquie, la Moldavie, une partie de la Tartarie-Crimée; pour les Vénitiens la cession de la Morée & de la côte de Négrepont, depuis Corfou jusqu'à Corinthe, & d'une partie de la Dalmatie. Les Ambassadeurs, épouvantés de ces prétentions, répondirent qu'ils n'avoient pas de pouvoirs pour dépouiller ainsi leur Maître: aussi-tôt l'Empereur, imitant l'usage des Turcs contre les Ministres étrangers, fit renfermer ceux-ci dans le château de Puttendorf où ils furent traités avec beaucoup d'égards. On ne voulut pas leur interdire la correspondance avec la Porte. Les Impériaux respectoient le droit des gens, même en voulant y manquer.

Ils sont retenus en prison.

Le Grand Seigneur, à la nouvelle dú mauvais fuccès de fa négociation, ordonna des prieres publiques pour obtenir, difoit-il, le fecours de Dieu contre les Infideles. Il publia des défenfes nouvelles de boire du vin, & il fit des ordonnances très rigoureufes pour corriger fes fujets, & fur-tout fes foldats, de ce vice qui outrage la nature, & qui eft plus commun parmi les peuples de l'Orient & du midi que parmi ceux de l'Occident & du Nord. Plufieurs exemples d'hommes mis à mort avec les compagnons de leurs débauches réprimerent, pour un temps, la licence qui avoit été à fon comble pendant le regne de Mahomet. Le religieux Monarque, qui jamais n'avoit manié l'épée, mais qui avoit appris dans le Koran que c'eft une œuvre agréable à Dieu, même un devoir, de la tirer du fourreau contre les Infideles, réfolut de conduire fes troupes en Hongrie. Il croyoit avoir attiré fur elles la bénédiction du ciel par un grand nombre d'œuvres méritoires, telles que des prieres, des jeûnes, des aumônes, des méditations fur le Koran, fur la Sunna; mais Soliman, très verfé dans la connoiffance de fa loi, ignoroit deux fciences néceffaires à celui qui avoit

J. C. 1689. Hég. 1100.

Le Grand Seigneur ordonne des prieres publiques, & fe difpofe à commander fes troupes.

J. C. 1689. Hég. 1100.

pris les rênes de l'Empire, la ſcience de la guerre & celle du gouvernement. Il paroiſſoit plus fait pour régir un couvent de Dervis qu'une vaſte Monarchie, dont les reſſouces s'épuiſoient, & qui penchoit vers ſa ruine. Comme il arrivoit à Sophie, capitale de la Bulgarie, il apprit que le Prince Louis de Bade, ſucceſſeur du Duc de Lorraine, s'étoit emparé de Sighet ou Sigeſtwar, & qu'il s'avançoit dans la Servie avec une armée fraîche & bien diſciplinée, la certitude qu'il faudroit bientôt en venir aux mains ralentit l'ardeur du dévot Soliman. Il ſe contenta d'envoyer en Eſclavonie au Comte de Tekli, qui y commandoit, un corps formé de ce qui y reſtoit de Hongrois révoltés, l'épée, la veſte & la maſſe de Vaivode de Tranſilvanie. Ce Général avoit reçu de Louis XIV des ſecours d'argent plus efficaces que ne pouvoient être de vains titres.

Il change d'avis.

Le Grand Seigneur mit à la tête de l'armée qu'il ne vouloit plus commander, non pas le Grand Viſir Muſtafa, auſſi ignorant dans l'art militaire que ſon Maître, mais le Seraskier Rejeb, autrefois chef de brigands à qui l'on ſuppoſoit de grands talens pour la guerre, parcequ'il avoit

déſolé

désolé l'Asie, & qu'il s'étoit rendu redoutable à tous les Pachas membres du Divan, qui avoient trouvé plus sûr de l'admettre parmi eux, que d'entreprendre de le punir. Ce Chef de bandits, habile à désoler des campagnes, à égorger des cultivateurs sur les champs qu'ils étoient prêts à moissonner, n'entendoit rien à cette guerre savante que quelques hommes avoient apprise à l'Europe depuis plusieurs années. Il attendit le Prince de Bade près de Passarovits sur les bords de la Morave, dans un camp désavantageux, qu'un Magicien, qu'il traînoit à sa suite, l'avoit assuré devoir être le théâtre de sa victoire. Il donna bataille contre l'avis des Chefs qui commandoient sous ses ordres, & par l'inspiration de son Magicien. Les Turcs découragés avant de combattre furent bientôt mis en déroute. Rejeb, après avoir perdu bien du monde, recueillit les débris de son armée sous le canon de Nissa, où le Prince de Bade l'atteignit bientôt. La présomption & l'obstination du Magicien, la confiance imbécille du Chef firent perdre aux Turcs une seconde bataille. Ce revers, plus encore que le premier, ouvre la Bulgarie au vainqueur, qui s'empare

J. C. 1689. Hég. 1100.

Le Séraskier Rejeb, envoyé pour commander l'armée, est battu deux fois, & perd beaucoup de terrein.

avec rapidité de Nissa, Vidin, Ossova, Pirote. L'alarme se répand jusqu'à Sophie d'où le Grand Seigneur se presse de sortir. La sévérité de sa religion ne lui permit pas de laisser vivre le Seraskier Rejeb, qui, contre la loi de Mahomet, avoit consulté un Magicien : il fut étranglé, non pas pour avoir prodigué le sang musulman & perdu des ressources précieuses, mais pour avoir transgressé le Koran. Les troupes commandées par Tekli ne furent pas plus heureuses que la grande armée : le Prince de Bade ayant appris que Tekli approchoit de Vidin, détacha un corps qu'il confia au Général Picolomini. Tekli, qui avoit perdu par la prise de Vidin un beau palais très-richement meublé, prétendoit recouvrer cette place. Picolomini lui en fit perdre le desir en l'attaquant à l'improviste, en dispersant sa petite armée, & le forçant d'aller cacher son existence dans les murs de Nicopolis.

J. C. 1689. Hég. 1100.

Le Grand Seigneur le fait étrangler.

Les affaires de la Morée n'avoient pas été si mauvaises pour les Turcs cette année que les précédentes. Le zèle inconsidéré de quelques Prêtres Vénitiens, & même du Général Morosini qui avoit été fait Doge, avoit alarmé les Mainottes nouveaux alliés,

Révolte des Mainottes.

Schismatiques Grecs qui tenoient à leur culte autant que les Vénitiens tenoient au leur. L'intolérance des Italiens avoit renversé quelques Eglises & gêné l'exercice de la Liturgie grecque. Les Mainottes les plus zélés regretterent la liberté dont ils jouissoient sous l'empire des Musulmans, & ils crurent qu'ils devoient s'éloigner des Chrétiens pour pouvoir être Chrétiens à leur maniere. Ils demanderent à la Porte un Vaivode de leur province & de leur communion. Un Forçat, nommé Libérius, qui gémissoit depuis plusieurs années sur les galeres ottomanes, après avoir été pris en course sur un corsaire de sa nation, fut le Prince que Soliman choisit aux Mainottes. Cet homme adroit & courageux quitta le bagne dans lequel il étoit gardé, pour devenir Souverain & presque fondateur de Monarchie. Arrivé dans son pays avec la veste, l'épée, la masse & l'investiture du Grand Seigneur, il leve l'étendard de la rebellion, assemble les siens, leur annonce la liberté & la paix s'ils veulent mériter l'une & l'autre. Cette nouveauté fut reçue avec transport. Les Vénitiens, dispersés dans les peuplades des Mainottes, ne tinrent point contre des

J. C. 1685.
Hég. 1100.

J. C. 1689. Hég. 1100.

enthousiastes qui croyoient défendre la cause de Dieu sous les ordres d'un libérateur envoyé par lui-même. Cette révolution coûta peu de sang, parce que les Vénitiens ne se mirent pas en devoir de recouvrer les lieux dont ils avoient été chassés; ils obtinrent des Mainottes, par une espece d'accord, que ceux-ci demeureroient neutres.

Léopold veut à son tour faire la paix.

Léopold, qui étoit pressé par la France, malgré ses succès contre le Turc, commençoit à desirer sincérement la paix avec son ennemi vaincu. Il manda les deux Ambassadeurs, qui n'avoient pas été tellement resserrés dans le château de Puttendorf, qu'ils n'eussent reçu des instructions de leur cour. Léopold entendit avec étonnement que ces Turcs, battus de tous côtés, loin d'offrir, comme ils avoient fait d'abord, d'abandonner aux Autrichiens leurs conquêtes, vouloient rentrer, non-seulement dans ce qu'ils avoient perdu la campagne précédente, mais même dans la plus grande partie de la Hongrie. L'Empereur renvoya ces Ministres, qu'il appelloit téméraires & insensés, dans le même château où il sembloit qu'ils eussent pris tant d'audace. Ce changement n'étoit pas l'ouvrage du Grand

Visir Mustafa, que son incapacité venoit de faire déposer. Le Caïmacan Kiuperli avoit été mis à sa place; il étoit fils & petit-fils des deux célebres Visirs du même nom, qui seuls avoient donné à l'Empire Ottoman, depuis sa fondation, l'exemple d'une famille puissante & illustrée dans plusieurs races. Ce Ministre, héritier des talens de ses peres, étoit parvenu à leur faveur, en ramenant dans Constantinople l'abondance & le bon ordre après la rebellion. Il avoit gagné la confiance du peuple & sur-tout de l'Uléma, dont les membres avoient un grand crédit sur l'Empereur régnant. Avec le crédit de ceux-ci, il avoit déraciné de grands abus, & s'étoit opposé aux déprédations des habitans du serrail, troupe inutile & avide, accoutumée à dévorer la substance du peuple & des soldats. Kiuperli ayant persuadé au religieux Soliman de lui confier l'administration des finances du haram, que le Kislar Agasi dissipoit, ce Caïmacan s'étoit insinué peu-à-peu dans la confiance de son Maître, & lui avoit démontré que tous les désordres du regne passé & du sien venoient de l'incapacité des Ministres & des Généraux que ceux-ci avoient choisis. Le Grand Seigneur, plein de

J. C. 1689.
Hég. 1100.

Déposition du Grand Visir. Un troisieme Kiuperli devient Gr. Visir.

J.C. 1689. Hég. 1100.

bonnes intentions, résolut d'élever à la dignité de premier Ministre celui qui lui paroissoit devoir en remplir le mieux les fonctions. Mustafa fut déposé, & comme ses richesses, accumulées dans trois différentes Pachelies de l'Asie, n'avoient pas diminué pendant dix-huit mois qu'il avoit possédé l'emploi de Grand Visir, quoiqu'il eût payé de ses deniers, comme on l'a vu, le présent réclamé par les Janissaires à l'avénement de Soliman au trône, le Grand Seigneur confisqua tous les biens de cet infortuné Visir, qui fut conduit en exil dans une des isles de l'Archipel. Une pension de cinquante aspres par jour seulement lui fut assignée pour sa subsistance. Elle rentra bientôt dans le trésor public; car Mustafa, pénétré de chagrin, ne survécut que peu de mois à sa disgrace.

Il met de l'ordre dans les finances.

Kiuperli, à peine à la tête du Divan, changea toute l'administration intérieure; & il prouva que les ressources d'un grand Etat sont immenses, quand on sait faire succéder l'ordre & l'économie aux désordres & aux déprédations. Quelque pressans que fussent les besoins d'argent, Kiuperli commença par soulager Constantinople & les provinces d'un impôt

presque arbitraire que son prédécesseur avoit mis sur la viande. Cette libéralité, à laquelle personne ne s'étoit attendu, remplit le peuple de joie, & tous les Officiers, tant supérieurs qu'inférieurs, de surprise. Leur étonnement augmenta lorsqu'ils virent tous les Defterdars, tous les Intendans des Mosquées, tous les Receveurs des Douanes, cités pour rendre compte en plein Divan de leurs gestions depuis qu'ils manioient les deniers publics. Rien ne servit d'apporter des décharges d'Officiers qui n'étoient pas les Visirs; car, pour dérober la connoissance de leurs rapines, les premiers Ministres faisoient toujours donner des acquits des sommes englouties dans leurs trésors, par des Officiers inférieurs qui étoient censés les avoir employées à différens usages, afin qu'un Prince soupçonneux ne demandât pas compte à eux seuls de ce qu'ils pouvoient dire avoir été employé sans leur participation. Kiuperli, qui savoit que ses peres avoient toujours dirigé par leurs mains les finances de l'Empire, & que le seul Grand Visir a droit de donner des acquits, affecta de ne recevoir aucune excuse à cet égard; & comme il étoit sûr que ceux qui s'étoient prêtés

J. C. 1689. Hég. 1100.

Il gagne la confiance du peuple.

J. C. 1689. Hég. 1100.

à l'avidité des Miniſtres, avoient tiré parti de leur infidélité, il déclara aux Officiers qui avoient ou donné ou reçu de pareils acquits, qu'il falloit que les ſommes diſſipées ſe retrouvaſſent. Il fit vendre impitoyablement les terres & tous les effets des dépoſitaires qui ne lui juſtifioient pas d'un valable emploi de l'argent, depuis la mort du ſecond Kiuperli. Pluſieurs ſe firent juſtice à eux-mêmes, de peur d'en éprouver une plus rigoureuſe : ils apporterent des reſtitutions au tréſor public avant d'y être contraints. Kiuperli ôta tous les timars à ceux qui ne faiſoient pas un ſervice actuel à l'armée. Il n'excepta de cette loi rigoureuſe que les vieillards hors de combat par leurs bleſſures ou par de longues fatigues. Ces timars furent donnés en compenſation des thaïmes ſupprimées : ce ſont des eſpeces de penſions qui ſe paient par jour; pour ſubvenir aux beſoins de ceux qu'on croit devoir nourrir aux dépens de l'Etat. Le Grand Viſir défendit qu'il ſortît un aſpre du tréſor public, que pour la paie des ſoldats ou des dettes contractées, parce que, diſoit-il, le Koran défend expreſſément à ceux qui doivent, Monarque ou autre, de faire des libéralités du bien qui n'eſt pas à eux.

J. C. 1689. Hég. 1100.

On espéroit qu'un Ministre si sage donneroit à l'Empire Ottoman la paix dont cet Etat épuisé paroissoit ne pouvoir pas se passer. Le Mufti, tous les Ministres l'en pressoient : le Grand Seigneur lui-même la desiroit, d'après le cri général. On assembla un Divan, dans lequel les Chefs de l'Uléma, tels que les Cadileskiers & les Mollacs, furent admis. Ceux-ci exagérerent la position & les malheurs de l'Empire, la disette d'hommes & d'argent, le découragement des troupes & l'incapacité des Chefs; ils conclurent d'une voix presque unanime à demander la paix aux Allemands, & à charger les Ambassadeurs d'accepter toutes les conditions qu'il plairoit à Léopold de leur faire. Le Cadileskier d'Asie s'éleva tout seul contre ce parti, le traitant de lâcheté; & adressant la parole au Grand Visir, il lui dit qu'un homme comme lui devoit faire naître des ressources dans un grand Etat, qui n'étoit épuisé que par l'incapacité de ses prédécesseurs, que lorsque son ayeul avoit pris les sceaux de l'Empire, il avoit trouvé tout dans le plus grand désordre. » Dans nos » terres fertiles, ajouta le Cadiles- » kier, le troupeau sera toujours gras » & nombreux, lorsque nous aurons

Assemblée du Divan où la continuation de la guerre est résolue.

J. C. 1689.
Hég. 1100.

» des bergers vigilans & des chiens
» courageux, capables d'arracher les
» agneaux à la dent de la bête cruelle
» & fugitive. Des Généraux sans
» talens ont laissé prendre nos villes,
» il faut aller les recouvrer. Les
» finances sont épuisées, la sage éco-
» nomie du Visir les rétablira bientôt.
» Les Séraskiers ont perdu l'élite de
» nos troupes dans des batailles aussi
» honteuses que meurtrieres, la valeur
» des Ottomans n'est pas encore abat-
» tue. Que Kiuperli leve des recrues
» nouvelles, que lui-même les con-
» duise au combat, & nos ennemis
» connoîtront bientôt que les Otto-
» mans sont bons soldats sous un Gé-
» néral habile. Enfin le Koran nous
» défend de faire des traités avec les
» Giaurs, à moins qu'ils ne soient
» vaincus. Le Prophête, qui a dicté
» cette loi, obtiendra pour nous les
» moyens de l'accomplir. C'est un
» crime de douter de la Providence,
» c'en est un plus grand de se refuser
» aux ressources qu'elle veut nous
» envoyer. » Kiuperli écouta ce dis-
cours avec transport. Flatté & encou-
ragé par des louanges, il fit entrevoir
à l'Empereur un succès certain, sans
qu'il lui en coûtât ni danger ni fati-
gues; & il osa promettre la victoire

à ceux qui lui demandoient la paix.

J. C. 1689.
Hég. 1100.

Les Ambassadeurs relégués à Puttendorf eurent ordre, sans paroître rompre tout à fait la négociation, de la rendre si difficile, que la campagne pût s'engager. Le Grand Visir comptoit beaucoup sur la puissante diversion des François. L'Ambassadeur de France, M. de Château-neuf, avoit montré à ce Ministre tout l'embarras dans lequel la guerre contre son Maître devoit jetter l'Allemagne. Le Grand Visir espéroit ne trouver en Hongrie ni les Généraux ni les armées qui, pendant sept années, y avoient fait des progrès si étonnans. Kiuperli envoya une invitation circulaire dans toutes les provinces de l'Empire, à tous les bons Musulmans & à tous les braves patriotes, de venir venger les malheurs de la Nation. Quelque despotique que soit le gouvernement des Turcs, la fertilité du climat, l'enthousiasme de leur religion, les attachent à leur patrie. Ils aiment jusqu'au sang de leurs Despotes, qu'ils ont versé plusieurs fois, mais qu'ils veulent toujours voir sur le trône. Ils aimoient aussi le sang de Kiuperli : la mémoire de son pere & de son aïeul étoit récente ; & quoique le nouveau Grand Visir n'eût jamais commandé

Kiuperli fait des recrues

J. C. 1689.
Hég. 1100.

les armées, la sagesse qu'il avoit marquée dans les commencemens de son ministere avoit prévenu tout l'Empire en sa faveur. On accourut en foule sous ses drapeaux. Les Odas des Janissaires & des Spahis choisirent pour se recruter l'élite de la jeunesse. Il se forma beaucoup de corps d'Asapes, qui camperent sous les murs de Constantinople, soumis à une discipline si sévere, qu'on ne s'appercevoit pas dans aucun quartier de la ville qu'une armée l'environnoit. Il étoit incroyable combien, en peu de mois, Constantinople & ses environs avoient éprouvé de changemens. L'ordre avoit amené par-tout l'abondance; Kiuperli, persuadé que la justice est faite pour tous les hommes, s'appliquoit à la rendre avec la plus grande exactitude aux Chrétiens Grecs, Catholiques, Protestans ou Arméniens, aux Juifs, aux Idolâtres, enfin à tous ceux que les Musulmans qualifient du titre injurieux de Giaurs. Ce Ministre, qui savoit combien les étrangers sont utiles dans un pays dénué de commerce par la paresse des habitans, savoit aussi que la bonne foi est l'ame de ce commerce. Il mettoit la plus grande attention à défendre les Marchands des vexations

Acte de justice de Kiuperli. Il soumet les Prêtres Grecs à l'impôt dû par tous ceux qui ne sont pas Musulmans.

fréquentes qu'une avidité mal entendue leur faisoit éprouver de la part des Turcs grossiers, qui se croyoient dispensés d'être justes avec ceux qu'ils appelloient Infideles. La politique du Visir alloit jusqu'à protéger la religion de chacun. Il avoit été très-févere envers les Prêtres Grecs appellés *Papas*; il les soumit au tribut que paient tous les sujets qui ne sont pas Musulmans. Les Prêtres Grecs schismatiques s'en étoient dispensés jusqu'alors sur le fondement d'une prétendue exemption accordée par Mahomet à un Moine du mont Sinaï, qui, disoit-on, lui avoit prédit dans sa jeunesse son élévation future. Le Visir traita de fable ce qui jusqu'alors avoit passé pour un fait avéré, ajoutant que ce qui pouvoit avoir été accordé aux Religieux du mont Sinaï ne devoit pas appartenir à tous les Prêtres Grecs. Il avoit soumis ceux-ci à un impôt d'autant plus important pour le trésor public, que le Clergé Grec est très-nombreux, & assez riche des libéralités de ceux de leur communion. Mais quoiqu'il eût ôté aux Ministres de cette liturgie un privilege usurpé, il fit à tous les Grecs une faveur qui n'a pas peu contribué à les multiplier dans l'Empire Ottoman.

J. C. 1689.
Hég. 1100.

J. C. 1690.
Hég. 1101.

Il donne une église à un village grec qui n'en avoit point.

Le Visir, en partant à la tête de son armée, au commencement du printemps, pour la Servie qu'il vouloit recouvrer, passa par un village habité seulement par des Chrétiens Grecs. Ces paysans n'avoient ni Prêtres ni église, parce que l'Uléma ne permettoit pas qu'on établît des temples d'une religion étrangere dans les lieux qui n'en avoient point au moment où ils avoient été conquis. Nonobstant cette loi, qui n'étoit écrite en aucun lieu, mais qui avoit été scrupuleusement observée, le Grand Visir ordonna qu'on construiroit une église grecque dans ce village, & qu'on appelleroit un Prêtre de cette religion pour la desservir. Kiuperli répondit aux représentations qu'on ne manqua pas de lui faire, qu'il falloit que les hommes eussent une religion, ou qu'ils devinssent des brigands, & qu'il valoit mieux que l'Empire fût habité par des Grecs qui cultiveroient la terre & qui paieroient les impôts, que par des bêtes féroces. En reconnoissance du bienfait qui causoit une joie vive à ces pauvres colons, Kiuperli exigea une poule par chef de famille toutes les fois qu'il passeroit dans ce lieu : à l'instant vingt poules lui furent apportées. Le

Grand Visir retournant l'année suivante à Constantinople, repassa par le même lieu, & il reçut deux cents poules de ceux qui étoient venus avec empressement s'établir dans ce village. « Voyez, dit-il aux Officiers » qui l'environnoient, ce que pro» duit la tolérance. J'ai augmenté la » puissance de notre grand Monar» que, & j'ai forcé ces bonnes gens » à bénir notre gouvernement, qu'ils » haïssoient. »

J. C. 1690. Hég. 1101.

La premiere campagne de Kiuperli fut aussi glorieuse, que la précédente l'avoit été peu. Les Janissaires reprirent sous lui leur antique valeur : ils en avoient besoin, pour recouvrer quelques-unes des places que l'incapacité des derniers Séraskiers avoit fait perdre en si grand nombre. Le Grand Visir avoit à ses ordres quarante-cinq mille hommes d'infanterie & quarante mille chevaux. Ceux-ci lui furent de peu d'utilité pour faire la guerre de siege : mais les timariots ne sont obligés de servir qu'à cheval : & comme les finances de l'Empire n'étoient pas entierement réparées, Kiuperli avoit moins de troupes soudoyées qu'il n'eût voulu en avoir. Néanmoins il fit de grandes choses à la tête de cette armée peu considé-

J.C. 1690. Hég. 1011.

Kiuperli prend plusieurs villes, & remporte une grande victoire.

rable. Son intention étoit de s'emparer de Belgrade, il s'assura d'abord des places voisines. Sarkioï fut sa premiere conquête ; il y trouva cinq cens Heyducs, auxquels il accorda la liberté de se retirer où ils voudroient, pourvu que ce ne fût dans aucune place de guerre, leur déclarant qu'il feroit mourir impitoyablement tous ceux d'entre eux qui seroient pris les armes à la main. Le Grand Visir ayant de là porté le siege devant Nissa, le Comte de Staremberg qui y commandoit, défendit ce poste avec beaucoup de valeur, moins dans l'espoir de le garder que pour donner le temps de réparer les fortifications de Belgrade. Après vingt-cinq jours de tranchée ouverte, pendant lesquels beaucoup de sang fut répandu, le Comte, dans l'impossibilité de tenir plus long-temps, demanda les honneurs de la guerre que le Visir voulut bien lui accorder. Comme la garnison étoit prête à défiler, les Janissaires reconnurent dans les rangs quelques-uns des Heyducs de Sarkioï, renvoyés sur leur promesse de ne point combattre de toute la guerre. Ils furent arrêtés dans l'instant même ; & la sortie de la garnison ayant été retardée, ceux

des Heyducs qu'on venoit de surprendre, confesserent dans l'horreur des tortures que tous leurs camarades étoient entrés comme eux dans Nissa. Kiuperli menaça le Comte de Staremberg de passer la garnison entiere au fil de l'épée, si tous les délinquans ne lui étoient pas remis à l'instant même. Il n'y eut pas moyen de refuser cette justice à celui qui étoit bien en état de se la faire. Les cinq cens Heyducs tirés des rangs, furent décimés aux yeux de la garnison allemande & de l'armée turque. Vingt seulement furent pendus sur l'heure, & tous les autres ayant été mis à la chaîne, furent envoyés sur les bancs des galeres. Vidin & Semendrie se rendirent à la premiere sommation. Kiuperli, sûr de ses derrieres, crut qu'il étoit temps d'entreprendre le siege de Belgrade. A peine avoit-il assis son camp devant cette place dans laquelle on comptoit dix mille hommes de garnison, qu'il apprit que le Général Veterani marchoit à lui à grandes journées à la tête de trente mille Allemands. Kiuperli s'avança à sa rencontre avec sa cavalerie, laissant l'infanterie toute entiere à la poursuite du siege. Tandis qu'il tenoit les Allemands en échec, la fortune

J. C. 1690.
Hég. 1001.

J. C. 1690. Hég. 1101.

le favorisa plus qu'il n'avoit osé l'espérer. Le feu ayant pris à un magasin à poudre contigu à la muraille précisément dans l'endroit où toutes les batteries étoient dirigées, il s'y fit une large breche. Le Pacha qui commandoit en l'absence de Kiuperli, sut profiter de cet événement favorable & du trouble des ennemis; il donna l'assaut, tandis que la commotion étoit encore si récente, que mille Janissaires montés aux échelles furent précipités avec un pan de mur qui croula par leur effort. Cet accident ne fit que rendre l'opération plus facile; la ville fut bientôt rendue, & comme Kiuperli n'étoit pas là pour réprimer la fougue & la cruauté, le Pacha eut beaucoup de peine à sauver trois mille hommes de la garnison. Le Grand Visir, à la nouvelle de ce succès, revint sur ses pas; il employa quelque temps à réparer les breches de cette place qu'on regardoit comme le boulevart de la Hongrie. Il ravitailla Témeswar réduite aux dernieres extrémités par un blocus de trois années, & ayant fait passer le Danube à ses troupes, il se rendit maître en assez peu de temps de Lippa, d'Orsova, & de tout le pays qui avoisinoit ces places. Comme il avoit entrepris le

siege d'Essek, le Général Veterani vint attaquer son camp. Kiuperli s'y étoit attendu. Il reçut l'effort de l'ennemi avec autant d'habileté que de courage. La perte de cette journée fut irréparable pour les Allemands, puisque sept mille hommes seulement échapperent au fer ou à la captivité ; que presque tous les Officiers de marque périrent, & que les Turcs s'emparerent d'un nombre infini de drapeaux, de timbales, & de tout ce qui pouvoit signaler une grande victoire.

J. C. 1690. Hég. 1101.

Bataille d'Essek.

Malgré ce brillant succès, le Grand Visir fut contraint de lever le siege d'Essek par les approches de l'hiver, & parce qu'il voulut opposer ses troupes au Prince Louis de Bade, qui avoit amené une armée dans la Transilvanie contre le Vaivode Tekli, vainqueur au commencement de la campagne, mais chassé depuis de ses nouveaux Etats. Les Polonois ne firent rien cette année qu'exposer leur armée dans les déserts de la Moldavie à la disette & aux maladies qui leur en ravirent plus de la moitié. Pour les Vénitiens, ils furent aussi heureux cette campagne qu'ils l'avoient été les précédentes. La ville de Napoli de Malvoisie, qui restoit seule aux Turcs dans la Mo-

J. C. 1690. Hég. 1101.

rée, se rendit à la République après un blocus de dix-sept mois. L'Amiral Daniel battit vingt vaisseaux turcs sur les côtes de Mitilene, en coula sept à fond & mit le reste en fuite. Cornaro prit deux villes dans l'Albanie & dans la Dalmatie. Le Pacha d'Herzecovine ayant tenté de se rendre maître d'une petite place, fut repoussé par la garnison & par les bourgeois, fait prisonnier & conduit à la chaîne avec la meilleure partie de ses troupes. Malgré ces revers, les succès en Hongrie avoient relevé le courage des Ottomans.

Retour du Grand Visir à Andrinople.

Le Grand Visir fut reçu à Andrinople, où étoit la Cour, avec les démonstrations de la joie & tous les honneurs du triomphe. La confiance des troupes, l'admiration du peuple, l'incapacité du Monarque, tout contribuoit à augmenter l'autorité de Kiuperli. Selon les usages de la Porte, ce n'étoit qu'avec lui que les Ambassadeurs devoient traiter, soit pour les intérêts de leurs marchands, soit pour les affaires du dehors : mais Kiuperli, au lieu de rendre au Grand Seigneur les propositions des Ministres étrangers, & de prendre les ordres de son Maître, prononçoit souverainement sur les plus grands intérêts,

& le Grand Seigneur s'applaudissoit d'être délivré d'un fardeau trop pesant pour ses mains. J. C. 1690. Hég. 1101.

L'Ambassadeur de France, M. de Châteauneuf, étoit chargé par sa Cour à la fois de quatre négociations importantes. Il s'agissoit de perpétuer la guerre contre l'Empereur; de ménager la paix avec la Pologne, afin que l'ennemi commun fût de plus en plus affoibli, d'engager les Turcs à ne pas reconnoître le Prince d'Orange Roi d'Angleterre, & conséquemment se confisquer les bâtimens Anglois qui se disoient sujets de cet usurpateur; enfin d'obtenir la restitution des Saints Lieux à Jérusalem en faveur des Catholiques Romains à qui ils devoient appartenir. La continuation de la guerre contre l'Empire d'Occident étoit trop conforme au desir du premier Ministre & à l'intérêt de la nation, qui commençoit à se relever de l'état d'abattement dans lequel elle avoit langui plusieurs années, pour qu'il fût difficile d'y déterminer Kiuperli. Les Ambassadeurs Ottomans demeurerent toujours à Puttendorf sans aucun pouvoir de la part de leur Cour. La seconde négociation étoit plus difficile. Le succès de la campagne ayant enflé le courage des Turcs,

Négociations avec l'Ambassadeur de France.

J. C. 1691. Hég. 1102.

J. C. 1691. Hég. 1102.

& sur-tout du Grand Visir, ils ne vouloient rendre Caminiek aux Polonois que démoli. Le Roi & la République, qui regardoient avec raison cette place importante comme le boulevart de la Pologne, n'en desiroient la restitution qu'autant qu'elle seroit en état de défense. Les propositions furent rejettées de part & d'autre. Cette affaire long-temps discutée, ne finit qu'avec celle de l'Empire d'Occident. A l'égard de la confiscation des vaisseaux anglois, quoique l'opération parût être favorable, à cause de l'avantage qui devoit en revenir à la marine ottomane, diminuée par l'effort des Vénitiens, le Grand Visir la refusa obstinément. Il répondit aux raisons de M. de Châteauneuf, qui s'efforçoit de démontrer l'injustice & l'usurpation du Prince d'Orange, que celui-là étoit véritablement Roi d'Angleterre, que les Anglois reconnoissent pour tel; & qu'il ne falloit pas qu'un peuple, qui avoit plusieurs fois déposé ses Empereurs, refusât aux autres nations le droit de changer de Maître. Il restoit la restitution des Saints-Lieux : cet objet intéressoit la politique autant que la religion. Les Grecs, dépositaires de ces temples si vénérés des Fideles,

exerçoient de grandes vexations sur ceux qui n'étoient pas de leur communion. Il y avoit eu plusieurs fois des combats à Jérusalem, & du sang répandu sur le tombeau de celui qui a ordonné à Pierre de cacher le glaive tiré pour sa défense, & à ses Apôtres d'aller répandre la foi parmi les hommes, comme des agneaux parmi les loups. Ceux que la dévotion attiroit à Jérusalem s'y exposoient au danger d'ôter la vie ou de la perdre. Les Ambassadeurs de France, chargés plus particulierement à Constantinople de la protection des Catholiques, avoient pendant plus d'un siecle réclamé en vain la justice due aux Orthodoxes. M. de Châteauneuf profita, pour se la faire rendre, du besoin que le Turc croyoit avoir de Louis XIV. Malgré la faveur des Moines Grecs, des ordres furent donnés au Sangiac de Jérusalem de leur ôter la disposition du St. Sépulcre : mais ces ordres, qui satisfirent pour un moment le Roi de France & son Ministre, furent mal exécutés. Les Turcs ne purent se résoudre à perdre l'argent qu'ils tiroient des Grecs, & que ceux-ci avoient tiré d'abord des pélerins.

J. C. 1691.
Hég. 1102.

Cependant tout retentissoit à Andrinople de cris d'allégresse à la nou-

J. C. 1691.
Hég. 1102.

Succès pendant l'hiver contre les Vénitiens.

Mouvemens pour mettre un des fils de Mahomet IV. sur le trône. Kiuperli s'y oppose.

Mort du Gr. Seigneur.

Portrait de Soliman.

velle que le Seraskier Capelan Ali, au milieu des glaces de l'hiver, avoit repris sur les Vénitiens Canina & Valone, dont ceux-ci s'étoient emparés la campagne précédente, lorsque les infirmités du Grand Seigneur ayant dégénéré en hydropisie, ce Prince voulut retourner à Constantinople par l'inquiétude naturelle aux malades atteints mortellement. Le mal qui empiroit empêcha Kiuperli de retourner en Hongrie au commencement du printemps, comme il l'avoit projetté. Plusieurs Grands Officiers parloient sourdement de mettre sur le trône un des fils de Mahomet IV; le Grand Visir au contraire réclamoit la regle en faveur d'Achmet, frere de l'Empereur régnant, & l'aîné de tous les Princes de la Maison Ottomane, si l'on excepte Mahomet IV qui vivoit encore. La prudence & la fermeté du Grand Visir déconcerterent la brigue; & lorsque le 24 Juin l'Empereur eut été étouffé par l'hydropisie, à laquelle les Médecins n'avoient trouvé aucun remede, personne n'osa élever la voix en faveur de Mahomet ni d'aucun de ses enfants. On a vu que Soliman n'avoit eu aucune part aux grandes choses qui furent faites sous son regne. C'étoit le sort des Kiuperli de gou-

verner

verner les Turcs sous des Princes imbécilles, & d'exercer à la fois toutes les fonctions d'un Ministre vigilant & la suprême autorité d'un Prince despotique. Soliman, tout entier à la méditation du Koran & aux pratiques qu'il recommande, passa pour un saint dans l'esprit de tous les Ottomans qui ne peuvent le regarder comme un grand Monarque : au défaut de belles actions, ils lui attribuent des miracles. Comme on manquoit d'eau, disent-ils, dans le palais de Constantinople par une forte gelée, Soliman en fit paroître tout-à-coup dans un bassin de marbre pour faire l'abdest; & aussi-tôt que ce devoir fut rempli, l'eau disparut comme elle étoit venue. La conduite de Soliman envers Mahomet IV son frere le peindra mieux que les puérilités débitées sur son compte par les dévots Musulmans. Le Prince déposé étant tombé malade dans sa prison, fit prier l'Empereur de lui envoyer des Médecins qui pussent le secourir. Soliman répondit que, si ces Médecins, au lieu de soulager son frere, le faisoient mourir par des remedes mal administrés, ou que la force du mal l'emportât malgré des soins éclairés, on pourroit dire que l'Empereur avoit hâté la fin de celui

J. C. 1691.
Hég. 1102.

J.C. 1691. Hég. 1102.

qu'il avoit sujet de craindre, qu'il étoit plus expédient d'abandonner Mahomet à la Providence qui a compté les jours de tous les hommes, qu'elle le sauveroit mieux que tous les Médecins ensemble, ou qu'elle le retireroit du monde malgré eux. Mahomet revint de cette maladie, & il ne dut en effet qu'à la nature la santé que les meilleurs remedes ne lui auroient pas rendue plus parfaite. Soliman II régna trois ans & neuf mois.



J. C. 1691.
Hég. 1102
& 1103.

ACHMET II.

VINGT-UNIEME REGNE.

Visite d'Achmet II à son frere Mahomet.

LA premiere action d'Achmet II, après avoir ceint le sabre d'Othman & reçu les sermens des Grands Officiers de l'Empire, fut d'aller visiter Mahomet IV dans sa prison. Le nouvel Empereur trouva ce foible Prince pénétré de crainte. Les vœux de quelques-uns de ses anciens serviteurs, qui avoient voulu mettre Mustafa son fils aîné sur le trône, étoient parvenus jusqu'à lui : Mahomet n'ignoroit pas même qu'on avoit parlé de lui rendre l'Empire ; & comme en pareille occasion il avoit tenté de faire périr ses freres, par un retour sur lui-même il attendoit la mort pour lui & pour ses enfans. Achmet aussi incapable de gouverner que ses deux prédécesseurs étoit plus humain qu'eux. Sa visite n'avoit point d'autre objet que de rassurer son frere. Il lui dit en l'abordant avec assez de gaieté : J'ai été quarante ans sous votre dépendance, c'est mon tour à présent ; mais le vôtre reviendra peut-être quel-

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

que jour : ainsi je veux en bien user avec vous. Après une heure de conversation familiere, Prenez courage, mon frere, dit l'Empereur à Mahomet en le quittant ; vous m'avez laissé vivre lorsque vous étiez mon maître, j'en ferai autant de vous ; & il lui envoya, pour adoucir sa solitude, plusieurs femmes qui ne pouvoient plus avoir de postérité, ce qui arrive en Turquie beaucoup plutôt que dans les autres climats.

La Cour se transporte à Andrinople. Levée de troupes.

Soit que le Grand Visir craignît de trop exposer le nouvel Empereur à la vue de ses sujets, soit qu'il crût nécessaire d'approcher la Cour du théâtre de la guerre, il persuada au Grand Seigneur de se transporter à Andrinople. Là, de nouveaux soldats accoururent en grand nombre de toutes les Provinces de l'Empire Ottoman pour s'enrôler sous les drapeaux de ce Visir que la conquête de Belgrade faisoit regarder comme le restaurateur de sa patrie. Kiuperli, que cet empressement devoit flatter, ne voulut pas cependant qu'on levât plus de troupes qu'il n'en avoit destiné pour la campagne suivante. L'ordre nouvellement établi dans les finances ne permettoit pas que les dépenses fussent forcées. Il défendit aux Pachas & aux Chefs des

différens corps d'augmenter le nombre des soldats; il ne faut pas, disoit-il, tant de Vrais-croyans pour réduire des Giaurs déjà épouvantés. Tandis que Kiuperli étoit occupé du bien public, l'envie faisoit des efforts pour le détruire. L'économie, qui s'étendoit sur toutes les parties de l'administration, blessoit beaucoup les Officiers de l'intérieur du serrail, sur-tout Omar, Kislar Agasi ou Chef des Eunuques noirs. Nous avons vu dans le cours de cette histoire que le Kislar Agasi, maître absolu du haram après l'Empereur, trouve toujours des occasions de s'enrichir, tant par l'intérêt que toutes les femmes, même les Sultanes, ont de ménager sa faveur, que par l'administration des mosquées royales dont les revenus immenses sont tous dans sa main. Le Grand Visir avoit osé lui en demander compte, conformément à la loi qui prononce que tous les biens des mosquées seront réservés pour soutenir les guerres contre les Infideles, après néanmoins que l'entretien des Imans auroit été prélevé. Kiuperli ayant maintenu cette regle plus que ne l'auroient voulu le Kislar Agasi & son Kiaïa, chargés de la garde de ces trésors, il ne fut pas difficile de soulever con-

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

Conspiration contre Kiuperli: comment il la dissipe.

J. C. 1691. Hég. 1102. & 1103.

tre le Grand Visir ce peuple d'eunuques & de femmes, avec lesquels l'Empereur vivoit plus familierement qu'avec ses Généraux ou ses Ministres. Kiuperli fut peint aux yeux de ce foible Prince comme un rebelle & un usurpateur, qui, non content de gouverner l'Empire, osoit encore donner des loix à son Souverain dans son serrail & au milieu de son haram, puisqu'il disposoit à son gré des trésors qu'on disoit réservés uniquement pour les dépenses de sa Hautesse. On ajouta que l'intention du Grand Visir étoit de déposer Achmet pour faire monter un de ses neveux sur son trône. Le Sultan, persuadé que son Grand Visir étoit coupable, n'osoit pas lui demander compte de son administration. Les ennemis du Ministre répugnoient à ce parti autant qu'Achmet, craignant que Kiuperli, soutenu par la faveur des soldats, du peuple, & même du Divan, ne se justifiât très-facilement & ne déconcertât leur brigue. Les femmes que le Kislar Agasi faisoit agir obtinrent de l'imbécille Achmet que le Grand Visir, attiré aux portes du haram, sous prétexte de s'entretenir avec la Sultane, seroit étranglé par les eunuques noirs commis pour l'accompagner. Celui

J. C. 1691. Hég. 1102. & 1103.

que tous les bons Musulmans regardoient comme leur plus ferme espérance, & que les ennemis de l'Empire redoutoient avec tant de raison, alloit périr par les complots & par les mains de ce que l'univers à de plus méprisable, si un muet de ceux qu'on entretient dans le serrail pour servir de bouffons, comme si l'humanité n'y étoit déja pas assez avilie, ayant découvert cette conjuration, n'eût accouru pour en avertir Kiuperli. Ces malheureux, à qui la nature à refusé tout à la fois les organes de la parole & de l'ouïe, & qu'on se plaît à rendre difformes par une bizarrerie digne de ceux qui peuvent s'en amuser, sont ordinairement doués d'une intelligence & d'une adresse qui supplée à tout ce qui leur manque, soit pour entendre, soit pour être entendus. Ils comprennent ce qui se dit, quelquefois par le seul mouvement des levres; un geste, un coup d'œil suffit pour les instruire. Ils ont entre eux un langage particulier, opéré par le mouvement des doigts, que presque tout le monde entend & parle comme eux, soit dans le serrail, soit dans le haram, à cause du silence absolu qu'on y fait observer sous des peines très séveres. Un muet donc ayant surpris le secret du Kislar

J.C. 1691.
Hég. 1102. & 1103.

Agaſi, lorſqu'il conféroit avec ſon Kiaïa dans la chambre de l'Empereur, ſachant même que le Prince avoit donné les mains à ce funeſte complot, accourut pour l'apprendre au Grand Viſir, moins dans la vue de ſauver la vie à ce Miniſtre, que pour ſe venger du Kiſlar qui l'avoit fait châtier cruellement quelques jours auparavant pour une faute légere. A peine le muet avoit appris à Kiuperli le danger qu'il couroit, lorſque le chef des Baltagis vint lui commander de la part de l'Empereur de ſe rendre au ſerrail. Le Grand Viſir, qui ne ſe piquoit pas d'une obéiſſance aveugle, ordonna au Baltagi Pachi de reprendre le chemin du ſerrail, l'aſſurant qu'il alloit le ſuivre; mais, au lieu d'effectuer ſa promeſſe, il aſſemble chez lui les principaux Officiers des différens corps, & il leur fait part de ce que le muet venoit de lui apprendre. Comme il entreprenoit l'apologie de ſa conduite, un cri général s'éleve: » Périſſent tous les Empereurs foibles » & injuſtes, dirent les Officiers, & » conſervons à notre tête le ſage, le » valeureux Kiuperli qui lui ſeul a » ſauvé l'Empire «. Ils vouloient s'armer à l'inſtant & aſſembler les troupes: ſi Kiuperli eût dit un mot, la conſpi-

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

ration, jusques-là supposée, seroit devenue véritable, & auroit eu un plein succès : mais le sage Ministre ne voulut pas susciter une révolution inutile ; il lui suffit d'écarter & de punir les mauvais Conseils d'un Prince, sous le nom duquel il avoit toujours compté qu'il régneroit véritablement. Néanmoins les troupes prennent les armes, elles enveloppent le serrail, & le Grand Visir s'y présente environné de plusieurs Pachas & Agas de l'armée. Il fait dire au Grand Seigneur, renfermé dans le haram, qu'il n'y auroit sûreté pour lui-même que quand il auroit livré le Kislar Agasi & son Kiaïa. Le demi-homme, qui avoit appris de bonne heure que son complot étoit découvert, avoit adroitement pris la fuite, muni de quelques effets précieux ; on ne le revît plus. L'effroi de tous les ennemis du Grand Visir ne pouvoit être comparé qu'à celui du Grand Seigneur qui se trouva trop heureux que son premier Ministre voulût bien lui faire grace. Le Kiaïa du Kislar Agasi & quelques autres complices, furent pendus sur l'heure à la vue des troupes, & le Grand Visir se disposa à partir pour la Hongrie dans le dessein de mériter de plus en plus la faveur du peuple & l'amour des soldats

J. C. 1691. Hég. 1102. & 1103.

Les Turcs se mettent en campagne.

Kiuperli étoit à la tête de cent mille hommes de troupes choisies. Les succès de la derniere campagne avoient enflé le courage des chefs & des soldats, tellement que les Ottomans, constamment battus pendant vingt années sous des Généraux incapables, se croyoient invincibles sous Kiuperli. Le Grand Visir, arrivé à Belgrade, apprend que le Prince de Bade est sous Petersvarandin à la tête d'une armée presque aussi nombreuse que la sienne. On assemble le Conseil de guerre; on convient de marcher à la rencontre des Autrichiens pour les faire rétrograder jusqu'à Bude, en cas qu'ils refusent la bataille. Deux ponts sont jettés sur la Save, l'armée passe. Le Prince de Bade, à la nouvelle des mouvemens des Turcs, se retranche dans un lieu nommé Salankemen où il attend l'ennemi; Kiuperli ne tarde pas à paroître. Comme il observoit la position des Autrichiens, un corps de cinq mille Allemands qui vouloit joindre le Prince de Bade, débouchant une forêt, rencontre l'armée ottomane entre le camp autrichien & lui. Cette troupe vigoureusement chargée, est bientôt mise en un tel désordre, que pas un seul combattant n'évite ou la mort ou

J. C. 1691. Hég. 1102 & 1103.

Bataille de Salankemen où Kiuperli est tué.

les fers. L'armée du Prince de Bade n'avoit pas eu le temps de se mettre en bataille ; ce carnage étoit déja achevé. Les Janissaires pleins d'espoir & de courage, regardoient ce premier succès comme un présage assuré d'une victoire plus importante ; mais à peine on en étoit venu aux mains, lorsque Kiuperli, dont l'activité le portoit par-tout où il pouvoit croire sa présence nécessaire, fut atteint d'une balle dans la tempe qui le renversa de dessus son cheval. Depuis cet instant il ne donna plus le moindre signe de connoissance, & les Chirurgiens désespérerent de sa vie. Cette nouvelle, bientôt répandue dans les rangs, y porte la terreur, tout s'ébranle, tout plie, & ceux qui s'étoient attendus à une victoire, furent les témoins ou les victimes de la déroute la plus funeste, puisque vingt-huit mille Turcs tués ou blessés demeurerent sur le champ de bataille, ainsi que trois mille Allemands ; sans compter les cinq mille qui avoient été détruits en entier avant que l'affaire générale fût entamée.

Les Ottomans ne se réunirent que sous Belgrade, où le Prince de Bade ne jugea pas à propos de les poursuivre. Il aima mieux reprendre Lip-

J. C. 1691. Hég. 1102. & 1103.

pa, que les Turcs avoient conquise la campagne précédente. Le plus ancien des Pachas, appellé Ali, qui commandoit les Turcs depuis la mort de leur Visir, se garda bien de rien entreprendre avec des troupes fraîchement battues, & tout-à-fait découragées. Il attendit l'automne dans un camp bien retranché, & il manda à Andrinople que la perte de Kiuperli avoit entraîné la perte d'une campagne qui promettoit d'être bien glorieuse. Il ne se fit rien de considérable cette année, ni de la part des Polonois, ni de la part des Vénitiens. Tous ces peuples s'attendoient à la paix générale, que l'Ambassadeur d'Angleterre & celui de Hollande s'étoient chargés de négocier, mais que l'Ambassadeur de France traversoit efficacement, en présentant toujours la diversion du Roi son Maître comme un moyen infaillible d'obtenir une paix glorieuse. L'Ambassadeur employoit encore un second moyen, que Louis XIV savoit ne pas épargner : c'étoit de répandre beaucoup d'or dans le Divan.

L'Ambassadeur de France s'oppose autant qu'il peut à la paix avec l'Allemagne.

Le Caïmacan de Constantinople, nommé Arabaji Pacha, fut élevé à la dignité de Grand Visir. Ce Ministre n'avoit ni les talens ni l'élévation de

son prédécesseur. Son avarice extrême donna l'exemple de la déprédation à tous ceux qui avoient quelque part au gouvernement ; & M.r de Châteauneuf profitoit de l'avidité de tous les membres du Divan, pour acheter cherement des suffrages contre la paix. Le Grec Mauro Cordato, l'un des Ambassadeurs à Vienne, étoit chargé plus particulierement que son collegue d'examiner, & de rendre compte des détails. Mauro Cordato, gagné par l'argent de la France, mandoit au Grand Visir que la victoire de Salankemen avoit jetté plus de consternation dans la cour de Vienne, qu'une bataille perdue ne l'auroit pu faire dans tout autre temps ; que l'Allemagne étoit tellement épuisée d'hommes & d'argent, que les huit mille Autrichiens tués à Salankemen seroient beaucoup plus difficiles à remplacer, que les vingt-huit mille Turcs restés sur le même champ de bataille, & qu'il étoit impossible que l'Empire d'Allemagne soutînt la guerre encore deux ans. Ces considérations déterminerent le Grand Visir à la continuer : mais de la façon dont il s'y préparoit, on eût dit qu'il étoit lui-même payé par la Maison d'Autriche. Il commença par aban-

J. C. 1692. Hég. 1103, & 1104.



J. C. 1691. Hég. 1103. & 1104.

donner au fer des bourreaux, ſous les plus légers prétextes, pluſieurs têtes qui pouvoient lui faire quelque ombrage. Cette cruauté fit l'effet tout contraire à ce qu'il avoit eſpéré. Les amis du Pacha de Siliſtrie, du Boſtangi Pachi, du Seliſtar, tous étranglés, ſe liguerent contre un tyran ſanguinaire qui ne ſavoit que détruire. Une faute groſſiere, que ſon avidité lui fit commettre, fournit bientôt les moyens de le détruire à ſon tour. Il imagina de donner à une monnoie de cuivre, ſept fois ſa valeur intrinſeque, croyant enrichir l'Etat par une manœuvre qui groſſiſſoit en apparence les fonds du tréſor public; mais ce Miniſtre incapable ignoroit que l'abus de l'autorité ne peut jamais établir la confiance. Les étrangers, qui font tout le commerce de l'Orient, ne voulurent point prendre ces pieces au taux de la nouvelle ordonnance: bientôt les douaniers, & tous ceux qui percevoient les impôts, les refuſerent auſſi, quoiqu'on voulût payer les troupes & les fournitures faites au ſerrail avec cette monnoie fictive. La révolte étoit indiſpenſable, & l'injuſtice qui l'occaſionnoit, trop criante, pour que l'auteur de ces abſurdités n'en devînt pas la victime. Il fut

Le nouveau Grand Viſir, avide & incapable, eſt dépoſé.

déposé, & dépouillé des grands biens qu'une administration tyrannique lui avoit fait amasser dans plusieurs Pachelies. Turposchi, Pacha de Diarbekir, reçut l'ordre de venir prendre les sceaux de l'Empire. A peine le Cappiggi Pachi lui avoit remis le catchérif du Grand Seigneur dans le lieu de sa résidence, qu'un Officier de l'ancien Grand Visir, dépêché avant la déposition de celui-ci, arriva à Diarbekir à la tête de plusieurs Delis pour le faire étrangler. Le nouveau Ministre eu la modération de ne se point venger du mal qu'on avoit voulu lui faire. Il ramena ses bourreaux à Constantinople sans témoigner aucun ressentiment, ni a eux, ni à celui qui les lui avoit envoyés. A son arrivée, il vouloit s'occuper sérieusement de la paix. M. de Colliere, Ambassadeur de Hollande, & le Chevalier Paget, Ambassadeur d'Angleterre, la pressoient également, tous deux avoient été Consuls de leur Nation, & tous deux avoient sur l'Ambassadeur de France l'avantage d'entendre & de parler la langue turque, conséquemment la facilité de traiter eux-mêmes avec le Ministre, sans employer le ministere des Drogmans, Officiers subalternes, toujours moins instruits

J. C. 1692.
Hég. 1103.
& 1104.

J.C. 1692. Hég. 1103. & 1104.

que les Ambaſſadeurs des intentions de leur cour, & des reſſources de la politique. M. de Chateauneuf oppoſoit à ces antagoniſtes dangereux l'or de Louis XIV. Heureuſement pour ſes deſſeins, les Ambaſſadeurs Turcs retenus depuis quatre ans à la cour de Vienne, en étoient revenus, à cauſe de l'eſpérance qu'ils avoient donnée à Léopold de le ſervir à Andrinople, où la cour réſidoit toujours. Mauro Cordato, ſoit zele pour la Nation qui, en le faiſant Ambaſſadeur, l'avoit honoré plus qu'aucun Grec ne l'avoit encore été depuis la fondation de l'Empire, ſoit reconnoiſſance pour le Roi de France, confirma ce qu'il avoit mandé de Vienne. Turpoſchi Pacha, perſuadé que les Allemands ſeroient enfin réduits à ſolliciter une paix déſavantageuſe, fit les préparatifs de la campagne ſuivante. Comme il ne ſe ſentoit point de talent pour commander des armées, il confia la fortune de l'Empire au Séraſkier Bujulki, lui recommandant de ſe tenir ſur la défenſive, d'éviter toute bataille, & de ſecourir les places que les Allemands voudroient attaquer. En effet, ce Général empêcha que les ennemis ne paſſaſſent la Save. Peut-être y eut-il peu de mérite à cette

Campagne ſanguinaire.

défenſe, qui ne fut point du tout meurtriere, les troupes de Léopold n'ayant aucune envie d'attaquer. Cependant le Général Heuſler prit Varandin, qu'il bloquoit depuis quatorze mois. Il ne ſe fit nulle part rien de conſidérable cette année; tout ſe paſſa en obſervations entre les Polonois & les Turcs. Les Vénitiens, maîtres de la Morée, firent de vains efforts pour recouvrer l'iſle de Candie : après cinquante jours de tranchée ouverte devant la Canée, ils furent contraints de ſe rembarquer.

J. C. 1692. Hég. 1103 & 1104.

Le Grand Viſir, qui ne vouloit que gagner du temps, inclinoit toujours pour la paix, juſques-là qu'il conſulta le Mufti pour ſavoir s'il feroit contre la juſtice de livrer Tekli à l'Empereur Léopold, qui ſembloit exiger ce ſacrifice pour premier article du traité. Le Chef de la Loi, très-ambitieux & jaloux de l'autorité du Grand Viſir, ſaiſit cette occaſion. Il s'éleva vivement contre cette trahiſon, la peignit au Grand Seigneur ſous ſes véritables couleurs; & comme en peu de temps il avoit pris ſur l'eſprit de ſon Maître plus d'empire que tous ceux qui l'approchoient, il détermina ſans peine Achmet à changer de Miniſtre. Le Grand Viſir

J.C. 1692. Hég. 1103 & 1104.

Le Grand Visir qui veut faire la paix, est déposé. Il refuse un timar considérable.

Turposchi fut déposé. On doit dire à sa louange que, sortant de place sans bien, il demanda pour sa subsistance un timar qui valoit au plus dix bourses. Le Sultan voulut lui en accorder trois, qui valoient ensemble quarante bourses. Turposchi les refusa constamment, suppliant son Maître de ne point prodiguer la substance de l'Etat à ceux qui ne le servoient plus, tandis qu'elle ne suffisoit pas pour tous ceux qui étoient réellement utiles.

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

Naissance de deux Princes jumeaux.

Bujulki Mustafa, qui avoit commandé les troupes en Hongrie la campagne précédente, reçut les sceaux de l'Empire. Le Grand Seigneur & tous les Musulmans conçurent les plus grandes espérances pour la prospérité de leurs armes, parce qu'une Sultane accoucha de deux Princes jumeaux. Cet événement, très-commun dans la nature, arrivoit pour la premiere fois dans la Maison Ottomane. Tout l'Uléma voulut le regarder comme le présage assuré de quelque grande victoire. Les réjouissances durerent plusieurs jours, avec une pompe & une vivacité dont il y avoit eu peu d'exemples. Comme la joie des Turcs est presque toujours feroce, ils insulterent dans les rues d'Andrinople les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hol-

lande, qu'ils savoient avoir travaillé à la paix. La mort de Mahomet IV, qui arriva au milieu de toutes ces réjouissances, n'en interrompit point le cours. Ce Prince avoit bien mérité pendant un long regne l'oubli dans lequel il fut enséveli, même avant sa mort. Mais on remarque, d'ailleurs, que la vénération des Musulmans pour la race de leurs Souverains, se porte toujours toute entiere sur le Prince régnant, & que l'extrême solitude à laquelle tous les autres sont condamnés, les efface tout à fait de l'idée des peuples.

J.C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

Mort de Mahomet IV.

Tandis que le nouveau Grand Visir assembloit ses troupes dans les plaines d'Andrinople, & qu'il en faisoit la revue, il lui arrivoit des secours sur lesquels il n'avoit pas compté, mais qu'on paroissoit vouloir lui vendre trop cher. Un Emir Effendi, nommé Misri, Mollac de la ville de Pruse, Poëte, enthousiaste & fourbe tout à la fois, ayant rassemblé, au moyen de ses prédications fanatiques, quatre mille prosélytes auxquels il promettoit la gloire de ce monde, présage infaillible de celle du paradis, il imagina de les conduire à Andrinople, pour les offrir au Grand Seigneur comme des soldats seuls dignes, par

Histoire du faux Prophête Misri.

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

la pureté de leurs mœurs & par le feu de leur zele, de combattre les Giaurs ennemis de l'Empire Ottoman. La marche de ces fanatiques fut aussi préjudiciable aux lieux par lesquels ils passerent, que pénible pour eux-mêmes; car leur Prophête ne leur ayant point amassé de provisions, & ne pouvant leur fournir aucune paie, ils étoient réduits à dérober leur subsistance au nom du Dieu des armées, qui n'avoit mis dans leurs mains que des bâtons, dont ils assommoient ceux qui osoient leur résister. Quelquefois ils n'étoient pas les plus forts; & comme il leur étoit défendu de prendre autre chose que des vivres, même d'en prendre plus que le besoin du moment n'en exigeoit, ils étoient souvent réduits à la plus affreuse misere, tellement que de plus de quatre mille hommes partis de Pruse, trois mille seulement arriverent à Andrinople, Dieu ayant rejetté tous les autres, comme disoit Misri, par les glaives sous lesquels ils étoient tombés, ou par la faim qui les avoit fait périr le long de la route. Le Prophête fut reçu à Andrinople, ainsi que sa troupe, avec une curiosité avide: lui & ses principaux disciples remplirent bientôt toutes les chaires des

Mosquées. Le peuple accouroit pour entendre médire du gouvernement, ainsi que des mœurs ou de la doctrine de l'Uléma. Les péchés des Grands étoient, à entendre ces Missionnaires guerriers, la cause de tous les malheurs de la patrie. Il falloit, au lieu des Visirs & des Pachas prévaricateurs, au lieu de ces Janissaires noircis de crimes, des Chefs & des soldats aussi purs que braves : alors les Giaurs tomberoient par milliers sous la main des serviteurs de Dieu. Les trois mille prosélytes, qui avoient déja souffert tant de fatigues, joints au petit nombre qui seroit trouvé digne de les seconder, devoient venger l'Empire Ottoman, & lui rendre son ancienne splendeur, pourvu qu'on voulût punir ceux qui avoient attiré sur lui la colere céleste. Enfin ces fanatiques excitoient le peuple à une révolte déclarée. Ils vouloient mettre leur Prophête à la place du Visir & à celle du Mufti tout ensemble. Le Chef de la Religion & celui de l'Etat comprirent qu'il pouvoit être dangereux de préparer des supplices à ceux que le peuple écoutoit avec tant d'avidité. Ils craignirent les effets de la persécution, qui, presque toujours, attise le feu qu'elle veut éteindre. Comme

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

Comment il est réprimé.

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

ils avoient des émissaires qui leur rendoient un compte exact de tout ce que Misri avançoit dans ses prédications, ils profiterent adroitement de ce qu'il avoit dit un jour, que tous les Musulmans étoient obligés d'obéir à leur Empereur, puisque le sang ottoman étoit de droit divin sur le trône. Peu de momens après cette déclaration, le Bostangi Pachi parut à la tête de quelques-uns des siens, dans la mosquée ou prêchoit encore Misri; il lui commanda, de la part de l'Empereur Achmet, de venir trouver ce Prince sur l'heure dans une maison de plaisance hors de la ville où il vouloit conférer avec lui. Le Prophête crut devoir donner l'exemple de l'obéissance qu'il venoit de prêcher. Flatté de l'honneur que l'Empereur vouloit lui faire, il commençoit à espérer que ses prédications avoient fait quelque fruit. Mais lorsqu'il fut monté dans le charriot de Sa Hautesse, amené pour lui à la porte de la mosquée, les Officiers le firent conduire loin hors la ville, l'assurant qu'il ne rentreroit plus dans Andrinople, & que si lui-même ne travailloit à disperser ses prosélytes, on trouveroit le moyen de le faire périr en secret. Misri n'avoit pas le courage nécessaire à un

chef de secte, au moins il se démentit à l'approche du danger ; car le Prophête n'osa jamais reparoître, quoiqu'une tempête violente, qui abattit le même jour plusieurs tentes du camp, & même plusieurs maisons de la ville, passât pour un prodige en faveur de sa mission. Ce miracle prétendu ébranla les ames foibles, jusques-là que l'Empereur écrivit de sa propre main qu'il vouloit voir Misri & conférer avec lui. Le Prophête, tout plein des menaces du Visir & de celles du Mufti, préféra une vie obscure & méprisée à la gloire & au danger de l'apostolat.

J. C. 1693. Hég. 1104 & 1105.

Incendie de Constantinople.

A peu près dans ce temps, Constantinople fut affligée par un violent incendie, que les superstitieux purent prendre encore pour un signe de la colere de Dieu. Un vent impétueux portoit des tourbillons de flammes dans des maisons de bois, qui, n'étant ni profondes ni élevées, se trouvoient embrasées dans un instant. Les Turcs n'ont ni assez d'ordre ni assez d'industrie pour se prémunir contre ce malheur trop fréquent. Ricaut rapporte qu'en moins de deux jours un quart de la ville fut embrasé. Il est à présumer que cet Historien exagere, puisque ni les autres Auteurs ni les

J. C. 1693. Hég. 1105.

dépêches de l'Ambassadeur de France ne font aucune mention de ce malheur. Mais, comme nous l'avons déja remarqué, il est bien moins funeste à Constantinople qu'il ne le seroit ailleurs, parce que les maisons n'y étant pas d'une grande valeur, & les bois étant très-communs dans la Turquie européenne, le désastre est bientôt réparé.

Campagne tardive & peu importante.

Les efforts des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande pour la paix, & la lenteur ordinaire des Turcs, firent qu'on n'entra en campagne que vers le milieu de Juillet. Le Grand Visir apprit que le Duc de Croï serroit déja Belgrade ; il marche à grandes journées au secours de cette place importante. Les Autrichiens, moins nombreux que leurs ennemis, repassent précipitamment la Save ; leur arriere-garde est battue, & leurs bagages sont pillés. La guerre ne fut presque rien sur les frontieres de la Pologne. En Dalmatie les Vénitiens investirent une petite place dont les Turcs leur firent lever le siege. Bujulki Mustafa, qui avoit sauvé Belgrade, revint à Andrinople, croyant avoir acquis des droits sur la reconnoissance de son maître & sur l'estime de la nation ; il entra dans la ville environné d'une pompe

pompe guerriere très-ressemblante à un triomphe : mais un ennemi l'y attendoit sur lequel il n'avoit pas compté, & dont il lui eût été difficile de parer les coups. C'étoit Fatima, Sultane favorite, que sa qualité de mere de deux Princes jumeaux rendoit absolue sur le cœur de son époux. Fatima n'avoit jamais vu le Grand Visir, mais elle n'en avoit pas moins juré sa perte à l'instigation du Mufti & du Kislar Agasi. Quoique le Chef de la Loi eût procuré les sceaux à Bujulki Mustafa, il avoit été bientôt mécontent de son ouvrage, parcequ'au lieu d'un fantôme de Visir qu'il avoit prétendu offrir à la nation, & sous le nom duquel il vouloit gouverner, il avoit reconnu dans Bujulki un Ministre absolu & guerrier, déterminé à régir l'Etat & à commander lui-même les armées. L'administration des mosquées royales, confiée au Kislar Agasi, donne à cet Officier beaucoup de relation avec le Mufti. Lorsque tous deux ont la prudence de se prêter un secours mutuel, leur crédit devient d'autant plus sûr & plus étendu, que les Sultanes, toujours superstitieuses & dépendantes à bien des égards du Kislar Agasi, entrent naturellement dans la brigue

J. C. 1693. Hég. 1105.

J. C. 1693. Hég. 1105.

de ces deux favoris qu'elles regardent presque comme leurs maîtres. La Sultane Fatima, plus dévouée qu'une autre aux caprices du Mufti, parce qu'elle croyoit devoir à ses prieres d'avoir mis au monde deux Princes à la fois, rendoit très-fidellement au Grand Seigneur ce que le Kislar Agasi lui disoit de la part du Chef de la Loi contre son Ministre. Tantôt c'étoit un traître qui cherchoit les moyens de mettre sur le trône un autre Prince, tantôt un homme sanguinaire qui livroit les sujets de l'Empire au supplice sur de légers soupçons, tantôt un négligent qui abandonnoit les affaires les plus importantes pour se livrer au plaisir de la chasse. Les hommes oisifs & médiocres écoutent toujours le mal plus volontiers que le bien. L'Empereur crut aisément tout ce qui sortoit d'une bouche aimée. Un jour on entendit du serrail le bruit d'une chasse d'oiseaux que le Grand Visir suivoit avec quelques Officiers de l'Empire; la Sultane ne perdit pas cette occasion précieuse de renouveller ses plaintes. La déposition du Visir fut résolue & exécutée si promptement, qu'au retour de la chasse il trouva dans son palais le Chiaoux Bachi chargé de lui redemander les

Le Grand Visir est déposé pendant le quartier d'hiver.

ſceaux. L'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui avoit entamé une négociation de paix avec ce Miniſtre, mandoit à Londres, à l'occaſion de la chûte de Bujulki : » On change ſi ſouvent de » Miniſtres en cette cour, qu'un Am- » baſſadeur peut à peine traiter deux » fois avec la même perſonne ; cela » ſeul ſuffiroit pour renverſer le gou- » vernement du monde le mieux » établi. Le haſard fait ici les Géné- » raux & les Officiers du Divan : il » eſt bien difficile qu'on ſache s'ils » ſeront capables ou non de l'emploi » qu'on leur confie ; & quand ils le » ſeroient, on les y laiſſe trop peu » de temps pour en pouvoir tirer » avantage.

J. C. 1693.
Hég. 1105.

Tarabolus Ali Pacha, nommé ſucceſſeur de Bujulki, ne ſongea point à la paix. Ceux qui l'avoient placé avoient impoſé cette condition à ſon élévation. M. de Châteauneuf, Ambaſſadeur de France, n'avoit pas ſeulement employé les libéralités de Louis XIV à entretenir dans le Divan cette humeur belliqueuſe, il approviſionnoit Conſtantinople en faiſant faire les tranſports de denrées par des vaiſſeaux François, parce que les Vénitiens, qui tenoient la mer, rendoient le commerce très-difficile aux

L'Ambaſſadeur de France prête des vaiſſeaux pour approviſionner Conſtantinople.

Turcs. Ce ſecours calma le peuple que la crainte d'une famine avoit ameuté : on ſongea donc à entrer en campagne ; mais les opérations furent auſſi languiſſantes cette année que la précédente. Le Grand Viſir envoya un Seraskier en Hongrie. Les deux armées demeurerent en obſervation toute la campagne. Le Roi & la République de Pologne avoient dépêché un Miniſtre à Conſtantinople, qui, malgré l'appui de l'Ambaſſadeur de France, fut renvoyé ſans avoir été entendu ; les Polonois s'en vengerent en battant une armée de cinquante mille hommes tant Turcs que Tartares, qui eſcortoit un grand convoi deſtiné pour Caminiek. Les Vénitiens furent encore plus heureux : maîtres de la mer, ils deſcendirent dans l'iſle de Chio & s'emparerent de la capitale ſans beaucoup de réſiſtance. Ils prirent auſſi deux villes en Dalmatie.

J. C. 1694. Hég. 1105 & 1106.

Les armées demeurent en obſervation pendant la campagne.

Ce ne fut pas ſeulement en Europe que les Ottomans trouverent cette année des ennemis. Les Pachas d'Aſie eurent à combattre l'Emir de la Mecque, Souverain de ces vagabonds qui habitent les déſerts entre la ville du Prophête & Damas. Cette horde de brigands déſoloit toutes les cara-

L'Emir de la Mecque pille une caravane, & force les Turcs à lui payer les ſommes qui lui ſont dues.

vanes de pélerins qui vont chaque année à la Mecque. Quelque misérables que fussent ces Arabes, ils étoient devenus très-dangereux, parce qu'il eût fallu entretenir habituellement une armée nombreuse pour protéger la multitude de pélerins que le devoir & la dévotion attirent à la Mecque. Les Empereurs Turcs aimerent mieux faire avec ces brigands une espece de marché, qu'entreprendre de détruire des fuyards qui, accoutumés à vivre de peu, à habiter des cavernes & à supporter les injures de l'air, savent égorger des voyageurs & échapper à la poursuite des troupes réglées. Au moyen de quatre-vingt bourses que leur Emir touchoit chaque année sur les trésors des mosquées, ils devoient non-seulement cesser leurs rapines, mais encore garantir la sûreté des chemins. Les besoins de l'Etat firent négliger assez long-temps d'acquitter cette dette, que les Visirs regardoient avec quelque espece de raison, comme honteuse pour un Etat tel que l'Empire Ottoman. L'Emir des Arabes se crut autorisé à piller de nouveau les caravanes, il le fit avec tant de cruauté, que soixante mille pélerins sans défense furent dépouillés,

J. C. 1694. Hég. 1105. & 1106.

J. C. 1694. Hég. 1105 & 1106.

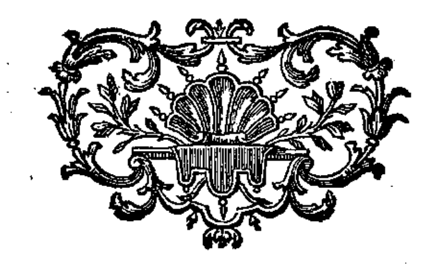
blessés, traînés en esclavage, au moment où ils croyoient marcher en sûreté sur la foi des traités. Les Sangiacs voisins assemblerent trop tard leurs troupes; elles furent battues en détail. Ce désordre fit plus de mal à l'Empire qu'une guerre réelle n'eût pu faire. Après qu'on eut perdu bien du monde, il fallut satisfaire un créancier qui profitoit des circonstances pour se payer par ses mains. Les quatre-vingt bourses furent fournies de nouveau, parce que l'Empire n'avoit pas alors de quoi se rédimer de cette dette humiliante.

J. C. 1695. Hég. 1106.

Cette affaire étoit à peine terminée, lorsque le Sultan fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui le fit périr en peu de jours. Ce Prince, sentant sa fin prochaine, fit demander avec empressement Mustafa, son neveu, qui devoit lui succéder. Soit insensibilité, soit défiance, Mustafa refusa obstinément cette satisfaction à l'Empereur expirant, qui lui fit dire enfin qu'il lui recommandoit ses enfans. Achmet mourut le 27 Janvier âgé de cinquante ans, après en avoir régné quatre, si c'est régner que céder à toutes les impressions, laisser faire indifféremment le bien & le mal,

Mort d'Achmet.

& voir du même œil les bons & les mauvais succès, auxquels l'imbécillité de ce Monarque l'empêchoit de prendre aucune part. J.C. 1695. Hég. 1106.



J. C. 1695.
Hég. 1106.

MUSTAFA II.

VINGT-DEUXIEME REGNE.

Comment Mustafa monte sur le trône.

ACHMET étant expiré, le Grand Visir Tarabolus Ali, qui prétendoit choisir un Empereur, ordonna aux Officiers du serrail, témoins de la mort de leur maître, de cacher cet événement. On renouvella dans les mosquées les prieres publiques pour la guérison du Sultan, & tandis que les créatures du Visir publioient qu'il y avoit beaucoup à espérer pour l'Empereur, le Ministre assembloit secrettement le Mufti, les Mollacs, les Pachas & les Agas des différens corps, leur proposant de placer sur le trône Ibrahim, fils d'Achmet, qui n'étoit âgé que de trois ans. » Cet enfant, » disoit Tarabolus Ali, est le fils aîné » de notre Souverain mort Empereur » des Ottomans. N'a-t-il pas plus de » droit à la succession de son pere, » que Mustafa son cousin, fils d'un » Empereur détrôné « ? Ce prétexte, qui paroissoit satisfaire l'assemblée, couvroit la vraie raison que personne ne disoit, mais que tous goûtoient également. Le Mufti &

le Grand Visir connoissoient Mustafa pour un Prince qui voudroit régner. Ils espéroient au contraire être maîtres absolus sous le nom d'un Empereur de trois ans, & il n'y avoit pas un Membre du Divan qui ne prétendît aussi quelque part à ce gouvernement, ou qui du moins ne se flattât d'y trouver l'indépendance. Comme on délibéroit, non plus sur le choix du Souverain, mais sur les moyens de proclamer celui qu'on avoit choisi, on vit entrer dans l'assemblée le Sélictar Aga & le Chiaoux Pachi : ils commanderent au Mufti & au Grand Visir d'aller à l'heure même se prosterner aux pieds de Mustafa II qui les attendoit sur son trône dans la Salle du Divan. Un Eunuque noir, Trésorier du haram, avoit averti ce Prince que son oncle n'étoit plus. Mustafa s'étoit montré aux Bostangis & aux Icoglans qui avoient dans l'instant même publié la mort d'Achmet & l'avénement de Mustafa, le plus âgé du Sang Ottoman, par conséquent l'héritier légitime selon les loix des Califes & de l'Empire. Déja l'on entendoit les tambours & les cris des Janissaires qui se portoient sous les ordres de leurs Odas Pachis dans la premiere cour du serrail; le peuple

J.C. 1695.
Hég. 1106.

J. C. 1695. Hég. 1106.

s'assembloit, & tous bénissoient à haute voix le nouvel Empereur. Ni le Mufti ni le Grand Visir ne se crurent assez forts pour résister à ce torrent : tous deux s'étant levés en silence se rendirent à la salle du Divan, ils y furent suivis de tout ce qui composoit l'assemblée. Arrivés au pied du trône sur lequel Mustafa étaloit déja toute la majesté & toute la pompe de l'Empire, ils baiserent avec respect le bas de la veste du Sultan, qui leur dit à l'un & à l'autre qu'il vouloit bien les confirmer dans leurs dignités, & qu'il mesureroit son affection pour eux sur la fidélité de leurs services. Il fit appeller aussi-tôt le Defterdar, lui commandant d'apporter le bordereau de tout l'argent qui se trouvoit pour lors dans le trésor public. L'Empereur, ayant vu que cette somme ne se montoit qu'à quinze bourse, demanda ce qu'on avoit fait du reste. Sur la réponse que lui fit le Defterdar que son prédécesseur en avoit disposé : » Et » moi, dit-il, en regardant le Grand » Visir d'un œil menaçant, j'aurai » soin de le faire rendre par ceux qui » l'ont dissipé. Mais que les troupes » ne s'attendent pas au présent que la » foiblesse de mes prédécesseurs leur a » souvent accordé lorsqu'ils sont mon-

Déclaration qu'il fait à son avénement.

» tés ſur le trône. Je ſuis entré dans » mon bien, j'ai beſoin de l'argent » que je ſaurai me procurer pour dé- » fendre ce bien & pour en écarter » l'ennemi «. Auſſi-tôt Muſtafa décla- ra qu'il commanderoit ſes armées la campagne ſuivante.

J. C. 1695. Hég. 1106.

Ce Prince, âgé pour lors de trente-trois ans, avoit une figure impoſante & un caractere abſolu. Ce refus du préſent aux Janiſſaires, qui avoit occaſionné pluſieurs fois tant de ſéditions, ne fit pour lors aucune ſenſation. Les premiers ſoins de Muſtafa furent de tirer ſa mere du vieux ſerrail où elle languiſſoit depuis la dépoſition de Mahomet IV, & de l'attirer à Andrinople pour l'y faire jouir des honneurs & du crédit attachés à l'état de Sultane Validé. Tous les courtiſans, qui avoient été chers à Mahomet IV, furent rappellés de leur exil. Un certain Elmas Pacha, favori de ce Prince, fut tiré de l'iſle de Mitilene, pour jouir de la confiance & de la faveur de ſon fils. Muſtafa le fit Niſchangi, ce qui répond à peu-près à la dignité de Secrétaire d'Etat en France, en attendant qu'il pût l'élever plus haut. L'Empereur ordonna qu'on arborât les queues de cheval à la porte du ſerrail en ſigne de

Il tire ſa mere du vieux ſerrail.

guerre avant le retour du printemps ; & que les troupes campassent aussi-tôt dans les plaines d'Andrinople.

J. C. 1695. Hég. 1106.

Il assemble de bonne heure son armée.

Mustafa n'avoit pas assemblé son armée de si bonne heure sans de fortes raisons ; il vouloit connoître l'esprit des troupes ; & pour franchir l'espace immense qui le séparoit des simples soldats, ou même des Officiers subalternes qui sont l'ame d'une armée, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, il marchoit déguisé dans le camp, discourant familierement avec ceux qu'il rencontroit, tant sur la discipline militaire que sur tous les abus qui pouvoient s'être glissés dans le gouvernement. Ces conversations lui procurerent bien des éclaircissemens. Il entendit parler du Visir Tarabolus Ali, comme d'un avare qui avoit dévoré la substance de l'Empire, non-seulement dans le ministere qu'il n'exerçoit que depuis peu de temps, mais dans toutes les Pachelies dont il avoit été chargé depuis qu'il étoit sorti du serrail. On confirmoit à Mustafa ce qu'il savoit déja, que le Mufti avoit abusé de l'autorité qu'il s'étoit acquise sur le dernier Monarque, pour détourner les revenus des mosquées, dont le principal usage doit être pour la guerre

contre les Giaurs, & que la Sultane favorite d'Achmet II avoit emporté dans le vieux ferrail des fommes immenfes que le Kiflar Agafi lui avoit procurées pour le prix des Pachelies qu'elle vendoit à ceux qui opprimoient le peuple. Ces découvertes déterminerent l'Empereur à dépofer le Mufti dans l'inftant même, ainfi que le Kiflar Agafi. Il fit dire à la Sultane Fatima qu'il falloit qu'elle fe réfolût à mourir ou à remettre au tréfor public les richeffes qu'elle avoit ravies à l'Empire. Les Hiftoriens affurent que Muftafa tira la valeur de vingt millions de nos livres, tant en argent qu'en pierreries de ces trois confifcations. Il ne laiffa au Mufti, à la Sultane, ni au Kiflar Agafi que ce qu'il leur falloit pour traîner en exil une vie obfcure & malheureufe. On remarque, avec quelque furprife, que foixante femme efclaves appartenant à ce monftre noir furent vendues à l'encan.

J. C. 1695. Hég. 1106.

Il dépofe le Mufti & le Kiflar Agafi.

Le Grand Seigneur éleva à la dignité de Mufti Fezula Effendi, qui avoit été fon Précepteur, & il fit Kiflar Agafi l'Eunuque noir qui l'avoit averti de la mort d'Achmet. Il lui devoit le fceptre & peut-être la vie. L'Empereur ne s'en tint pas à ces

J.C. 1695. Hég. 1106.

changemens : le Grand Visir, plus coupable à ses yeux que ceux qui venoient d'être déposés, passoit pour être plus riche qu'eux tous. Mustafa, qui n'oublioit pas que ce Ministre avoit voulu mettre le fils d'Achmet sur le trône, ne cherchoit qu'un prétexte pour se venger & pour s'emparer de cet immense héritage. Comme il visitoit l'artillerie, il remarqua que les canons étoient montés sur des affûts trop foibles & mal ferrés. Le Grand Visir ayant rejetté la faute sur le Toppchi Pachi ou Grand Maître de l'artillerie, cet Officier reprocha au Ministre, en présence du Grand Seigneur, que, depuis son élévation à la premiere place de l'Empire, il n'avoit jamais fourni à l'artillerie l'argent nécessaire pour les dépenses, même indispensables, & il offrit de prouver ce qu'il avançoit par l'examen de ses comptes. Il n'en fallut pas davantage à Mustafa. Ce Prince de retour au serrail fit arrêter Tarabolus Ali entre les deux portes. Le Chiaoux Pachi lui ayant demandé les sceaux de l'Empire, il le livra dans le moment même aux bourreaux, qui ne lui laisserent que le temps de se purifier par l'abdest & de prononcer une courte priere. Cette confiscation grossit encore le trésor public.

Il fait mourir le Grand Visir Tarabolus.

Mustafa fit Grand Visir Elmas Pacha à qui il avoit donné sa confiance. La jeunesse de ce nouveau Ministre, à peine âgé de trente ans, fit murmurer tout bas les vieux Pachas : mais la fierté de Mustafa & les soins qu'il paroissoit vouloir prendre, en imposoient également au Divan & aux troupes. On ne peut refuser à Mustafa la louange d'avoir aimé l'ordre & d'avoir cherché des hommes dignes de commander. Comme on délibéroit dans le Divan sur les opérations maritimes de la campagne suivante, un Pirate de Tunis, nommé Mezzomorto, qui jusques-là n'avoit fait d'autre métier que celui d'écumer la mer, entendant qu'on proposoit de se tenir sur la défensive, éleva la voix sans être interrogé, & assura que si on vouloit lui confier quatre des vaisseaux appellés sultanes & huit galeres, il reprendroit aux Vénitiens l'isle de Chio. Sur quelques objections du Capitan Pacha, qui avoit paru vouloir lui imposer silence, ce marin expliqua son projet dont il fondoit la réussite principalement sur la facilité d'aborder dans l'isle, & sur la division des Chrétiens Latins & Grecs; elle étoit venue à un tel excès, selon lui, qu'il devoit être très-facile de se pratiquer des intelli-

J. C. 1695.
Hég. 1106.

Mezzomorto conseille l'expédition de Chio, & l'exécute.

J. C. 1695. Hég. 1106.

gences dans la ville principale, & d'obtenir de grands secours des Grecs, riches & nombreux à Chio, qui aimeroient mieux obéir aux Turcs tolérans qu'aux Vénitiens ennemis déclarés de leur Secte & destructeurs de leurs églises. Mustafa entendoit cette discussion derriere le rideau de la fenêtre dangereuse; il le tira précipitamment, & ordonna qu'on donneroit à Mezzomorto les bâtimens & tout l'équipage qu'il jugeroit nécessaire pour cette conquête. Le Pirate ne trompa pas la confiance de son Maître. Ayant trouvé la flotte vénitienne en rade, il la charge & la disperse avec d'autant moins de peine, que ces Italiens, accoutumés depuis bien des années à de grands avantages sur les Turcs, ne s'étoient pas attendus à une attaque si vive. Après une victoire complette la flotte ottomane arrive dans l'isle de Chio; les troupes y débarquerent comme elles auroient pu faire sur les terres du Grand Seigneur. Les Vénitiens n'avoient fait aucune nouvelle fortification à la ville principale, ils ne s'étoient pas même mis en devoir de réparer les anciennes. L'approche des Turcs aliene de plus en plus les Latins & les Grecs; c'étoit tous les jours des com-

bats dans l'intérieur de Chio, les assiégés songeant bien moins à repousser l'ennemi qu'à se détruire. Mezzomorto campa dans la pleine sans se presser de faire ses approches, quoique les Grecs l'appellassent à grands cris. Les Vénitiens, convaincus de l'impossibilité de défendre une place toute pleine d'ennemis, profiterent de ce délai pour précipiter leur fuite; ils embarquent les effets qu'ils peuvent emporter sans que les Turcs y mettent aucun obstacle, & ils abandonnent l'isle à l'ennemi qui n'avoit fait encore que les menacer. Les Turcs ayant pénétré dans la ville mirent à la chaîne tout ce qu'ils trouverent de Vénitiens ou même de Catholiques. Mezzomorto, pour annoncer aux Grecs sa protection & sa reconnoissance, fit détruire toutes les églises latines, & défendit dans toute l'étendue de l'isle l'exercice de la Religion Romaine.

J. C. 1695. Hég. 1106.

A la nouvelle de ces succès, le Grand Seigneur déposa le Capitan Pacha, & conféra sa dignité au Pirate de Tunis, auquel il envoya les trois queues qui le faisoient Pacha du banc ou de la voûte. Malgré ces honneurs bien mérités, on ne put jamais déterminer Mezzomorto à quitter l'habit de matelot sous lequel il

Mezzomorto est fait Capitan Pacha.

parut toujours au Divan comme sur ses vaisseaux. Il répondoit à ceux qui vouloient l'engager à se vêtir plus convenablement : » Si les Capitans » Pachas, mes prédécesseurs, n'a- » voient jamais porté que cet habit » que vous méprisez, la marine de » l'Empire seroit en meilleur état; » &, au lieu de reprendre ce qu'ils » ont perdu, comme je viens de faire, » j'aurois fait des conquêtes nouvel- » les «. Depuis Mezzomorto les Capitans Pachas ont toujours porté l'habit de matelot, fait à la vérité de riches étoffes & de fourrures précieuses.

J.C. 1695. Hég. 1107.

Campagne de Mustafa.

Mustafa n'étoit pas encore en campagne, lorsqu'il apprit les succès de Mezzomorto. Sous ce favorable augure, il se mit à la tête de son armée, qui n'étoit composée que de quarante-cinq mille hommes. Comme il savoit que Frédéric Auguste, Electeur de Saxe, Général des Allemands, n'avoit pas tant de troupes à ses ordres, il crut plus sage d'employer peu de soldats, qui, bien aguerris & bien disciplinés, coûteroient moins d'argent à l'Empire & le serviroient mieux, que cette foule innombrable de combattans rassemblés par ses prédécesseurs, plutôt

pour affamer le pays que pour le conquérir, & qui portoient dans les batailles plus de confusion que de forces. Mustafa rétablit dans cette armée une discipline févere, toujours en vigueur chez les Turcs lorsqu'ils ont eu de bons Généraux, & qui est plus facile à maintenir dans cette Nation, déja pliée à l'obéissance. Mustafa conduisit son armée comme un Prince sage & humain, à qui le droit des gens a appris qu'en guerre, l'homme juste ne fait à l'humanité que le mal qui est indispensable. Le Grand Seigneur partit d'Andrinople le dix Juin, passa le Danube à Belgrade, prit Lippa & Titul, & les fit démolir. L'Empereur ayant su par les coureurs tartares que le Général Vétérani s'avançoit à la tête de huit mille Transilvains, Mustafa les atteignit & les chargea : mais les Turcs, qui connoissent mal la tactique, s'avançant en désordre contre un corps bien serré, hérissé de piques, dont le feu étoit dirigé de maniere que chaque coup, tiré à bout portant, renversoit un homme, furent bientôt mis en fuite. Mustafa, plein de colere & de honte, court à toute bride pour les rallier. Il les ramene en effet ; & une seconde décharge, aussi com-

J. C. 1695. Hég. 1107.

Il bat un petit corps de troupes. Cette action lui coûte beaucoup de sang.

J.C. 1695. Hég. 1107.

passée, aussi meurtriere que la premiere, leur fait prendre une seconde fois la fuite. Les cris de l'Empereur rassemblerent avec plus de peine les troupes dispersées. Ce Prince rencontrant un Pacha commandant des Spahis, qui fuyoit à toute jambe, fit allusion au nom de ce Pacha *Schaïn*, qui en turc signifie *Faucon* : « Va, » Faucon, lui dit-il, tu n'es qu'une » grue, qui donnes l'exemple de la » fuite à des grues comme toi. » Schaïn, touché de ce reproche, revint sur ses pas, & contribua beaucoup à rallier la cavalerie pour la seconde fois. Cette troisieme attaque fut aussi meurtriere que les deux autres : les Turcs fuyoient toujours; & les Allemands, quoiqu'entamés, n'en étoient pas plus ébranlés. Ainsi, pendant plusieurs heures, huit mille Transilvains soutinrent le choc de quarante-cinq mille Turcs, sans perdre un pouce de terrein, & sans faire d'autre mouvement que celui de serrer les rangs à mesure qu'on leur tuoit du monde. La constance & la fermeté l'auroient emporté sur le nombre, si le Général Veterani, blessé grievement, n'eût été contraint de descendre de cheval. On le porta sur un charriot où la violence du mal lui

fit bientôt perdre connoiſſance. Les Tranſilvains ſongerent à ſe retirer en bon ordre ; réduits au nombre de quatre mille, ils rejoignirent l'armée de l'Electeur de Saxe, après avoir tué plus de quinze mille hommes aux Turcs, parmi leſquels on comptoit un grand nombre de Pachas, Agas & Officiers de marque, qui avoient prodigué leur vie avec plus de bravoure que de prudence, pour mériter les regards de leur Souverain. Comme la pourſuite des Tranſilvains étoit auſſi meurtriere que le combat l'avoit été, Muſtafa ordonna ſecrettement au Mufti qui l'avoit ſuivi à l'armée, de trouver un expédient pour ralentir l'ardeur de la cavalerie. Celui-ci fit à l'inſtant même publier un fetfa qui portoit que le grand Prophête défend de pourſuivre trop chaudement l'ennemi qui fuit, & que quiconque périt en contrevenant à ce précepte, perd la couronne du martyre. Muſtafa laiſſa donc les Allemands faire leur retraite, & il retourna par la Valaquie à Andrinople où il rentra triomphant.

J.C. 1695. Hég. 1107.

Les Peuples exagererent les exploits de leur Souverain, qui ſe réduiſoient à la priſe de deux bicoques mal défendues, & à une victoire ſur un corps de troupes ſix fois moins fort que

J. C. 1695. Hég. 1107.

l'armée ottomane, encore avoit-on acheté cet avantage bien cher : mais le souvenir de l'expédition de Chio & la nouvelle d'un butin considérable que le Kan des Tartares avoit fait sur les Polonois, augmentoient les sujets de joie, & faisoient regarder cette année comme d'autant plus heureuse, que Frédéric Auguste, à la tête de sa grande armée, n'avoit fait aucune conquête. Le Czar de Moscovie (1), Pierre le Grand, avoit tenté de prendre Asof; mais, malgré les soins de ce Prince pour apprendre à ses soldats l'art de la guerre, les Moscovites ne savoient pas encore comme on fortifie des places, ni comme on attaque des villes fortifiées. Leurs efforts multipliés leur coûterent beaucoup de sang, & ils furent repoussés ; ainsi les Turcs avoient moins gagné cette année que manqué de perdre.

Les Russes tentent en vain la conquête d'Asof.

A la cour d'un Prince qui vouloit gouverner par lui-même, il devoit y avoir plus d'intrigue que lorsqu'un Grand Visir décidoit despotiquement

(1) On remarque que Pierre le Grand qui vouloit que chaque Officier passât par tous les grades, & qui en donna lui-même l'exemple, servoit à ce premier siege en qualité de Colonel.

au nom d'un maître oisif & invisible. Elmas Pacha avoit la confiance de Mustafa ; mais il la partageoit avec le Mufti. Il avoit trouvé dans celui-ci un rival dangereux, dont le crédit étoit appuyé sur le vieil ascendant que le Précepteur avoit eu sur son pupille, & sur l'autorité du Koran que le Chef de la Loi réclamoit sans cesse. Elmas, plus politique que religieux, songeoit à ménager les alliés de la Porte. Dans cette vue, il avoit accordé à l'Ambassadeur de France, M. de Châteauneuf, la réconstruction d'une église au fauxbourg de Pera, & quoique le Koran défendît expressément de laisser construire de nouvelles églises, ni d'augmenter celles que les Chrétiens vouloient réédifier, le Ministre, qui croyoit avoir intérêt de plaire au plus grand ennemi de la maison d'Autriche, avoit fermé les yeux sur le nouveau plan de cette église qui embrassoit beaucoup plus de terrein que l'ancienne. Cette tolérance servit de prétexte au Mufti pour s'élever contre Elmas Pacha avec toute la vivacité du zele le plus âpre. Celui-ci ayant voulu défendre son ouvrage, le fougueux Mufti se porta lui-même sur le lieu où l'on bâtissoit, ordonnant à tous les bons Musulmans de détruire

J.C. 1696.
Hég. 1107 & 1108.

Le Mufti ravit aux Chrétiens une église pour en faire une mosquée.

J. C. 1696. Hég. 1107 & 1108.

le repaire des Giaurs : ce qui fut fait dans l'inſtant même avec beaucoup de tumulte. Le Viſir s'en étant plaint à Muſtafa, le Chef de la Loi, mandé devant lui, ſoutint cette action par tous les paſſages du Koran dont il accabla ſon adverſaire ; il finit en diſant qu'il avoit fallu armer les amis de Dieu contre les détracteurs de ſon culte, & qu'il trouveroit dans le zele des bons Muſulmans la protection que l'autorité lui refuſoit. Ses cris en impoſerent au Prince & à ſon Miniſtre. L'égliſe qu'on avoit prétendu reconſtruire, loin de l'être en effet ſur le plan convenu, fut abandonnée au Chef de la Loi muſulmane, qui, ſans aucun prétexte, la fit convertir en moſquée.

On apprit dès le commencement du printemps que Frédéric Auguſte avoit mis le ſiege devant Temeſwar. Cette nouvelle augmenta l'empreſſement du Grand Seigneur pour ſe mettre en campagne. Il paſſa le Danube avec ce qu'il avoit de troupes, réſolu de faire lever le ſiege, ou de livrer bataille aux Allemands. Ils allerent aſſeoir leur camp dans un lieu avantageux, nommé Olach, à huit lieues de la ville qu'ils avoient aſſiégée. Muſtafa les atteignit & les battit ſans

vouloir

vouloir les pourſuivre. Glorieux de ce ſuccès, il ſe contenta du carnage que ſes troupes avoient fait, & des vingt-quatre pieces de canon que les Allemands furent contraints d'abandonner. Il ſuffiſoit à l'Empereur d'Occident, trop occupé contre la France, de garder ſes frontieres du côté de la Turquie. Le Prince Frédéric Auguſte eut ordre de ſe tenir ſur la défenſive le reſte de la campagne, & Muſtafa plus avide de triomphes que de victoires, retourna à Andrinople où il apprit que les Polonois, qui venoient de perdre leur Roi, avoient été occupés tout l'été d'autres ſoins que d'inſulter ſes frontieres.

J. C. 1696. Hég. 1107, & 1108.

Priſe d'Aſof par les Ruſſes.

Il n'en avoit pas été de même ſur les confins de la Ruſſie. Le Czar Pierre le Grand, plus heureux cette année que la précédente, avoit recommencé le ſiege d'Aſof à l'aide d'Ingénieurs & d'Artilleurs Allemands. La ville avoit été ſi vivement preſſée, qu'en deux mois la garniſon, réduite à quatre cens hommes de ſix mille qui la compoſoient, fut contrainte de ſe rendre pour éviter d'être paſſée au fil de l'épée. Cette perte conſidérable ouvroit aux Ruſſes le commerce de la mer Noire, en cas que cette nation fût capable de commencer. Les Vénitiens

J. C. 1696. Hég. 1107 & 1108.

en Albanie se consumerent au siege de Dulcigno qu'ils ne prirent point. Leur flotte observée par celle des Turcs avec toute la vigilance du Capitan Pacha Mezzomorto, demeura dans la plus parfaite inaction. Les Vénitiens ne voyoient pas sans chagrin leur ennemi devenu aussi redoutable sur mer qu'il l'avoit été peu les années précédentes.

Inaction des Vénitiens.

Triomphe de Mustafa à Andrinople.

Tel étoit l'état de la guerre, lorsque Mustafa s'empressa d'aller triompher à Andrinople. Il fit marcher devant lui les vingt-quatre canons pris dans la derniere bataille, & les captifs qu'il avoit pu rassembler, imitant, autant qu'il le pouvoit, la pompe triomphale de l'ancienne Rome. Il suppléoit par l'apparence de l'or, par la beauté des chevaux, par l'éclat des pierreries, en un mot, par le luxe asiatique, aux représentations des provinces subjuguées, à la foule innombrable de captifs, à tout ce que les triomphes des Romains avoient eu d'imposant. Ce faste flatta tellement son orgueil, qu'il voulut l'aller étaler encore à Constantinople. Mustafa n'avoit point paru dans la capitale de l'Empire depuis qu'il en étoit Souverain. Il manquoit même à sa proclamation faite à Andri-

nople une cérémonie qui ne pouvoit ſe pratiquer qu'à Conſtantinople, & à laquelle les Turcs ſuperſtitieux ne laiſſoient pas d'attacher quelque importance. Nous voulons parler de la cavalcade que le nouvel Empereur fait à la moſquée de Jub dans les premiers jours de ſon élévation. Là le Mufti, ou en ſon abſence le Scheïk de la moſquée, ceint l'épée au Monarque, ce qui répond à-peu-près au couronnement des autres Rois. Muſtafa remplit cette eſpece de devoir aux yeux des ſujets de ſa capitale dont il ambitionnoit les ſuffrages, avec beaucoup de faſte & une affabilité apparente que ſes prédéceſſeurs ne leur avoient preſque jamais montrée. Outre que Muſtafa marchoit ſouvent déguiſé dans les rues, ſoit d'Andrinople, ſoit de Conſtantinople, pour connoître par ſes yeux ce qu'il lui eût été impoſſible d'appercevoir du haut de ſon trône, il admettoit quelquefois des ſujets à ſon audience; il ne dédaignoit pas de parler à des conſtructeurs de vaiſſeaux ou à d'autres artiſtes, les interrogeant ſur leur profeſſion, louant ou blâmant ſelon les occurrences.

J. C. 1696.
Hég. 1107. & 1108.

Ayant appris par ſa propre expérience dans deux combats différens

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

L'Empereur tente vainement de faire apprendre la tactique aux Janissaires.

combien il étoit important de maintenir l'ordre dans les bataillons, de les faire marcher & tirer ensemble, & de faire d'un grouppe de soldats une machine mouvante, obéissante à la voix ou au geste, toujours formidable à l'ennemi. L'Empereur s'efforça, pendant le premier hiver qu'il passa à Constantinople, de profiter des leçons sanglantes que l'ennemi lui avoit données. Il faisoit mouvoir les Janissaires dans une grande place où lui-même étoit témoin des efforts qu'ils faisoient pour se plier à la tactique: mais soit que les Officiers, peu faits à cette façon de combattre, n'eussent point l'art d'y accoutumer leurs soldats, soit qu'ils vissent de mauvais œil cette familiarité de l'Empereur avec ses troupes, qui choquoit les usages de l'Empire & qui diminuoit dans leur opinion leur supériorité sur ceux qui leur étoient soumis jamais les Janissaires ni les autres corps n'apprirent ces évolutions, par le moyen desquelles les troupes bien disciplinées ont gagné tant de batailles. Tout cet hiver fut employé à ramasser les fonds des trésors des mosquées, à faire des recrues, à construire des vaisseaux. Mustafa mit pour tous ces objets un intérêt & une activité qui

ne laiſſoient au Grand Viſir & aux autres Miniſtres, que le ſoin de lui rendre compte, & la crainte de faillir. J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

La paix qui ſe négocioit entre la France & les Puiſſances confédérées, & qui fut conclue dans l'été ſuivant, donna aux Ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande l'occaſion de renouveller leurs efforts pour la faire accepter auſſi par les Turcs. Ils repréſentoient la Puiſſance Germanique comme plus formidable que jamais, preſque toutes ſes forces alloient ſe tourner contre l'Orient. Les raiſons des deux Ambaſſadeurs, loin d'effrayer Muſtafa, l'engagerent à redoubler ſes efforts pour s'oppoſer à la Maiſon d'Autriche. L'économie, la vigilance & les confiſcations avoient rempli le tréſor public. Les rebelles de Hongrie étoient de plus en plus animés. Muſtafa, pour profiter de cette diverſion, crut devoir déclarer par un catchérif le Comte de Tekli Roi de Hongrie. Ce Prince, accablé de gouttes, avoit été chercher quelque ſoulagement aux bains de Pruſe. Les circonſtances le forcerent à joindre l'armée des Turcs. Les Hongrois mécontens s'étoient emparés de Tokai au nom de leur nouveau Roi; ils rempliſſoient la Hongrie de leurs manifeſtes, promettant

Il ſe prépare à mener une armée nombreuſe en campagne.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Il mene une armée nombreuse contre le Prince Eugene.

à leurs compatriotes la conservation de leurs privileges, l'abondance & la liberté au nom du nouveau Roi & sous la protection des Turcs. Les mouvemens de la Transilvanie & les conseils du Comte de Tekli déterminerent d'abord le Grand Seigneur à porter de ce côté cent trente mille hommes. Il se mit de bonne heure en campagne; Tekli lui promettoit un renfort de cinquante mille révoltés, soldats aguerris, tout prêts à lui ouvrir leurs places. Le Grand Seigneur, à la tête de sa nombreuse armée, approchoit de Témeswar, lorsqu'on apprit que le Prince Eugene de Savoie, déja très-célebre dans l'Europe, avoit amené près Titul cinquante-cinq mille hommes de bonnes troupes. Le Grand Visir pressa Mustafa de marcher à l'ennemi. Le Prince Eugene songeoit à couvrir Segedin, Péterswarandin & les autres places situées tant sur le Danube que sur la Teisse, riviere qui se jette dans ce fleuve, & il étoit bien résolu d'éviter la bataille autant qu'il le pourroit. Plusieurs marches & contre-marches des deux armées démontrerent la supériorité du Général Autrichien, qui battit tous les pelotons envoyés pour tenter les passages. Enfin Mustafa étoit

prêt à former le siege de Péterſvarandin, croyant le Prince Eugene campé ſous Segedin, lorſqu'il apperçut l'armée Autrichienne qui s'emparoit de la plaine entre les Turcs & la place que ceux-ci prétendoient attaquer. Les marches forcées ne coûtoient rien aux Allemands ſous un Général qui ſavoit toujours les mouvemens de l'ennemi auſſi-bien que lui-même, & qui n'ordonnoit rien qui n'eût ſon utilité. Il falloit donc que les Turcs paſſaſſent le Danube ſur un pont qu'ils venoient de jetter pour attaquer l'ennemi, avant de former un ſiege : c'étoit l'avis du Grand Viſir ; il le détailla dans le Divan avec l'autorité d'un Chef qui explique ſes intentions, plutôt qu'il ne demande des conſeils : mais un vieux Pacha du banc, appellé Coja Jafer, s'oppoſa vivement au parti propoſé, diſant que l'expérience qu'il avoit des guerres contre les Allemands lui avoit appris qu'en plaine leur ſupériorité étoit infinie. » Ne vous ſouvient-il plus, dit-il au Viſir, que
» la campagne derniere huit mille
» hommes ont réſiſté à plus de quarante-cinq mille ; que leur victoire
» eût peut-être été complette, s'ils
» n'avoient perdu leur Général dans

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Le Prince Eugene empêche les Turcs de former le ſiege de Peterſvarandin.

Le Grand Viſir veut lui livrer bataille.

Un Pacha du banc s'y oppoſe, & entraîne le ſuffrage du Sultan.

J. C. 1697.
Hég. 1108 & 1109.

» la chaleur du combat? Ignorez-vous » la réputation de celui-ci? Ne voyez-» vous pas la diſpoſition de ſon camp? » Si vous voulez profiter de l'avan-» tage du nombre, attendez que vous » ſoyez attaqué : alors vous pourrez » vous étendre & envelopper les Au-» trichiens dans la plaine que vous te-» nez, ou bien vous les conſumerez en » contremarches & en eſcarmouches; » mais gardez-vous d'aller les atta-» quer dans un camp avantageux. Ils » ne recevront le combat, qu'autant » qu'ils ſeront ſûrs de vous écraſer «. Tous les Pachas étoient de l'avis de Coja Jafer. Le Grand Viſir, indigné de cette lenteur, peut-être plus encore de ce qu'un Pacha inférieur à lui oſoit lui réſiſter & entraîner les ſuffrages, lui répondit avec colere, le traitant de lâche. Coja Jafer s'écria : » Subli-» me Empereur, ſi vous m'entendez, » tirez le rideau qui vous couvre, & » jugez pour l'intérêt de votre gloire » entre votre Grand Viſir & moi «. Muſtafa étoit en effet derriere le voile, qui dans le pavillon du camp, comme dans la ſalle du Divan de Conſtantinople, repréſente toujours la fenêtre dangereuſe, & ſert à l'Empereur pour tout entendre ſans qu'il ſoit apperçu. Le Sultan parut, & Coja Jafer s'adreſſant de nouveau au Grand

Visir : » Frere, lui dit-il, il se peut » que le Ciel vous ait inspiré : si » c'est par révélation que vous parlez, sans doute nos troupes seront » victorieuses : mais, comme il se » fait peu de miracles, je n'ai nulle » foi à celui-ci. Si notre glorieux Sul- » tan vous permet d'aller attaquer » l'ennemi, je le conjure de me faire » dès-à-présent charger de chaînes : » en cas que vous soyez victorieux, » je consens à subir la mort la plus » honteuse ; mais si vous êtes battu, » ce sera votre affaire de vous disculper devant Dieu, le saint Prophête » & notre glorieux Sultan, de votre » présomption & de votre imprudence. Quant à moi, je suis d'avis » que nous nous retranchions. Si les » ennemis s'avancent sur nous, ils » perdront leur avantage, & nous » sommes assez de monde pour les » envelopper ; mais mettons toujours » des retranchemens entre eux & » nous, pour les forcer à porter les » premiers coups, & sur-tout à faire » les premiers mouvemens. « Mustafa, tout présomptueux qu'il étoit, pencha pour le sentiment du vieux Pacha, & de ce moment le Grand Visir conçut une haine violente contre celui qu'il regardoit comme son rival.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Elmas, pour regagner la confiance de son Maître, conseilla au Sultan d'entreprendre le siege de Segedin que le Prince Eugene venoit d'abandonner.

L'armée des Turcs marche vers Segedin.

Mustafa goûta ce projet, & le tenta peu de jours après celui auquel il avoit été question de donner bataille. Le Prince Eugene entendant dès l'aurore le tubulcham (c'est une batterie de gros tambours des Janissaires, qui, ainsi que la générale dans les armées Françoises, annonce un mouvement), ne douta pas un moment que les Turcs ne vinssent l'attaquer. Mais étant informé peu après par ses coureurs, qu'ils marchoient, avec assez de précipitation, vers une bourgade nommée Zenta, devenue fameuse par la bataille que nous allons raconter, le prince Eugene se mit à la tête de l'élite de son armée, ordonnant au gros d'avancer sur ses pas. Vers la fin du jour il atteignit un corps de l'arriere-garde des Turcs, composé de trois mille hommes qu'il tailla en pieces. Elmas Pacha fit étrangler dans l'instant celui qui avoit été chargé de lui porter cette mauvaise nouvelle, de peur qu'elle ne se répandît dans l'armée : & comme il ne pouvoit pas cacher qu'une espece de courier lui eût été dépêché, il eut la

Les Autrichiens les poursuivent & battent leur arriere-garde.

témérité de tromper le Sultan en l'assurant que son arriere-garde avoit battu à plattes coutures l'avant-garde des Autrichiens. Le Grand Seigneur s'applaudissoit déja de ce prétendu succès, mais l'alarme se répandit tout à coup. Des coureurs tartares publierent dans toute l'armée le malheur encore plus grand qu'il n'étoit. L'Empereur désabusé, au lieu d'attendre l'ennemi vainqueur, fit à l'instant jetter un pont sur la Teisse, dont il parcouroit les bords. L'ouvrage fut fini en quatre heures au moyen de pontons ou batteaux de cuivre que les Turcs portent toujours avec eux. L'Empereur, qui auroit voulu que ses soldats eussent eu des aîles, passa le pont le premier; le Grand Visir étant venu, selon l'usage, pour lui baiser l'étrier, l'Empereur le repoussa avec un air menaçant : » Ayez soin, » dit-il au malheureux Visir, de faire » passer toute l'armée & même les » équipages avec la plus grande dili- » gence. Si nous perdons un seul » caisson, votre tête m'en répon- » dra « Elmas comprit qu'il étoit perdu. Il étoit impossible que l'armée passât toute entiere avant que le Prince Eugene l'atteignît. Cependant Mustafa étoit déja de l'autre cô-

J. C. 1697.
Hég. 1108 & 1109.

Le Grand Seigneur veut faire passer la Teisse à son armée.

J.C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

té, qui pressoit l'opération du geste & de la voix, & qui vouloit toujours que le pont fût couvert de troupes. Ce passage étroit ne pouvoit contenir que très-peu de monde à la fois. Après vingt-quatre heures, plus de moitié de l'armée étoit encore à l'autre bord de la Teisse, lorsqu'on entendit les tambours des Allemands, & bientôt toute la plaine fut couverte de leurs troupes. Aussi-tôt le Visir arrête le passage des soldats & couvre le pont de bagages. Le Grand Seigneur transporté de colere envoie des ordres réitérés de faire passer les Janissaires, les Spahis & toutes les meilleures troupes, & d'abandonner le bagage à l'ennemi. Le Grand Visir arrête tous les porteurs de ces différens ordres, disant que qui est résolu à mourir ne pouvoit pas craindre le Sultan, & qu'il ne songeoit plus qu'à vendre cher sa vie. Du plus loin qu'il avoit apperçu la poussiere occasionnée par l'armée ennemie, il avoit mandé tous les Pachas & Visirs, déja établis de l'autre côté de la riviere, sous prétexte de tenir conseil avec eux. Il leur cacha soigneusement les ordres de Mustafa, ne parlant que de combattre & de forcer la victoire par des prodiges de valeur, ou de mériter la

couronne du martyre. Il déplora la faute que venoit de faire le Sultan en divisant ses forces. Le Grand Visir répéta plusieurs fois qu'ils étoient assez de braves gens pour demeurer vainqueurs, s'ils faisoient leur devoir. Chacun alla prendre son poste en silence ; un rempart de chariots & de fascines défendoit les bataillons des Janissaires : ce qui en restoit étoit bien précieux au Grand Visir. Heureusement pour ses desseins, la confusion & le désordre avoient fait tomber de dessus le pont plusieurs charriots & bêtes de somme qui, formant une espece de digue, augmenterent la violence du courant, & firent que bientôt le pont fut rompu, & toute communication entre les deux moitiés de l'armée ottomane interrompue.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Bataille de Zenta.

Tout aussi-tôt la charge des Autrichiens commença avec autant de violence que de concert : les charriots bientôt brisés laisserent à découvert les Turcs mal rangés qui n'entendoient pas la voix des Commandans, qui ne tiroient pas ensemble, & qui ne faisoient qu'offrir leurs corps aux coups des Allemands. Ceux qui peuvent fuir se précipitent dans la Teisse, où presque tous trouvent la mort. La multitude qui remplissoit à la fois le

J.C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

lit de cette riviere, empêchant les mouvemens des nageurs, Elmas Pacha sûr du sort qui l'attendoit, s'il échappoit au carnage, se précipite dans les bataillons autrichiens, où il est percé de coups; un soldat porte au Prince Eugene le sceau de l'Empire trouvé au col du premier Ministre. Tous les Pachas qu'il avoit rappellés de l'autre côté de la Teisse, y succomberent comme lui. On évalua la perte de cette journée à vingt mille homme tués sur le champ de bataille, & dix mille noyés; c'étoit beaucoup plus de la moitié de ce qui combattit. Peut-être le carnage auroit été bien plus considérable, si une nuit très-obscure n'eût succédé à cette sanglante journée. Le butin fut immense; les Autrichiens trouverent la tente du Grand Seigneur encore tendue, ainsi que celles de presque tous les Pachas. Elles étoient pleines de ce luxe asiatique que les Turcs ne manquent jamais d'étaler, & qui embarrasse toujours leur marche par la multitude de bagages qu'il entraîne. Parmi ces bagages on trouva un grand nombre de charriots remplis seulement de chaînes & de menottes, destinées aux prisonniers que les Turcs s'étoient promis de faire pendant le cours de cette

campagne. Cette vue transporta les Autrichiens d'indignation. D'abord ils chargerent de ce poids honteux trois mille prisonniers qu'ils avoient faits; mais le Prince Eugene voulant ajouter l'humanité à tant d'autres motifs de gloire, fit délivrer ces malheureux. Un seul Pacha, nommé Mamut Ben Ogli, eut le bonheur de faire traverser la Teisse à son cheval, & de se soustraire au sort de tous ses camarades; mais il ne trouva plus Mustafa dans l'autre armée.

J.C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

L'Empereur fuit déguisé.

Ce Prince, ayant passé tout-à-coup de la plus vive colere à la terreur & au désespoir, voulut fuir déguisé. En vain ses suivans lui représenterent qu'il avoit avec lui autant de monde qu'il y en avoit eu de l'autre côté de la Teisse; que ses troupes, jointes aux débris de l'armée battue, formeroient un corps plus considérable que celui des Autrichiens; que les ennemis, fatigués de tant de marches forcées, & des travaux de leur victoire, n'étoient point en état de le poursuivre, & qu'il avoit plus de temps qu'il ne lui en falloit pour rassurer ses troupes & faire cesser la confusion. Mustafa ne voulut rien écouter; & comme l'un des Officiers de sa chambre, plus attaché que les autres

J.C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

à la gloire de son maître, insistoit malgré l'ordre réitéré qu'il avoit reçu de se taire, ce Prince furieux & timide tua d'un coup de pistolet cet importun conseiller, puis il quitta les aigrettes, marques de souveraineté, & tout ce qui pouvoit le faire reconnoître, & ayant monté le meilleur cheval de ses écuries, il s'abandonna aux ténebres de la nuit la plus obscure, suivi seulement de deux serviteurs. Mustafa se trouva vers la pointe du jour au lieu où l'année précédente huit mille Allemands avoient fait tête à quarante-cinq mille Turcs. Aussi-tôt qu'il put entrevoir les chemins, il prit celui de Temeswar. Le Sultan entré dans la ville, eut peine à se faire reconnoître du Sangiac qui ne l'avoit vu que rarement, mais qui le crut enfin sur les assurances réitérées que lui donna son maître. Le Grand Seigneur ordonna au Sangiac de cacher soigneusement sa venue jusqu'à ce que trois jours après on vît arriver sous les remparts de Temeswar l'armée turque pleine de confusion, & encore considérablement diminuée par la misere que les soldats avoient éprouvée depuis la perte de la bataille. Le plus grand nombre étoit demeuré trois jours & demi sans

Il se fait connoître au Sangiac de Temeswar, & garde l'incognito jusqu'à ce que l'armée battue se rallie sous cette place.

manger ; car tous les vivres étoient dans la possession de l'ennemi, & l'armée n'avoit trouvé presque aucune ressource sur le terrein qu'elle avoit parcouru. Mamut Ben Ogli qui commandoit ces troupes, plus ressemblantes à une foule de désespérés qu'à une armée, sut enfin trouver des vivres dans le pays de Temeswar. Comme on eut nouvelle que les Autrichiens avoient tourné leurs armes du côté de la Bosnie, la terreur se dissipa peu à peu.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Après quelques jours, le Sultan sortit de Temeswar avec les aigrettes & la veste de cérémonie, monté sur un superbe cheval, & environné des plus considérables Officiers du serrail ; car il n'y avoit plus qu'un seul Pacha qui commandoit l'armée. Lorsque Mustafa reparut, les soldats qui ne ressentoient plus si vivement les infortunes passées, virent avec plaisir leur maître qu'ils croyoient mort & perdu sur le champ de bataille. Malgré les désastres que ce Prince venoit d'éprouver par sa faute, il étoit généralement estimé. Son retour auroit ressemblé à un triomphe, si le souvenir des pertes récentes n'avoit imprimé un caractere de tristesse à l'empressement que les soldats marquoient pour

Le Grand Seigneur se remet à la tête de son armée, & retourne à Andrinople.

J.C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

courir au devant de leur Empereur. Le Grand Seigneur ramena son armée vers Belgrade. Il fit Grand Visir Hussain Pacha qui en étoit Gouverneur, puis Mustafa reprit le chemin d'Andrinople après avoir distribué ses troupes dans les villes frontieres. Il y apprit que le Prince Eugene ravageoit la Bosnie ; qu'il avoit brûlé Saraï, capitale de cette Province ; que Saïd Pacha étoit mort en la défendant ; que les troupes de concert avoient élu Daltaban, brave guerrier, connu par d'importans services contre les Polonois, & plus récemment contre les rebelles d'Asie, & qui venoit d'être exilé en Bosnie par la haine du dernier Grand Visir. Daltaban ayant rassemblé toutes les troupes nationales qu'on n'appelle sous les armes que dans les pressans besoins, fit une si bonne contenance devant l'armée du Prince Eugene, que ce Général, qui d'ailleurs voyoit la saison s'avancer, ramena ses troupes dans les quartiers d'hiver en Hongrie. Le Grand Seigneur, confirmant le choix des soldats, envoya les trois queues de cheval à Daltaban, & il retourna à Constantinople, n'appercevant sur son passage que de la consternation & du découragement. Les Polonois,

Le Prince Eugene ravage la Bosnie. Les soldats élisent un Pacha qui est confirmé par l'Empereur.

Retour du Grand Seigneur à Constantinople.

qui flottoient entre le Prince de Conti & l'Electeur de Saxe Frédéric Auguste, tous deux élus successeurs de Sobieski par des partis différens, n'avoient pas eu le loisir de faire la guerre au dehors. Tout s'étoit passé en observations sur la mer entre les deux flottes turque & vénitienne.

J. C. 1697. Hég. 1108 & 1109.

Fin du troisieme Volume.

